Casanova

Mémoires de ma vie

Tome II

Manuscrit autographe

211 f.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

F. 1-2. Chemise ayant contenu le Tome II des *Mémoires* annotée par l'éditeur.
F. 3-39. Chapitres I-III.
F. 3-4. Chemise ayant contenu les chapitres, annotée par l'éditeur.
F. 5-39. Manuscrit autographe portant le titre « Tome second Chapitre premier, second, et troisième » (cf. éd. Bouquins, p. 275-332).
F. 40-55. Chapitre IV.
F. 40-41. Chemise ayant contenu le chapitre, annotée par l'éditeur.
F. 42-55. Manuscrit autographe (cf. éd. Bouquins, p. 333-357).
F. 56-67. Chapitre V.
F. 35-36. Chemise ayant contenu le chapitre, annotée par l'éditeur.
F. 37-48. Manuscrit autographe (cf. éd. Bouquins, p. 357-369).
F. 68-77. Chapitre VI.
F. 49-50. Chemise ayant contenu le chapitre, annotée par l'éditeur.
F. 51-66. Manuscrit autographe (cf. éd. Bouquins, p. 370-383).
F. 78-97. Chapitre VII.
F. 67-68. Chemise ayant contenu le chapitre, annotée par l'éditeur.
F. 69-82. Manuscrit autographe (cf. éd. Bouquins, p. 383-409).
F. 98-119. Chapitre VIII.
F. 83-84. Chemise ayant contenu le chapitre, annotée par l'éditeur.
F. 85-94. Manuscrit autographe (cf. éd. Bouquins, p. 409-431).
F. 120-133. Chapitre IX.
F. 95-96. Chemise ayant contenu le chapitre, annotée par l'éditeur.
F. 97-110. Manuscrit autographe (cf. éd. Bouquins, p. 432-452).
F. 134-143. Chapitre X.
F. 111-112. Chemise ayant contenu le chapitre, annotée par l'éditeur.
F. 113-126. Manuscrit autographe (cf. éd. Bouquins, p. 452-463).
F. 144-211. « Fragment du second tome de mes mémoires ».
F. 144-145 et 196-197. Chemises ayant contenu les feuillets 146-195 et 198-211, annotées par l'éditeur.
F. 146-195 et 198-211. Manuscrit autographe (cf. éd. Bouquins, p. 465-545).

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

vol. II

1744-1748

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Nº II

Chap IV

(Tome Second.

Chap. premier, second et troisième

Négligeons)

BnF
MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Tome second

Chapitre premier, second, et troisieme

La betise d'une servante est beaucoup plus dangereuse que la mechanceté, et plus à charge au maitre, car il peut avoir raison de punir une mechante, mais non pas une sote: il doit la renvoyer, et apprendre à vivre. La mienne s'est servie de trois cahiers, qui contenoient en detail tout ce que je vais écrire en gros dans celui ci, pour des heroins qu'elle eut de papier dans le menage. Elle me dit pour s'excuser, que les papiers etant vieux, et griffonnés avec même des ratures, elle croit qu'ils etoient faits pour son service de preference aux propres, et blancs qui etoient sur ma table. Si j'y avois bien pensé, je ne me serois pas mis en colere; mais le premier effet de la colere est precisement celui de priver l'esprit de la faculté de penser. J'ai cela de bon que chez moi elle est de tres peu de durée ainsi celle ci fut placabilis ira. Après avoir perdu mon tems à lui dire des injures, dont elle ne sentit pas la force, et à lui prouver par des raisons evidentes qu'elle etoit bête, elle refuta tous mes arguments ne me répondant jamais rien. J'ai pris le parti d'écrire de nouveau de mauvaise humeur, et par conséquent très mal, ce qui étant de bonne humeur j'ai dû avoir ecrit assez bien; mais mon lecteur peut s'en consoler, car, comme les mecaniciens, il gagnera en temps ce qu'il perdra en force.

Etant donc descendu à Ossaia, tandis qu'on chargeoit de lest le fond de mon bateau, dont le trop de legereté rendoit plus difficile l'equilibre favorable à la navigation, j'ai observé un homme de bonne mine, qui s'arreta à me regarder avec grande attention. Sûr que ce ne pouvoit pas être un créancier, j'ai cru que ma mine l'interessoit, et ne pouvant pas trouver cela mauvais, j'allois

[2] mon chemin, quand il m'aborda. Oserois-je vous demander, mon capitaine, si c'est pour la premiere fois que vous etes dans cette ville? — Non monsieur. J'y fus une autre fois — N'est ce pas l'année passée? — Precisement — Mais vous n'étiez pas habillé en militaire? — C'est encore vrai; mais il me semble que votre curiosité est un peu indiscrete — Vous devez me la pardonner Monsieur, puisqu'elle est fille de ma reconnoissance. Vous etes l'homme au quel j'ai les plus grandes obligations, et je dois croire que Dieu vous a envoyé dans cette ville une seconde fois pour que j'en contracte avec vous encore de plus grandes — Qu'ai je donc fait pour vous, et que puis-je faire? je ne peux rien deviner — Ayez la bonté de venir dejeuner avec moi chez moi: Voila ma porte ouverte. Venez gouter de mon precieux <u>retorique</u>, et je vous convaincrai apres une fort courte narration que vous etes mon vrai bienfaiteur, et que j'ai droit d'esperer que vous ne voyez retourné ici que pour renouveller vos bienfaits.

Ne pouvant pas croire que cet homme fût fou, j'imaginé qu'il voulut m'induire à acheter de son retorique, et je me suis laissé conduire à la maison. Nous montons au premier, et nous entrons dans une chambre, où il me laisse pour aller ordonner le bon dejeuner qu'il m'avoit promis. Voyant tout l'attirail d'un chirurgien, je me figure que c'en étoit un, et quand je le vois reparoitre je le lui dis. Oui, mon capitaine, me repondit il, je suis chirurgien. Il y a vingt ans que je suis dans cette ville, où je vivois dans la misere, car il ne m'arrivoit d'exercer mon metier que pour saigner, pour appliquer des ventouses, pour guerir quelque ecorchure, ou pour remettre un pied à sa place derangé par une entorse. Ce que je gagnois ne me suffisoit pas pour vivre; mais depuis l'année passée, je peux dire d'avoir changé d'etat; j'ai gagné beaucoup d'argent, je l'ai mis à profit, et c'est vous, Dieu vous benisse qui avez fait ma fortune — Comment cela? — Voici toute la courte histoire. Vous avez communiqué une

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

galanterie à la gouvernante de D. Jerome, qui l'a donnée à un ami, qui de bonne foi la partagea avec sa femme. Cette femme à son tour la donna à un libertin qui en fit un si grand debit qu'en moins d'un mois j'ai vu sous mon magistere une cinquantaine de clients, et des nouveaux dans les mois suivants, que j'ai tous guéris, ma foi sans comme de raison bien payer. J'en ai encore quelques uns; mais dans un mois je n'aurai plus personne, car la maladie n'existe plus. Quand je vous ai vu je n'ai pu m'empecher de me rejouir. J'ai vu dans vous un oiseau de bon augure. Suis-je me flatter que vous resterez ici quelques jours pour la renouveller?

Après avoir bien ri, je l'ai vu s'attrister quand je lui ai dit que je me portois bien. Il me dit que je ne pourrai pas en dire autant à mon retour, car le pays où j'allois étoit plein de la mauvaise marchandise que personne n'avoit comme lui le secret d'extirper. Il me pria de compter sur lui, et de pas croire aux charlatans qui me proposeroient des remedes. Je lui ai promis tout ce qu'il a voulu, je l'ai remercié, et je suis retournée à bord.

Monsieur Dolfin a bien vu quand je lui ai conté cette histoire. Nous mimes à la voile le lendemain, et quatre jours après nous essuyames une rude tempête derriere Curzola. Cette tempete manqua de me coûter la vie; et voila comment.

Un prêtre esclavon qui servoit de chapelain sur le vaisseau, très ignorant, insolent, et brutal, dont je me moquois en toute occasion, étoit à juste titre devenu mon ennemi. Dans le plus fort de la tempête, il s'étoit placé sur le tillac, et tenant son rituel à la main, il exorcisoit les diables qu'il voyoit dans les mers, et qu'il faisoit voir à tous les matelots, qui se croyant perdus pleuroient, et dans leur desespoir negligeoient les manœuvres necessaires à garantir la navire des rochers qu'on voyoit à droite, et à gauche. Voyant avec evidence le mal, et le manque

4 ... effets que les exorcismes de ce prêtre faisoient sur l'équipage qu'il desservoit, ... dis qu'au contraire il falloit encourager, j'ai très imprudemment cru de devoir m'en mêler. Allant moi même me grimper sur les cordages j'excitois les matelots au constant travail, et à braver le danger, leur di= sant qu'il n'y avoit pas de diables, et que le prêtre qui les leur montroit è= toit fou; mais la force de mes harangues n'empecha pas le prêtre de me proclamer pour athée, et de soulever contre moi la plus grande partie de l'equipage. Les vents poursuivant à être mauvais le lende= main, et le troisieme jour, l'orage fit croire aux matelots qui l'= accroissoient que tant que je me trouverois sur le vaisseau le beau temps ne viendroit jamais. Un d'entr'eux vit le moment favorable au delà du prêtre me surprenant par derriere sur le bord du tillac, et me poussant dehors par le coup d'un cable qui devoit necessai= rement me renverser. C'étoit fait. Ce fut la branche d'un ancre qui s'accrochant à mon habit m'empecha de tomber dans la mer. On vint à mon secours, et on me sauva. Un caporal m'ayant montré le matelot assassin, j'ai pris son baton, et m'étant mis à rouer d'importance, d'autre matelots accoururent avec le prêtre, et j'aurois succombé si les soldats ne m'eussent defendu. Le capi= taine du vaisseau survint avec Monsieur Dolfin, et après avoir en= fin rendu le prêtre il furent obligés, s'ils voulurent appaiser la canaille, de leur promettre de me mettre à terre d'abord que cela pourroit se faire; mais le prêtre exigea que je lui livrasse un parchemin que j'avois acheté d'un grec à Malamocco dans le moment que j'allois m'= embarquer. Je ne m'en souvenois pas; mais c'étoit vrai. Je me mis à rire, et je l'ai d'abord donné à M. Dolfin, qui le remit au prêtre, qui chan= tant victoire, fit porter une braziere, et le jeta sur les charbons ar= dens. Le parchemin avant de devenir cendre fit des contorsions qui durerent une demi heure; phenomène qui convainquit tous les matelots que le grimoire étoit infernal. La pretendu vertu de ce parchemin

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

etoit de rendre toutes les femmes amoureuses de la personne qui le portoit. J'espere que le lecteur aura la bonté de croire que je n'ajoutois pas foi aux filtres à aucune espece, et que je n'avois acheté le parchemin pour un demi ecu que pour vivre. Il y a dans toute l'Italie, et dans la Grece ancienne, et moderne des Grecs, des juifs, et des astrologues qui vendent aux dupes des papiers dont les vertus sont prodigieuses. Entr'autres les charmes pour se rendre invulnerables; et des sachets remplis de drogues qui contiennent ce qu'ils appellent Esprits follets. Ces marchandises là n'ont aucun cours en Allemagne, en France, en Angleterre, et dans tout le Nord; mais en revanche on trouve dans ces pays là une autre espece de duperie de beaucoup plus grande importance. On travaille à la pierre philosophale et on ne s'en debarasse jamais.

Le mauvais temps cessa precisement dans ce demi heure qu'on employa à finir mon parchemin, et les conjurés ne penserent plus à se defaire de magicien sage. Au bout de huit jours de navigation tres heureuse nous arrivames à Corfou, ou après m'etre tres bien logé, j'ai porté mes lettres à S. E. le provediteur General, puis à tous les chefs de mer aux quels j'etois recomandé. Après avoir rendu mes devoirs à mon Colonel, et à tous les officiers de mon regiment je n'ai pensé qu'à me divertir jusqu'a l'arrivée du Ch.r Vernier qui devoit aller à Constantinople, et qui devoit me prendre avec lui. Il arriva vers la moitié du mois de Juin, et en l'attendant, m'etant adonné au jeu de la Barrette, j'ai perdu tout mon argent, et vendu, ou mis en gage tous mes bijoux. Telle est la destinée de tout homme incliné aux jeux de hazard à moins qu'il ne sache se captiver la fortune jouant avec un avantage réel dependant du calcul, ou de la science, d'un sage jouant pour faire et l'un et l'autre sans decouvrir la tache de l'oiseau.

Dans le mois que j'ai passé à Corfou avant l'arrivée du Bailo, je ne me suis arreté d'aucune façon à l'examen du pays ni dans le

& physique ni dans le moral. Excepté les jours que je devois monter la garde, je vivois au café achanné à la banque de Pharaon, et me combant, comme de raison, au malheur que je m'obstinois à braver. Je ne suis jamais rentré chez moi avec la consolation d'avoir gagné, et je n'ai jamais eu la force de finir tant qu'après avoir perdu tout ma argent j'ai eu des effets. La seule sotte satisfaction que j'avois étoit de m'entendre appeller beau joueur par le banquier même toutes les fois que je perdois une carte decisive.

Dans cette situation desolante j'ai cru de me sentir ressuciter quand les coups de canon annoncerent l'arrivée du Baile. Il venoit dans l'Europe vaisseau de guerre armé de soixante, et douze canons n'ayant employé à venir de Venise que huit jours. A peine jetée l'ancre, il deploya pavillon de capitaine general des forces maritimes de la republique, et le Provediteur general de Corfou fit baisser le sien. La republique de Venise n'a pas sur la mer une charge superieure à celle de Baile à la Porte Ottomane. La Ch.re Venitienne avoit un cortege tres distingué. Le comte Annibal Gambera et le comte Charles Zenobio tous les deux nobles venitiens, et le marquis d'Arbetti noble Bressan l'accompagnoient jusqu'à Constantinople pour satisfaire à leur curiosité. Dans les huit jours qu'ils passerent à Corfou tous les chefs de mer chacun à son tour festerent le Baile, et la comitive avec grands soupers, et bals. Dès que je me suis presenté S. E. me dit qu'il avoit déja parlé à Monsieur le Provediteur General, qui m'accordoit un congé de six mois pour le suivre jusqu'à Constantinople en qualité d'adjudant. Après l'avoir reçu je fus allé à bord avec mon petit equipage et le Gen= dernier le vaisseau Leva l'ancre, et Monsieur le Baile vint à bord dans la felouque du provediteur General. Nous

mimes d'abord à la voile, et en six jours toujours avec le même vent nous arrivames devant Cerigo, ou on jeta l'ancre pour envoyer à terre un nombre de matelots pour faire aiguade et la curiosité de voir Cerigo, qu'on dit être l'ancienne Cythere, me fit venir la tentation de demander la permission de descendre. J'aurois mieux fait à rester à bord, car j'ai fait une mauvaise connoissance. J'etois en compagnie d'un capitaine qui commandoit la garnison de vaisseau.

Deux hommes de mauvaise mine, et mal vetus se presenterent, et nous demanderent l'aumone. Je leur demandai qui ils etoit, et ce=lui qui avoit l'air d'etre plus alerte que l'autre me parla ainsi.

Nous sommes condamnés à vivre, et peut être à mourir dans cette ile par le despotisme du conseil des dix avec trente ou quarante autres malheureux, et nous sommes tous nés sujets de la republique. Notre pretendu crime, qui n'en est un nulle part, est d'habiter avec nos maitresses, et de n'etre pas jaloux de vivre en compagnie de nos maitresses, et de n'etre pas jaloux de ceux entre nos amis, que les trouvant jolies, les hono=rent avec nôtre consentement. La journalier de leurs charmes. N'etant point riches, nous n'avions même aucun scrupule à en profiter. On traita notre commerce d'illicite, et on nous envoya ici, où on nous donne dix sous par jour en monnoye Longue. On nous appelle Mangiamaroni. Nous sommes à vile condition des ga=leriens, car l'ennui nous accable, et la faim nous devore. Je suis Antonio Porchini noble de Padoue, et ma mere est de l'illustre maison des Conzo S. Pietro.

Nous leur fimes l'aumone, puis nous parcourumes la ville, et apres avoir vu la forteresse, nous retournames à bord. Nous

& porterons de ce Rochini dans quinze à seize ans d'ici.

Les vents toujours favorables nous conduisirent aux Dardanelles en huit ou dix jours, puis les bateaux turques vinrent nous prendre pour nous transporter à Constantinople. La vue de cette ville à la distance d'une lieue est étonnante. Il n'y a pas au monde nulle part un si beau spectacle. Cette superbe fut la cause de la fin de l'empire romain et du commencement du grec. Constantin le grand arrivant à Constantinople pour mieux, selon lui, posséder par la vue de Byzance s'écria voila le siege de l'empire de tout le monde, et pour vérifier la profetie immanquable il quita Rome pour aller s'y établir. S'il avoit lu nos ou eu à la profetie d'Horace il n'auroit jamais fait une si grosse sottise. Le proche avoit écrit que l'empire romain ne s'achemineroit à sa fin que quand un successeur d'Auguste s'aviseroit d'en transporter le siege là où il avoit eu sa naissance. La Grande n'est pas bien éloignée de la Thrace

Nous arrivames à Pera dans le faubourg de Venise vers la petite de Juillet. La peste ne cessoit pas dans la grande ville dans ce moment là. Nous fumes tous parfaitement bien logés, mais la grande chaleur fit déterminer les Bailes à aller passer la fraicheur dans une maison de campagne que le Baile Dona avoit louée. Ce fut à Buyoudcaré. Le premier ordre que j'ai reçu fut celui de n'aller jamais sortir ni de l'ame du Bailes ni sans un janissaire. Je l'ai suivi à la lettre. Dans ce tems là les Turcs n'avoient pas encore dompté l'impertinence du peuple Turc. On m'assure qu'à présent tous les étrangers peuvent aller où ils veulent sans la moindre crainte.

Ce fut le lendemain de mon arrivée que je me mis fort con=

suivre chez Osman bacha de Caramanie. C'est ainsi que s'appelloit le
comte de Bonneval après son apostasie.

Après lui avoir fait passer ma lettre je fus introduit dans une
chambre rez de chaussée meublée à la françoise, où j'avois un
gros seigneur âgé habillé tout à fait à la françoise se leva,
et me demander d'un air riant ce qu'il pouvoit faire à Cons-
tantinople pour un recomandé par un cardinal de l'eglise
qu'il ne pouvoit plus appeller sa mere. Pour toute réponse
je lui ai conté l'histoire qui me fit demander au cardinal dans la
desolation de mon ame une lettre de recommendation à Constan-
tinople pour, l'ayant reçue, je me mis en equipage de la lui porter. De sorte que, me regardant ici, sans cette lettre
vous n'auriez jamais pensé à venir ici; où absolument vous n'
avez aucun besoin de moi — Aucun; mais je me crois cepen-
dant très heureux de m'être procuré par ce moyen l'honneur
de connoitre dans Votre Excellence un homme, dont toute
l'Europe a parlé, parle, et parlera pour longtems.

Après avoir fait des reflexions sur le bonheur d'un jeune
homme comme moi, qui tout à fait sans fortune, et sans avoir
aucun dessein, ni aucun projet fixe s'abandonnoit à la
fortune ne craignant, et n'espérant rien, il me dit que la
lettre du cardinal Aquaviva l'obligeoit à faire quelque
chose pour moi, il vouloit me faire connoitre Roi ou
quatre de ses amis turcs qui en valoient la peine. Il m'in-
vita à dîner tous les jeudis me promettant de m'envoyer un
janissaire qui me garderoit des impertinences de la canaille,
et qui me feroit voir tout ce qui meritoit d'être vu.

La lettre du cardinal m'annonçant pour homme de lettres,
il se leva me disant qu'il vouloit me faire voir sa bibliotheque.
Je le suivis traversant le jardin. Nous entrâmes dans une chambre

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

10 garnie d'armoires grillées : derrières les grilles de fil d'archal on voyoit
des rideaux : derrière les rideaux devoient se trouver les livres.
Mais j'ai bien vu avec le gros bacha quand à la place de livres,
d'abord qu'il ouvrit les niches qu'il tenoit fermées à la clef,
j'ai vu des bouteilles ~~il~~ remplies de toutes sortes de vins.
C'est, me dit il, ma bibliotheque, et non serrail, car étant vieux
les femmes m'abregeroient la vie, tandis que le bon vin ne peut
que me la conserver, ou pour le moins me la rendre plus agréable.
— J'imagine que V. E. a obtenu une dispense du Muffti —
Vous vous trompez, car il s'en faut bien que le pape des Turcs
ait le pouvoir du vôtre. Il ne peut dans aucun cas permettre
une chose que l'Alcoran prohibe ; mais cela n'empeche pas que
chacun ne soit le maitre de se damner, si cela l'amuse. Les
Muzys devots plaignent les libertins, mais ils ne les persecutent
pas. Il n'y a pas ici d'inquisition. Ceux qui n'observent pas
les preceptes de la religion savent, dient ils, assez malheureux
dans l'autre vie d'avoir à essuyer quelque punition
dans ce monde ; aussi à la dispense que j'ai demandé, répondit il
obtenu sans la moindre difficulté fut celle de ce que vous appel-
lez circoncision, car présentement on ne peut plus l'appeller
circoncision : il y a long tems elle auroit été dangereuse. C'est
une ceremonie que generalement on observe ; mais elle n'
est pas de precepte.
Dans les deux heures que j'ai passé avec lui il me demanda
des nouvelles de plusieurs membres ses amis et principalement
de Mr Marc-antonio Diedo ; je lui ai dit qu'on l'aimoit toujours,
et qu'on ne le plaignoit qu'à cause de son grossier : il me répon-
dit qu'il étoit Turc comme il avoit été chrétien, et qu'il ne savoit pas
l'Alcoran plus qu'il n'avoit su l'Evangile. Je me mis rire, me dit il,
que je montrois tranquille, et beaucoup plus heureux dans ce mo-
ment là que le prince Eugene. J'ai dû dire que Dieu est Dieu,

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

et que Mahomet est un profête. Je l'ai dit, et les Turcs ne se soucient pas
de savoir si je l'ai pensé. Je porte d'ailleurs le Turban, comme je suis
obligé de porter l'uniforme de mon maitre.

Il me dit que ne sachant faire autre metier que celui de la guerre,
il ne s'étoit determiné à aller servir en qualité de Lieutenant Ge=
neral le grand Seigneur que quand il s'étoit vu reduit à n'avoir
plus de quoi vivre. Quand j'ai quitté Venise, me dit il, la soupe
avoit mangé la vaisselle: si la nation juive se fut determinée à
me mettre à la tête de cinquante mille hommes, je serois allé as=
sieger Jerusalem.

Il étoit bel homme, si non qu'il avoit trop d'embonpoint. En con=
sequence d'un coup de sabre il portoit au derriere du ventre une
plaque d'argent pour soutenir une descente. Il avoit été exilé
en Asie; mais pas pour long tems, car, me dit il, la cabale
ne vit pas si longue en Turquie, comme en Europe, et princi=
palement à la cour de Vienne. Il me dit, quand je le quittai,
qu'il n'avoit jamais, depuis qu'il s'étoit fait Turc passé deux heu=
res aussi agréables que celles que je lui avois fait passer, et il me
pria de faire ses complimens au Baile.

Monsieur le Baile Giovanni Donà, qui l'avoit beaucoup con=
nu à Venise, me chargea de lui dire beaucoup de choses très a=
gréables, et le Ch. Venier se montra faché de ne pas pouvoir se
procurer le plaisir de le connoitre particulierement.

Le surlendemain de cette premiere entrevue étoit le jeudi, jour
lequel il m'avoit promis de m'envoyer le Janissaire, et il n'y man=
qua pas. Il vint à onze heures, et il me conduisit chez le
Bacha que pour le coup j'ai trouvé habillé à la Turque. Ses con=
vives ne tarderent pas à arriver; et nous nous mimes à table
en nombre de huit, tous montés en ton de gayeté. Tout le diner
fut servi à la françoise, tant pour le ceremonial que pour les

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Ce mets ! son maître d'hôtel étoit français, et son cuisinier aussi honnête vérégal. Il n'avoit pas manqué de me présenter à tout son monde ; mais il me mit en train de parler guerres. La fin du dîner. On ne parla qu'italien, et j'ai observé que les Turcs n'ouvrent jamais la bouche pour le dire entre eux. Le moindre mot dans leur langue. Chacun avoit à sa gauche une bouteille qui pouvoit être de vin blanc, ou d'hydromel ; je ne sais pas ce que c'étoit. J'ai bu, comme M. de Bonneval qui étoit à ma droite, de l'excellent vin de Bourgogne blanc.

On me fit parler de Venise ; mais beaucoup plus de Rome, ce qui fit tomber le propos sur la religion ; mais non pas sur le dogme ; mais sur la discipline, et les cérémonies liturgiques. Un aimable Turc qu'on appelloit effendi, parceque il avoit été ministre des affaires étrangères dit qu'il avoit à Rome un ami dans l'ambassade de Venise, et il en fit l'éloge : j'ai fait de même, et j'ai dit qu'il m'avoit chargé d'une lettre à un seigneur de son ami intime. Il me demanda le nom, et l'ayant oublié, j'ai tiré de ma poche feuille où j'avois la lettre. Il fut flatté de l'excès de cette politesse, quand lisant l'adresse j'ai prononcé son nom. Après avoir demandé la permission il la lut, puis il baisa la signature, et la leva pour venir m'embrasser. Cette idée plut à l'excès à M. de Bonneval, et à toute la compagnie. Effendi qui s'appelloit Ismail engagea Bacha Osman de me conduire à dîner chez lui dans un tel jour.

Mais à ce dîner, qui me fit beaucoup de plaisir le Turc qui m'intéressa le plus ne fut pas Ismaël. Ce fut un bel homme qui montroit l'âge de soixante ans, et qui affichoit un air noble physionomie la sagesse, et la douceur. J'ai trouvé ses traits deux ans après sur la belle tête de M. de Bragadin sénateur vénitien,

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

dont je parlerai quand nous serons là. Dans tous les propos
qu'on m'avoit tenus à table il n'en avoit échappé avec la plus
grande attention dans jamais prononcer le moindre mot. Un
homme dans la même société dont la figure, et la manière
intéresse, et qui ne parle pas excite à la fois la curiosité de
celui qui ne le connoît pas. Sortant de la salle où nous avions
dîné, j'ai demandé à M. de Bonneval qui c'étoit; et il me ré-
pondit que c'étoit un Suisse, et un philosophe d'une probité
reconnue, dont la piété de mœurs étoit égale à l'attache-
ment qu'il avoit à sa religion naturelle, et à cultiver la
connoissance s'il me feroit des avances.

Cet avis me fit plaisir; et après nous être promenés à
l'ombre, étant entrés dans son palais meublé dans le goût
turc de la nation, je me reposois sur un sopha près de
Joseph Ali: c'étoit le nom du Turc qui m'avoit intéressé, et
qui m'offrit d'abord la pipe. Je l'ai poliment refusée acceptant
celle qui me présenta un domestique de M. de Bonneval. Quand
on est en compagnie de gens qui fument, il faut absolument fu-
mer, ou sortir, car sans cela on s'expose à s'imaginer de rapi-
port la fumée qui sort de la bouche des autres. Cette idée,
qui est fondée sur le sens, est révoltante.

Joseph Ali bien aise de me voir assis à son côté me mit d'abord
sur des propos analogues à ceux qu'on m'avoit tenus à table;
mais principalement sur les raisons qui m'avoient fait quitter l'
état paisible d'ecclésiastique pour m'attacher au militaire.
Pour satisfaire à la curiosité, et ne pas me mettre mal dans
son esprit, je me suis cru en devoir de lui conter en peu de mots
l'histoire de ma vie, car j'ai cru de devoir reconnaître que
je n'étois pas entré dans la carrière du ministère divin par
vocation. Il me parut content. Mayant parlé de vocations
en philosophe stoïcien je l'ai reconnu pour fataliste, et j'eus

14 L'abbé de Ste pas prendre son système de front, de sorte que mes objections lui plurent parce qu'il se trouva assez fort pour les détruire. Il était heureux peut être de m'estimer beaucoup parce que croire digne de devenir son écolier, car dans l'âge de dix neuf ans, et perdu dans une fausse religion, il était impossible que je puisse être son maître. Après avoir passé une heure à me catéchiser, et à écouter mes principes, il me dit qu'il croyait me pour connoître la vérité, puisqu'il voyait que j'en cherchais et que je ne me ferais pas pour certain d'y [illegible] l'invitai à aller passer une journée chez lui me nommait les jours de la semaine dans les quels je ne pourrais pas manger de la viande; mais il me dit qu'avant de m'engager à lui faire ce plaisir je devais consulter Bacha Osman. Je lui répondis alors que le Bacha m'avait déjà prévenu sur son excellence, ce qui l'a beaucoup flatté. Je lui ai promis d'aller dans un tel jour, et nous nous sommes séparés.

Quand j'ai rendu compte de tout cela à M. de Bonneval il en fut fort aise, et il me dit que ma fenêtre serait tous les jours à l'Hôtel des Gardes de Varine, prêt à mon service.

Quand j'ai rendu compte à Mehemet les Bailes de connoissance que j'avais fait dans cette journée chez le comte de Bonneval je le vis fort content, et le Ch. Olivier me conseilla de ne pas négliger des connoissances de cette espèce dans un pays où l'ennui fait payer aux étrangers encore plus que la peste.

Le jour fixé je suis allé chez Mr. Votre bonne heure; mais il était déjà sorti. Son jardinier qu'il avait averti eut pour moi toutes les attentions, et m'amena agréablement deux heures me faire voir toutes les beautés des jardins de son maître, et par ce moyen voir toutes les beautés de ses jardins. Ce jardinier était un napolitain qui particulièrement ses fleurs. Ce jardinier était un napolitain qui lui appartenait depuis trente ans. A ses manières je lui ai supposé de l'éducation, et de la naissance; mais il me dit franchement qu'

il n'a jamais appris à lire, qu'il étoit malade quand il fut fait esclave, et qu'il se trouvoit si heureux au service de Yousouff qu'il se croiroit puni s'il lui donnoit sa liberté. Je me suis bien gardé de lui faire des interrogations sur les affaires de son maître : la discrétion de cet homme auroit pu faire rougir ma curiosité

Yousouff arriva à cheval, et après les compliments d'usage nous allames dîner tête à tête dans un pavillon d'où nous voyons la mer, et où nous jouissions d'un doux vent qui tempéroit la grande chaleur. Ce vent, qui se lève tous les jours à la même heure, est le Nord-Ouest qu'on appelle Maestral. Nous fîmes bonne chere sans autres plats travaillés que le calamar. J'ai bu de l'eau, et de l'excellent hydromele mêlé avec le vin, que je préferois au vin. Dans ce tems là je n'en buvois que très rarement. Comme son hydromele, je lui ai dit que les musulmans qui violoient la loi buvoient du vin ne mentoient pas moins, car ils ne pouvoient ignorer que parce qu'il étoit défendu : il m'assura que plusieurs croyoient pouvoir en faire usage ne le considérant que comme une médecine. Il me dit que c'étoit le médecin du grand seigneur qui avoit mis cette médecine en vogue, et qui par là avoit fait sa fortune, et avoit gagné toute la faveur de son maître, qui réellement étoit toujours malade ; mais qu'il ne l'étoit que parce qu'il se gouvernoit. Il s'étonna quand je lui ai dit que chez nous les ivrognes étoient fort rare, et que ce vice n'étoit connu que dans la lie du peuple. Quand il me dit qu'il ne comprenoit pas comment le vin pouvoit être permis par toutes les autres religions, puisqu'il privoit l'homme de l'usage de la raison, je lui ai répondu que toutes les religions défendoient l'excès, et que le crime ne pouvoit consister que dans l'excès : je l'ai persuadé lui disant que l'effet de l'opium étant le même, et beaucoup plus fort,

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

16 sa religion donc auroit donc dû le prohiber aussi : il me repondit
qu'il n'avoit jamais dans toute sa vie fait usage ni d'opium, ni
de vin.

Après notre dîner on nous porta des pipes, et du tabac à fumer. Nous
les chargeames nous mêmes. Je fumois dans ce tems là, avec
plaisir ; mais j'avois l'habitude de cracher. Zoroaster qui ne crachoit
pas, me dit que le tabac que je fumois étoit du Linge excellent,
et que c'étoit un dommage que je n'avalasse pas sa fumée. Galé-
nique qui devoit se trouver dans la salive qu'il avoit tort
de rejeter ainsi. Il conclut qu'on ne devoit la cracher que quand
le tabac étoit mauvais : Quoiqu'il en raisonnement, je lui fai
dit qu'effectivement la pipe ne pouvoit être considerée com-
me un vrai plaisir que le tabac étant parfait. La fumée
du tabac, me répartit il, est certainement necessaire au plai-
sir de fumer ; mais ce n'est pas le principal, car le plaisir que
le bon tabac fait n'est que sensuel : les vrais plaisirs sont ceux
qui n'affectent que l'ame, et sont entierement independans des sens —
Je ne peux pas m'imaginer, mon cher Zoroaster, des plaisirs, dont
mon ame pourroit jouir sans l'entremise de mes sens —
Ecoute-moi — Quand tu charges ta pipe as tu du plaisir ? —
Oui — A quel de tes sens l'attribuerois tu, si tu me l'attribuer
pas à ton ame ? Pourquoi ? N'est il pas vrai que tu le sens sa-
tisfait quand tu ne la mets bas qu'après t'avoir entierement
achevée ? Tu es bien aise quand tu vois que ce que mets n'est que
cendre — C'est vrai — La voilà deux, dont les sensations sont
certainement par à part ; mais je te prie de deviner la troisieme
qui est le principal — Le principal ? La fragrance du tabac —
Point du tout. C'est un plaisir de l'odorat : il est sensuel —
Je ne savois — Ecoute donc. Le principal plaisir de fumer con-
siste dans la vue de la fumée. Tu ne dois jamais la voir sortir

de la pipe ; mais toute des coins de la bouche à justes intervalles jamais trop fréquens. C'est il vrai que ce plaisir est le principal ; que ne vaux-tu nulle part un aveugle se plaire à fumer. Essaye toi même a fumer la nuit dans ta chambre sans lumière, et un moment après avoir allumé ta pipe, tu la mettras bas — Ce que tu dis est bien vrai ; mais tu me pardonneras, il se trouve que plusieurs plaisirs qui interviennent mes sens méritent la préférence sur ceux qui n'interviennent que l'ame — Il y a quelques années que je pensois comme toi. Dans quarante ans d'ici, si tu parviendras à être sage, tu penseras comme moi. Ces plaisirs, mon cher fils, qui mettent en mouvement tes passions troublent ton ame ainsi tu crois que ce ne peuvent pas a bon droit être appellés plaisirs — Mais il me semble que pour qu'ils le soient il suffit qu'ils me paroissent tels — D'accord ; mais si tu voulois te donner la peine de les examiner après les avoir goutés, tu ne les trouverois pas purs — Cela se peut ; mais pour quoi me donneroit-je cette peine, qui ne me serviroit qu'a diminuer le plaisir que j'ai ressenti — L'age viendra que tu ressentiras du plaisir te donnant cette peine — Il me semble, mon cher père, que tu preferes à la jeunesse l'age mur — Dis hardiment la vieillesse — Tu me surprens. Doit-je croire que tu ayes vecu jeune, et malheureux ? — Bien loin de cela : toujours sain et heureux ; et jamais victime de mes passions ; mais tout ce que j'ai vu dans mes egaux me fut une assez bonne école pour apprendre à connoitre l'homme, et pour me montrer le chemin du bonheur. Le plus heureux des hommes n'est pas le plus voluptueux, mais celui que sait faire choix des grandes voluptés ; et les grandes voluptés je les ressens ne savoient être que celles qui ne viennent pas à la suite des passions augmentant la paix de l'ame — Telle est la vie d'une vertueux : vie toute couverte d'herbes la couleur verte tout reconnaissance nature : vie divin prophete frappe ma vue, et dans ce moment je sens

18 esprit nager dans un calme si delicieux qu'il me semble d'ap-
procher l'auteur de la nature. Je vois la même paix, un
calme egal quand je me tiens assis sur le bord d'une riviere, et je
vois l'eau courante qui passe devant moi sans jamais se derober à
ma vue, et sans que son continuel mouvement la rende moins
claire. Elle me représente l'image de ma vie, et la tran-
quillité que je lui desire pour parvenir comme l'eau que je
contemple au terme que je ne vois pas, et qui ne peut être
qu'au bout de sa course.

C'est ainsi que la Transylvanie, autrefois province de quatre heures.
Il avoit eu de deux femmes deux fils, et une fille. Son aîné qui
avoit eu la part, avoit à Sa Majesté; car il étoit le commerce,
et il étoit riche. Le cadet étoit dans le grand service du
Sultan, et sa part étoit entre les mains d'un tuteur. Sa fille,
qu'il appelloit Zelmi, et qui avoit quinze ans devoit être heritiere
à la mort de tout son bien. Il lui avoit donné toute l'educa-
tion qu'on pouvoit lui donner pour remplir avec bonheur de
celui que Dieu lui avoit destiné pour époux. Nous parlerons
bientôt de cette fille. Ses femmes étant mortes, il y avoit
cinq ans qu'il avoit pris une troisieme femme née dans Scio,
qui étoit toute jeune, et une beauté parfaite; mais il me
dit qu'il ne pouvoit pas espérer d'avoir d'elle ni fils, ni fille,
puisqu'il étoit déjà vieux. Il m'avoit cependant que soixante
dix. J'ai dû lui promettre, en faisant d'aller passer avec lui
au serail un jour chaque semaine.

A 1 l'heure du souper quand j'ai rendu compte à
Messieurs les Boiles de ma journée, ils me firent que j'eus
fois bien heureux de pouvoir me flatter de passer agréa-
blement trois mois dans un pays où eux en quatre de
ministres étrangers ne pouvoient que s'ennuyer.

Trois ou quatre jours après M. de Bonneval me mena dîner chez Ismail, où j'ai vu un très grand tableau du luxe asiatique; mais les convives étant nombreux, et ayant parlé tout près: que toujours turc, je n'avais entendu également que M. de Bonneval à ce qu'il m'a paru. Ismail qui s'en aperçut me proposa quand nous partîmes d'aller déjeuner avec lui le plus souvent que je pourrois, sûr de lui faire toujours un vrai plaisir. Je lui promis d'y aller, et j'y fus dix à douze jours après. La cheminée était toute quand nous en sortîmes là. Le dois actuellement retourner à Toronth, qui a fait accorde visite depuis un caractère distinct fait concevoir pour lui la plus grande estime et le plus fort attachement.

Grand Rôle à Rôle comme la première fois, et les propos étant tombés sur les arts, j'ai dit mon avis sur un précepte de l'Alcoran qui prive les Ottomans du plaisir innocent de jouir des productions de la peinture, et de la sculpture. Mon ami me répondit que Mahomet en vrai sage devoit éloigner des yeux des fidèles imiter toutes les images. Observe, me dit il, que toutes les nations aux quelles notre grand prophète fit connoître Dieu étoient idolatres. Les hommes sont portés, en voyant de nouveaux les mêmes objets, il pourroient faire le grand retour sur dans les mêmes erreurs — Je crois, mon cher pere, qu'aucune nation n'a jamais adoré une image; mais fort bien la divinité que l'image représentoit — Je veux le croire aussi; mais Dieu ne pouvant pas être matiere, il faut éloigner des fêtes vulgaires l'idée qu'il puisse l'être. Vous êtes les seuls, vous autres chrétiens, qui croyez voir Dieu — J'ai tort, nous en sommes sûrs; mais, observe-je, je le prie, que ce qui nous rend sûrs est la foi — Je le sais; mais vous n'êtes pas moins

no idolatres, car ce que vous voyez n'est que matiere, et votre cer-
titude est parfaite sur cette vision à moins que Dieu ne me dise que
la foi l'infirme — Dieu me preserve de le dire cela, car tout
au contraire la foi la rend plus forte — C'est une illusion, dont
Dieu merci nous n'avons pas besoin, et il n'y a point de philo-
sophe au monde qui puisse se en prouver la necessité —
Cela, mon cher pere, n'appartient pas à la philosophie, mais
à la Theologie, qui lui est beaucoup superieure — Puisque
les Calvinistes et tous nos Theologiens, qui different en quel-
que chose des votres et en ce qu'ils n'exercent pas leur raison pour
rendre les verités que nous sommes obligés de connoître plus
obscures; mais plus claires — Soyez, mon cher Dorothée qu'il y ait
d'un mystere — l'existence de Dieu en est un, et un grand
puisque les hommes n'orent rien y ajouter. Dieu ne peut
être que simple, c'est ce Dieu que son prophete nous annonce.
Comment qu'on ne sauroit rien ajouter à son essence sans de-
truire sa simplicité. Nous disons qu'il est un, voilà l'unité
du simple. Vous dites qu'il est trois en même tems:
c'est une definition contradictoire, absurde, et impie — C'est
un mystere — Parlez vous de Dieu, ou de la definition? Je parle
de la definition qui ne doit pas être un mystere, et que la
raison doit reprouver: Le mot consacré, mon cher fils, doit
trouver impertinente une assertion dont la substance est
une absurdité. Prouve moi que trois n'est pas un composé, ou
qu'il peut ne pas l'être, et je me fais d'abord Chretien —
La religion m'ordonne de croire sans raisonner, et je raisonne,
mon cher Dorothée quand je pense, qu'en force d'un fort raisonne-
ment il pourroit m'arriver de renoncer à la religion de mon
cher pere. Il faudroit commencer par me convaincre qu'il
etoit dans l'erreur. Dis moi, si respectant sa memoire, je
puis me resoudre de moi même au point d'oter me rendre

son juge avec intention de prononcer sentence pour le condamner.

Après cette remontrance j'ai eu l'honneur d'entretenir Après deux minutes de silence il me dit que pensant ainsi je ne pouvois être que cher à Dieu, et par conséquent predestiné; mais que si je me trouvois dans l'erreur, il n'y avoit que Dieu qui pût m'en tirer; car il me connoissoit par à l'homme juste en état de refuter le sentiment que je lui avois declaré. Nous parlames d'autres choses toutes gaies, et avec le voir je l'ai quitté après avoir reçu de lui assurances sans fin de l'amitié la plus pure.

Allant chez moi je reflechissois qu'il étoit bien possible que tout ce que Joseph m'avoit dit sur l'erreur de Dieu fut vrai, car certainement l'être des êtres ne pouvoit être en erreur que la plus simple de tous les êtres; mais qu'il étoit impossible qu'en conséquence d'une erreur de la religion chrétienne je puisse me laisser persuader à embrasser la fausse, qui pouvoit bien avoir de Dieu une idée fausse, mais qui ne pouvoit être aussi extravagante de tout les impostures qui avoit la honte qui ait jamais existé. Mais je ne croyois pas que Joseph eut eu intention de faire de moi un prosélyte. Je lui dis avec vivacité que le dieu des Chrétiens fut ce qu'il voudroit, je lui demandé s'il étoit sûr que sa religion fut la véritable qui pût acheminer l'homme à son but éternel. Il me répondit qu'il n'en étoit pas sûr mais qu'elle étoit la seule, mais qu'il étoit impossible que la Chrétienne fut fausse puisque elle ne pouvoit pas être universelle. Il étoit faux qu'elle ne pouvoit pas être universelle, puisque il n'y a qu'une vérité, il n'y a qu'une religion vraie, qui doit être suivi par tout le monde. Observe que Joseph avoit toujours sur la religion chrétienne

par tout.

Je n'ai su que lui répondre, et je ne me suis pas soucié de traiter

11

Ayant dit à propos que Dieu n'etant pas matiere il devoit être esprit, il me répondit que nous savions ce qu'il n'étoit pas, mais non pas ce qu'il étoit, et que par consequent nous ne pouvions pas affirmer qu'il étoit esprit, car nous ne pouvions en avoir qu'une idée abstraite. Dieu, me dit il, est immateriel: voila tout ce que nous savons, et nous n'en saurons jamais d'avantage.

Je me suis souvenu de Platon qui dit la meme chose, et pourtant n'avoit certainement pas lu Platon.

Il me dit dans le même jour que l'existence de Dieu ne pouvoit etre utile qu'à ceux qui en doutoient pas, et que par consequent les plus malheureux des mortels étoient les athées. Dieu, me dit il, a fait l'homme à sa ressemblance pour qu'entre tous les animaux qu'il a créé il y en eut un en état de rendre hommage à son existence: Sans l'homme Dieu n'auroit eu aucun temoin de la propre gloire; et l'homme par conséquent doit comprendre que son premier devoir est celui de le glorifier exerçant la justice, et confiant dans la providence. Observez que Dieu n'abandonne jamais l'homme qui dans les adversités se prosterne devant lui, et implore son secours, et qui laisse perir dans le desespoir le malheureux qui croit la priere inutile — Il y a cependant des athées heureux — C'est vrai; mais malgré la tranquillité de leur ame il me semblent à plaindre, puisqu'ils n'apperçoivent rien après cette vie, et ils n'ont la reconnoissance pour supporter avec courage aux douleurs: D'ailleurs cela ils doivent l'emporter dans l'ignorance s'ils sont philosophes, et s'ils ne pensent à rien, ils n'ont aucune ressource dans l'adversité. Dieu enfin a fait l'homme de façon qu'il ne peut être heureux qu'en ne doutant pas de sa divine existence: Quelque soit son état il a un besoin indispensable de l'admettre: sans ce besoin l'homme n'auroit jamais admis un Dieu createur de tout.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

— Mais je voudrois savoir la raison pourquoi l'athéisme n'a ja-
mais existé que dans le système de quelque savant, tandis que nous
n'avons pas d'exemple qu'il existe dans le système d'une nation en-
tière — C'est que le pauvre sent ses besoins beaucoup plus que le riche.
Il y a parmi nous un grand nombre d'impies qui se moquent des
croyans qui mettent toute leur confiance dans le pelerinage
de la Mecque ; Malheureux ! Ils doivent respecter les sentimens
religieux, qui excitant la devotion des fidèles nourrissent
leur religion, et les encouragent à souffrir les adversités sur
ces objets considérables. Le peuple ignorant donneroit dans tous
les excès du fanatisme
Joseph en écoutoit la lecture avec la gaieté, j'écoutois sa
doctrine je trouvois toujours plus au penchant qu'il avoit à
m'instruire ; j'ai commencé à aller passer la journée chez lui
sans être invité, et pour lors notre amitié devint forte.
Un beau matin je me suis fait conduire chez lui, il était
pour l'heure de sa leçon, comme je lui avois promis ; mais à
peine fus-je assis, que je me repentis de ma démarche, me
voyant reçu et traité en ne jouant pas plus noble-
ment son rôle. Il m'invita à faire un tour de promenade dans un petit
jardin où était un cabinet de repos ; il lui vint un phan-
taisie que je n'ai pas trouvé de mon goût : je lui ai dit en
riant que je n'étois pas amateur de la chose, et ainsi la
leçon finit.
Ismail alors fermait les livres, et commença à m'expliquer ma répugnance, me
dit qu'il avoit à faire. Après les compliments de raison je l'ai
quitté avec intention de ne plus retourner chez lui ; mais j'ai
dû y retourner, et nous en parlerons à sa place. Quand j'ai con-
té à M. de Bonneval cette historiette il me dit que dans les
mœurs turques Ismail a prétendu me donner une grande

marque d'amitié ; mais que je pouvois être certain qu'il ne me proposeroit plus rien de semblable, si j'y retournois encore, car à cela près Finall étoit un très galant homme, qui avoit à sa disposition des esclaves d'une beauté ravissante. Il me dit que la pudeur exigeoit que j'y retournasse encore.

Cinq à six semaines après notre liaison, Fatou me demanda si j'étois marié, et lui ayant dit que non, le projet tomba sur la charité, qui ne pouvoit selon lui être regardée comme une vertu que par rapport abstinence ; mais qui, bien loin d'être chere à Dieu, devoit lui déplaire, car elle violoit le premier précepte que le créateur avoit donné à l'homme.

Mais je voudrois savoir, me dit il, ce que c'est que la charité de vos chevaliers de Malte. Ils font vœu d'être chaste. Cela ne veut pas dire qu'ils s'abstiendront de tout chaste. Cela ne veut pas dire qu'ils s'abstiendront de tout vœux de chair, car, s'il est criminel, dans les chrétiens l'ont fait à leur baptême. Ce vœu n'a donc que dans l'obligation de ne pas se marier. La charité ne peut donc être violée que par le mariage ; et j'observe que le mariage est un engagement. Ces messieurs ne promettent donc autre chose, si non qu'ils n'exécuteront jamais l'œuvre de chair, quand la loi de Dieu la leur permettroit, étant cependant leur maître de l'exercer tant qu'il leur plaît légitimement, jusqu'à pouvoir reconnoître pour fils des enfans qu'ils ne peuvent avoir que par un double crime. Ils les appellent naturels, comme si les nés de l'union conjugale caractérisée de sacrement ne l'étoient pas, le vœu de charité enfin ne peut plaire à Dieu ni aux hommes, ni aux particuliers qui le font [illegible]

Il me demanda si j'étois marié. Je lui ai répondu que non

et que j'apperois de ne me jamais trouver dans le cas de contrac-
ter ce lien. Comment! me repondit il. Je doit donc croire ou
que tu n'es pas un homme parfait, ou que tu veux te donner,
à moins que tu ne me dises que tu n'es chretien qu'en apparence
— Je suis homme parfait, et je suis chretien: je te dirai outre
cela que j'aime le beau sexe, et que j'espere en jouir en bonne
fortune — Tu seras damné selon ta religion — Je suis sûr que
non, car quand nous confessons nos crimes à nos pretres ils sont
obligés à nous absoudre... Je le sais; mais conviens qu'il y a de
l'imbecillité à pretendre que Dieu te pardonnera un crime que
tu ne commettrois peut etre pas, si tu n'étois pas sûr que le con-
fessant il te seroit pardonné. Dieu ne pardonne qu'au repentir.
— Cela n'est pas douteux; et la confession le suppose. S'il
n'y est pas, l'absolution n'a pas de force — La masturba-
tion est aussi un crime chez vous — Plus grand même que
la copulation illegitime — Je le sais; et c'est ce qui m'a tou-
jours surpris, car tout legislateur qui fait une loi dont l'
execution est impossible est un sot. Un homme qui n'a pas
une femme, et qui se porte bien, doit absolument se mas-
turber quand la nature imperieuse lui en fait sentir le besoin.
Celui qui par crainte de souiller ses draps pourroit avoir la
force de s'en abstenir, gagneroit une maladie mortelle — On
croit chez nous tout le contraire. On pretend que les jeunes
gens par ce manege perdent le tempérament, et s'abregent
la vie. Des plus grands coupables sont les surveillans qui
leur laissent absolument pris le tems de commettre sur eux ce
crime — Ces surveillans sont bêtes, et ceux qui les payent
pour cela sont des sots, car l'inhibition même doit aug-
menter l'envie d'enfreindre une loi si tyrannique, et con-
traire à la nature — Mais il me semble cependant

16 que l'excès de ce desordre doit prejudicier à la santé, car il
enerve, et il affaiblit — D'accord; mais cet excès, à moins qu'il
ne soit provoqué, ne peut pas exister; et ceux qui défendent la
chose la provoquent. Si on ne gêne pas chez vous sur cette matiere
là les filles, je ne vois pas pourquoi ~~vous~~ on trouve bon de gêner les
garçons — Les filles ne courent pas un si grand danger pour aller se
pervertir que très peu de substance, qui même ne part pas
de la même source d'où se separe la germe de la vie dans l'homme
— Je n'en sais rien; mais nous avons des docteurs qui soutiennent que
les pales couleurs dans les filles viennent de ce
Joseph Ali après ce discours, et plusieurs autres sur la même
qu'il ne me trouvoit pas de son avis, il lui plut de me
trouver très raisonnable, me fit une proposition qui m'étonna
si non dans ces mêmes termes, du moins avec une tournure
très peu différente:
J'ai deux fils, et une fille. Je ne pense plus aux fils, puis-
qu'ils ont déja eu la part qui leur étoit due de ce que je pos-
sede; mais pour ce qui regarde ma fille, elle aura à
ma mort tout mon bien, et je suis en état de faire la
fortune de celui qui l'épousera de mon vivant. J'ai
pris il y a cinq ans une jeune femme; mais elle ne m'a
pas donné d'enfans, et je suis sûr qu'elle ne m'en donnera
pas puisque je suis déja vieux. Cette fille que j'appelle
Zelmi a quinze ans; elle est belle, brune aux yeux, et
a deveux comme feu sa mere, grande, bien faite, d
un caractere doux, et l'éducation que je lui ai donnée la
rend digne de posseder le coeur de votre maitre. Elle parle
grec et italien, elle chante s[ur] accompagnement sur mes vers sur
la harpe, elle danse, elle brode, et elle est toujours gaye.

- Il n'y a point d'homme au monde qui puisse se glorifier d'
avoir jamais vu sa figure, et elle m'aime au point qu'elle
n'ose avoir d'autre volonté que la mienne. Cette fille est une fe=
lor, est je te l'offre, si tu veux aller demeurer un an à Andri=
nople chez un de mes parens, où tu apprendras notre langue,
notre religion, et nos mœurs. Au bout d'un an, tu reviendras
ici, où d'abord que tu te seras declaré musulman, ma fille
deviendra ta femme, et tu trouveras une maison, et des e=
claves dont tu seras le maître, et une rente moyennant la
quelle tu pourras vivre dans l'abondance. Voila tout. Je
ne veux point me rejondre ni actuellement ni demain, ni dans
aucun autre temps fixé. Tu me repondrai quand tu le voudras
pourvu que ce soit par ton Genie à me rejondre, et ce sera pour accepter
mon offre, car si tu ne l'acceptes pas il est inutile que nous par=
lions de cela une autre fois. Je ne te recommande pas non plus
de penser à cette affaire, car après ce moment que j'en ai jetté
la semence dans ton ame, tu ne te trouveras plus le maitre
ni de consentir, ni de t'opposer à son accomplissement. Ne te
hatant pas, ne differant pas, ne t'en inquietant pas, tu ne
feras que la volonté de Dieu suivant le decret irrevocable
de ta destinee. Tel que je te connois, il ne te faut que la com=
pagnie de Zelmi pour te rendre heureux. Tu descendras, je
le prevois, une colonne de l'empire Ottoman.

Après cette courte harangue, Toroff me tera contre son
sein, et pour s'assurer que je lui repondrai par, il me
quitta. Je suis retourné chez moi avec mon esprit tellement
occupé de cette proposition de Toroff, que je ne me suis pas
appercu d'en avoir fait le chemin. Les Bailes me trouverent pen=
sif comme M. de Bonneval le surintendant, et m'en demanderent

18 Lavision ; mais je me suis bien gardé de la leur dire. Je trouvois trop vrai ce que Foroaff m'avoit dit. Cette affaire est fait d'une si grande importance, que non seulement je ne devois la communiquer à personne ; mais je devois m'abstenir d'y penser jusqu'au moment dans lequel je me trouverois l'esprit assez calme pour être sûr que le moindre air ne pourroit altérer la balance qui devoit me déterminer. Toutes mes passions devoient se tenir en silence, les préventions, les préjugés, et même un certain intérêt personnel. Le lendemain à mon reveil glissant une petite reflexion sur la chose, j'ai vu qu'y penser pouvoit m'empêcher de me déterminer, et quoique je devois me déterminer ce devoit être en conséquence de n'y avoir jamais pensé. C'étoit le cas du sequere Deum des stoïciens. J'ai passé quatre jours sans aller chez Foroaff, et quand j'y fus le cinquième nous fumes fort gais, et nous ne pensames pas même à dire un seul mot sur la chose à laquelle cependant il étoit impossible que nous ne pensassions. Nous passames ainsi quinze jours ; mais comme notre silence sur cette affaire ne venoit ni de dissimulation, ni de quelque maxime non analogue à l'une ni à l'autre, il mit à l'attire que nous avions l'un pour l'autre, il me dit tomber sur le projet de la proposition qu'il m'avoit fait qu'il se figuroit que je l'avois communiquée à quelque sage pour m'aider dans ce conseil. Je l'ai assuré du contraire lui disant que je croyois que dans une affaire de cette importance je ne devois suivre le conseil de personne. Je me suis abandonné, lui dis-je, à Dieu, et ayant en lui une pleine confiance, je suis sûr que je prendrai le bon parti, ou que je me déterminerai à devenir son fils, ou à rester tel que je suis. En attendant la pensée sur l'affaire cesse mon ame matin, et soir dans le moment où étant vis à

vil de moi même, elle se trouve dans la plus grande tranquil=
lité. Quand je me trouverai decidé; ce n'est qu'à toi, pater noster,
que j'en donnerai la nouvelle, et dans ce moment là tu com=
menceras à exercer sur moi l'autorité d'un pere.

A cette explication j'ai vu sortir de sa gaine des Cornes.
Il mit sa main gauche sur ma tête, et la seconde, et troisieme
doigt de la droite au milieu de mon front, et il me dit de
poursuivre ainsi, et d'être certain que je ne me tromperois
pas. Je lui ai dit qu'il auroit pu arriver que sa fille Celui ne
me trouvat pas à son gré. Ma fille t'aime, me repondit il,
elle t'a vu, et elle te voit en compagnie de ma femme, et de la
gouvernante toutes les fois que nous dinons ensemble, et elle
t'écoute avec beaucoup de plaisir. — Mais elle se rait prie
que tu penses à la faire desirer mon epouse — elle sait que
je desire que tu deviennes croyant pour pouvoir unir sa
destinée à la tienne — je suis bien aise qu'il ne le sait pas
permis de me la laisser voir car elle pourroit m'ebranler
et pour lors ce seroit la passion qui dominoit la raison
à la balance, et je ne pourrois plus me flatter de m'être
determiné dans toute la pureté de mon esprit. Celui etoit ex=
La joye de Torquato Tasse rendant raisonable, mais de fre
frenne, et je ne fus pas en hypocrisie, mais de tres
bonne foi. La seule idée de voir Celui me feroit frissonner.
Je me sentois certainement pas assurer; tandis que
faire Mure, il elle m'eut rendu amoureux; tandis que
dans un etat d'indifference j'etois egalement certain que
je ne me serois jamais decidé à une demarche qui d'ailleurs
n'avoit pour moi rien d'effrayant, et qui au contraire me
presentoit un tableau tres desagreable tant à l'egard du

pensant que de ma vie future. Pour des richesses auxquelles je pouvois esperer de trouver les egales moyennant les faveurs de la fortune en toute l'Europe, sans avoir la honte de changer de religion, il me semblait que je ne devois pas être indifferent au mépris de tous ceux qui me connoissoient, et dont j'aspirois à l'estime. Je ne pouvois pas me resoudre à renoncer à la belle esperance de devenir celebre au milieu des nations polies, soit dans les beaux arts, soit dans la litterature, ou dans tout autre état, et je ne pouvois pas souffrir l'idée d'abandonner à mes yeux les triomphes qui peut être m'étoient reservés pour aller à vivre avec eux. Il me semblait, et je ne me trompois pas, que le parti de prendre le Turban, ne pouvoit convenir qu'aux desespérés, et je ne me trouvois pas dans leur nombre. Mais ce qui me revoltoit etoit l'idée de devoir aller vivre un an à Andrinople pour apprendre à parler une langue barbare pour laquelle je n'avois aucun gout, et que je ne pouvois par consequent me flatter de jamais savoir à l'apprendre à la perfection. Je ne pouvois renoncer sans peine à la vanité d'être qualifié de beau pour celui, comme j'en avois déjà la reputation par tout où j'avois vecu. Outre cela je prenois que la charmante Zelmire auroit pu ne pas s'être à mes yeux, et que cela auroit pu suffire à me rendre malheureux, car Zoroastre auroit pu vivre encore vingt ans, et je sentois que le respect, et la reconnoissance ne m'auroient jamais fait le courage de mortifier le bon vieillard cherant d'avoir pour la fille tous les egards que je lui aurois dû. Toutes ces pensées que Zoroastre ne pouvoit pas deviner, et qu'il n'étoit pas necessaire que je lui declarasse

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Quelques jours après, j'ai trouvé Ismail ~~Ali~~ Effendi à dîner chez mon cher Bacha Osman. Il me donna des marques d'amitié auxquelles j'ai répondu, et j'ai glissé sur les reproches qu'il me fit de n'être pas allé déjeuner avec lui quelqu'autre fois ; mais je n'ai pas pu me dispenser d'aller dîner chez lui une autre fois avec M. de Bonneval. Il y fut un jour fixé, et dans l'après dîné j'ai joui d'un joli spectacle comme posé d'esclaves napolitains de l'un, et de l'autre sexe qui représentèrent une farce pantomime, et dansèrent des Calabreses. M. de Bonneval parla de la danse vénitienne après lui parler à l'oreille. Ismail s'en mit fort curieux je lui dis qu'il m'étoit impossible de la lui faire voir sans une fille de notre pays, et sans un violon qui en sut l'air. J'ai alors pris un violon, et je lui ai joué l'air, mais quand même on auroit trouvé la danseuse, je ne pouvois pas jouer l'air, et danser. Ismail alors se leva, et alla parler à l'écart à un eunuque, qui partit, et vint trois ou quatre minutes après lui parler à l'oreille. Ismail me dit que la danseuse étoit déjà trouvée, et je lui ai répondu que je trouverois aussi il le joueur de violon s'il vouloit envoyer un billet à l'hôtel de Venise. Cela fut fait bien vite : j'ai écrit le billet ; il l'envoya, et un valet de Baile Doro vint une demie heure après avec son violon. Un moment après une porte qui étoit au coin de la salle s'ouvrit, et voilà une belle femme qui en sort avec son visage couvert par un masque de velours noir de figure ovale qu'à Venise on appelle Moretta. L'apparition de ce masque surprit, et enchanta toute l'assemblée, car il étoit impossible de se figurer un objet plus intéressant, tant pour la beauté de sa forme que

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Bl pour l'élegance de ses atours. La déesse se met en figure, je l'accompagne, et nous dansons six fortes tours de suite : me voilà hors d'haleine, car il n'y a point de danse nationale plus violente; mais la belle se tenoit debout, et immobile, et ne donnant le moindre indice de lassitude paroissoit me defier. A la ronde du ballet, qui est ce qui fatigue le plus, elle paroissoit planer : l'étonnement me tenoit hors de moi même. Je ne me souviens pas d'avoir vu danser si bien ce ballet dans Venise même. Après un court repos, un peu honteux de ma défaillance, je m'y mis approché de nouveau, et je lui dit. ancora sei, e poi basta! Se non volete vederemi morire. Elle m'auroit répondu peut être si elle l'eut pu, car avec un maigre de tête elle me dit beaucoup par un serrement de main, qu'elle personne ne pouvoit voir. Après les secondes six fortes tours, l'on ouvrit la même porte, et elle disparut.

Quelque ouvrit la même porte, et elle disparut.

Ismail s'avertua en remerciemens, mais c'étoit moi qui devois le remercier, car ce fut le seul vrai plaisir que j'eus à Constantinople. Je lui ai demandé si la dame étoit vénitienne, mais il ne m'a répondu que par un fin sourire. Nous partimes tous vers le soir.

Ce brave homme, me dit M. de Bonneval, fut aujourd'hui la dupe de sa magnificence, et je suis sûr qu'il est déjà fâché d'avoir fait danser avec vous la belle esclave. Selon le préjugé, qu'il a fait porte atteinte à la gloire, et je vous conseille de vous tenir bien sur vos gardes, car vous devez certainement avoir plu à cette fille, qui par conséquent pensera à vous engager à quelque intrigue. Soyez sage, car dans la force des mœurs Musquerelles sont toutes dangereuses.

Je lui ai promis de ne me prêter à aucune intrigue, mais je ne lui ai pas tenu parole.

Trois ou quatre jours après, une vieille esclave me proposa

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

me rencontrant dans la rue une bourse à tabac brodée en or, me l'offrant pour une piastre, et la mettant entre mes mains elle me fit sentir qu'en dedans il y avoit une lettre: j'ai vu qu'elle evitoit les yeux du janissaire qui marchoit derriere moi. Je la lui ai payée: elle partit, et j'ai suivi mon chemin vers la maison de Yousouff, où je me trouvai par je suis allé me promener au jardin. La lettre étoit cachetée, et sans adresse, et j'imaginai pouvoir s'être trompée en la recevant. Je voici la traduction: elle étoit assez mal écrite en Italien. "Si vous êtes curieux de voir correctement écrite en Italien" Si vous êtes curieux de voir " la personne qui a donné la fourberie avec vous venez vous promener " vers le soir au jardin au delà du bastion, et faites connoissance avec la " vieille jardiniere, en demandant des limonades: il vous " arrivera peut être de la voir sans que vous courriez aucun risque, " quand même vous seriez reconnu par Yousouff: elle est avertie " par Hassan Janissaire que vous ne connoissez encore que " sous le nom de Pierre: il importe cependant que vous ne connoissiez " cette invitation.

Je ne suis pas allé à la promenade, mais ne voulant pas paroître l'ignorer comme si elle étoit là; et j'ai mis la lettre dans ma poche. Mais voilà une belle vieille femme, qui sort d'un bosquet, m'approche, me demande ce que je voulois, et comment je l'avois appercue. Je lui répondis en riant que j'avois perdu à l'air ne connoissant pas d'être écoutée. Elle me dit de bonne grâce qu'elle étoit bien aise de me parler, qu'elle étoit romaine, qu'elle avoit élevé Zelmi, qu'elle lui avoit appris à danser, et à toucher la harpe. Elle me fait l'éloge de Zelmi, et de ses belles qualités de son cœur, me disant qu'certainement j'en deviendrois amoureux si je la voyois, et qu'elle étoit bien fâchée que cela ne fût pas permis. Elle nous voit à present, me dit elle, derriere cette jalousie verte; et nous vous aimons depuis que Yousouff nous a dit que vous pouviez devenir le mari de Zelmi d'abord que vous serez de retour d'Andrinople. Je lui ai demandé si je pouvois rendre compte à Yousouff de la

confidence qu'elle voyoit de me faire, et m'ayant répondu que non, j'ai d'abord vu que pour peu que je l'eusse pressée, elle se seroit déterminée à me procurer le plaisir de voir sa charmante élève. Je n'ai pu souffrir pas même l'idée d'une demande qui auroit déplu à mon cher hôte; mais plus que cela j'ai craint l'entrée dans un labyrinthe, où trop facilement j'aurois pu m'égarer. Cependant qu'il me paroissoit d'entendre de loin m'égarerois.

J'ai vu Jessouff venir à moi et il ne me parut pas fâché de me voir entretenir par cette Romaine. Il me fit compliment sur le plaisir que je devois avoir eu devant avec une des beautés que renfermoit le Sérail — C'est donc une nouveauté remarquable puisqu'on en parle? — Cela n'arrive pas souvent, puisque le préjugé de ne pas exposer aux yeux des envieux les beautés que nous possédons règne dans la nation; mais chacun peut faire ce qui lui vient dans sa propre maison. Ismaël d'ailleurs est un très galant homme, et homme d'esprit — Connoît on la dame avec laquelle j'ai dansé? — Oh! pour cela, je ne le crois pas: D'ailleurs elle étoit masquée, et on sait qu'Ismaël en a une demie douzaine toutes fort jolies.

Nous passames la journée comme toujours fort gayement, et sortant de chez lui, je me fis conduire chez Ismaël, qui demeuroit sur la même côte.

On me connoissoit, et par conséquent on me laissa entrer. Mais demandant à l'endroit que le billet m'indiquoit, l'eunuque me vit, et il vint à moi, me disant qu'Ismaël étoit sorti, mais qu'il seroit bien aise quand il sauroit que j'étois allé me promener chez lui. Je lui dis que je boirois volontiers une verre de limonade, et il me conduisit à la Kiosque, où j'ai contre la vieille esclave. L'eunuque me fit donner d'une boisson délicieuse, et m'empêcha de donner une pièce d'argent

dont je voulois faire présent à la vieille. Nous nous promenâmes après au delà du bassin; mais l'ennuyeux me dit qu'il nous fallait retourner sur nos pas, me laissant observer trois dames que la décence exigeoit que nous visitassions. Je l'ai remarqué, et changé de faire mes compliments à Ismaïl, puis je me suis retourné chez moi, ne me trouvant pas mécontent de ma promenade, et espérant d'être plus heureux une autre fois.

Le plus tard que le lendemain, j'ai reçu un billet d'Ismaïl, dans lequel il me prioit d'aller dans le jour arranger avec lui à la pêche à l'Hamaçon vers le soir, où nous pêcherions au beau clair de la lune jusque bien avant dans la nuit. Je n'ai pas manqué d'exécuter ce que je devois. Je me suis imaginé Ismaïl fort capable de me faire tricher en conséquence de la ressemblance, et je ne me sentois pas rebuté par la difficulté qu'il se trouveroit pour. J'ai demandé la permission au Chr. Verier de passer la nuit hors de l'hôtel qu'il me l'accorda généreusement, car il soupçonnoit quelque accident dépendant de galanterie. J'avois pu le soupçonner lui disant tout, mais la discrétion me sembloit très nécessaire.

Je me suis donc trouvé à l'heure indiquée chez le Turc, qui me reçut avec les démonstrations de l'amitié la plus cordiale. Je fus surpris quand montant dans le bateau, je me suis trouvé avec lui tout seul. Il avoit deux rameurs, et un timonier, et nous prîmes quelques poissons, que nous allâmes manger dans une kiraque voisine, et accommodés à l'huile, au bord de la rivière qui rendoit la nuit plus brillante que le jour. Comme dans tout, je me conformois à l'air qu'à mon ordinaire; je craignois, malgré ce que M. de Bonneval m'avoit dit que le caprice ne lui vint de me donner des marques d'amitié égales à celles qu'il avoit voulu me donner trois semaines auparavant, et que j'avois si mal reçues. Une pareille partie faite à tête m'étoit suspecte, car elle ne me paroissoit pas naturelle. Je ne m'étois pas possible de sortir d'inquiétude. Mais voilà le dénouement.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Parlons tout bas, me dit-il tout d'un coup. J'entends un certain bruit, qui me fait deviner quelque chose qui nous amusera. A peine dit-il cela, il renvoye les gens, puis, me prenant par la main, allons, me dit-il nous mettre dans un cabinet, dont heureusement j'ai la clef dans ma poche; mais gardons nous de faire le moindre bruit. Le cabinet a une fenêtre qui donne sur le bassin, où je crois que dans ce moment deux ou trois de mes demoiselles sont allées se baigner. Nous les verrons, et nous jouirons d'un fort joli spectacle, car elles ne pensent pas se figurer d'être vues, elles savent, que mon escalier, est endroit est inaccessible à tout le monde.

Disant cela, il ouvre le cabinet, me conduisant toujours par la main, et nous nous trouvons dans l'obscurité. Nous voyons de tous son long le bassin eclairé par la lune qui étoit à l'ombre nous nous pouvions fort voir; nous voyons presque sous nos yeux trois filles tout les nues, qui tantôt nageoient, et tantôt sortoient de l'eau montant sur des degrés de marbre, où debout, ou assises elles se faisoient voir, pour ensuite, dans toutes les postures. Le charmant spectacle ne put pas manquer de m'enflammer sur le champ, et Ismail, le paranet de jouja, me convainquit que je ne devois pas me gêner, m'encourageant au contraire à m'abandonner aux effets que cette volupteuse devoit réveiller dans mon ame, m'en donnant lui même l'exemple. Je me mis donc, comme lui, en devoir à me complaire dans l'objet qui j'avois à mon coté pour éteindre le feu qu'allumoient ces trois sirenes que nos contemplions tout fol dans l'eau, et tantôt dehors, qui sans regarder la fenêtre paroissoient encore tout n'exercer leurs doux voluptueux qu'elles pour nous, et tantôt qui s'y tenoient attentifs à les regarder. Toutes ces spectacles que j'y trouvois, et je n'ai eu que plus j'ai donc croire que la chose étoit ainsi, et je n'ai eu que plus de plaisir, et Ismail triomphe se trouvant confirmé à ses yeux de ce où il étoit l'objet distant que je ne pouvois pas atteindre. J'ai aussi du connoître qu'il avoit raison. J'aurois en mauvaise grace à m'y opposer, et d'ailleurs je l'aurois fait à d'ingrati-

tude, ce dont je n'étois pas capable par caractere. Je ne me suis jamais de ma vie trouvé ni si fou, ni si transporté. Ne sachant pas laquelle des trois nymphes étoit ma vénitienne chacune dut me la reprocher: sentez à son tour aux dépens d'Ismaïl, qui me paroissoit devenu calme. Ce brave homme me donna le plus agréable de tous les démentis, et goûta le plus doux de tous les vengeances; mais s'il voulut être payé il dut payer. Je laisse au Lecteur l'embarras de calculer lequel de nous deux y a mieux trouvé son compte, car il me semble qu'Ismaïl ayant fait tous les frais la balance doit pencher de son côté: pour ce qui me regarde je n'y suis plus retourné, et je n'ai conté l'aventure à personne. La retraite des trois Sirènes mit fin à l'Orgie, et pour nous, ne sachant que nous dire, nous ne fîmes qu'en rire. Après nous être delicatés par des excellentes confitures, et avoir pris quelques tasses de caffé nous nous separames. C'eût été le seul plaisir de ce genre que j'eus à Constantinople, où l'imagination eut plus de part que la realité.

Quelques jours après, étant arrivé chez Zosoff de bonne heure, et la une petite pluye m'empechant d'aller me promener par le jardin, je suis entré dans la sale où nous dînions, et où je n'avois jamais trouvé personne. A mon apparition une chose marbre figure de femme se leva, couvrant à demi son visage d'un voile épais qu'elle laissa tomber du haut de son front. Une esclave près de la fenetre qui me tournoit le dos, et qui brodoit au tambour ne bougea pas. Je demande pardon montrant de vouloir me retirer; mais elle me l'empeche me disant en bon italien d'un ton angelique, que Zosoff qui étoit sorti lui avoit ordonné de m'entretenir. Elle me dit de m'asseoir me montrant un oreiller qui en avoit dessous deux autres plus amples, et j'obéis. En même tems elle croise ses jambes, et s'assied sur un autre vis à vis de moi. J'ai eu d'avoir devant mes yeux l'almi. Je pense que Zosoff s'étoit déterminé à me convaincre qu'il n'étoit pas moins brave d'Ismaïl; mais je m'étonne que par

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

cette demarche, il donne un dementi à sa maxime, et qu'il
nigue de gater la pureté de mon consentement à son projet
mariendant amoureux; mais je me trouvois en état de me rien
décider, car pour me decider j'avois besoin de voir sa physi-
sionomie. J'ai dit, me dit Levrangue, que tu ignores qui je suis
— Je ne savois le deviner — Je suis l'epouse de ton ami
depuis cinq ans, et je suis née à Scio. J'avois treize ans quand
je suis devenue sa femme.

Fort surpris que Zoroff s'emancipa au point de me permettre
une conversation avec sa femme, je me suis trouvé plus à mon aise,
et j'ai pensé à profiter de l'occasion; mais j'avois besoin de voir son
visage. Un beau corps vêtu, dont on ne voit pas la tête, ne satis-
fait exciter que des desirs faciles à contenter; le sexe qui s'allume vo-
lontiers à celui de la paille. Je voyois un elegant, et beau vernis
sur un vase; mais je n'en voyois pas l'ame, car la gaze me dérobait
ses traits: Je voyois mes bras dont la forme, et la blancheur
m'éblouissoient, et je imaginois tout le reste, dont les tendres
vêtemens excedoient, et j'imaginois tout le reste, dont les tendres
plis de la mousseline ne pouvoient me dérober que la vive
surface; et tout devoit être beau, mais j'avois besoin de voir
et j'avois besoin de me figurer
sur les yeux que tout beau que je voulois bien me figurer
Cet habillement oriental ne représente tout plus et ne
dérobe rien à la rapidité que comme un beau vernis sur un vase
de porcellaine de Saxe dérobe à l'œil les couleurs des fleurs, et de
figures. Cette femme n'étoit pas vêtue dans le costume des
Sultanes, mais comme les Arméniennes de Scio elle avoit des
jupes qui ne m'empêchoient de voir ni la finesse de ses jambes, ni
la forme de ses cuisses, et la structure de ses hanches relevées, qui
allorient en diminuant pour me faire admirer la finesse d'une

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Elle serrée par une large ceinture bleue brodée en arabesques
d'argent. Je voyois une poitrine élevée, dont un mouvement vif,
et souvent inégal m'annonçoit que ce Testre enchanteur étoit animé.
Les deux petits globes étoient séparés par un espace étroit et ar-
rondi, qui me semblait un petit ruisseau de lait fait, pour arrou-
ser mes lèvres et devoré par mes baisers.

N'emporté hors de moi même par l'admiration un mou-
vement presqu'involontaire me fait allonger un bras, et ma
main audacieuse allait lui relever le voile, si elle ne l'eut re-
poussée se levant sur la pointe de ses pieds, et me reprochant
d'outrager aussi impitoyablement ses charmes. Mais ma faute, me dit elle, l'amitié de Zoroastre, fondée sur
dit elle. Maître fier, me dit elle, l'amitié de Zoroastre, fondée sur
sa vie hospitalière insultant sa femme — Madame vous
devez me pardonner. Le plus vil des hommes chez nous pourrait être
les yeux sur le visage d'une reine — Mais non pas arracher le
voile qui le lui couvroit. Zoroastre me vengera
A cette menace me croyant perdu je me suis jetté à ses
pieds, et je lui ai tant dit qu'elle se calma, me dit de m'asseoir
de nouveau, et s'assit elle même croisant ses jambes de façon
que le désordre de son jupon me fit voir un instant entrevoir
des charmes qui m'auroient entièrement enivré, si Lecoq ai-
pas eut dure un instant d'avantage: j'ai donc encore eu
ma faute, et je m'en suis repenti trop tard. Tu as effronté
mé, me dit elle — Comment ne pas l'être, lui répondis-je,
quand tu me brules
Devenu plus vif, j'allois me saisir de la main pour plaire
pervez à son visage, lorsqu'elle me dit, voilà Zoroastre
arrive, nous nous Lavons, il me donne la paix, je la reçois,
l'esclave qui brodoit s'en va, et il revient grave à son ordre
de m'avoir tenu bonne compagnie. Un mettre fer il lui

donne le bras pour la reconduire à son appartement. Quand elle est à la porte elle leve son voile, et donnant des baisers à son époux elle me laisse voir son profil, mais elle fait semblant de ne pas le savoir. Je l'ai suivie des yeux jusqu'à la dernière chambre. Sorouff en retour= nant me dit en riant que sa femme s'étoit offerte à dîner avec nous. J'ai cru, lui dis-je, devoir me trouver vis à vis de Zelmi — C'eut été trop contraire à nos bonnes mœurs. Ce que j'ai fait est bien peu de chose; mais je ne connois point d'honnête homme qui seroit assez hardi de mettre sa propre fille vis à vis d'un étranger — Je crois que ton époux est fou. S'il elle ressemble à sa mère, croyez moi, de sa beauté de sa fille est riche, et a le caractere de la douceur. Sophie a celui de la fierté: elle sera heureuse après tout. Celui qui l'épousera la trouvera vierge.

Quand j'ai conté cette aventure à M. de Bonneval, il me dit: Vous avez exagéré la vérité que j'ai cependant trouvé de tes Lettres car cette Grecque a la vanité que la rougeur de vous jouant une scène tragicomique. Elle fut fâchée, croyez moi, de se trouver vis à vis d'un novice. Vous avez joué auprès de la françoise, quand vous deviez en agir en homme. Quel héroïsme vous de vous pourvoir la vue de son nez? Vous auriez dû aller à l'essentiel. Si j'étois jeune, je reviendrois peut être à la verger, et à punir mon ami Sorouff. Vous lui avez donné une mechante idée de la valeur des italiens. La plus retenue des fem= mes est toujours à la pudeur que sur la physionomie; d'abord qu'elle la tient couverte elle est sûre de ne rougir de rien. Je suis sûr que cette femme de Sorouff tient son visage couvert toutes les fois qu'il veut vivre avec elle — Elle est vierge — Cela est bien difficile, car je connois les Sciottes; mais elle aura l'art de se faire croire telle si facilement

Sorouff me l'avoit plus de me faire une politesse pareille.

140 Quelques jours après il entra dans la boutique d'un Arménien
dans le moment que j'examinois plusieurs marchandises, et que
le trouvant trop chères je me disposois à les laisser là. Lorsqu'
après avoir vu tout ce que j'avois trouvé trop cher, il vint
marchand; mais me disant qu'à vrai dire tout cela n'étoit trop cher,
il acheta tout, et il me quitta. Je voulois le lendemain de bon matin il m'
envoya en présent toutes ces marchandises; mais pour m'obli-
ger à ne pas les refuser il m'écrivit une jolie lettre dans la
quelle il me disoit qu'à mon arrivée à Corfou je saurois à qui
je devois remettre tout ce qu'il m'avoit prêté. C'étoient des
étoffes de Damas glacés en or, des essuie-mains par douzaine; des
bourses, des portefeuilles, des ceintures, des echarpes, des mouchoirs,
et des pipes. Tout cela montoit à la valeur de quatre à cinq cent
piastres. Quand j'ai voulu le rembourser et le payer, je l'ai obligé à convenir
qu'il m'en feroit présent.

La veille de mon départ, j'ai eu plaisir cet honnête vieil-
lard quand j'ai pris congé de lui, et nous nous fîmes réciproquement
son adieux sincères. Il me dit que n'ayant pas accepté son
offre je m'étois gagné son estime au point qu'il sentoit qu'
il n'auroit pas pu m'estimer davantage, si je l'avois
accepté. J'ai trouvé dans le vaisseau, où je me suis em-
barqué avec M. le Bailli Jean Dona, une caisse, dont il me
fit présent: Elle contenoit deux quintaux de tabac de Mota,
cent livres de tabac Espagnol en feuilles, et deux grands fla-
cons remplis un de tabac Espagnol, l'autre de Commerade.
Outre cela une caisse de pipes de Saint-Claude couverte de
Philagrane d'or, que j'ai vendu à Corfou fort cher depuis.
Je n'ai pas eu occasion de marquer de ma reconnoissance
que dans une lettre que je lui écrit de Corfou, où la première
de la vente de mes effets fit ma fortune.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Ismail me donna une Lettre pour le Ch.r de Lezze que j'ai perdu, et
un Tonneau d'Hydromele que j'ai aussi vendu, et M. le Bonneval
une Lettre adressée au Cardinal Acquaviva que je lui ai envoyée à
Rome dans une mienne, où je lui faisois l'Histoire de mon voyage;
mais cette Eminence ne m'honora pas d'une reponse. Il me donna
aussi douze bouteilles de Malvoisie de Raguse, et douze de veritable
vin de Scopolo. Le veritable est fort rare. Ce fut un present que j'ai
fait à Corfou, et qui me fut très utile, comme on le verra à sa place.
Le seul ministre étranger que j'ai vu souvent à Constantinople,
et qui me donna des marques extraordinaires de bonté, ce fut
milord Marechal d'Ecosse Keyt, qui y residoit pour le roi de
Prusse. Sa connoissance me fut utile à Paris six ans après, Nous
en parlerons.

Nous partimes au commencement de Septembre sur le même
vaisseau de guerre où nous étions arrivés. Nous arrivames à Corfou
en quinze jours, où M. le Bailli n'a pas voulu descendre. Il a fi-
nera avec lui huit reposter devant Turgi, dont j'en ai vu deux
encore vivans à Corfou l'an 1773.

A peine descendu avec tout mon petit equipage, et m'être
trouvé assez mal logé, je me suis presenté à M. Andrée Dolfin
Provediteur General, qui m'assura de nouveau qu'à la premiere
revue je serois lieutenant. Sortant du Generalat je suis allé
chez le Comporese mon capitaine. Les officiers de l'état major de
mon regiment etoient tous absens.

Ma troisieme visite fut au gouverneur de Galeares M. Bon qui
quel M. Dolfin, avec le quel j'etois arrivé à Corfou, m'avoit re-
commandé. Il me demanda d'abord, si je voulois aller le servir
en qualité d'adjudant, et je n'ai pas hesité un seul instant à lui
répondre que je ne desirois pas un plus grand bonheur, et qu'il me
trouveroit toujours soumis, et prest à ses ordres. Il me fit d'abord

conduire à la chambre qu'il m'avoit destinée, et par plus tard que le len=
demain je m'y suis logé. Mon capitaine m'accorda un soldat fran=
çois qui avoit été passager, et qui me fit plaisir parceque j'avois be=
soin de m'habituer à parler françois. C'étoit un garçonnet, irro=
gne, et libertin, paysan né en Picardie, qui ne savoit écrire que fres
mal, mais je ne m'en souciois pas: il me suffisoit qu'il sut parler.
C'étoit un fou qui savoit une quantité de vaudevilles, et des contes
pour faire rire, qui assuroient tout le monde.

En quatre, ou cinq jours j'ai vendu tous les presens que j'avois
reçus à Constantinople, et je me suis trouvé maître de presque
cinq cent sequins. Je n'ai gardé pour moi que les vins. J'ai retiré
des mains des juifs tout ce que j'avois mis en gage en deroute de
jeu avant d'aller à Constantinople, et j'ai tout vendu bien defer=
mine à ne plus jouer et dupe, mais avec tous les avantages qu'un
jeune homme sage, et pourvu d'esprit peut se procurer sans
qu'on puisse l'appeller fripon. C'est dans ce moment que je
dois faire à mon lecteur ma description de Corfou pour lui don=
ner une idée de la vie qu'on y feroit. Je ne passerai pas
du local, que tout le monde peut connoître.

Il y avoit alors à Corfou le Provéditeur General, qui exerce l'autorité de
Souverain, et y vit splendidement: c'étoit M. Foscarini homme septuage=
naire severe, docte, et ignorant qui ne se souciait plus des
femmes; mais qui aimoit cependant qu'elles fissent la
cour. Il tenoit tous les soirs ouverte, et donnoit à souper
à une table de vingt quatre couverts.

Il y avoit trois grands officiers de l'armée subtile qui
est l'armée des galeres, et trois autres de la grosse, c'est
ainsi qu'on appelle l'armée des vaisseaux, la subtile a
le pas sur la grosse. Chaque galere devant avoir un gou=
verneur qu'on appelle sopracomito, il y en avoit dix, et chaque
vaisseau de guerre devant avoir un commandant, il y en avoit

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

dix aussi y compris les trois chefs de mer. Tous ces comandans étoient nobles venitiens. Dix autres nobles venitiens agés de vingt à vingt deux ans étoient nobles de vaisseau, et etoient là pour apprendre la mer: tier de la marine. Outre tous ces officiers il y avoit huit ou dix autre nobles venitiens employés dans l'ile pour entretenir la police, et pour la distribution de la justice: on les appelloit grands officiers de terre. Ceux qui étoient mariés, si leurs femmes étoient jolies, avoient le plaisir de voir leur maisons frequentées par les galans qui aspi: roient à leurs bonnes graces; mais on ne voyoit pas des fortes pas: sions, car à Corfou il y avoit alors beaucoup de courtisanes; et les jeux de hazard étant permis par tout, l'amour fidè ne pou: voit pas avoir grande force.

Entre toutes les dames celle qui se distinguoit par la beauté, et par la galanterie étoit. Madame M. Son mari Gouverneur d'une galere, étoit arrivé à Corfou avec elle dans l'année prece: dente; elle etonna tous les chefs de mer: Se voyant maitresse de choisir elle donna la preference à MDR, et l'exclusion à tous ceux qui se presenterent pour être cicisbei. M. M l'a: voit epousée le même jour qu'il étoit parti de Venise sur sa galere, et dans ce meme jour elle étoit sortie du couvent où elle étoit entrée à l'age de sept ans. Elle en avoit dix sept. Quand je l'ai vue à table vis à vis de moi le premier jour de mon installation dans la maison de MDR elle m'a frappé. J'ai cru de voir quelque chose de surnaturel, et si fort au dessus de toutes les femmes que j'avois vu jusqu'à ce moment là que je n'ai pas craint d'en devenir amoureux: Je me suis cru d'une espece differente de la sienne, et tant au dessous que je n'ai vu que l'impossibilité de l'atteindre. J'ai d'abord cru qu'il n'y avoit entr'elle, et MDR qu'une froide amitié d'habitude, et je trouvai que M. M avoit raison de n'en etre pas jaloux. M. M d'ailleurs étoit bete au supreme dégré.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

44 Telle fut l'impression que me fit cette beauté le premier jour qu'elle se presenta à mes yeux; mais elle ne tarda pas à changer de nature par un chemin pour moi tout à fait nouveau.

Ma qualité d'adjudant me procuroit l'honneur de manger avec elle; mais c'etoit tout. L'adjudant mon camarade enseigne comme moi, et sot de la premiere classe avoit le même honneur; mais nous n'étions pas consideres comme convives. Non seulement personne ne nous adressoit jamais la parole; mais on ne nous regardoit pas. Je ne pouvois pas m'y faire. Je savois bien que cela ne venoit pas d'un mepris raisonné; mais tout de même je trouvois ma condition fort dure. Il me semblait que Sanzonio, c'étoit le nom de mon collegue, ne pouvoit pas s'en plaindre, car c'étoit un ostrogoth; mais je ne pouvois pas souffrir qu'on me traita de même. Madame Z ou bout de huit à dix jours dans lesquels elle n'a jamais jetté un seul regard sur ma figure commença à me deplaire. Je me suis trouvé jaloux, depité, et impatienté d'autant plus que je ne pouvois pas conjecturer qu'elle evita mes yeux en force d'un dessein premedité. Cela ne m'auroit pas déplu. Je me suis trouvé convaincu que pour elle je n'étois rien. C'étoit trop. Je savois d'etre quelque chose, et je pretendois qu'elle dût le savoir aussi. L'occasion enfin se presenta qu'elle crut devoir me dire un mot, et je fus conséquent elle me regarda en face.

M D R ayant observé la beauté d'un dindon roti qui étoit devant moi me dit de le couper, et je me mis d'abord mis à l'entreprise. J'en ai fait seize morceaux, et j'ai vu que m'en étant mal acquitté j'avois besoin d'indulgence; mais Mad. Z ne pouvoit se tenir de rire, me regarda, et me dit que n'étant pas sûr de le couper selon les regles, je n'aurois pas dû m'en mêler: Ne

sachant que lui répondre, j'ai rougi, je me suis mis, et je l'ai haïe. Un jour devant à un certain propos prononcer mon nom, elle me demanda comment je m'appellois, tandis que depuis quinze jours que j'étois chez MDR elle devoit le savoir, outre que la fortune au jeu qui me favorisoit conf: tamment m'avoit déja fait devenir celebre. J'avois donné mon argent au major de la place Marsli joueur de profession, qui tenoit la banque de Pharaon au café: j'étois de moitié avec lui, et je lui servois de grouppier: il faisoit la même chose quand je taillois, ce qui arrivoit très souvent, parceque les ponteurs ne l'aimoient pas. Il tenoit les cartes d'une façon qui il faisoit peur, tandis que je faisois tout le contraire: et j'étois très heureux, outre cela facile et riant quand je perdois, et ayant l'air mortifié quand je gagnois. C'étoit Marsli qui m'avoit gagné tout mon argent avant que je fusse parti pour Constantine: ple: ayant vu à mon retour que je m'étois déterminé à ne plus jouer, il me crut digne d'être mis à part des sages maximes sur les quelles les jeux de Hazard abiment tous ceux qui les aiment. N'ayant ce: pendant par une entiere confiance dans la Capacité de Marsli je me fesois sur mes gains. Toutes les nuits, quand nous finissions de tailler, nous comptions, et la chatouille recevoit entre les mains du caissier: après avoir partagé l'argent comptant gagné, nous al: lions vider nos bouteilles chez nous.

Heureux au jeu, me portant bien, et aimé de tous mes cama: rades qui à l'occasion ne me trouvoient jamais avare, je me croi: trouvé très content de mon sort, si je ne me fusse vu un jour plus di: stingué à la table de MDR, et traité avec moins d'orgueil de la dame, qui sans avoir aucune raison avoit l'air de se plaire à m'humilier de toutes les fesons. Je la detestois, et quand, admirant ses perfections, je reflechissois au sentiments de haine qu'elle m'avoit inspiré, je la trou: vois non seulement impertinente mais bête, car! si elle avoit eu même, qu'il n'auroit fallu qu'à elle de s'emparer de mon coeur, se dispensant même de m'aimer. Je ne desirois autre chose, si non qu'

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Me coûtât de me fâcher à la Folie. Je trouvois cela extraordinaire, car, si c'étoit un projet, il étoit impossible qu'elle y gagnât quelque chose. Je ne pouvois pas non plus attribuer sa conduite à un esprit de coquetterie, car je ne lui avois jamais donné le moindre indice de toute la justice que je lui rendois, ni à une passion amoureuse pour quelqu'un, qui pût lui rendre odieuse ma personne, car Mlle R. même ne l'intéressoit pas, et pour ce qui regardoit son mari elle le traitoit comme nul. Cette jeune femme enfin feroit mon malheur, et j'étois fâché contre moi même, car je trouvois que j'avois des sentimens de haine qui m'aviliroient si j'en voulois du mal; je ne m'étois jamais surpris susceptible d'atrocité.

Que faites vous de votre argent? Me dit elle de bonne heure un jour après dîner que quelqu'un me venoit voir pour jouer. Je le garde, madame, lui répondis-je, pour suppléer à mes futures pertes — Ne pensant aucune dépense, vous perdrez moins à ne pas jouer, car vous perdez votre tems — Le tems dans lequel on s'ennuie ne peut pas être appellé perdu. Le mauvais est celui qu'on passe dans l'ennui. Un jeune homme qui s'ennuye s'expose au malheur de devenir amoureux, et de se faire mépriser — Cela est possible; mais vous amusant à l'emploi de caissier de votre propre argent vous vous déclarez avare, et un avare n'est pas plus estimable qu'un amoureux. Pourquoi ne vous achetez vous pas des gens?

Les rieurs éclatèrent alors, et je me suis trouvé fête. Elle avoit raison. L'office d'un adjudant étoit de conduire une dame jusqu'à la chaise à poteurs, ou à la voiture quand elle sortoit pour s'en aller, et c'étoit la mode à Cassel de la servir soulevant sa robe de la main gauche, et lui mettant la droite sous l'aisselle. Sans gêner la mienne de la main qui pouvoit la salir. Je me suis trouvé mortifié, et la tâche d'avarice m'a percé l'âme. Attribuer cela à faute d'éducation c'eut été me faire une grace. Pour me venger, au lieu de m'acheter des gens, j'ai mis le

parti de l'éviter l'abandonnant à la fade galanterie de Sanonio, qui avoit les dents pourries, une perruque blonde, la peau noire, et l'haleine forte. Je vivois ainsi malheureux, et enragé de ne pas pouvoir casser de loin cette jeune femme, qu'en conscience je ne pouvois pas me mettre à mon aise la méprisant, car de vrai vrai je ne pouvois lui trouver aucun tort. Elle ne me laissoit pas, et elle ne m'aimoit pas, c'étoit tout simple; et étant toute jeune, et ayant besoin de rire, elle avoit jeté un dévolu sur moi pour s'en divertir comme elle auroit fait d'un perroquet. Pouvois-je me trouver fait pour cela? Je devois de la punir, de la faire regretter, et je ruminois les plus cruelles vengeances. Celle de parvenir à la rendre amoureuse de moi pour la traiter comme une gueuse étoit du nombre; mais quand je m'y arrêtois je la repoussois avec dédain, car je ne me connoissois pas assez de courage pour vaincre ni à la force de ses charmes, et encore moins à des avances s'il y en eut eu question. Mais voilà un coup de fortune, qui me fit entièrement changer de situation.

MDR m'envoya d'abord après dîner chez M. de Condulmer capitaine des Galeaces pour lui communiquer des lettres, et attendre ici ordre. Ce chef de mer me fit attendre jusqu'à minuit de sorte que quand je fus retourné chez nous MDR s'étoit déjà retiré, je fus aussi me coucher. Le matin je fus entré dans la chambre à son réveil pour lui rendre compte de la commission. Une minute après, le valet de chambre entre, lui remet un billet, lui disant que l'adjudant de Madame l'étoit dehors pour attendre la réponse. Après avoir lu, il déchire le billet, il sort, et MDR décachette et lit. Après son déjeuner il le foule aux pieds puis il se promène par la chambre, et enfin il écrit la réponse du billet, la cachette, et il sonne pour faire entrer l'adjudant, auquel il la remet. Après cela dans l'apparence de la plus grande tranquillité il achève de lire ce que le chef de mer lui mandoit, puis il m'ordonne de copier une lettre. Il la lisoit quand le valet de chambre entra pour me dire que Mad: T avoit besoin de me parler. MDR me dit

— que je n'avois plus rien à faire avec lui, et que je pouvois aller voir ce que madame avoit à me dire. Je sors; et il me rappelle pour m'avertir que mon devoir étoit d'être discret. Je n'avois pas besoin de cet avis.

Je vole chez madame, ne pouvant pas deviner pourquoi elle me mandoit. J'y avois été plusieurs fois; mais jamais appellé par elle. Elle ne me fit attendre qu'une minute. J'entre, et je fus surpris de la voir au lit sur son séant, la tête en couleur; jolie à ravir; mais avec les yeux gros, et le blanc rougeâtre. Elle avoit versé des larmes; ce n'étoit pas douteux. Mon coeur palpitoit à outrance, et je n'en voyois pas la raison. Asseyez vous, me dit elle, sur ce petit fauteuil, car il faut que je vous parle.

— Je vous écouterai debout, Madame, car je me crois indigne de cette grace.

Elle ne me pressa pas; je pouvois peut être qu'elle n'avoit jamais été si polie vis à vis de moi, et qu'elle ne m'avoit jamais reçu étant au lit. Après s'être un peu recueillie: mon mari, me dit elle, a perdu hier au soir sur sa parole deux cents ducats au casé à votre banque, croyant de les avoir dans mes mains, et pouvoir par conséquent les payer aujourd'hui; mais j'ai disposé de cet argent, et par conséquent je dois les lui trouver. J'ai pensé que vous pourriez être à Marli que vous avez reçu de mon mari la somme qu'il a perdu. Voici une bague, garder la moi de vous, et vous me la rendrez le premier de l'an que je vous remettrai les deux cent ducats, dont je vais vous faire mon billet — Parlez pour le billet, Madame, mais je ne veux pas vous priver de votre bague. Je vous dirai outre cela que M. T. doit aller, ou envoyer payer cette somme à la banque, et dans dix minutes vous me verrez de retour ici pour vous la compter.

Après lui avoir dit cela, je n'ai pas attendu sa réponse. Je suis sorti, je suis retourné à l'Hôtel de M.K., j'ai mis dans ma poche deux rouleaux de cent, et je les lui ai portés, mettant dans ma poche le billet dans lequel elle s'engageoit à me payer la somme le premier de l'an.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

[illegible]. Quand elle m'a vu dans le moment de partir, elle me dit ces
paroles precises. Si j'avois preveu de quelle façon vous étiez disposé à m'ob-
liger, je crois que je n'aurois pas pu me resoudre à vous demander ce plaisir. — Eh bien,
madame, prevoyez à l'avenir qu'il n'y a point d'homme au monde ca-
pable de vous refuser en ce qui me sera possible. — Je vous entends
donc d'abord que vous le lui demanderez en personne — Ce que vous me
dites est tres flatteur; mais j'espere de ne me trouver plus de toute ma vie
dans le cruel cas de devoir en faire l'experience.

Je me suis parti reflechissant à la finesse de cette reponse. Elle ne m'a pas
dit que je me trompois, comme je m'y attendois; elle le savoit compromis.
Elle savoit que j'étois dans la chambre de M. DR quand l'adjudant lui
porta son billet, et que je devois etre certain qu'elle lui avoit demandé
Ces deux cent cequins, qu'il lui avoit refusés; et elle ne m'a rien dit. Dieu!
Que cela m'a plu! J'ai tout deviné. Je l'ai vue jalouse de la gloire, et je l'ai
adorée. Je me suis convaincu qu'elle ne pouvoit pas aimer M. DR et qu'il
ne l'aimoit pas non plus, et mon coeur a joui de cette découverte. J'ai
commencé ce jour là à devenir amoureux d'elle à la perdition et à espe-
rer de parvenir à posseder son coeur.

À peine arrivé dans ma chambre j'ai effacé avec de l'encre encore plus
noir tout ce que Mad.e T. avoit écrit sur son billet, excepté son nom, puis
je l'ai cacheté, et je l'ai porté chez un notaire où je l'ai mis en dépôt,
me faisant faire une quitance dans laquelle il s'engageoit de me remettre
le billet cacheté qui à madame T. à sa requisition, et en mains propres.
Le soir M. T. est venu à ma banque me paya la somme, joua argent
comptant, et gagna trois ou quatre douzaines de cequins. Dans cette jolie aven-
ture, ce que j'ai trouvé de remarquable fut que M. DR prenoit à être egale-
ment gracieux avec Mad.e T., comme elle avec lui, et qu'il ne me demanda pas
ce qu'elle avoit voulu de moi lorsqu'il m'a vu à l'Hotel, mais depuis ce
moment elle changea tout à fait de conduite par rapport à moi. Elle se
trouva plus à table où à côté de moi sans m'adresser la parole me faisant sou-
vent des interrogations qui me mettoient dans la necessité de faire des com-
mentaires critiques dans un style plaisant gardant un air serieux. Celui de
faire rire sans rire étoit dans ce tems là mon grand talent. Je l'avois pris de

M. Maligniero mon premier maître. Pour faire pleurer, me disoit il, il faut pleurer, et il ne faut jamais rire quand on veut faire rire. Dans tout ce que je faisois, dans tout ce que je disois quand Mad. F. étoit presente, l'unique but de ma pensée étoit de lui plaire; mais ne la regardoit jamais sans raison, je ne lui donnois jamais un indice certain que je ne visasse qu'à lui plaire. Je voulois la reduire à devenir curieuse, à se douter de la verité, à deviner mon secret. [illegible] J'avois besoin d'aller doucement, et j'en avois tout le tems. [illegible]. En attendant je jouissois de voir, que l'argent, et la bonne conduite me donnoient une consideration que je ne pouvois esperer, ni de mon emploi, ni de mon age, ni de quelque talent analogue au métier que j'avois entrepris.

Vers la moitié de novembre, mon soldat françois gagna une fluxion de poitrine. Le capitaine Camporese l'a fait transporter à l'hopital d'abord que je l'ai averti. Le quatrieme jour il me dit qu'il n'en reviendroit pas, et qu'on l'avoit deja administré; et vers le soir j'étois chez lui lorsque le prestre, qui lui avoit recommandé l'ame, vint lui dire qu'il étoit mort, lui presentant un petit paquet que le defunt lui avoit consigné avant qu'il fût à l'agonie sous condition qu'il me le remettroit au capitaine qu'après sa mort. C'étoit un cachet de laiton aux armoiries au marteau ducal, un extrait baptistaire, et une feuille de papier sur lequel, le capitaine n'entendant pas le françois, j'ai lu ceci tres mal écrit, et orthographié à la diable:

" J'entens que ce papier que j'ai écrit, et signé de ma propre main ne soit
" remis entre les mains de mon capitaine que lorsque je serai bien et duement mort: sans cela mon confesseur ne pourra en faire aucun usage, car
" je ne le lui confie que sous le sceau sacré de la confession. Je prie donc mon
" capitaine de me faire enterrer dans un caveau, où mon corps puisse
" être deterré, si le duc mon pere le demandoit. Je le prie aussi d'envoyer
" à l'ambassadeur de France, qui est à Venise, mon extrait baptistaire, le
" cachet aux armes de ma famille, et un certificat de ma mort en bonne
" forme pour qu'il l'envoye à monsieur le duc mon pere: mon droit
" d'aînesse devant passer au prince mon frere. En foi de quoi ma signature
" François VI Charles, Philippe, Louis Foucault, prince de la Rochefoucault.

Dans l'extrait baptistaire donné de St Sulpice il y avoit ce même nom, et celui du duc pere étoit François V. Le nom de la mere étoit Gabrielle du Plessis.

A la fin de cette lecture je n'ai pu m'empecher de donner dans un grand eclat de rire; mais voyant mon capitaine fort Bête qui trouvoit mes visées hors de propos s'empressoit d'aller d'abord communiquer ce fait au proditeur

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

general, je l'ai quitté en m'en allant au caffé, sûr que S. E. se moqueroit de lui, 5/3
et que la rare bouffonnerie feroit rire tout Corfou. J'avois connu à Rome chez
le cardinal Acquaviva l'abbé de Lincourt arrière petit fils de Charles, dont la
soeur Gabrielle du Plessis avoit été femme de François V; mais cela étoit arrivé
au commencement du siecle precedent. J'avois copié dans la secretairie du
cardinal un fait que l'abbé de Lincourt avoit besoin de declarer à la cour de
Madrid, où il y avoit plusieurs autres circonstances qui regardoient la maison
du Plessis. Je trouvois d'ailleurs l'orthographe de La Valeur aussi folle que
singuliere; car le tout ne pouvant être su qu'après sa mort, elle ne pouvoit
lui être utile en rien.

Une demie heure après, dans le moment que je dejaquetois un jeu de cartes,
l'adjudant Sanzonio entre, et conte du ton le plus serieux l'importante
nouvelle. Il venoit du generalat, où il avoit vu arriver hors d'haleine
Camporese, et consigner à S. E. le cachet, et les papiers du defunt. S. E.
avoit d'abord ordonné qu'on enterra le prince dans un caveau à part lui
faisant des obseques convenables à sa naissance. Une autre demie heure
après, M. Minotto adjudant du provediteur general vint me dire que S. E.
vouloit me parler. A la fin de la taille, je donne les cartes au major
Marali, et je vais au generalat. Je trouve S. E. à table avec les princi-
pales dames, et trois ou quatre chefs de mer: je vois Mad.[e] T., et M. DR.

Eh bien! Me dit le vieux General. Votre domestique étoit un prince —
Je n'aurois jamais pu le deviner monseigneur, et même actuellement
je ne le crois pas — Comment! Il est mort: et il n'étoit pas fou. Vous avez
vu son extrait baptistaire, ses armes, l'écriture de sa main. Quand on est à
la mort, on n'a pas envie de faire des farces — Si V. E. croit tout cela
vrai, le respect que je lui dois m'impose silence — Ce ne peut être que
vrai, et je m'étonne que vous en doutiez — C'est, monseigneur, que je
sais informé fort de la famille de la Rochefoucault que de celle du Plessis;
et d'ailleurs j'ai trop connu l'homme en question. Il n'étoit pas fou; mais
bouffon extravagant. Je ne l'ai jamais vu écrire, et il m'a dit vingt fois qu'
il n'avoit jamais appris — Son ecrit prouve le contraire. Son cachet aux
manteau ducal: vous ne savez peut être pas que M. de La Rochefoucault
est duc et pair de France — Je vous demande pardon monseigneur, je
sais tout cela, et je sais plus même, car je sais que François VI eut pour
femme une Demoiselle de Vivonne — Vous ne savez rien.

A cette sentence, je me suis condamné au silence. Ce fut avec plaisir que
j'ai vu tout le monde masculin enchanté de me voir mortifié par le propos
vous ne savez rien. Un officier dit que le defunt étoit beau, qu'il avoit
l'air noble, beaucoup d'esprit, et qu'il avoit si bien su se tenir sur ses gardes,
que personne n'avoit jamais su se figurer qu'il étoit ce qu'il étoit. Une dame
dit que si elle l'avoit connu elle l'auroit deviné. Un autre Magnanime

dit qu'il étoit toujours gai, prenoit orgueilleux vis à vis de ses camarades, et qu'il chantoit comme un ange. Il avoit vingt cinq ans, dit madame Sagredo me regardant, et s'il est vrai qu'il avoit ces qualités vous devez les lui avoir reconnues — Je ne peux, madame, vous le peindre que tel qu'il m'a paru. Toujours gai, souvent jusqu'à la folie, car il feroit des culbutes, chantant le couplet dans le goût grivois, et possedant une quantité étonnante d'histoirettes populaires de magie, de miracles, de prouesses merveilleuses, qui choquoient le bon sens, et qui par cette raison pouvoient faire rire. Ses défauts étoient d'être ivrogne, sale, libertin, querelleur, et un peu fripon; mais je le souffrois parcequ'il me peignoit bien, et parceque je voulois m'habituer à parler français avec les phrases faites au génie de la langue. Il m'a toujours dit qu'il étoit picard, fils d'un paisan, et déserteur. Quand il m'a dit qu'il ne savoit pas écrire, peut être m'a-t-il trompé.

Dans le moment que je portois ainsi, voila Camporese qui entre, et dit à S. E. que la Valeur respiroit encore. Le general alors me donnant un coup d'oeil me dit qu'il seroit charmé s'il pouvoit echaper à sa maladie — Et moi aussi monseigneur; mais le confesseur le fera certainement mourir cette nuit — Pourquoi voulez vous qu'il le fasse mourir? — Pour eviter la galere, où V. E. le condamne ra en qualité de violateur du sceau de la confession.

Les vieux alors pousserent, et le vieux general fronça ses trois sourcils. À la fin de l'assemblée, Mad: T. que j'avois precedée jusqu'à sa voiture M. DR. lui donnant le bras, me dit d'entrer, disant qu'il pleuvoit. C'étoit la premiere fois qu'elle me faisoit un si grand honneur. Je pensai comme vous, me dit elle; mais vous avez deplu au general au supreme degré — C'est un malheur inevitable, madame, car je ne saurois être faux — Vous pouviez, me dit M. DR, épargner au general la bonne plaisanterie du confesseur qui fera mourir le prince — J'ai cru de le faire rire, comme je l'ai vu en rire V. E., et madame. On aime l'esprit qui fait rire. L'esprit — Mais l'esprit qui ne rit pas ne l'aime pas — Je parie cent sequins que ce fou guerit, et qu'ayant le general pour lui, il va jouir de son imposture. Il me tarde de le voir traité en prince, et faire sa cour à madame Sagredo.

À ce nom, Mad: T. qui n'aimoit pas cette dame, donna dans le fou rire, et en descendant de voiture M. DR. me dit de monter. Il étoit dans l'habitude quand il sortoit avec elle chez le general, de passer une demie heure chez elle tête à tête, car Mr T. ne se laissoit jamais voir. C'étoit aussi pour la premiere fois

que ce beau couple admettoit un tiers, j'étois enchanté de cette distinction, et bien loin de la croire sans consequence. La satisfaction que je ressentois, et que je devois dissimuler, ne devoit pas m'empecher de rendre gais, et de donner une teinture comique à tous les propos que Madame, et Monsieur mirent sur le tapis. Notre trio dura quatre heures. Nous retournames à l'hotel à deux heures du matin. Ce fut dans cette nuit là que M. de R., et madame T. firent connoissance avec moi. Mad: T. dit à M. de R. qu'elle n'avoit jamais fort ri ni cru que des simples paroles pussent faire tant rire.

Le fait est que son rire à toutes les choses que j'ai contées finent decouvrir en elle un esprit infini, et que son enjouement me rendit si amoureux que je fus à me coucher convaincu qu'il ne me seroit plus possible de jouer vis à vis d'elle le role d'indifferent.

Le lendemain à mon reveil le nouveau soldat qui me servoit me dit que la Valeur non seulement se portoit mieux; mais que le medecin de l'Hopital avoit declaré hors de danger. On en parla à table, et je n'ai pas ouvert la bouche. Le lendemain il fut transporté par ordre du general dans un appartement tres propre, où on lui donna un laquais; on l'habilla, on lui donna des chemises, et après une visite que le Prov. Gen. proviteur general lui fit, tous les chefs de mer lui en firent une, sans excepter M. de R. La curiosité s'en mesloit. Madame Sagredo y alla, et pour lors toutes les dames voulurent le connoitre. Mad: T. excepté, qui me dit en riant qu'elle n'iroit que dans le cas que je voulusse avoir la complaisance de la presenter. Je l'ai priée de me dispenser. On lui donna de l'alterre, et il appelloit madame Sagredo sa princesse. J'ai dit à M. de R qui vouloit me persuader à y aller que j'avois trop parlé pour avoir le courage ou la bassesse de me dedire. Toute l'imposture auroit été decouverte, si on eut eu un almanac françois de ceux où on trouve la genealogie de toutes les grandes familles de France; mais personne n'en avoit un, et le consul meme de France, tuteur du premier ordre n'en savoit rien. Le fou commença à sortir huit jours après sa metamorphose. Il dinoit, et il soupoit à la table du general, et il étoit tous les soirs à l'assemblée, où il s'endormoit parcequ'il étoit soul. Malgré cela on poursuivoit à croire qu'il étoit prince par deux raisons; une parcequ'il attendoit sans rien craindre la reponse que le general devoit recevoir de Venise, où il avoit d'abord écrit; l'autre parcequ'il sollicitoit à l'eveché une plus grande punition contre le pretre, qui violant le secret de la confession avoit trahi son secret. Le pretre étoit déjà en prison, et le general n'avoit pas la force de le défendre. Tous les chefs de mer l'avoit invité à dîner,

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

56 mais M. DR n'osoit pas i y determiner parceque Mad. Z. lui avoit clairement dit que ce jour là elle dineroit chez elle. Je l'avois deja respectueusement prevenu que le jour qu'il l'inviteroit je ne me trouverois pas à sa table.

Un jour sortant de la vieille forteresse, je l'ai rencontré sur le pont qui aboutit à l'esplanade. Il s'arrete devant moi, et il me fait vivre par un noble reproche qu'il me fait de n'être jamais allé le voir. Je lui reponds cellant de vivre qu'il devoit penser à se sauver avant que la reponse arrivât dans laquelle le general apprendroit la verité, et lui en feroit mauvais parti. Je m'offre à l'aider et à faire en sorte qu'un capitaine d'un vaisseau napolitain qui étoit à la voile, le prenne à bord, et le cache. Le malheureux au lieu d'accepter mon offre me dit des injures.

La dame à laquelle ce fou faisoit sa cour étoit madame Sagredo, qui ambitionne pour qu'un prince françois ait reconnu son merite, superieur à celui de tous les autres, le traitoit bien. Cette dame dinant en grande compagnie chez M. DR, me demanda pourquoi j'avois conseillé le prince à prendre la fuite. C'est lui même, me dit elle, qui me l'a dit, s'étonnant de votre obstination à le croire imposteur — Je lui ai donné ce conseil, madame, parceque j'ai le coeur bon et le jugement sûr — Nous sommes donc tous des sots sans excepter le general? — Cette consequence, madame, ne seroit pas juste. Une opinion contraire à celle d'un autre ne constitue pas pour sot celui qui l'a. Il se peut que dans huit à dix jours je trouverai que je me suis trompé; mais je ne croirai pas pour cela plus sot qu'un autre. Une dame de votre esprit peut d'ailleurs s'être apperçue, si cet homme est un prince ou un paysan, à ses procedés, à l'education qu'il a eu. Danse-t-il bien? — Il ne sait pas faire un pas; mais il s'en moque. Il dit qu'il n'a pas voulu apprendre — Est-il poli à table? — Il est sans façon. Il ne veut pas qu'on le change d'assiette; il mange du plat du milieu avec la propre cuillier. Il ne sait pas retenir dans l'estomac un renvoi: il baille; et il se leve le premier quand il lui semble. C'est tout simple. Il est mal elevé — Et malgré cela fort aimable: je le crois. Est-il propre? — Non; mais il n'est pas encore bien en linge — On le dit sobre — Vous badinez. Il se leve de table sous deux fois par jour, mais pour rapport à cela il est à plaindre. Il ne peut boire du vin sans qu'il lui monte à la tête. Il jure comme un huzard, et nous rions; mais il ne s'offense jamais de rien — A-t-il de l'esprit? — Une memoire prodigieuse, car il nous debite tous les jours des nouvelles histoires — Parle-t-il de sa famille? — Beaucoup de sa mere, qu'il aime tendrement. Elle est du Plessis — Si elle vit encore, elle doit avoir, quatre plus quatre moins, cent cinquante ans. — Quelle folie! — Oui madame. Elle s'est mariée du tems de Marie de Medicis — Son extrait baptistaire cependant la nomme; mais son cachet

— Sait il quelles armes son ecuyer portè? 33 — En douter vous? 57
Je crois qu'il n'en sait rien.

Toute la compagnie se leve de table. Une minute après on annonce le prince qui entre dans le même moment; et voila madame Sagredo qui lui dit Corsaros est sûr, mon cher prince, que vous ne connoissez pas vos amoi= ries. A ces paroles il s'avance vers moi en vicannant, m'appelle poltron, et m'applique un soufflet à main renversée qui me decoeffe, et m'étonne. Je prens la porte à pas lents, prenant en passant mon chapeau, et ma canne, et je descens l'escalier entendant M. de R qui à haute voix ordonnoit qu'on jettat le tout par la fenêtre.

Je sors de l'hotel m'acheminant à l'esplanade pour l'attendre; mais le voyant sortir par la petite porte, j'enfile la rue sûr de le rencontrer. Je le voi, je lui cours au devant, et je commence à lui donner des coups faits pour le tuer dans un coin ~~est~~ formè par deux murs d'où ne pouvant pas s'echapper il ne lui restoit autre ressource que celle de tirer son epée; mais il n'y pensa jamais. Je ne l'ai laissè là que quand je l'ai vu tout en sang etendu par terre. La foule des spectateurs me fit haye, je l'ai passée, allant au caffè de Spilèa pour precipiter ma salive amere avec une limonade sans sucre. En quatre ou cinq minutes je me vis entourè de tous les jeunes offi= ciers de la garnison, qui ne faisant que me dire tous d'accord que j'avois dû le tuer commençoient à m'ennuyer; car je l'avois traitè de façon que s'il n'etoit pas mort ce n'etoit pas ma faute. Je l'avois, peut être tuè s'il avoit tirè son epée

Une demie heure après, voila un adjudant du general qui m'ordonne de la part de S. E. d'aller aux arrets dans la Bastarde. On appelle ainsi la galere comandante, où l'arrêt consiste à se voir la chaine aux pieds comme un forçat. Je lui reponds que j'avois entendu, et ils'en va. Je sors du caffè; mais quand je me vis au bout de la rue au lieu d'aller vers l'esplanade, je prens ma gauche, et je m'achemine au bord de la mer. Après avoir marchè un quart d'heure, je vois un bateau lié à deux et tout à fait ramez sans personne dedans. J'y entre; je le delie, et je rame vers un gros cayck à six rames qui voguoit contre vent. L'ayant rejoint, je prie le caraboucchin de prendre le vent, et de me mettre à bord d'une grosse barque de pecheurs qu'on voyoit, et qui alloit vers le rocher de Vido. Je laisse aller mon bateau à l'aventure. Après avoir bien payè mon cayck, je monte dans la grande barque, et je marchande avec le maître une traite. D'abord que nous fumes d'accord il deploye trois voiles, et avec un vent frais il me dit au bout de deux heures que

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

58 nous etions à quinze milles de Corfou. Le vent ayant tout d'un coup cessé, je les ai fait voguer contre la courante. Vers minuit ils me dirent qu'ils ne pouvoient pas pecher sans vent, et qu'ils n'en pouvoient plus. Ils me dirent que je pouvois dormir jusqu'au jour, je ne veux pas. Je paye une bagatelle, et je me fais mettre à terre sans demander quel endroit c'étoit pour ne pas leur faire naitre des soupçons. Tout ce que je savois étoit que j'étois à vingt milles de Corfou, et dans un endroit où personne ne pouvoit me soupçonner. Je ne voyois au clair de la lune qu'une petite eglise attenante à une maison; une longue baraque couverte ouverte aux deux bouts, et après la plaine large de cent pas, des montagnes. Je me suis tenu jusqu'à la pointe du jour sous la baraque dormant assez bien etendu sur de la paille malgré le froid. C'étoit le premier de decembre; mais malgré la douceur du climat, etant sans manteau, et en uniforme trop leger, j'etois transi.

Entendant sonner les cloches, je vais à l'eglise. Le papa à longue barbe surpris à mon apparition me demande en grec si j'étois Romeo, je lui reponds en grec; je lui reponds que j'étois fragico, italien; et il me tourne le dos sans vouloir m'ecouter. Il entre chez lui, et il s'enferme.

Je me tourne vers la mer, et je vois un bateau se detacher d'une taverne à l'ancre à cent pas de l'ile, qui venoit à quatre rames pour descendre les personnes qui étoient dedans precisement là où j'étois. Je vois un grec de bonne mine, une femme, et un garçon de dix à douze ans. Je demande à l'homme s'il avoit fait bon voyage, et d'où il venoit. Il me reponds en italien qu'il venoit de Cefalonie avec sa femme, et son fils que je voyois, et qu'il alloit à Venise. Mais qu'avant d'y aller il vouloit entendre la messe à la sainte vierge de Casopo pour savoir si son beau pere vivoit encore, et s'il lui payera la dot de sa femme — Comment savez vous cela? — Je le savois du papa Deldimopulo, qui me rendra fidelement l'oracle de la sainte vierge.

Je baisse la tete, je le suis à l'eglise. Il parle au papa: il lui donne de l'argent. Le papa dit la messe, il entre dans le sancta sanctorum, il en sort un quart d'heure après, il remonte sur l'autel, il se tourne vers nous, il se recueille, et après avoir ajusté sa longue barbe, il prononce en dix ou douze mots son oracle. Le grec de Cefalenie qui pour le corps n'étoit pas Ulisse, donne d'un air tres content encore de l'argent à l'importeur, et le laisse. En accompagnant le grec au bateau, je lui demande s'il etoit content de l'oracle — Mes content. Je sais que mon beau pere vit, et qu'il me payera la dot, si je veux lui laisser mon fils. Je savois que c'étoit la passion, et je le lui laisserai — Etes vous connu de ce papa? —

Il ne sait pas seulement mon nom — Avez vous des 3/4 belles mar= chandises sur votre vaisseau ? — Assez. Venez dejeuner avec moi, et vous verrez tout — Je le veux bien.

Enchanté d'avoir appris qu'il y a toujours des oracles, et sûr qu'il y en aura tant qu'on trouvera au monde des prêtres grecs, je vais avec ce bon homme à bord de la tartane, où il ordonne un très bon dejeuné. Ses marchandises consistoient en coton, en toiles, en vaisseaux qu'on appelle de Corinthe, en huiles, et en vins excellens. Il avoit aussi des bas, des bonnets de coton, des ca= potes à l'orientale, des parapluies, et du pain de munition biscuit, que j'aimois beaucoup, car j'avois alors trente dents, dont il étoit difficile d'en voir de plus belles. De ces trente dents il ne m'en reste aujourd'hui que deux ; vingt huit sont parties avec plusieurs autres outils ; mais dum vita superest bene est. J'ai acheté de tout hormis du coton parceque je n'avois ni qu'en faire ; et sans marchander je lui ai payé le trente cinq ou quarante cequins qu'il me dit que cela valoit. Il me fit pre= sent alors de six bouteilles magnifiques.

M'entendant louer un vin du Xante qu'il appelloit Generoydes, il me dit que si je voulois lui tenir compagnie jusqu'à Venise, il m'en donne= roit une bouteille tous les jours même pendant toute la quarantaine. Toujours un peu superstitieux, prenant cette invitation pour une voix de Dieu, je me mis en tête dans le moment d'accepter par la plus sotte de toutes les raisons : c'est que cette étrange resolution n'auroit eu rien de premeditè. Tel j'étois ; mais par malheur je suis aujourd'= hui un autre. C'est, dit on, que la vieillesse rend l'homme sage. Je ne sais pas comment on puisse chérir l'effet d'une maudite cause.

Dans le moment donc que j'allois le prendre au mot, il m'offre un beau fusil pour dix cequins, m'assurant qu'à Corfou tout le monde m'en offriroit douze. Au mot Corfou j'ai cru entendre mon même Dieu qui m'ordonnoit d'y retourner. J'ai acheté le fusil, et le brave cephalonien me donna par dessus le marché une je= Lie giberne lorsque bien garnie de plomb, et de poudre. Je lui ai dit bon voyage, et couvert d'une excellente capote, ayant mis avec mon fusil tout ce que j'avois acheté dans un sac, je suis retourné sur la plage, déterminé de me loger chez le papa Stipon de grè ou de force. La pointe que le vin du grec m'avoit donnée devoit avoir des consequences. J'a= vois dans les poches quatre ou cinq cent gazettes de cuivre que je trouvois très lourdes ; mais j'avois dû me les procurer. J'avois facile= ment prevu que dans l'île de Cerigo cette monnoye pouvoit me devenir necessaire.

Après avoir donc placé mon sac sous la baraque, je m'achemine, portant mon fusil sur l'epaule, à la maison du papa. L'eglise étoit fermée

Mais je dois maintenant donner à ceux qui me lisent une juste idée de ce que j'etois dans ce moment là. J'étois tranquillement desesperé. Trois ou quatre cent ceguins que j'avois dans ma bourse ne pouvoient pas m'empecher de penser que là où j'étois j'étoit en l'air; que je ne pouvois pas y rester longtems, qu'on parviendroit en peu de tems à savoir que j'y étois, et que m'étant rendu contumax en premier chef on me traiteroit comme tel. Je me voyois dans l'impuissance de prendre un parti: cela seul suffit pour rendre affreuse une situation quelconque. Je ne pouvois plus retourner à Corfou de bon gré sans me faire traiter de fou, car retournant j'aurois donné un indice incontestable de legereté, ou de poltronerie; et je n'avois pas le courage de deserter tout à fait. Le principal motif de cette impuissance morale n'étoit ni mille ceguins que j'avois chez le caissier du grand caffé, ni mon equipage qui étoit aller riche, ni la crainte de ne pas trouver de quoi vivre ailleurs; mais c'étoit Mad. T, que j'adorois, et dont je n'avois pas encore baisé la main. Dans cette détresse, je ne pouvois que me laisser aller à seconde de l'exigence du moment. Dans ce moment là je devois penser à me loger, et à me nourrir.

Je frappe fort à la porte de la maison du prestre. Il vient à la fenêtre, et sans attendre que je lui parle, il la referme. Je retrappe, je jure, je tempete, personne ne me repond, et dans ma colere je decharge mon fusil à la tête d'un mouton, qui broutoit l'herbe avec plusieurs autres à vingt pas de moi. Le berger crie, et voila le papa à la fenetre, qui criant avec force fait d'abord sonner le tocsin. Je vois trois clochers qui sonnent ensemble, je prevois un attroupement, qu'arrivera-t-il, je n'en sais rien. Je recharge mon fusil.

Huit à dix minutes après, je vois descendre de la montagne un monde de paysans armés de fusil, ou de fourches, ou de longs espontons. Je me retire sous la bosaque, et je n'ai pas peur, puisque je ne trouve pas naturel qu'étant seul, ces gens là voulussent m'assassiner sans m'écouter.

Les premiers qui arrivent en courant furent dix à douze jeunes gens tenant tous leur fusil à l'ordre. Je les arrête leur jetant des poignées de gazettes, qu'ils ramassent, et qui les étonnent, et je poursuis à en faire autant aux autres pelotons qui arrivoient, jusqu'à ce que je n'en ai plus, et que je ne vois plus arriver personne. Ces manans se tenoient là stupides ne sachant que faire contre un jeune homme à l'air pacifique qui jettoit ainsi son bien. Je n'ai pu parler que lorsque les cloches qui assourdissoient cessèrent de sonner; mais le berger, le papa, et son bedeau m'interrompirent d'autant plus que je parlois italien. Ils parlerent tous les trois à la fois à la canaille. Je m'étois assis sur mon sac, me tenant là tranquille.

Un d'entre le paysans, à l'air raisonnable, et avancé en age m'approche,

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

et me demande en italien pourquoi j'ai tué un mouton — Pour le manger après l'avoir payé — Mais sa Sainteté est le maître d'en vouloir un cequin — Voila un cequin

Le papa l'accepte, il s'en va, et toute la querele est finie. Le prayson qui m'avoit parlé me dit qu'il avoit servi dans la guerre de l'année seize, et defendu Corfou. Je lui fais compliment, et je le prie de me trouver un logement comode, et un domestique qui sache me faire à manger. Il me dit qu'il me feroit avoir une maison entiere, et qu'il me feroit lui même à manger; mais qu'il me falloit monter. J'y consens, et nous montons suivis de deux grands garçons dont l'un portoit mon sac, l'autre mon mouton. Je dis à cet homme, que je voudrois avoir à mon service vingt quatre garçons comme ces deux là en discipline militaire auxquels je donnerois vingt gazettes par jour, et à lui quarante en qualité de mon lieutenant. Il me repond que je ne me trompois pas, et qu'il me monteroit une garde militaire, dont je serois tres content.

Nous arrivons à une maison tres comode, où j'avois vu de chaussé trois chambres, cuisine, et une longue ecurie que j'ai d'abord transformée en corps de garde. Il me laissa pour aller me chercher tout ce qui m'étoit necessaire, et surtout une femme pour me faire d'abord des chemises. J'eus tout cela dans la journée: lit, meubles, un bon diner, batterie de cuisine, vingt quatre tres garçons tous avec leur fusil, et une couturiere avec des jeunes apprentifs pour coudre, et coudre des chemises. Après souper je me suis trouvé dans la meilleure humeur du monde dans cette société de trente personnes, qui me traitoient en souverain, et qui ne pouvoient pas comprendre ce que j'étois allé faire dans cette ile. La seule chose qui me deplaisoit étoit que les filles ne parloient pas italien: je savois trop peu de grec pour esperer de leur raffiner des idées par mes paroles.

Je n'ai eu ma garde montée que le lendemain matin. Dieu! Que j'ai ri. Mes beaux soldats étoient tous des Palicari; mais une compagnie de soldats sans uniforme, et sans discipline fait vive. Cela pouvoit vivre qu'un troupeau de moutons. Ils apprirent cependant à presenter les armes, et à être obeissans aux ordres de leurs officiers. J'ai etabli trois sentinelles, une au corps de garde, une autre à ma chambre, et la troisieme au commencement de la montagne, où elle voyoit la plage. Elle devoit nous avertir si elle voyoit arriver quelque barque armée. Dans les deux ou trois premiers jours j'ai cru de badiner; mais je n'ai plus regardé cela comme un badinage, lorsque j'ai vu que le cas devoit arriver que j'aurois dû me servir de la force pour me defendre de la force. J'ai pensé à me faire prêter serment de fidelité; mais je ne m'y suis pas déterminé. Mon lieutenant m'assura que cela dependoit de moi. Mes bergeres m'avoient concilié l'amour de toute l'ile.

Ma cuisiniere qui n'avoit trouvé des couturieres pour me coudre des chemises esperoit que je deviendroi amoureux de quelqu'une, et non pas de toutes; j'ai surpassé ses esperances, elle me prouva la jouissance de toutes celles qui me pleurent, et elle me trouva reconnoissant. Je menois la vie d'un vrai heureux, car ma table aussi étoit exquise. Je ne mangeois que du mouton succulent, et des bécasses aux quelles je n'ai mangé les pareilles que vingt deux ans après à Petersbourg. Je ne buvois que du vin de Scopolo, et les meilleurs muscats des iles de l'archipel. Mon lieutenant étoit mon seul commensal. Je n'allois jamais me promener sans lui, et sans deux de mes Palicari qui me suivoient pour me défendre de quelques jeunes gens qui m'en vouloient parceque ils s'imaginoient que mes couturieres leurs maitresses les avoient quités à cause de moi. Je reflechissois que sans argent j'aurois été malheureux; mais on ne peut pas savoir, il étant sans argent j'aurois osé sortir de Corfou

Au bout d'une semaine, étant à table, trois heures avant minuit, j'ai entendu le qui vive de ma sentinelle au corps de garde Piosine a crié. Mon lieutenant sort, et il rentre un moment après pour me dire qu'un honete homme qui parloit italien veut pour me communiquer quelque chose d'important. Je le fais entrer, et en presence de mon lieutenant il me surprend me disant d'un air triste ces paroles. Après demain Dimanche le très saint papa Deldimopulo vous fulminera la Cataramonachia. Si vous ne l'empechez pas, une fievre lente vous fera passer à l'autre monde en six semaines — Je n'ai jamais entendu parler de cette drogue — Ce n'est pas une drogue. C'est une malediction lancé le S. Sacrement à la main, qui a cette force — Quelle raison peut avoir ce pretre pour m'assassiner ainsi! — Vous troubler la paix, et la police de la paroisse. Vous vous êtes emparé de plusieurs vierges que leurs ancien amoureux ne veulent plus éprouver.

Après l'avoir fait boire, et l'avoir remercié, je lui ai souhaité une bonne nuit. L'affaire me parut d'importance, car si je ne croyois pas à la Cataramonachia, je croyois beaucoup aux poisons.

Le lendemain samedi à la pointe du jour, sans rien dire à mon lieutenant, je suis allé tout seul à l'église, où j'ai surpris le papa avec ces paroles. A la premiere fievre dont je me sentirai assailli, je vous brulerai la cervelle, ainsi reglez vous bien dessus mes affaires ou faites votre testament. Adieu.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Après lui avoir donné cet avis je suis retourné à mon palais. Le lundi de très bonne heure il est venu me rendre la visite. J'avois mal à la tête. A sa demande comment je me portois, je le lui dis; mais j'ai bien vu, lorsque je l'ai vu empressé à me jurer que c'étoit l'effet de l'air pesant de l'isle de Corse

Trois jours après cette visite, dans le moment que j'allois me mettre à table, la sentinelle avancée qui voyoit le bord de la mer fait le cri d'alarme. Mon lieutenant sort, et quatre minutes après il vient me dire qu'un officier étoit descendu d'une felugue armée arrivée dans ce moment là. Après avoir fait mettre ma troupe sous les armes, j'ai vu, et je vois un officier qui accompagné d'un paysan montoit s'acheminant à mon quartier. Il avoit le chapeau rabattu, et il étoit occupé à ecarter avec sa canne les broussailles qui lui empechoient le passage. Il étoit seul; n'ayant donc rien à craindre, j'entre dans ma chambre ordonnant à mon lieutenant de lui faire les honneurs de la guerre, et de l'introduire. Après avoir mis mon epée je l'attens de bout.

Je vois entrer le meme adjudant Minoto, qui m'avoit ordonné d'aller à la Bastarde. Vous êtes seul, lui dis-je, et vous venez donc comme ami. Embrassons nous — Il faut bien que je vienne comme ami, car comme ennemi je n'aurois pas la force necessaire pour en faire les fonctions. Mais je vois ce qui me semble un rêve — Asseyez vous, et dinons tête à tête. Vous serez bonne chere — Je le veux bien. Nous partirons ensemble après — Vous partirez tout seul, si vous en avez envie. Je ne partirai d'ici que certain non seulement de n'être pas mis aux arrêts; mais d'avoir une satisfaction. Le general doit condamner aux galeres ce fou — Soyez sage, et venez avec moi de bon gré. J'ai ordre de vous conduire par force, mais n'étant pas assez fort, j'irai faire mon rapport, et on enverra vous prendre d'une façon que vous devrez vous rendre — Jamais, mon cher ami; on ne m'aura que mort — Vous etes donc devenu fou; car vous avez tort. Vous avez desobéi à l'ordre que je vous ai porté d'aller dans la Bastarde. C'est cela qui fait votre tort, car dans votre affaire vous avez cent mille fois raison. Le general même le dit — Je devois donc aller aux arrêts? — Certainement. La subordination est notre premier devoir — A ma place vous y seriez donc allé? — Je ne peux pas le savoir; mais je sais que n'y allant pas, j'aurois commis un crime — Si je vais donc actuellement on me traitera en coupable beaucoup plus qu'on ne m'auroit traité si j'avois obéi à l'ordre injuste? —

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

— Je ne crois pas cela. Venez, et vous sauvez tout — Que je vienne sans savoir ma destinée! Vous l'attendez en vain. Dîmes. Puisque je suis coupable au point qu'on emploie la force, je me rendrai à la force; et je n'en deviendrai pas plus coupable, malgré qu'il y aura du sang repandu — Oui, vous deviendrez plus coupable. Dîmes. Un bon repas vous fera peut être mieux raisonner.

Vers la fin de notre dinér nous entendons du bruit. Mon lieutenant me dit que c'étoit des bandes de paysans, qui s'attroupoient dans les voisinages de ma maison pour être à mes ordres, le bruit étant repandu que la felouque n'étoit arrivée de Corfou que pour m'enlever. Je lui ai dit de desabuser ces bonnes gens, et de les renvoyer leur donnant un baril de vin de la Cavalla.

En s'en allant ils dechargerent en l'air leurs fusils. L'adjudant me dit d'un air vrai que cela paroissoit fort joli; mais que cela devien= droit affreux, si je le laissois aller à Corfou sans moi, car il seroit obligé d'être tres exact dans son rapport — Je viendrai avec vous, si vous me donnez parole d'honneur de me descendre dans l'isle de Corfou en liberté — J'ai ordre de vous consigner à M. Foscari dans la Bastarda — Vous n'executerez pas cet ordre pour celle fois. — Si le general ne trouve pas le moyen de vous faire obéir il y va de son honneur, et croyez moi qu'il le trouvera. Mais dites moi, je vous prie, ce que vous ferez, si le general pour s'assurer pre= noit le parti de vous laisser ici? Mais on n'y vous laissera pas. D'a= près le rapport que je ferai, on la determinera à finir l'affaire sans effusion de sang — Sans massacre c'est difficile. Avec cinq cent payzans ici je ne crains pas trois mille hommes — On n'en employera qu'un, et on vous traitera comme chef de rebelles. Tous ces hommes que vous avez devoués ne pourront pas vous defendre contre un seul qu'on payera pour qu'il vous brule la cervelle. Je vous dirai davan= tage. De tous ces grecs qui vous entourent il n'y en a pas un seul qui ne soit prêt à vous assassiner pour gagner vingt sequins. Croyez moi. Venez avec moi. Venez jouir à Corfou d'une espece de triomphe. On vous applaudira, on vous fêtera; vous conterez vous même la folie que vous avez faite, et on en rira, admirant en meme tems que vous vous soyez rendu à la raison d'abord que je vis voir vous la representer. Tout le monde vous estime. M. R. fait grand cas de vous après le courage que vous avez eu de ne pas passer votre epée à travers du corps de ce fou pour ne pas manquer de respect à son hôte.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Le general même doit vous estimer, car il doit se souvenir de ce que vous lui avez dit — Qu'est devenu ce malheureux? — Il y a quatre jours que la fregade du major Sordina est arrivée avec des depeches, où le general eut apparemment tous les eclaircissemens qui lui étoient necessaires pour faire ce qu'il a fait. Il a fait disparoitre le fou. Personne ne sait ce qu'il est devenu, et personne n'ose plus en parler chez le general, car sa bouche est trop visible — Mais après mes coups de canne l'a-t-on encore reçu dans les assemblées? — Fi donc! Ne vous souvenez vous pas qu'il avoit une epée? Il n'a pas fallu d'avantage pour que personne ait plus ~~osé~~ voulu le voir. On lui a trouvé l'avant bras cassé, et la machoire fracassée. ~~Personne ne sait où il est~~; et huit jours après malgré l'etat pitoyable où il etoit S. E. cependant l'a fait disparoitre. La seule chose qu'à Corfou on trouvoit merveilleuse etoit votre évasion. On crut pour trois jours de suite que M. R vous tenoit caché chez lui, et on le conclamoit ouvertement, jusqu'à ce qu'il dit tout haut à la table du general qu'il ne savoit pas où vous étiez. S. E. même étoit fort en peine de votre evasion jusqu'au lever à midi qu'on a tout su. Le protopapa Bulgari reçut une lettre du papa d'ici dans laquelle il se plaint qu'un officier italien se soit emparé depuis dix jours de cette ile où il exerce des violences. Il vous accuse de debaucher toutes les filles, et de l'avoir menacé de mort s'il vous donne la Catarsunonacchia. Cette lettre lue à l'assemblée a fait rire le general; mais il ne m'a pas moins ordonné d'aller vous prendre ce matin conduisant avec moi douze grenadiers — Madame Sagredo est la cause de tout ceci — C'est vrai; et elle en est bien mortifiée. Vous feriez bien à venir demain avec moi lui faire une visite — Demain? Vous ordonne bien que je ne revoi pas aux arrets? — Oui. Sûr; parce que je sais que S. E. est homme d'honneur — Et moi aussi. Embrassons nous. Nous partirons ensemble après minuit — Pourquoi pas d'abord? — Parceque je ne veux pas risquer de passer la nuit dans la bastarde. Je veux arriver à Corfou dans le grand jour, ainsi votre triomphe sera éclatant — Mais que ferons nous ici encore huit heures? — Nous irons voir des filles d'un acabit qu'on ne trouve pas à Corfou, puis nous souperons bien.

J'ai alors ordonné à mon lieutenant de faire porter à manger aux soldats qui étoient dans la felouque, et de nous donner le meilleur souper possible, et sans epargne puisque je voulois partir à minuit. Le Turc a fait present de toutes mes grosses provisions, envoyant à la felouque ce que je voulois garder. Mes vingt quatre soldats auquels j'ai fait present de la paye d'une semaine voulurent m'accompagner

à la felugue commandé par mon lieutenant ce qui fit vive Minotto toute la nuit. Nous arrivames à Corfou à huit heures du matin à la bastarde même où il m'a consigné après m'avoir assuré qu'il alloit d'abord envoyer chez M. DR tout mon equipage, et faire son rapport au general.

M. Zorzi qui commandoit cette galere, me reçut fort mal. S'il avoit eu un peu de noblesse dans l'ame, il ne se seroit pas contenté de me faire mettre à la chaine. Il auroit pu differer un seul quart d'heure en me parlant, et je n'aurois pas eu cette mortification. Il m'envoya sans me dire le moindre mot à l'endroit où le chef de Scala me fit asseoir, et allonger le pied pour enclouer le fer, qui par même les galeriens qu'on respecte plus que les Etats. dans ce pays là cependant ne deshonore personne, et par malheur

La chaine à mon pied droit étoit déjà clouée, et on me debou= cloit le soulier pour me mettre la seconde au pied gauche, lorqu'un adjudant de S. E. vint ordonner à M. Zorzi de me faire rendre mon epée, et de m'envoyer en liberté. J'ai demandé de faire ma reverence au noble gouverneur; mais on adjudant me dit qu'il m'en dispensoit.

Je suis d'abord allé faire une profonde reverence au general sans lui dire un seul mot. Il me dit d'un air grave d'être plus sage à l'a= venir, et d'apprendre que mon premier devoir dans le métier que j'a= vois entrepris étoit celui d'obéir; et sur tout d'être discret, et modeste. J'entendois toute la force de ces deux mots, je me suis reglé en consequence.

A mon apparition chez M. DR j'ai vu la joye sur toutes les figures. Ces beaux moments m'ont toujours dedomagé des mauvais au point de m'en faire aimer leur cause. Il est impossible de bien sentir un plaisir quelque peine n'ait pas precedé, et le plaisir n'est grand qu'en proportion de la peine soufferte. M. DR fut si content de me voir qu'il m'embrassa. Il me dit, en me serrant presen d'une jolie bague, que j'avois très bien fait en laissant ignorer à tout le monde, et à lui principalement l'endroit où je m'etois retiré. Vous ne saurez croire, me dit il d'un air noble, et franc, combien Mad. Z s'in= teresse à vous: Vous lui feriez un très sensible plaisir en y allant dans l'instant.

Quel plaisir de recevoir ce conseil de lui même! Mais le mot

dans l'instant me deplut, car ayant passé la nuit dans la telouque
il me sembloit qu'elle m'auroit trouvée epouventable. Il falloit
pourtant y aller, lui en dire l'raison, et même m'en faire un
merite,

J'y vais donc: elle dormoit encore, et sa femme le chasantre
me fait entrer chez elle m'assurant qu'elle ne tarderoit pas à
sonner, et qu'elle seroit enchantée d'apprendre que j'étois là.
Cette fille dans une dernie heure que j'ai passé avec elle me
rapporta une grande quantité de propos qu'on tint dans la
maison sur mon affaire, et sur mon évasion. Tout ce qu'elle
me dit ne put que me faire le plus grand plaisir, car je
fus convaincu que ma conduite avoit obtenu une approba=
tion générale.

Une minute après être entrée, elle m'appella. Elle
fit tirer les rideaux, et j'ai cru voir l'Aurore répandre des
roses, des lis, et des jonquilles. Lui ayant d'abord dit que il MBR
ne me l'avoit ordonné, je n'aurois jamais osé me presenter à
elle dans l'état où elle me voyoit, elle me répondit que MBR
savoit combien elle s'interessoit à ma personne, et qu'il m'esti=
moit autant qu'elle — Je ne sais par quelle, comment
j'ai pu me procurer un si grand bonheur, tandis que je n'ai=
rois qu'à des sentimens d'indulgence — Nous admira=
mes tous la fonde que vous avez eu de vous abstenir de tirer
l'epée, et de la passer à travers du corps de celui qui osa au=
roit jetté par la fenetre s'il ne se fut d'abord sauvé — Je (
aurois fait, madame, n'en doutez pas, si vous n'aviez pas été là.
— Pour le coup le compliment est fort galant, mais ce n'est
pas croyable que vous ayez pensé à moi dans ce vilain moment.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

68 A ces mots, j'ai baissé les yeux, et j'ai detourné ma tête. Elle observa ma bague, et elle fit l'eloge de M.D.R quand je lui ai dit comment il m'en avoit fait present, et elle voulut que je lui conte toute la vie que j'avois menée après mon evasion. Je lui ai tout conté fidelement excepté l'article des filles qui certainement ne lui auroit pas plu, et ne m'auroit pas fait honneur. Dans le commerce de la vie, il faut savoir former les confidences: le nombre des verités qu'il faut passer sous silence est beaucoup plus grand que celui des specieuses faites pour etre publiées.

Madame Trit, et trouvant ma conduite toute admirable elle me demanda si j'aurois le courage de reciter au procureur general la jolie histoire dans les memes termes. Je l'en ai ote. sureé, si le General même m'en eut demandé la narration, et elle me repondit de me tenir prete. Je viendrai, me dit elle, qu'il vous aime, et qu'il devienne votre principal protecteur pour vous garantir des jansenistes. Laissez moi faire.

Je suis allé chez le major Marsli pour m'informer des affaires de notre banque, et je fus bien aise de savoir qu'il ne m'avoit plus tenu de moitié quand je disparus. J'y avois quatre cent sequins que j'ai retiré, me reservant à y entrer de nouveau selon les circonstances.

Ce fut vers le soir qu'après avoir fait une toilette je suis allé rejoindre Minotto pour aller faire une visite à madame Sagredo. Elle étoit favorite du General, et, madame Trit exceptée, elle étoit la plus jolie des dames venitiennes qui étoient à Corfou. Elle fut surprise de me voir, parceque n'ayant été la cause de l'avanture qui m'avoit fait decamper, elle croyoit que je lui en voulois. Je l'ai derabuse en lui parlant franchement. Elle me fit les plus obligeantes expressions, me priant même

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

d'aller quelquefois passer la soirée chez elle. J'ai toujours la tête
sans accepter, et sans refuser l'invitation. Comment aurois-je pu y
aller, sachant que madame Z ne pouvoit pas la souffrir. Outre cela,
cette dame aimoit le jeu, et n'aimoit que ceux qui perdoient, ou ceux
qui savoient lui faire gagner. Mimetto ne jouoit pas; mais il jouis-
soit de voir bonne grace en qualité de Mercure.

Je retour à l'hotel j'y ai trouvé Madame Z. Elle étoit seule pour-
ce que MDR étoit occupé à écrire. Elle m'engagea à lui conter tout ce
qui m'étoit arrivé à Constantinople, et je n'ai pas eu lieu de me re-
pentir. Ma rencontre avec la femme de Joseph l'intéressa infiniment,
et la nuit que j'ai passé avec Ismail assistant au bain de ses mes-
dames l'enflamma si fort que je l'aime ardente. Je gagnais tout
que je le pouvois; mais quand elle me trouvoit obscur, elle m'obli-
geoit à m'expliquer un peu mieux, et elle ne masquoit pas de
me gronder quand je m'étois fait comprendre me disant que j'a-
vois parlé trop clair. Je me sentois sûr de pouvoir à lui donner
une phantaisie à ma faveur pour ce chemin là. Celui qui fait
naitre des desirs peut facilement être condamné à les éteindre;
c'étoit la recompense à laquelle j'aspirois, et que j'espérois malgré
que je ne la visse que de fort loin.

Ce jour là par hazard MDR avoit invité à souper beaucoup de
monde, et naturellement j'ai dû en faire les frais conduit avec
toutes les circonstances, et dans le plus grand detail tout ce
que j'ai fait après avoir reçu l'ordre d'aller aux arrets à la
Baitasie, dont le gouverneur M. Foscari étoit ami à ma coté.
La narration plut à toute la compagnie, et on a decidé que
le provediteur general devoit avoir le plaisir de l'entendre
de ma bouche. Ayant dit qu'il y avoit beaucoup de foin à Corfou,
dont on manquoit absolument à Corfou, MDR me dit que je

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

devoit saisir l'occasion de me faire un merite allant d'abord en avertir le General ; ce que j'ai fait le Lendemain matin. S. E. ordonna d'abord aux gouverneurs des galeres d'y envoyer ~~deux~~ deux un suffisant nombre de galeriens pour le conduire, et faire le transporter à Corfou.

Trois ou quatre jours après l'adjudant Arnaldo vint au commencement de la nuit me chercher au Caffé pour me dire que le General vouloit me parler. J'y fus sur le champ

Ro II

chap. V

(chap. IV Dreyure

BnF
MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Chapitre IV

Propriété de mes amours. Je vais à Otrante. Entrée au service de Madame J. Heureuse écorchure.

L'assemblée étoit fort nombreuse. J'entre en poinde pieds, S. A. me voit, il deride son front, et il fait tourner sur moi les regards de toute la compagnie disant tout haut voila un jeune homme qui se connoit en princes. J'en suis devenu connoisseur, lui repondis-je, à force d'approcher vos pareils, monseigneur — Ces dames sont curieuses de savoir de vous meme tout ce que vous avez fait depuis votre disparition de Corfou — Me voila justement condamné à une confession publique — fort bien. Prenez donc bien garde à ne pas oublier la moindre circonstance. Imaginez vous que je n'y suis pas — Au contraire; car ce n'est que de V. A. que je peux esperer mon absolution. Mais l'histoire sera longue — Dans ce cas le confesseur vous permet de vous asseoir.

J'ai alors conté toute l'histoire, n'ayant omis que mes congrès avec les filles des Lazers. Mont cet evenement, me dit le vieillard est instructif — Oui monseigneur, il enseigne qu'un jeune homme n'est jamais tant en danger de perir,

comme lorqu'étant agité par une grande passion, il se trouve maître de se satisfaire moyennant une bourse pleine d'or qu'il a dans sa poche.

J'allois partir parceque l'on servoit, lorsque le maître d'hôtel me dit que S. E. me permettoit de rester à souper. J'eus l'honneur d'être assis à la table; mais non pas d'y manger, puisque le devoir de repondre à toutes les questions qu'on me fit me l'empecha. Etant à côté du protopope Bulgari, je l'aiprié d'excuser, si dans ma narration j'avois ridiculisé l'oracle du pape Deldimopulo. Il me répondit que c'étoit une friponnerie ancienne à laquelle il étoit difficile de remedier.

Au dessert, le General, après avoir ecouté un mot que Madame M. lui dit à l'oreille, me dit qu'il ecouteroit volontiers ce qui m'étoit arrivé à Constantinople vis à vis de la femme d'un Turc, et chez un autre dans la nuit à un bain. Fort surpris de cette question je lui ai repondu que c'étoit des fredaines, qui ne valoient pas la peine de lui être recitées, et il ne m'a pas pressé; mais j'ai trouvé incroyable l'indiscretion de Madame M., qui ne devoit pas savoir à tout Corfou de quelle espece étoient les contes que je lui ferois tête à tête. Aimant sa gloire plus encore que sa personne, je n'aurois jamais pu me determiner à la compromettre.

Deux ou trois jours après, étant seul avec elle sur la terrasse: pourquoi, me dit elle, n'avez vous pas voulu conter au General vos aventures de Constantinople? — Parceque je ne veux pas que le monde sache que vous souffrez que je vous conte des aventures de cette espece. Ce que j'ose, madame, vous conter tête à tête, je ne vous le conterois certainement pas en public — Pourquoi pas? Il me semble au contraire, que si c'est par un sentiment de respect, vous me devez plus quand je suis seule que quand je me trouve en compagnie — Aspirant à l'honneur de vous amuser, je me suis exposé au risque de vous déplaire; mais cela ne m'arrivera plus — Je ne peux pas deviner vos intentions,

mais il me semble que vous avez tort de vous exposer au risque
de me deplaire pour me plaire. Nous allons voyez Le Le General
qui a dit à MDR de vous y conduire : il vous dira s'en suis sûre, qu'
il entendroit volontiers ces deux histoires. Vous ne pouvez pas vous dispenser.

MDR vint la prendre, et nous y allames. Malgré que dans le
dialogue sur la terrasse elle ait voulu m'humilier, je fus cependant
bien aise que la fortune l'ait amené. M'obligeant à me justifier,
elle avoit dû souffrir une declaration qui n'étoit pas indifferente.

M. Le Provediteur General me fit d'abord la grace de me remettre
une Lettre a moi adressée qu'il avoit trouvé dans la depeche qu'il
avoit reçu de Constantinople. J'allois la mettre dans ma poche, mais
il me dit qu'il aimoit les nouvelles, et de que je pouvois la lire.
Elle étoit de Soissy qui me donnoit la mauvaise nouvelle que M.
de Bonneval étoit mort. Quand le General m'entendit nommer
Soissy, il me pria de lui conter l'entretien que j'avois eu avec sa
femme, et pour lors, ne pouvant pas me dispenser, je lui ai conté
une histoire qui dura une heure, et qui interessa toute la compa-
gnie ; mais que j'ai inventé sur le champ. Par cette histoire tombée
du ciel je n'ai fait aucun tort ni à mon ami Soissy, ni à Madame N,
ni à mon caractere. Elle me fit le plus grand honneur à l'egard
du sentiment ; et j'ai ressenti une grande joye voyant Mad.e N,
qui me parut contente, malgré qu'un fond noir peu interdite-
le meme soir, quand nous fumes de retour chez elle, elle dit à
ma presence à MDR que toute l'histoire que j'avois contée de mon
entretien avec la femme de Soissy étoit une fable ; qu'elle ne pou-
voit pas cependant m'en vouloir parce qu'elle l'avoit trouvée fort
jolie ; mais qu'il étoit toujours vrai que je n'avois pas voulu avoir
la complaisance qu'elle m'avoit demandée.
Il pretend, poursuivit elle à lui dire, que contant l'histoire dans sa verité

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Il auroit fait juger à l'assemblée qu'il m'avoit par des contes indecens. Je veux que vous en soyez juge. Voulez vous, me dit elle avoir la bonté de conter d'abord cette rencontre dans les mêmes termes dont vous vous êtes servi vis à vis de moi? Le pouvez vous? — Oui madame. Je le peux, et je le veux.

Piqué au vif d'une indication, qui ne connoissant pas encore bien les femmes, me semblait sans exemple, j'ai pris sur moi, et sans crainte d'echouer, j'ai conté l'aventure en peintre sans oublier la description des mouvemens que le feu de l'amour avoit eveillé dans mon ame à la vue des beautés de la Grecque.

Et vous trouvez, dit MDR à Madame, qu'il devoit conter ce fait à l'assemblée dans ces mêmes termes? — S'il auroit mal fait à la conter ainsi à l'assemblée, il a donc mal fait aussi quand il me l'a contée? — C'est à vous à savoir s'il a mal fait. Vous a-t-il deplu? Je peux vous dire qu'il m'avoit fort deplu s'il avoit conté l'aventure comme il vient de vous la conter — Eh bien! me dit elle alors, pour l'avenir je vous prie de ne me jamais conter tête à tête que ce que vous me conteriez en presence de cinquante personnes. — Je vous obéirai madame — Mais bien entendu, ajouta MDR, que Madame sera toujours la maitresse de revoquer cet ordre quand bon lui semblera.

J'ai dissimulé mon depit; et un quart d'heure après nous partimes. J'apprenois à la connoitre à fond; et je prevoyois les cruelles épreuves aux quelles elle me mettroit; mais l'amour me promettoit la victoire, m'ordonnoit d'esperer. En attendant je me mis assuré que MDR n'étoit pas jaloux de moi, j'avois qu'elle sembloit le defier à l'être. C'étoient deux grands points.

Quelques jours après m'avoir donné cet ordre, le propos tomba sur le malheur que j'avois eu d'entrer dans le Lazaret d'Ancone sans le sou. Malgré cela, lui dis-je, je suis devenu amoureux d'une esclave grecque, qui, peu s'en fallut, qu'elle ne me fit violer les loix de Lazarets — Comment cela? — Madame, vous etes seule, et je me souviens de votre ordre — C'est donc bien indecent? — Point du tout; mais c'est ce que je ne voudrois jamais vous conter en public — Eh bien! me dit elle en riant, je revoque l'ordre, comme MDR l'a dit. Parlez.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

~~[illegible]~~.

Je lui ai alors dit dans le detail le plus fidele toute l'aventure; et la voyant pensive, je lui ai exageré mon malheur — Qu'appellez vous votre malheur? Je trouve la pauvre grecque bien plus malheureuse que vous. Après cela vous ne l'avez plus vue? — Pardonnez moi; mais je n'ose pas vous le dire — Finissez à present. C'est une betise. Dites moi tout. Ce sera quelque noirceur de votre part — Point de noirceur. Une vraie jouissance quoiqu'imparfaite — Dites; mais ne nommez pas les choses par leur nom: c'est le principal.

Après ce nouvel ordre je lui ai dit, sans la regarder au visage, tout ce que j'ai fait à la grecque en presence de Bellino; et ne l'entendant pas me repondre, j'ai tourné le propos sur un autre matiere. Je me voyois sur un excellent pied; mais en devoir d'aller à pas comptés, car, jeune, comme elle étoit, j'étois sur qu'elle ne s'étoit jamais mesalliée, et la mienne devoit lui paroitre une mesalliance du premier ordre. Mais voici la premiere faveur que je me suis procurée d'une espece toute singuliere. Elle s'est piqué fort avec une epingle le doigt du milieu, et n'ayant pas là sa femme de chambre, elle me pria de le lui sucer pour en epuiser le sang. Si mon lecteur a jamais été amoureux, il peut se figurer comment je me suis aquité de cette commission; car qu'est ce qu'un baiser? Ce n'est autre chose que le veritable effet du desir de puiser dans l'objet qu'on aime. Après m'avoir remercié elle me dit de cracher dans mon mouchoir le sang que j'avois sucé — Je l'ai avalé madame, et Dieu sait avec quel plaisir — Avalé mon sang avec plaisir? Etes vous de race d'antropophages? — Tout ce que je sais est que je l'ai avalé involontairement mais avec plaisir.

On se plaignoit à la grande assemblée que dans le prochain carnaval il n'y auroit pas de spectacles. Il n'y avoit pas de tems à perdre. Je me suis offert d'aller prendre une troupe de comedien à Otranto, si on me louoit d'avance toutes les loges, m'accordant exclusivement ~~et on me permettoit de faire~~ la banque de Pharaon. On accueillit mon offre avec empressement, et le proveditor general me donna une felouque. En trois jours j'ai vendu toutes mes loges, et à un juif tout mon parterre, ne gardant pour moi que deux jours par semaine. Le carnaval dans cette année là étoit fort long. On dit que le metier d'entrepreneur est difficile, et ce n'est pas vrai.

BnF MSS

Je suis parti de Corfou à l'entrée de la nuit, et je suis arrivé à Otrante à la pointe du jour sans que mes rameurs mouillent leurs rames. De Corfou à Otrante il n'y a que quatorze petites lieues.

Sans penser à me débarquer à cause de la quarantaine qui est perpétuelle en Italie pour tous ceux qui viennent du Levant, je suis d'abord descendu au parloir, où derrière une barre on parle à tous ceux qui se mettent de: rière une autre vis à vis à la distance de deux toises. D'abord que j'ai dit que j'étois là pour élever une troupe de comédiens pour Corfou; les chefs de deux qui se trouvoient alors à Otrante vinrent me parler. J'ai commencé par leur dire que je voulois voir à mon aise devant moi tous les acteurs, ceux d'une troupe après ceux de l'autre.

J'ai trouvé alors comique, et singulière une dispute survenue entre ces deux chefs. Chacun d'eux vouloit être le dernier à me faire voir ses acteurs. Le capitaine du port me dit que c'étoit à moi à finir la que: relle, et prononcer quelle étoit la troupe que je voulois voir la première la napolitaine, ou la sicilienne. Ne connoissant ni l'une ni l'autre j'ai dit la napolitaine, et D. Tartidio qui en étoit le chef en fut mortifié, tout au contraire de D. Battipaglia, qui se rendoit tout de suite à la comparaison je donnois la preference à la troupe. Une heure après j'ai vu arriver D. Tartidio avec tous ses suppôts.

Ma surprise ne fut pas petite quand j'ai vu Pétrone avec la soeur Marine; mais elle fut bien plus grande quand j'ai vu Marine après avoir fait un cri sauter la barre, et venir entre mes bras. Le vacarme alors commença entre D. Tartidio, et le capitaine du port. Marine étant aux gages de D. Tartidio, le capitaine du port devoit m'obliger à la rendre au lazaret où elle devoit faire la quarantaine à ses frais. La fille pleuroit; mais je ne savois qu'y faire. J'ai suspendu la querele disant à D. Tar: tidio de me montrer les personnages un à un. Pétrone en étoit un qui jouoit le rôle d'amoureux, et qui me dit qu'il avoit une lettre à me re: mettre de la Marese. J'ai vu ensuite que je connoissois qui jouoit le Pantalon, trois actrices qui pouvoient plaire, un polichinelle un Scaramouche, et un plaisant passable. J'ai dit à D. Tartidio de me dire en un mot combien il prétendoit par jour, lui disant que si D. Batti: paglia me faisoit un parti plus avantageux je lui donnerois la préférence. Il me dit alors que je devois loger vingt personnes dans six chambres au moins, leur donner une table libre, dix lits, voyages payés, et trente ducats un livret de Naples par jour. En faisant cette proposition il me fit passer un livret où il y avoit le repertoire de toutes les comédies qu'il pouvoit faire jou: er à la troupe, dépendant toujours de mes ordres pour le choix des pieces.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Songeant alors à Marine qui auroit dû aller se purger au lazaret, si je ne prenois pas la troupe de D. Fastidio, je lui ai dit d'aller faire l'égoi= ture, et que je voulois partir d'abord, mais il arriva une plaisante scene. D. Battipaglia appella Marine petite p..... lui disant qu'elle étoit en= trée en contumace d'accord avec D. Fastidio pour m'obliger à prendre la troupe. Pétrone, et D. Fastidio la tirerent dehors, et il se battirent à coups de poing. Pétrone un quart d'heure après vint me porter la lettre de Ma= rie, qui devenoit riche suivant le duc, et qui toujours comptoit m'atter= doit à Naples.

Vers le soir je suis parti d'Otrante avec vingt comediens, et six grandes caisses. Un petit vent du midi qui soufloit à mon depart m'auroit conduit à Corfou en dix heures, si au bout d'une heure mon capitaine ne m'eut dit qu'il voyoit au clair de lune un vaisseau qui étoit corsaire pouvoit s'engager de nous. Ne voulant rien risquer, j'ai fait baisser les voiles, et je suis retourné à Otrante. A la pointe du jour nous partimes avec un vent du couchant qui nous auroit conduit tout de même à Corfou; mais deux heures en mer le rocher me dit qu'il voyoit un bri= gantin qui ne pouvoit être que corsaire, car il travailloit à nous met= tre sous le vent. Je lui ai dit de prendre l'ouest, et d'aller à Stribord pour voir s'il nous suivoit: il fit le manoeuvre, et le brigantin mon= ta de même. Ne pouvant plus retourner à Otrante, et n'ayant pas envie d'aller en Afrique, je devois tacher de prendre terre à force de ra= mes sur la plage de la Calabre dans l'endroit le plus proche. Les matte= lots communiquerent leur peur aux comediens qui commencerent à crier, pleurer, et se recommander à quelque saint, aucun à Dieu. Les grimaces de Scaramouche, et du serieux D. Fastidio m'auroient excité à rire sans le pressant danger. Marine seule qui ne le comprenoit pas rioit, et se moquoit des craintes de tout le monde. Vers le soir s'étant levé un fort autan j'ai ordonné qu'on le prenne en poupe quand même il de= viendroit plus fort. Pour me mettre en surete du corsaire je m'étois disposé à traverser le golfe. Etant allé ainsi toute la nuit j'ai pris le parti d'aller à Corfou à force de rames: j'en étois à quatre vingt milles. J'étois au milieu du golfe, et les Teluquiers à la fin du jour n'en pouvoient plus.. mais je ne craignois plus rien. Un vent du Nord commença à souffler, et en moins d'une heure il devint si fraî que nous allions à la boutine d'une façon effrayante. La Teluque pa= roissoit à tout moment se verser dans la mer. Je tenois moi même ma la Bourse à la main. Tout le monde se taisoit parceque j'avois ordonné le silence sous peine de la vie; mais les sanglots de

Scaramouche devoient faire rire. Le vent étant fait, et mon rocher etant au tizon je ne pouvois rien craindre. A la pointe du jour nous vimes Corfou, et nous debarcames au mandrache à neuf heures. Tout le monde fut etonné de nous voir arriver de ce coté là.

D'abord que ma troupe fut logée, tous les jeunes officiers vinrent visiter les actrices, qu'ils trouverent laides, Marine exceptée, qui vint sans se plaindre que je ne pouvois pas être son amant. C'étoit sur quoi elle ne manqueroit pas. Les comediennes, qui passerent laides à tous les galants furent trouvées jolies d'abord qu'on les vit jouer. L'actrice qui plut beaucoup fut la femme de Pantalon. M. ~~Dido~~ Duodo gouverneur d'un vaisseau de guerre, lui ayant fait une visite, et ayant trouvé son mari intolerant lui donna des coups de canne. D. Tattidio vint me dire le lendemain que Pantalon ne vouloit plus jouer, ni sa femme non plus. J'y ai remedié leur donnant une representation. La femme de Pantalon fut beaucoup applaudie; mais se trouvant insultée, parcequ'en l'applaudissant le public crioit vivat Duodo, elle vint se plaindre dans la loge du general, où je me tenois presque toujours. Le general pour la consoler lui dit que je lui ferois present d'une autre representation à la fin du carnaval; et j'ai dû confirmer; mais si j'ai voulu apaiser les autres acteurs j'ai dû distribuer entr'eux toutes mes dix sept representations. Celle que j'ai donnée à Marine qui donnoit avec son frere fut en grace de la protection de Mad. F. Elle s'etoit declarée sa protectrice d'abord qu'elle vit que M. D.R. avoit de: jeune avec elle dans une petite maison hors de la ville qui appartenoit à M. Carraetti.

1745 ~~1744~~ Cette generosité m'a coûté au moins quatre cent sequins; mais la banque de Manen m'en a produit plus de mille. Je n'ai jamais taillé, par: ce que je n'en avois pas le tems. Ce qui me fit admirer fut que je n'ai voulu avoir la moindre intrigue avec aucune actrice. Mad: F. me dit qu'elle ne me croyoit pas 11 ans; mais pendant tout le carnaval l'occupa: tion du theatre m'a empeché de penser à l'amour.

Le fut au commencement du careme après le depart des comedien que j'ai commencé à le filer tout de bon.

A onze heures du matin je parvis chez elle lui demandant pourquoi elle m'avoit mandé — Pour vous rendre les deux cent sequins que vous m'avez prêté si noblement. Les voila. Je vous prie de me rendre mon billet. — Votre billet, madame, n'est plus en mon pouvoir. Il est en depot sous un enveloppe bien cachetè entre les mains du notaire xxx, qui en vertu de cette quit: tance ne peut remettre l'enveloppe qu'à vous meme.

Elle lit alors la quitance, et elle me demande pourquoi je ne l'avois pas gardé moi même — J'en peux, madame, qu'on me croie; j'en

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

peur de le perdre; j'eus peur qu'on me le trouvat en cas de mort, ou de quelqu'
autre accident — Votre procedé est certainement delicat; mais il me semble
que vous devez garder le droit de le retirer ~~de leurs~~ vous même des mains
du notaire — Je ne pouvois pas me figurer que le cas arriveroit dans le
quel je me serois trouvée dans la necessité de le retirer — le cas avoit pu
cependant arriver facilement. Je peux donc envoyer dire au notaire de me ren=
voyer lui même ici l'enveloppe? — Oui madame.
Elle envoye son adjudant, le notaire vient lui porter le depot; il s'en va; elle ~~sort~~
decachette l'enveloppe, et elle trouve un papier, où elle ne voyoit que son nom;
tout le reste étoit effacé avec un encre tres noir de façon qu'il étoit impossible de reveler
ce qu'il y avoit d'écrit avant la rature. Cela, me dit elle, demontre une façon d'a=
gir de vôtre part aussi noble que delicate; mais avouez que je ne peux pas être sûre
que voila mon billet, malgré que j'y voye mon nom — C'est vrai, madame,
et il vous n'en etes pas sûre, j'ai tous les torts du monde — J'en suis sûre,
parceque je dois l'être; mais convenez que je ne pouvois pas ju=
ger que c'est mon billet — J'en conviens madame.
Dans les jours suivans, elle saisissoit toute les occasion de me chi=
caner. Elle ne me recevoit plus lorsqu'elle étoit en grand negligé, et
pour lors je devois me fondre dans l'antichambre. Quand je con=
tois quelque chose de plaisant, elle faisoit semblant de ne pas com=
prendre en quoi consistoit la plaisanterie, et souvent quand je pa=
roissois ne pas contois mal. Alors vous
voit elle ne me regardoit pas, et pour lors je contois mal. Alors vous=
vent quand M. de R. rioit de quelque chose que j'avois dit, elle demandoit
de quoi il s'agissoit, et etant obligée de la lui repeter, elle la trouvoit
plate. Si un de ses bracelets s'ouvroit, c'eut été à moi à le lui remet=
tre; mais point du tout, elle me disoit que je n'en connoissois pas le
ressort, et elle appelloit la femme de chambre. Ses procedés me
donnoient visiblement de l'humeur, et elle faisoit semblant
de ne pas s'en apperçevoir. M. de R. m'excitoit à dire quelque chose
d'agreable, et ne sachant que dire, elle disoit en riant que j'avois volé
mon sac. J'en convenois. Je sachois; je ne savois enfin à quoi attri=
buer un changement d'humeur auquel je n'avois donné aucun mo=
tif. Pour me venger je pensois tous les jours à commencer à lui don=
ner des marques ouvertes de mepris; mais à l'occasion je ne pouvois
pas executer mon projet: me trouvant seul tres souvent je pleurois.
M. de R. me demanda un soir, si dans ma vie j'avois été souvent
bien amoureux — Trois fois monseigneur — Toujours heu=
reux, n'est-ce pas?... — Toujours malheureux. La premiere, peut être,
parceque étant abbé, j'en vis jamais osé me decouvrir; la seconde

parcequ'un evenement fatal m'a obligé à m'eloigner de l'objet que j'aimois precisement lorsque j'etois au moment dans lequel je se= rois parvenu. La troisieme parceque la pitié que j'ai fait à Lapey: sonne que j'aimois au lieu de la determiner à me rendre heureux Lui fit venir l'idée de me guerir — Et quels specifiques a-t-elle employé pour operer votre guerison? — Elle cessa d'être aimable — J'entens: elle vous maltraita. Et vous attribuez cela à pitié? Vous vous trompez — Certainement, ajouta Mad: T.. On a pitié de quelqu'un qu'on aime; et on ne cesse pas de le guerir en le rendant malheureux. Cette femme là ne vous a jamais aimé — Je ne peux pas le croire madame — Mais etes vous guerie? — Parfaitement, car quand je me souviens d'elle je me trouve indifferent; mais ma convale= scence a duré longtems — Elle a duré jusqu'à ce que vous etes devenu amoureux d'une autre — D'une autre? N'avez vous pas entendu madame que ma troisieme a été ma derniere?

Trois ou quatre jours après M. DR me dit sortant de table que madame etoit indisposée, et seule, et qu'il ne pouvoit pas al= ler lui tenir compagnie: il me dit d'y aller, et qu'il étoit sûr que je lui ferois plaisir. J'y vais, et je lui porte le compliment dans les mêmes termes. Elle étoit étendue sur une chaise longue. Elle me repondit sans me regarder qu'elle croyoit avoir la fievre, et qu'elle ne me disoit pas de rester parceque elle étoit sûre que je m'ennuyerois. — Je ne peux m'en aller, madame, que par votre ordre absolu, et dans ce cas je passerai ces quatre heures dans votre antichambre, car M. DR m'a dit de l'attendre — Dans ce cas, allayez vous si vous voulez. La durété de ce style m'indignoit, mais je l'aimois; et je ne l'a= voit jamais trouvée si belle. Son indisposition ne me sembloit pas de co= mande, elle étoit enflammée. Je me tenois là depuis un quart d'heure presque muet. Après avoir bu un demi verre de limonade elle sonna sa fem= me de chambre me priant de sortir un moment. Quand elle me fit rentrer elle me demanda à la fin où étoit allée ma gayeté — Si ma ga= yeté, madame, est allée quelque part, je crois qu'elle n'est partie que par votre ordre. Rappellez là, et vous la reverrez toujours heu= reuse à votre presence — Que dois-je faire pour la rappeller? — Etre la même que vous étiez à mon retour de Cassepo. Je vous déplais depuis quatre mois, et j'ignorois pourquoi je me desole — Je suis la même. En quoi me trouvez vous donc differente? — Juste ciel! En tout, excepté dans votre individu. Mais j'ai mis mon parti — Quel est ce parti? —

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

celui de souffrir en silence, sans jamais diminuer les sentimens de respect que vous m'avez inspirés, inviolable de vous convaincre de ma parfaite soumission, toujours attentif à saisir l'occasion de vous donner des nouvelles marques de mon zele — Je vous remercie; mais je ne sais pas ce que vous pouvez souffrir en silence à cause de moi. Je m'interesse à vous, et j'accepte toujours avec plaisir vos aventures: c'est si vrai que je suis curieuse des trois amours dont vous nous avez parlé.

En devoir d'être complaisant, j'ai inventé trois petits romans dans les quels j'ai fait parade de sentimens, et d'amour parfait sans jamais parler de jouissance quand je voyois qu'elle n'y attendoit. Delicatesse, respect, devoir y portoient toujours les obstacles; mais un veritable amant, lui disoit-je, n'a pas besoin de cette conviction là pour s'appeller heureux. Je voyois qu'elle s'imaginoit les choses comme elles devroient être; mais j'observois aussi que ma reserve, et ma discretion lui plaisoient. La connoissant bien, je ne voyois pas un moyen plus sûr pour la déterminer. Elle fit une reflexion sur la derniere dame que j'avois aimé, et qui en consequence de la pitié qu'elle eut de moi se mit à l'entreprise de me guerir, qui m'est allée à l'ame; mais j'ai fait semblant de n'y rien comprendre. S'il est vrai, me dit elle, qu'elle vous aimoit, il se peut qu'elle n'ait pas pensé à vous guerir, mais à se guerir.

Le lendemain de cette espece de racommodement, M. Z. mit M. DR de me laisser aller à Butintro à la place de son adjudant qui étoit grievement malade. Je devois être de retour en trois jours.

Butintro est situé à cinq de Corfou à sept milles de distance. C'est l'endroit de la terre-ferme qui lui est le plus proche. Ce n'est pas un fort; mais un village de l'Epire qu'on appelle aujourd'hui Albanie, et qui appartient aux venitiens. L'axiome politique que droit negligé est droit perdu fait que les venitiens y envoyent tous les ans quatre galeres, dont les galeriens descendent pour couper du bois qu'ils chargent sur des barques qui le transportent à Corfou. Un detachement de trente hommes forme la garnison de ces quatre galeres, et en même tems escorte les galeriens qui n'étant pas gardés pourroient facilement déserter, et aller se faire turcs. Une de ces quatre galeres étant allée que commandoit M. Z., il eut besoin d'un adjudant, et ce fut à moi qu'il pensa. Il y fut en deux heures dans la felouque de M. Z. La coupe étoit déjà faite. Dans les deux jours suivans le bois coupé fut embarqué, et le quatrieme jour je fus de retour à Corfou, où après avoir fait ma reverence à M. Z., je suis retourné chez M. DR que j'ai trouvé seul sur la terrasse. C'étoit le vendredi saint. Ce seigneur, que j'ai trouvé pensif plus qu'à l'ordinaire, me tint ce discours, qu'il n'est pas facile d'oublier.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

M. Z., dont l'adjudant est mort hyer au soir, ayant besoin d'en avoir un jusqu au moment qu'il puisse s'en pourvoir, a parlé à vous, et m'a parlé ce matin pour que je vous ~~parle~~ de ce qui. Je lui ai répondu que je ne me crois pas en droit de disposer de vous, et que cela étant il peut s'adresser à vous même. Je l'ai assuré, que si vous m'en demandiez la permission je n'aurais la moindre difficulté à vous l'accorder, malgré que j'ai besoin de deux adjudans. Vous a-t-il rien dit ce matin ? — Rien. Il m'a remercié de ce que j'ai été à Bukintro sur la galere, et voilà tout — Il vous parlera donc aujourd'hui. Que lui répondrez vous ? — Mont naturellement que je ne quitterai jamais V. Exque par votre ordre — Je donne ne vous donnerai jamais cet ordre, ainsi vous n'irez pas.

Dans le moment la sentinelle frappe deux coups, et voilà M. Z avec madame. Je les laisse avec M. DR, et un quart d'heure après on m'appelle. M. Z. dit son de confiance me dit : n'est il pas vrai Casanova que vous tiendrez volontiers demeurer avec moi en qualité de mon adjudant ? — S. E. donc me donne congé ? — Point du tout, me dit M. DR, je vous laisse entierement le maître — Dans ce cas, je ne peux pas me declarer ingrat.

Je suis resté là debout visiblement déconcerté, et me cachant par une mortification qui ne pouvoit donner que de mauvaise situation. Tenant mes yeux contre terre je ne les aurois plus tôt arrachés que de les élever pour regarder madame, qui devoit me voir l'ame. Son mari dit froidement un moment après qu'il étoit vrai que chez lui étant seul, j'aurois beaucoup plus d'affaires que chez M. DR, et que d'ailleurs il y avoit plus d'honneur à servir le gouverneur des galeres qu'un simple ~~capitaine~~ capitaine. Casanova, ajouta Mad. Z. d'un air aisé, a raison.

On parla d'autres choses, et je suis allé dans l'antichambre me jetter sur un fauteuil pour examiner ce fait, et y voir clair.

J'ai trouvé que M. Z. ne pouvoit m'avoir demandé à M. DR sans avoir obtenu d'avance le consentement de madame, et qu'il ne pouvoit même qu'il ne m'eut demandé qu'excité par elle, ce qui flattoit au même degré ma passion. Mais mon honneur ne me permettoit d'accepter cette proposition qu'étant sûr de faire un plaisir à M. DR. Comment pouvois-je donc l'accepter ? Je l'accepterai quand M. DR me dira sans balancer qu'il aura demeurer avec M. Z. je lui ferai plaisir. C'est l'affaire de M. Z.

A la grande procession de la nuit où à l'honneur de S. C. mort sur la croix toute la noblesse va à pied, a fait à moi à donner le bras Mad. Z. qui ne me dit jamais le mot. Mon amour au desespoir me fit passer dans mon lit toute la nuit sans dormir. Je craignois qu'elle n'eut pris mon refus pour une marque de mepris, et cette pensée me perçoit l'ame. Le lendemain je n'ai pas pu manger, et le soir à l'assemblée je n'ai jamais parlé. Je suis allé me coucher avec des frissons, la fievre les a suivis, et elle

m'a tenu au lit tout le jour de Paques. Le lundi je me trouvant très foible, je ne serois pas sorti de ma chambre, si un valet de Mad.te T. ne fût venu me dire qu'elle vouloit me parler. Je lui ai ordonné de ne lui rien dire qu'il m'avoit trouvé au lit, et de l'assurer qu'elle me verroit dans une heure.

J'entre dans son cabinet ayant l'air d'un mort. Elle cherchoit quelque chose avec sa femme de chambre. Elle me voit defait, et elle ne me demande pas comment je me porte. Sa servante l'en va, et pour lors elle me regarde, et elle pense un moment pour se souvenir pourquoi elle m'avoit mandé. Ah oui. Vous savez que notre adjudant étant mort nous avons besoin d'en chercher un. Mon mari qui vous aime, étant sûr que M. DR vous laisse en pleine liberté, s'est mis dans la tête que vous viendriez, si je vous demandois ce plaisir moi même. Se trompe-t-il? Si vous voulez venir, vous aurez cette chambre là.

Elle me montre alors de la fenetre celle d'une chambre contigue de celle où elle dormoit, qui étoit en flanc en suivant l'angle, de sorte que pour voir tout l'interieur de la cour je n'avois pas même eu besoin de me mettre à la fenêtre. Voyant que je differois à lui repondre, elle me dit que M. DR ne m'aimera pas moins, et que me voyant tous les jours chez elle, il n'oubliera pas mes interets. Dites moi donc. Voulez vous venir ou non? — Madame je ne le peux pas — Vous ne le pouvez pas. C'est singulier. Essayez vous. Comment ne le pouvez vous pas, tandis qu'en venant chez nous vous etes sûr de faire un plaisir à M. DR aussi? — Si j'en étois sûr, je ne tarderois pas un seul instant. Mais ce que je sais de sa bouche est qu'il me laisse le maitre — Vous savez donc de lui faire un deplaisir venant chez nous? — Cela pourroit être — Je suis sûre que non — Ayez la bonté de faire qu'il me le dise — Et pour lors viendrez vous? — Ah! Mon Dieu!

A cette exclamation qui disoit peut être trop, ayant peur de la voir rougir, j'ai cité detourné mes yeux. Elle demanda son mantelet pour aller à la messe, et pour la premiere fois, descendant l'escalier, elle appuya la main toute nue sur la mienne. Mettant ses gants, elle me demanda si j'avois la fievre, puisque ma main étoit brulante. Sortant de l'eglise, je l'ai aidée à monter dans la voiture de M. DR que nous rencontrames par hazard; et tout de suite je suis allé dans ma chambre pour respirer, et me livrer à toute la joye de mon ame, puisqu'enfin la demarche de Mad.e T. me faisoit voir clairement que j'étois aimé. Je me croyois certain que j'irois demeurer chez elle par l'ordre même de M. DR.

GR Qu'est ce donc que l'amour! J'ai beau avoir lu tout ce que des prétendus sages ont écrit sur la nature, et j'ai beau y philosopher dessus en vieillissant que je n'accorderai jamais qu'il soit ni bagatelle, ni vanité. C'est une espece de folie sur laquelle la philosophie n'a aucun pouvoir, une maladie à laquelle l'homme est sujet à tout âge, et qui est incurable si elle frappe dans la vieillesse. Amour indéfinissable! Dieu de la nature! Amertume dont rien n'est plus doux, douceur dont rien n'est plus amer. Monstre divin qu'on ne peut définir que par des paradoxes.

Le lendemain de mon court entretien avec Mad: Z. ~~Monsieur~~ MDR m'ordonna d'aller servir M. Z sur la galere qui devoit aller à Toulon, où il devoit s'arreter cinq à six jours. Je fais vite mon paquet, et je vole me presenter à M. Z, lui disant que j'étois enchanté de me voir à ses ordres. Il me dit qu'il en étoit bien aise, et nous partons sans voir madame, qui dormoit encore.

Cinq jours après nous retournons à Cortou, et je l'accompagne dans sa chambre, pensant à retourner d'abord chez M. DR après lui avoir demandé s'il avoit encore quelque chose à m'ordonner. Mais dans le même moment voila M DR en botter, qui entre, et qui après lui avoir dit Benevento lui demande s'il avoit été content de moi. Il me fait tout de suite la même question, et nous trouvent tous les deux contens, il me dit que je pourois être sûr de lui faire plaisir poursuivant à demeurer avec lui. J'y consens avec l'avis de la raison mêlé à celui de la satisfaction, et M. Z. me fait d'abord conduire dans ma chambre qui étoit la même que Mad: Z. m'avoit montrée. Un moment d'une heure j'y fais transporter mon petit bagage, et vers le soir je suis allé à l'assemblée. Madame Z. me voyant entrer me dit à haute voix qu'elle croit de savoir que j'étois chez elle dont elle étoit bien aise. Je lui ai fait une profonde reverence, me voila donc comme le Salamandre dans le feu où je desirois d'être. A peine levé condamné à l'antichambre de Monsieur, souvent aux ordres de Madame, attentif, et souvent sans aucun air de pretention, dînant souvent seul avec elle, allant par tout avec elle lorsque M. DR ne pouvoit pas y etre, logé auprès d'elle, et exposé à la vue quand j'écrivois, et dans tous les momens, comme elle a la mienne.

Trois semaines s'écoulerent sans que ma nouvelle installation procurât à mon sort le moindre soulagement. Tout ce que je me disois pour ne pas perdre l'espoir étoit que son amour n'étoit pas encore

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

devenu assez fort pour subjuguer son orgueil. J'attendois tout 4/3
du moment favorable, je l'attendois, j'y comptois dessus, me sentant bien déterminé à ne pas avilir l'objet que j'aimois en négligeant. L'amant qui ne sait pas prendre la fortune par les cheveux qu'elle porte sur le front est perdu.

Ce qui me déplaisoit étoient les distinctions qu'elle me feroit en public, tandis qu'en particulier elle en étoit avare: je desirois le contraire. Tout le monde me croyoit heureux. Mon amour étoit pur, la vanité n'en méloit pas. Vous avez des ennemis, me dit elle un jour; mais prenez garde au soir votre parti je les ai fait taire. — Ce sont des envieux, ma=dame, aux quels, s'ils savoient tout, je ferois pitié; et dont vous pou=viez me délivrer — Comment leur ferois je pitié; et comment pou=vez vous en délivrer? — Je leur ferois pitié parceque je languis, et vous m'en délivreriez me traitant mal. Personne pour bon me sa=voit — Vous seriez donc moins sensible à mes mauvais traitements qu'à la haine des méchans? — Oui madame; pourvu que les mau=vais traitemens publiques fussent compensés par vos bontés particu=lieres; car dans le bonheur que j'ai de vous appartenir je ne me sens animé par aucun sentiment de vanité. Qu'on me plaigne, et je suis content pourvu qu'on se trompe — C'est un rôle que je ne saurai jamais jouer.

Je me ferois ouvrir derriere les rideaux de la fenêtre la plus éloi=gnée de celles de la chambre ou elle couchoit pour la voir lorsqu'elle devoit croire de n'être vue de personne. J'aurois pu la voir sortir de son lit, et jouir d'elle dans mon imagination assouvie; et elle au=roit pu accorder ce soulagement à ma flamme sans se compro=mettre en rien, car elle pouvoit se dispenser de deviner que j'étois aux aguets. C'étoit cependant ce qu'elle ne feroit pas. Il me sem=bloit qu'elle ne feroit ouvrir les fenêtres que pour me tourmenter. Je la voyois dans son lit. Sa femme de chambre venoit l'habiller et la retenoit devant elle d'une façon que je ne la voyois plus. Si après être sortie du lit elle se présentoit à la fenêtre pour voir quel temps il feroit, elle ne regardoit pas celles de ma chambre. J'étois sûr qu'elle savoit que je la voyois; mais elle ne vouloit pas me donner le mince plaisir de faire un mouvement qui auroit pu me faire conjecturer qu'elle pensoit à moi.

Un jour que la femme de chambre lui coupoit les bouts fourchés de ses longs cheveux, j'ai ramassé, et mis sur la toilette tous ceux qui

étoient tombés sur le parquet, excepté un petit groupe que j'aimis dans ma poche croyant positivement qu'elle n'y eut pas pris garde. D'abord que la servante fut partie, elle me dit avec douceur; mais un peu trop sérieusement de tirer hors de ma poche les cheveux que j'avois ramassés. J'ai trouvé cela trop fort: une rigueur pareille me parut injuste, cruelle, et déplacée. Tremblant plus encore de dépit que de colere, j'ai obéi; mais j'étant les cheveux sur la toilette de l'air le plus dédaigneux — Monsieur vous vous oubliez — Pour le coup, madame, vous auriez pu faire semblant de ne pas voir mon larcin — On le gene à faire semblant — Que pouviez vous soupçonner de noir dans mon acte en conséquence de ce vol pareil? — Rien de noir; mais des sentimens pour moi qu'il ne vous est pas permis d'avoir — Ils ne peuvent m'être défendus que par la haine, ou par l'orgueil. Ayant un coeur vous ne seriez la victime ni de l'un, ni de l'autre; mais vous n'avez que de l'esprit, et il doit être méchant puisqu'il se plait à humilier. Vous avez vu: pris mon secret; mais en revanche je vous ai bien connue. Ma découverte me sera plus utile que la vôtre. Je deviendrai sage peut être.

Après cette incartade je suis sorti, et ne m'entendant pas rappeller, je suis allé dans ma chambre, où après que le sommeil pouvoit me calmer, je me suis déshabillé, et mis au lit. Dans des momens pareils un homme amoureux trouve l'objet qu'il aime indigne, haïssable, et méprisable. Quand on vint m'appeller à souper, je me fis dire malade; je n'ai pas pu dormir, et curieux de voir ce qui alloit m'arriver, je ne me suis pas levé, poursuivant à me dire malade quand on m'a appellé à dîner. Je fus enchanté le soir de me trouver face à face avec M. Z. étant venu me voir, je me mis à déboutonner lui disant que c'étoit un fort mal à la tête, auquel j'étois sujet, et duquel la dicte seule ~~soulait~~ me guerissoit

Vers les onze heures, voila Madame, et M. DR qui entrent chez moi. Qu'avez vous? me dit elle, mon pauvre Casanova — Un fort mal à la tête, madame, dont je serai guéri demain — Pourquoi vouliez vous attendre à demain? Il faut guerir d'abord. Je vous ai ordonné un bouillon, et deux oeufs frais — Rien madame. La dicte seule peut me guerir — Il a raison, dit M. DR, je connois cette maladie. Elle prit la tasse que M. DR examinoit un dessein qui étoit sur ma table pour me dire qu'elle seroit charmée de me voir prendre un bouillon, car ~~quand~~ je devois être exténué. Je lui ai répondu qu'il falloit laisser mourir

ceux qui i oublioient vi à vi d'elle. Elle me repondit autrement que mettant dans ma main un petit paquet; puis elle alla voir le dessein.

J'ouvre le paquet, et je vens des cheveux. Je mets tout-vite sous ma couverture; mais le sang me monte dans un instant à la tete d'une façon qui m'effraye. Je demande de l'eau fraîche. Madame vient avec M. DR, et sont surpris de me voir enflammé tandis qu'il n'y avoit qu'un moment que je ressemblois à un mort. Elle met dans l'eau que j'allois boire un peu d'eau des carmes, je la bois, et je vomis dans l'instant toute l'eau mêlée à des bile. Je me trouve d'abord mieux; et je demande à manger. Elle rit: la femme de chambre arrive avec une soupe, et deux oeufs, que je mange avec acidité, puis je vis avec eux ~~eux~~, et je leur conte à propos l'histoire de Pandolfin. M DR croyoit de voir un miracle, et je voyoi dans la figure de madame l'amour, la pitié, et le repentir. Sans la presence de M DR c'eut été le moment de mon bonheur; mais je me sentois cependant qu'il n'étoit que differé. Après les avoir amusé une demie heure avec des jolis contes, M. DR dit à madame que s'il ne m'avoit vu vomir, il croiroit que ma maladie avoit été feinte, car, selon lui, il n'étoit pas possible de passer si rapidement de la mitelle à la gayeté — C'est la vertu de mon eau, dit madame me regardant, et je vais vous laisser mon flacon — Emporter le, madame, car sans votre presence l'eau n'a pas de vertu — Et je le croi aussi, dit-elle en souriant. Ainsi je vous laisse ici avec le malade — Non non. Il faut le laisser dormir.

J'ai dormi profondement; mais avec elle, dans un seul songe, il fut que la realité n'auroit pas pu être plus delicieuse. Je me trouvois très assis à côté de quatre heures de diete m'avoient fait gagner le droit de lui parler d'amour ouvertement. Le don de ses cheveux ne pouvoit me dire autre chose si non qu'elle étoit contente que je poursuivisse à l'aimer.

Le lendemain après m'être presenté à M. Z., je vis allé m'asseoir chez la femme de chambre parceque madame dormoit encore. J'eus le plaisir de l'entendre vivre quand elle sut que j'étois là. Elle me fit dire d'entrer pour me dire, sans me donner le tems de lui faire le moindre compliment, qu'elle étoit charmée de me voir en bonne santé, et que je devois aller souhaiter le bon jour de la part à M. DR.

Ce n'est pas seulement aux yeux d'un amant qu'une belle femme est cent fois plus attrayante lorsque le sommeil la quitte qu'après une toilette mais à ceux de tout le monde qui peut la voir dans ce moment là. Mad. M. me disant de m'en aller inonda mon ame des rayons qui sortoient de la divine figure avec la même rapidité que ceux du Soleil repandent la lumiere dans l'univers. Malgré cela plus une femme est belle plus elle est attachée à la toilette. On veut toujours avoir d'avantage de ce qu'on a. Dans l'ordre que Mad: M. m'a donné de la laisser, j'ai trouvé la certitude de mon

bonheur imminent. Elle m'a renvoyé, me suis-je dit, parcequ'elle a
preveu que restant seul avec elle, j'aurois sollicité un salaire ou pour le
moins des faveurs qu'elle n'auroit pas eu la force refuser.
Riche de ses cheveux, j'ai consulté l'esprit de mon amour pour savoir
ce que j'en ferois. Pour reparer la faute qu'elle avoit faite de me priver
des petites coupures que j'avois ramassées, elle m'en a donné une assez
grande quantité pour en faire une tresse. Ils avoient une aune, et
demie de longueur. Après avoir enfanté mon projet, je suis allé chez un
confiturier juif, dont la fille rodoit. Je l'ai instruite à broder en che-
veux les quatre lettres initiales de nos noms sur un bracelet de ca-
veux. Elle finit vers, et j'ai employé tout le reste à faire une longuette, qui
figuroit un cordon tres mince. A un des bouts il y avoit un ruban
noir, et à l'autre le ruban étant coupé en deux il formoit
un lacet, qui étoit un vrai nœud coulant excellent pour m'
étrangler si l'amour m'eut reduit au desespoir. J'ai mis ce cor-
don à mon cou sur la peau faisant quatre fois le tour. D'une
petite partie de ses mêmes cheveux j'ai fait une espece de pou-
dre les coupant avec des fins ciseaux en morceaux tres menus.
J'ai fait que le juif les empate à ma presence dans du sucre avec
des essences d'Ambre, d'Angelique, de Vanille, d'Alkermes, et de Styrax.
Je ne suis parti que lorsqu'il fut en état de me livrer mes dragées
composées de ces ingrediens. J'en ai fait faire aussi d'egales en
forme, et en substance excepté qu'il n'y avoit pas de cheveux.
J'ai mis celles qui avoient des cheveux dans une belle boete de
cristal de roche, et les autres dans une d'ecaille blonde.
Après le don qu'elle m'avoit fait de ses cheveux, je ne pouvois plus
retenir chez elle mes transports: je me jettois à ses pieds
la presence, ou me rendre heureux; mais elle n'en convenoit pas:
Elle me disoit que nous ne pouvions nous rendre heureux qu'en
nous abstenant de violer nos devoirs. Quand je me jettois à ses pieds
pour obtenir d'avance un plein pardon à la violence que j'allois lui
faire, elle me tenoit en vain par une force bien superieure à celle que
la plus vigoureuse de toutes les femmes auroit pu employer pour
repousser les attaques de l'amant le plus entreprenant. Elle me
disoit dans sa colere, et dans son d'enfin avec une douceur divine, et
des yeux remplis d'amour sans presque se defendre: non, mon cher ami,
moderez vous, n'abusez pas de ma tendresse: je ne vous demande pas
de me respecter, mais de m'epargner, puisque je vous aime. —
Vous m'aimez, et vous ne vous determinerez jamais à nous rendre heu-
reux! Cela n'est ni croyable, ni naturel. Vous m'obligez à croire que

vous ne m'aimez pas. Laissez que je colle pour un seul instant mes lèvres sur les vôtres; et je vous promets de ne pas exiger d'avantage. — Non; car nos désirs deviendroient majeurs, et nous nous trouverions encore plus malheureux.

Elle me mettoit ainsi au désespoir, et elle se lamentoit après qu'en compagnie on ne me trouvoit plus ni le même esprit, ni la même gayeté par laquelle je lui avois tant plu à mon retour de Cos: tantinople. M. de R. qui souvent, par esprit de gentillesse, me faisoit la guerre, me disoit que je maigrissois à vue d'oeil.

Elle me dit un jour que cela lui déplaisoit, car les mechans, observant la chose, pourroient juger qu'elle me traitoit mal.

Singulière pariée qui semble hors de nature, et qui cependant étoit d'une femme amoureuse. J'en ai fait un idylle en eglogue, qui me fait pleurer aujourd'hui encore toutes les fois que je le lis.

Comment! lui dis-je. Vous reconnoissez donc l'injustice de votre procedé, puisque vous craignez que le monde la devine? Singulière crainte d'un esprit divin qui ne peut pas se mettre d'accord avec son propre coeur amoureux. Vous seriez donc enchantée de me voir gras, et rubicond, quand même on jugeroit que cela vint de la délicatesse que vous donnez à ma tendresse? — Qu'on le juge, pourvu que ce ne soit pas vrai — Quel contraste! Seroit-il possible que je ne vous aimasse pas, puisque ces contradictions me semblent hors de nature? Mais vous méritez aussi, et je dois vous dire ce qui arrivera en conséquence de vos sophismes. Nous mourrons en peu de tems tous les deux, vous d'une consomption, moi d'inanition, car je suis réduit à jouir de votre phantome jour et nuit, toujours, par tout, excepté à votre presence.

A cet annonce la voyant stupefaite, et attendrie, j'ai cru que le moment du bonheur étoit arrivé; et je la serrois déjà de mon bras droit à la ceinture, et ma gauche alloit s'emparer..... lorsque la sentinelle frappa deux coups. Je me sejuite, je me leve, je suis debout devant elle, M. de R. entre. Pour cette fois il me trouva si gai qu'il resta avec nous jusqu'à une heure après minuit.

Mes dragées commençoient à faire du bruit. Madame M. de R. et moi étions les seuls qui en avoient la bonbonnière pleine, j'en étois avare, et personne n'osoit m'en demander, parceque j'avois dit qu'elles coutoient cher, et il n'y avoit pas à Corfou un physicien capable d'en faire l'analyze. Mais de ma boëte de crystal je n'en donnois à personne, et Mad: F. l'avoit remarqué. Je ne les croyois certainement pas un philtre amoureux, ni ne croyois que des cheveux puissent les rendre plus exquises; mais l'amour ne les feroit chérir. Je jouissois pensant que je mangeois quelque chose, qui étoit elle.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Mad: J en etoit folle. Elle disoit que c'etoit un remede universel, et sachant d'être maitresse de l'auteur, elle ne se souciait pas de savoir de quoi elles etoient composées; mais ayant plusieurs fois observé que je n'en donnois que de la boete d'ecaille, et que je ne mangeois que de celles de la boete de crystal, elle m'en demanda la raison. Je lui ai repondu, sans y penser, que dans celles que je mangeois il y avoit quelque chose qui forçoit à l'aimer — Je n'en crois rien; mais elles sont donc differentes de celles que je mange moi meme? — elles sont egales, à cela près, que l'ingredient qui force à vous aimer n'est que dans les miennes — Faites moi le plaisir de me dire ce que c'est que cet ingredient — C'est un secret que je ne peux pas vous reveler. — Et moi je ne mangerai plus de vos dragées.

En disant cela elle se leve, elle va vider la bonbonniere, et elle la remplit de diablotins, puis elle boude, et elle en fait de même les jours suivants m'ecartant l'occasion de me trouver seul avec elle. Cela me chagrine: je devins triste; mais je ne peux pas me resoudre à lui dire que je mange avec plaisir ses cheveux.

Quatre ou cinq jours après, elle me demande pourquoi j'etois triste — Parceque vous ne mangez plus de mes dragées — Vous etes le maitre de votre secret, et moi de manger ce que je veux. — Voila ce que j'ai gagné à vous faire une confidence!

En disant cela j'ouvre ma boete de crystal, et je la vide toute entiere dans ma bouche: puis je dis: encore deux fois, et je mourrai fou d'amour pour vous. C'est ainsi que vous vous trouverez vengée de ma reserve. Adieu madame

Elle me rappelle, elle me fait asseoir, et elle me dit de ne pas faire des folies qui la chagrineroient, car je savois qu'elle m'aimoit, et que elle etoit sûre que ce n'etoit pas en force de dragées; et pour vous rendre certain me dit elle que vous n'en avez pas besoin pourque je vous aime, voici un gage de ma tendresse.

Après ces paroles, elle me presente sa bouche, et elle l'abandonne à la mienne jusqu'à ce que j'ai dû m'en detacher pour respirer. Revenu de mon extase, je me mets à ses pieds, et avec mes joues inondées de larmes de reconnoissance, je lui dis, que si elle me promettoit de me pardonner, j'allois lui confesser mon crime — Crime? Vous m'effrayez. Je vous pardonne. Dites moi vite, tout — Tout. Mes dragées sont empatées avec vos cheveux reduits en poudre. Voici à mon bras ce bracelet, où vos cheveux écrivent

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

nos noms, et voici à mon cou ce cordon avec lequel je m'étran=
glerai quand vous ne m'aimerez plus. Voilà tous mes crimes, je n'en
aurois pas commis un seul, si je ne vous adorois.

Elle rit, elle me releve, elle me dit qu'effectivement j'étois le plus
criminel de tous les hommes, elle essuye mes larmes, et elle m'assure
que je ne m'étranglerai jamais.

~~Depuis~~ Après cette conversation, dans laquelle l'amour m'a fait gou=
ter pour la premiere fois le nectar d'un baiser de ma divinité j'ai eu
la force de me rejetter vis à vis d'elle d'une façon toute differente. Elle me
voyoit ardent, et étant peut-être touchée, elle admiroit la force que
j'avois de m'abstenir de l'attaque. D'où vient, me dit-elle un jour,
que vous êtes parvenu à vous dominer? — Après la douceur du bai=
ser que vous m'avez accordé de plein gré, j'ai vu que je ne doïs aspi=
rer à rien qu'à ce qui peut venir de votre parfait consentement. Vous
ne sauriez vous figurer quelle fut la douceur de ce baiser — Com=
ment pourroit-je en ignorer la douceur? Homme ingrat. Quel
est celui de nous deux qui a fait ce baiser? — Vous avez raison, mon
ange, ni l'un, ni l'autre; c'est l'amour — Oui, mon cher ami, l'a=
mour, dont les tresors sont inepuisables.

Sans plus parler alors nous nous endormîmes à foison; elle me
tenant serré contre son sein d'une façon que n'étant pas le maître
de mes ~~mains~~ bras je l'étois encore moins de mes mains. Malgré cette
detresse je me sentois heureux. A la fin de cette charmante lutte
je lui ai demandé si elle croyoit que nous en resterions toujours là —
Toujours, mon cher ami, jamais d'avantage. L'amour est un enfant
qu'on doit appaiser par des badinages, une grande nourriture ne peut
que le faire mourir — Je le connois mieux que vous. Il vient du
solide; et si on s'obstine à le lui refuser il seche. Laissez que j'es=
pere — Espérez, si vous y trouvez votre compte — Que ferois-je
sans cela? Je n'esperois pas, si je ne savois que vous avez un coeur
— A propos! Vous souvenez vous du jour, dans lequel, étant en co=
lere, vous m'avez dit que je n'avois que de l'esprit, croyant de me dire
une grande injure? Ah! Que j'ai ri après, en y pensant. Oui, mon cher,
j'ai un coeur, et sans ce coeur je ne me trouverois pas maintenant
heureux. Conservons nous donc dans le bonheur dont nous jouissons
à present, et soyons en contens sans vouloir d'avantage.

Me souvenant à ses loix, et devenant toujours plus amoureux, j'es=
perois dans la nature, toujours à la longue plus puissante que l'es=
prit. Mais outre la nature la fortune aussi m'aida à parvenir. J'eus
eu l'obligation à un malheur. Je vois ici l'histoire.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

90 91

Madame L., M. DR. lui donnant le bras, se promenant dans un jardin, heurta si fort de la jambe contre le tronc d'un rosier qu'elle se fit une ecor: chure à la cheville de deux pouces de longueur. M. DR lui sera d'abord la blessure, qui saignoit, avec un mouchoir, et je l'ai vue de mes fenêtres arriver à la maison dans une espece de palanquin porté par deux do: mestiques.

Les blessures aux jambes sont tres dangereuses à Corfou: si on n'en a pas grand soin, on n'en guerit pas. On est souvent obligé d'aller ailleurs pour parvenir à les cicatriser.

Le chirurgien la condamna d'abord au lit, et mon heureux emploi me condamna à être toujours par office à ses ordres: je la voyois à tout moment; mais les frequentes visites dans les trois premiers jours ne me laisserent jamais ~~être~~ seul avec elle: le soir, après que tout le monde étoit parti, nous soupions, son mari se retiroit, M. DR une heure après, et la decence vouloit que je me retirasse aussi. Je me trouvois mieux avant la blessure: je le lui avois dit d'un ton gai; mais le lendemain elle me procura un agrement

Un vieux chirurgien venoit tous les jours à cinq heures du matin pour soigner sa playe, la seule femme de chambre étoit presente. Quand le chirurgien venoit, j'allois d'abord en bonnet de nuit chez moi
Cq femme de chambre pour être le premier à savoir comment ma divinité se portoit.

Le lendemain de ma courte remontrance, la femme de cham= bre vint me dire d'entrer dans le moment que le chirurgien la per= soit — Je vous prie de voir s'il est vrai que ma jambe soit moins rouge — Pour le savoir, madame, il faudroit que je l'eusse nue Lyer — C'est vrai. J'ai des douleurs, et je crains la vesipelle — Ne craignez rien, madame, dit le vieux Macaon, gardez le lit, et... je suis sûr de vous guerir.

Etant alors allé à la table près de la fenêtre pour preparer un cataplasme, et la femme de chambre étant allée chercher du linge, je lui ai demandé, si dans le gras de la jambe il y avoit des du= retés, et si la rougeur montoit en sillonant jusqu'à la cuisse: je me sant ces questions il étoit naturel que je les accompagnasse avec mes mains, et avec mes yeux: je n'ai ni touché des duretés, ni vu des rougeurs; mais la tendre malade d'un air riant lança vite la toile, me laissant cependant cueillir sur ses levres un baiser,

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

dont, depuis quatre jours de diète, j'avois besoin de me rappeller la douceur. Après ce baiser j'ai lavé la blessure, croyant fermement que ma langue la lui embaumeroit; mais la femme de chambre de retour m'obligea à suspendre ce doux remede que mon amour medecin me faisoit croire dans ce moment là infaillible.

Etant restés seuls avec elle enflammé de desirs, je l'ai conjurée de faire au moins le bonheur de mes yeux — Je ne peux pas vous cacher le plaisir que mon ame a ressenti à la vue de votre belle jambe, et d'une partie de votre cuisse; mais, mon ange, je me sens humilié, lorsque je trouve que mon plaisir a dependu d'un vol — Il se peut que tu te trompes.

Le lendemain après le depart du chirurgien, elle me pria d'arranger son chevet, et les coussins, et la fatiguant elle même pour me faciliter l'ouvrage, elle prit la couverture pour la retirer en haut. Ayant alors ma tete inclinée derriere la tierce, j'ai vu deux colonnes d'ivoire, qui formoient les côtés d'une pyramide, entre les quelles je me serois cru heureux de pouvoir pousser dans ce moment là mon dernier soupir. Une toile jalouse deroboit à mes yeux avides le sommet: c'étoit là c'est ange heureux que tous mes desirs se concentroient. Ce qui satisferoit ma joye parfaite etoit que l'idole ne me trouvoit pas trop long dans l'ouvrage d'arranger les coussins.

Après avoir fini je me mis jetté sur un fauteuil absorbé dans le ravissement. Je contemplois cet objet divin qui sans nul artifice pouvoit jamais un plaisir qui dans le même tems ne m'en promettoit un autre plus grand — A quoi pensez vous, me dit elle — Au grand bonheur dont j'ai joui — Vous êtes un cruel homme — Non: je ne suis pas cruel, car m'aimant vous ne devez pas rougir d'être avec moi indulgente. Songez aussi que pour vous aimer parfaitement, je dois croire que ce n'est pas par surprise que j'ai vu des beautés charmantes, car si je le croyois je devrois penser qu'un vil, un lache, un indigne pouvoit avoir eu par hazard le même bonheur dont j'ai joui: daignez que je vous voye reconnoissant de m'avoir appris ce matin combien peut me rendre heureux un seul de mes sens. Pouvez vous être fachée contre mes yeux? — Oui — Ah cher Ami.

Dans le jour suivant, après le depart du chirurgien elle envoya sa femme de chambre faire des emplettes. Ah! me dit elle: elle oublia de me passer une chemise — Helas! Permettez que je la double — Volontiers: mais songez qu'il n'est permis d'être de

la partie qui à les seuls yeux — J'y consens.

Elle delace alors son corset, elle l'ôte, puis elle jette bas sa chemise, et elle me dit de lui passer la blanche. J'étois comme en extase admirant ces beautées de la personne. Passe moi donc ma chemise. Elle est sur la petite table — Où ? — Là ; au pied du lit. Je la prendrai moi même.

Elle se courbe alors, et s'allongeant vers la petite table, elle me laisse voir la meilleure partie de tout ce que je desirois posseder ; et elle ne se hâte pas. Je me sentois mourir. Je prens de ses mains sa chemise, et elle voit mes mains trembler precisement comme celles d'un paralitique. Je lui fais pitié ; mais elle n'en a que de mes yeux : elle leur abandonne tous ses charmes, et elle m'enivre par un nouveau present : Tige. Je la vois attentive à se regarder, ravie d'elle même, et d'une façon à me convaincre qu'elle se complaisoit de sa propre beauté. Elle incline à la fin sa tete, et je lui passe sa chemise ; mais, tombant sur elle je la serre entre mes bras, et elle me rend à la vie se laissant devorer de baisers, et n'empechant par mes mains de toucher tout ce dont mes yeux n'avoient eu que la superficie. Nos bouches se colent, et nous restons là immobiles, et sans respirer jusqu'à quelques momens après notre defaillance amoureuse, insuffisante à nos desirs ; mais allez douce pour leur procurer une issue. Elle se tint de façon qu'il me fut impossible de penetrer dans le sanctuaire ; et elle eut toujours soin de defendre à mes mains tout mouvement qui auroit pu mettre devant les yeux ce qui l'auroit mise hors d'état de defense.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Bd II

Chap. VI

(chap. V de l'originale)

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Chapitre V

Horrible malheur qui m'opprime. Refroidissement de l'amour. Mon départ de Corfou. Mon retour à Venise. Je quitte le service. Je deviens joueur de violon.

Sa playe se cicatrisoit, et le tems approchoit que sortant de son lit, elle devoit retourner à ses anciennes habitudes.

Monsieur Renier commandant general des galeres avoit ordonné une revue à Gouïn. M. Z. y étoit allé la veille, et m'avoit ordonné de partir de bonne heure dans la felouque. Soupant seul avec madame, je me plaignois de ce que je ne la verrois pas le lendemain. Venez nous, me dit elle, et passons la nuit à causer. Allez dans vôtre chambre, et revenez ici par la chambre de mon mari; dont voici les clefs. Venez d'abord que vous verrez de vos fenetres que ma femme de chambre m'a laissée.

J'execute son ordre à la lettre, et nous voila l'un vis à vis de l'autre avec cinq heures devant nous. Nous étions dans le mois de Juin, la chaleur étoit brulante; elle étoit couchée; je vais la serrer entre mes bras, elle me serre entre les siens; mais exerçant sur elle même la plus cruelle de toutes les tyrannies, elle croit que je ne peux pas me plaindre si je me trouve à la même condition. Mes remontrances, mes prieres, toutes les paroles que j'employe sont vaines; l'amour doit souffrir que nous le traitions en perfide, et vive qu'il en depit de la dure loi que nous lui imposions nous ne parvenions par moins à la douce crise qui le calme.

Après le ravissement, nos yeux, nos bouches s'ouvrent dans le même instant, et nos têtes s'eloignent l'une de l'autre pour jouir du caractere de la satisfaction qui devoit briller sur nos physionomies. Nos desirs alloient renaitre, et nous nous disposions à leur faire raison, lorsque je la vois jeter un coup d'oeil sur mon état d'innocence entierement exposé à la vue: elle semble se facher; et après avoir jetté loin d'elle tout ce qui ne pouvoit que rendre plus incommode la chaleur, et diminuer mon plaisir, elle s'elance contre moi. J'ai eu de voir quelque chose de plus qu'une fureur: j'ai vu un acharnement. Je crois que c'est le moment, je partage sa fureur, il n'est pas possible que force humaine puisse la serrer d'avantage; mais dans le moment decisif elle crie, elle m'aiguive, et douce, et traitre elle accourt avec une main qui me semble de glace assouvir mon feu, qui entravé dans l'explosion pouvoit faire craindre des ravages.

Ma chere amie; tu estoute en nage — Essuye moi — Dieu! que de charmes! Le plaisir supreme m'a causé une mort subite, dont tu n'as pas partagé les delices. Laisse donc, glorieux objet de mes voeux, que je te rende entierement heureuse. L'amour ne me conserve en vie que pour me rendre maitre de nouveau encore; mais par ailleurs que dans ce paradis, où tu me defens toujours l'entrée. — Ah! mon cher ami! Il y a là une fournaise. Comment peut ton doigt y tenir sans qu'un feu qui me devore ne le brule? Ah! Mon ami! Cede. Serre moi de toute ta force. Mets toi pres du tombeau; mais n'ayes garde de t'y enterrer. Tu as le maitre d'y substituer tout ce que j'ai, mon coeur, mon ame. Dieux! Elle part. Prens la dans tes bras, et donne moi la tienne.

Le Reste du silence fut un peu plus long; mais l'imperfection de cette jouissance me desoloit. Comment peux tu t'en plaindre, me disoit elle, tandis que cette abstinence rend notre amour immortel. Je t'aimois il y a un quart d'heure, et dans ce moment je t'aime encore d'avantage: je t'aimerois moins si tu avois epuisé toute ma joye mettant le comble à tous mes desirs — Tu t'abuses, ma chere amie, les desirs ne sont que de veritables peines: peines qui nous tueroient, si l'esperance ne mitigeoit leur force meurtriere. Les peines de l'enfer, crois moi, ne peuvent consister qu'en vains desirs — Mais les desirs sont toujours avec l'esperance — Non. A l'enfer il n'y a pas d'esperance — Il n'y a pas donc de desirs, car il est impossible, quand on n'est pas fou, de desirer sans esperer — Reponds donc! ~~Dis moi donc!~~ Si tu desires d'etre toute à moi, et si tu l'esperes, comment peux tu mettre un obstacle à ton propre espoir? Tu dois finir ma chere amie, de t'aveugler avec des sophismes. Rendons nous entierement heureux, et croyons nous qu'autant de fois nous comblerons nos desirs par la jouissance, autant de fois ils renaitront — Je vois ce que je vois me rend convaincue du contraire. Me voila vivant. M'etant enterré dans le fatal tombeau, je sais par experience que tu ne t'avois pas que l'apparence de vie, ou que tu ne l'avois qu'après des longs intervalles — Ah! ma chere amie! Croi, croi, je te prie, de croire à ton experience. Tu n'as jamais connu l'amour. Ceci, que tu appelles ton tombeau, est la maison de delices: la seule dont le sejour peut le rendre immortel. C'est enfin ton vrai paradis. Laisse que j'y entre, mon ange, et je te promets d'y mourir; mais tu apprendras alors qu'il y a une grande difference de la mort de l'amour à celle de l'Hymen. Celui ci meurt pour se

débarasser de la vie, tandis que l'amour ne se plait à exister que pour en jouir. Sors de l'abus, ma charmante amie, et soyez certaine qu'après que nous aurons entièrement joui de nous mêmes nous nous aimerons encore d'avantage — Fort bien. Je veux bien croire ce que tu dis; mais différons. Livrons nous en attendant à tous les badinages qui peuvent flatter nos sens; lachons la bride à toutes nos facultés. Devenons moi; mais laisse aussi que je fasse de toi tout ce que je veux; et si cette nuit nous paroitra trop courte nous le souffrirons en paix demain dans la certitude que nôtre amour saura nous en procurer une nouvelle — Et notre mutuelle Rendresse vient à se découvrir! — Dit ce que nous en ferons un mystere? Tout le monde voit que nous nous aimons; et ceux qui pensent que nous ne nous rendons pas heureux sont precis: ment ceux que nous devrions craindre s'ils pensoient le contraire. Ma: dame seulement qu'ils ne parviennent jamais à nous surprendre dans l'ac: tualité du crime; mais le ciel, et la nature sont en devoir de nous proteger, quand on aime comme nous aimons on n'est pas coupable.

Depuis que je me connois, je me suis trouvée toujours transportée par la volupté amoureuse. Quand je voyois un homme, j'étois enchantée de voir l'être qui étoit la moitié de mon espece né pour moi, moi étant faite pour lui, me tardant d'y être jointe par le nœud du mariage. Je croyois que ce qu'on appelle amour venoit après l'union; et je fus surprise que mon mari me faisant devenir femme ne m'ait fait connoitre la chose que par une douleur qui ne fut compensée par aucun plaisir. J'aitrou: vé que mon imagination au couvent m'étoit d'une plus grande ressource. Il est arrivé de là que nous ne sommes devenus que bons amis, tres froids, couchant rarement ensemble, et point curieux l'un de l'autre; malgré cela assez d'accord, puisque quand il veut de moi je suis toujours à ses ordres; mais comme la pitance n'est pas assaisonnée par l'amour, il la trouve insipide: aussi ne la demande-t-il que lorsqu'il croit en avoir besoin. D'abord que je me suis apperçue que tu m'aimois, j'en fus bien aise, et je t'ai fourni toutes les occasions de devenir toujours plus amoureux sûre de mon côté que je ne t'aimerois jamais; mais quand j'ai vu que je m'étois trompée, et que je devenois amoureuse aussi j'ai commencé à te mal: traiter, comme pour te punir de m'avoir rendu sensible. Ta patience, et ta resistance m'ont etonnée en même tems que fait reconnoitre mon fort, et après le premier baiser je ne me suis plus trouvée maitresse de moi même. Je ne savois pas qu'un baiser pouvoit être d'une si grande conséquence. Je fus convaincue que je ne pouvois me faire heureuse qu'en te rendant heureux. Cela m'a flatté, et plus, et j'ai reconnu principalement dans cette nuit que je ne le suis qu'autant que je vois que tu l'es. — C'est, ma chere amie, le plus delicat de tous les

sentimens de l'amour ; mais tu ne me rendras jamais parfaitement heureux que lorsque tu te détermineras à me loger ici — Ici pas ; mais tu as le maître des avenues, et du pavillon. ~~Loge partout, et ton image sera dorénavant~~ ici. Que n'en ai-je cent !.

Nous avons passé le reste de la nuit en nous livrant à toutes les fureurs aux quelles nos desirs irités nous excitoient ; et de ma part consentant à toutes celles aux quelles c'étoit elle qui m'incitoit es: parant toujours en vain de me trouver dédomagée de ma abstinence.

A la premiere lueur du jour j'ai du la quiter pour aller à Louvain ; et elle pleura de joye voyant que je la quittois en con: sentant. Elle croyoit que cela n'étoit pas en nature.

Après cette nuit si opulente en delices, dix à douze jours s'écoulerent sans que nous puissions trouver le tems d'éteindre la moindre etincelle du feu qui nous brûloit, lorsqu'il arriva le fatal accident qui me precipita

M. T. après souper, et après le départ de M. DR, dit à la femme à ma presence qu'après avoir écrit deux petites lettres il iroit coucher avec elle. A peine sorti, elle s'assied sur le pied du lit ; elle me regarde, je tombe entre ses bras brulant d'amour, elle se livre, elle me laisse pénétrer dans le sanctuaire, et mon ame enfin nage dans le bonheur ; mais elle ne me garde qu'un seul instant. Elle ne me laisse pas un seul moment l'inexplicable plaisir de me reconnoître en possession du tresor ; elle se retire soudain me repoussant, elle se re: leve, et elle va se jeter d'un air egaré sur un fauteuil. Immobile, et etonné, je la regarde en tremblant pour com: prendre d'où ce mouvement contre nature pouvoit deriver, et je l'entens me dire, me regardant avec des yeux flam: boyans d'amour mon cher ami, nous allions nous perdre.

— Quoi perdre ! Vous m'avez tué. Helas ! je vois que je me meurs. Vous ne me verrez, peut-être, plus.

Après ces paroles, je sors de la chambre, puis de la mai: son, et je m'achemine à l'esplanade pour chercher l'air frais, me sentant positivement mourir. L'homme qui ne connoît pas par experience la vivacité d'un moment pareil ne peut pas se le figurer ; et je ne saurois en faire la description.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Dans le trouble affreux où j'étois, je m'entens appeller d'une fenêtre; je regarde, je m'approche, et au beau clair de Lune, je vois sur son balcon Meluila. Que faites vous là, lui dis-je, à cette heure? — Je suis seule, et je n'ai pas envie d'aller me coucher. Montez donc un moment.

Cette Meluila étoit une courtisane Laintiote, qui par sa beauté extraordinaire enchantoit depuis quatre mois tout Corfou. Tous ceux qui l'avoient vue celebroient ses charmes: on ne parloit que d'elle. Je l'avois vue plusieurs fois, et quoique belle je l'avois trouvée inferieure à Mad.e T. quand même je n'en aurois pas été amoureux. Dans l'année 1790 à Dresde j'ai vu une femme, qui me parut le vrai portrait de Meluila. Elle s'appelloit Magnus. Deux ou trois ans après, elle est morte.

Elle me conduit dans un cabinet voluptueux, où après m'avoir reproché que j'étois le seul qui n'étoit jamais allé la voir, le seul qui l'avoit mepriée, et le seul qu'elle auroit voulu avoir pour ami, elle me dit qu'elle me tenoit, que je ne lui echapperois pas, et qu'elle alloit se venger. Ma froideur ne la demontoit pas. Docile dans son metier, elle m'etale ses charmes, elle s'empare de moi, et comme un Cache je me laisse entraîner dans le precipice. Ses beautés etoient cent fois au dessous de celles que possedoit la divine femme que j'outrageois; mais l'indigne que l'enfer avoit placé là pour accomplir à ma noire destinée me lia avant dans un moment où ne me permettoit plus d'être ce qui venoit de m'arriver ne me permettoit plus d'être mon maitre.

Ce ne fut ni amour, ni imagination, ni merite de l'objet qui m'etoit certainement pas digne de me posseder qui me fit prevariquer; mais indolence, foiblesse, et condescendance dans un moment où mon ange m'avoit depuis par un caprice qui si j'en avois pas été un scelerat indigne d'elle auroit dû m'en rendre doublement amoureux. Meluila, sûre de m'avoir plus, me laissa partir deux Louis après, refusant absolument les monnoyes d'or que j'ai voulu lui donner.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Je suis allé me coucher la detestant, et me haissant. Après avoir passé quatre heures à mal dormir, je me habille, et vais chez monsieur qui m'avoit fait appeller. Je m'aquite de sa commission, je retourne à la maison, j'entre chez madame, je la voi à sa toilette, et je lui donne le bon jour dans le miroir. Je voi sur sa figure la gayeté, et le calme de la candeur, et de l'innocence. Ses beaux yeux rencontrent les miens, et je voi tout d'un coup sa celeste physionomie obscurcie par un nuage de tristesse. Elle baisse ses paupieres; elle ne dit rien; un moment après, elle les releve, et elle me fixe comme pour me reconnoitre, et lire dans mon ame. Elle s'abandonne après au desir qu'elle ne rompt que d'abord qu'elle se trouve seule avec moi.

Point de fiction, mon cher ami, ni de ma part, ni de la vôtre. Je suis restée affligée hyer au soir quand vous êtes parti; car j'ai compris que ce que j'avois fait pouvoit operer sur le tempérament d'un homme un bouleversement dangereux. Aussi me suis-je déterminée pour l'avenir à ne rien faire que bien. Je me suis figuré que vous alliez prendre l'air, et je ne vous ai point condamné. Pour m'en assurer, je suis allée à la fenetre, et je m'y suis tenue une heure entiere sans jamais voir de lumiere dans votre chambre. Monsieur etant venu, j'ai du aller me coucher avec le chagrin d'être cause que vous n'étiez pas chez vous. Fachée de ce que j'avois fait et toujours amoureuse je n'ai dormi que peu, et mal. Ce matin, monsieur ordonna à un bas officier de vous dire qu'il avoit besoin de vous parler, et je l'ai entendu lui repondre que vous dormiez jusque vous êtes rentré tard. Je me suis jugé, car je sais que vous ne sauriez aimer que moi.

Ce matin, dans le moment que pensant à vous, je me disois à vous faire connoitre mon repentir, je vous entens en chez moi, je vous regarde, et en verité, il me semble de voir un autre homme. Je vous examine encore, et mon ame malgré moi lit sur votre figure que vous êtes coupable pour m'avoir, je ne sais pas de quelle façon, offensée, outragée. Dites moi actuellement, mon cher ami, si j'ai bien lu; dites moi au nom de l'amour la verité; et si vous m'avez trahie dites le moi sans detour. Le devoir de me reconnoitre pour cause de tout, c'est à moi que je ne pardonnerai pas; mais pour vous, vous êtes sûr de votre pardon.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Dans toute ma vie je ne me suis trouvé souvent dans la dure necessité de dire quelque mensonge aux femmes que j'aimois ; mais pouvois-je après ce discours avoir une ame lonête, et mentir à cet ange ? J'ai pu n'pas lui mentir que surpris par le sentiment je n'ai pu lui repondre qu'après avoir essuyé mes larmes — Mon cher ami, tu pleures. Dis moi vite, si tu m'a rendue malheureuse. Quelle noire vengeance as tu pu exercer contre moi tout à fait incapable de t'offenser ? Si je peux t'avoir causé du chagrin que dans l'innocence de mon coeur amoureux — Je n'ai pas pensé à me venger, car mon coeur n'a jamais cessé de t'adorer. C'est contre moi que ma lachete m'a entrainé à commettre un crime qui me rend indigne de ton bonheur pour tout le reste de ma vie — Tu t'es donné à quelque malheureuse — J'ai passé deux heures dans une debauche, où mon ame ne s'est trouvée que pour être temoin de ma triteresse, de mes remords, et de mon tort — Triste, et accablé de remords ! Je le crois. C'est ma faute, mon cher ami, c'est moi qui dois t'en demander pardon.

Voyant ses larmes, je n'ai pu plus retenir aux miennes le plus libre cours. Ame grande ! Ame divine faite pour rendre juste le plus scelerat de tous les hommes. Ayant la force de se trouver seule coupable, elle me mit en devoir d'employer tout mon esprit à la convaincre que cela ne seroit jamais arrivé si elle eut trouvé en moi un homme reellement digne de sa tendresse. Et c'étoit vrai.

Nous passames la journée tranquillement renfermant dans nos coeurs toute notre triteresse. Elle voulut savoir toutes les circonstances de la pitoyable histoire ; et elle m'a avoué que nous devions tous les deux regarder cet accident comme fatal, car cela, disoit elle, se seroit arrivé de meme à l'homme le plus sage. ~~Elle me trouvait~~ Ne me trouvant qu'à plaindre, et elle ne devoit pas pour cela m'aimer moins. Nous étions bien que nous saisissions le premier moment pour nous revoir veiller les marques de la même tendresse. Mais le ciel souvent juste ne l'a pas permis. Il m'avoit condamné, et je devois en subir la punition.

Le troisieme jour, sortant de mon lit, je sens quelque chose qui m'incommode ; une cuisson. Je tremble, m'imaginant ce que cela pouvoit être. Je veux m'eclaircir, et je reste pétrifié me voyant infecté du poison de Meluda. Les bras me tombent. Je me recouche pour me livrer à des reflexions desolantes. Mais quelle ne fut ma frayeur, lorsque j'ai reflechi au malheur qui auroit pu m'arriver la veille ? Que serois-je devenu, si mad. T. pour me convaincre de la constante tendresse

m'eut entierement accordé ses faveurs? Qu'auroit je fait après l'avoir rendue malheureuse pour tout le reste de ses jours? Celui qui auroit su mon histoire auroit il pu me condamner, si je m'étois delivré de mes remords par une mort volontaire? Non, car un penseur ne m'auroit pas considéré comme un malheureux qui se tue par desespoir; mais comme un juste executeur de la peine que mon crime auroit meritée. Il est certain que je me serois tué.

Plongé dans le chagrin, victime de cette peste pour la quatrieme fois, je me disposois à un regime qui en six semaines m'auroit rendu ma santé sans que personne le sut; mais je me trompois encore. Melulla m'avoit communiqué tout les desastres de son enfer, et en huit jours j'en ai eu tous les pitoyables symptomes. J'eus pour lors besoin de me confier à un vieux docteur, qui plein d'experience m'assura qu'il me guerissoit en deux mois, et il me tint parole. Je me suis trouvé en tres bonne santé au commencement de Septembre, terme dans lequel je suis retourné à Venise.

La premiere chose, à laquelle je me suis determiné, fut d'informer de mon malheureux madre. Je ne devois pas attendre le moment, dans lequel ma confession lui auroit reproché l'imprudence et folie. Je ne devois pas lui donner motif de reflechir que la passion qu'elle avoit conçue pour moi l'exposoit à des dangers si atroces, et de quelle façon elle auroit pu lui devenir funeste. Sa tendresse m'etoit trop chere pour m'exposer au risque de la perdre par trop de confiance en elle. Connoissant son esprit, la candeur de son ame, et la generosité avec laquelle elle me m'avoit trouvé qu'à plaindre, je devois au moins par ma sincerité lui faire voir que je meritois son estime.

Je lui ai donc fait la narration exacte de l'état où je me trouvois, lui peignant celui de mon ame quand je pensois aux affreuses consequences que notre tendresse auroit eues, il nous nous fussions livrés à des transports amoureux depuis que je lui avois confessé mon crime. Je l'ai vue frissonner à cette reflexion, je l'ai vue pâlir, et prendre après lorsque je lui ai dit que je l'avois vengée me donnant la mort. Durant ma narration elle ne faisoit qu'appeller scelerate l'infame Melulla. Mon Confesseur savoit que je lui avois fait une visite, et on s'etonnoit de me voir ~~bien~~ encore apparence d'homme qui se portoit bien, car le nombre de jeunes gens qu'elle avoit traités comme moi n'étoit pas petit.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Mais outre ma maladie j'avois plusieurs autres chagrins. C'étoit
decidé que je retournerois à Venise enseigne comme j'en étois venu.
Le provediteur general m'avoit manqué de parole parceque l'on m'
avoit preferé à Venise même un bastard d'un patricien. Je me
suis alors determiné à quiter le service. Un autre encore plus fort
chagrin me venoit d'un total abandon de la fortune. Pour tempérer
mes ennuis je me suis donné au jeu, et je perdois tous les jours.
Depuis le moment que j'ai eu la lachesté de me donner à Mellula
toutes les malédictions sont venues m'accabler. La derniere que
cependant j'ai reçu comme un coup de grace fut que huit à dix jours
avant le depart de toute l'armée M. D R me reprit avec lui. M.
Z. avoit dû se pourvoir d'un nouvel adjudant. Mad. Z. me donna
un air d'affliction qu'à Venise nous ne pouvions pas nous voir par
plusieurs raisons. Je l'ai priée de ne pas me les dire etant sûr de ne
pouvoir les trouver que mortifiantes. Je lui ~~[illegible]~~ l'ame un jour qu'
elle me dit que je lui faisois pitié. Elle ne pouvoit avoir a sentiment
que ne m'aimant plus; et d'ailleurs le mepris ne marque jamais de
se trouver à la suite de la tristesse sentiment de la pitié. Depuis ce
moment là je ne me suis plus trouvé seul avec elle. L'adorant
encore, je l'avois facilement faite rougir lui reprochant la
trop grande facilité avec laquelle elle étoit gueri de sa passion.
A peine arrivée à Venise elle devint amoureuse de M. Z R. jet
elle l'aima constamment jusqu'à ce qu'il mourut d'une pthisie. Elle
devint aveugle vingt ans après, et je crois qu'elle vit encore.
Dans les deux derniers mois que j'ai vecu à Corfou j'ai vu quelque
chose qui merite d'être mis sous les yeux de l'ame de mes chers
Lecteurs. J'ai appris ce que c'étoit un homme en quignon.
Avant d'avoir connu Mellula je me portois bien, j'étois riche,
heureux au jeu, sage, aimé de tout le monde, et adoré de la
plus jolie de toutes les dames de la ville. Quand je parlois tout
le monde se rangeoit de mon coté. Après avoir connu cette fatale
creature j'ai rapidement perdu sanré, argent, credit, bonne
heureux, consideration, esprit, et faculté de m'expliquer, car je
ne persuadois plus outre cela l'ascendant que j'avois sur l'es-
prit de Mad: Z, qui presque sans j'en appercevoir devint par rapport
à tout ce qui me regardoit la plus indifferente de toutes les
femmes. Je suis parti sans argent, et après avoir vendu ou laissé

engage tout ce que j'avois. Outre cela j'ai fait des dettes que je n'ai jamais pensé à payer, non pas par mauvaise volonté, mais par insouciance. Ce que j'ai trouvé singulier fut que quand on m'a vu maigri, et sans argent on ne me donna plus aucune marque d'estime. On ne m'accostoit pas quand je parlois, ou on trouvoit plat tout ce qu'on avoit trouvé spirituel, si j'avois été encore riche. Nam bene nummatum decorat Suadela Venusque

On m'évitoit comme si le guignon qui m'accabloit avoit été epidemique; et on avoit peut etre raison.

Nous partimes à la fin de 7bre cinq galeres, deux galeasses, et plusieurs petits batiments sous le commandement de M. Renier, allant le long des cotes de la mer Adriatique au nord du golfe tres riche en portion de ce coté là, comme pauvre du coté opposé. Nous prenions port tous les soirs, et par consequent je voyois tous les jours Madre Z., qui venoit avec son mari souper sur la galeasse. Notre voyage fut tres heureux. Nous jetames l'ancre au port de Venise le 14 d'octobre, et après avoir fait la quarantaine sur la galeasse nous en sortimes le 25 de ce mois, et deux mois après les galeasses furent supprimées. C'étoit un batiment de tres ancienne institution, dont l'entretien coutoit beaucoup, et dont on ne voyoit plus l'utilité. La galeasse avoit le corps d'une fregate, et les bancs à guise de galere, ou cinq cent galeriens voguoient quand il n'y avoit pas de vent.

1745

Avant que cette sage suppression se fit, il y eut des grands debats au senat. Ceux qui s'opposoient alleguoient plusieurs raisons dont la plus forte étoit qu'il falloit respecter, et conserver tout ce qui étoit vieux. Cette raison qui paroit ridicule est cependant celle qui a le plus de force dans toutes les republiques. Il n'y a point de republique qui ne tremble au seul nom de nouveauté non seulement de ce qui est important, mais dans le frivole aussi. Mirantur que nihil nisi quod Libitina sacravit. La superstition est toujours de la partie.

Ce que la republique de Venise ne reformera jamais sont les galeres non seulement parce qu'elles lui servent beaucoup dans une mer étroite, et qu'elle a besoin de parcourir même en

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

64

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

depit du calme; mais parcequ'elle ne sauroit où mettre ni que faire des criminels qu'elle condamne à ramer

Une singularité que j'ai observé à Corfou, où il y a souvent trois mille galeriens, c'est que ceux qui sont faits en conséquence de quelque crime qui leur a attiré cette condamnation sont en opprobre, tandis que les Buonavoglia sont d'une certaine façon respectés. Il me sembloit que c'auroit dû être tout le contraire. Les galeriens d'ailleurs dans ce païs là sont à tous egards à meilleur condition des soldats, et jouissent de plusieurs privileges; d'où il s'ensuit qu'une grande quantité de soldats deserte pour aller se rendre à un ergastolo. Le capitaine de la compagnie que le soldat a deserté doit avoir patience; car il le reclameroit en vain à la republique que de Venise croyoit alors d'avoir plus besoin de galeriens que de soldats. Dans ce moment elle doit penser autrement. J'écris ceci dans l'an 1797.

Un galerien a entr'autres le privilege de pouvoir voler impunement. C'est, dit on, le moindre des crimes qu'on doit lui pardonner. Tenez vous sur vos gardes, dit le maitre du galerien, et si vous le surprenez, battez le, mais ne l'estropiez pas, car vous devez me payer les cent ducats qui il me coute.

La justice meme ne peut pas faire perdre un galerien criminel qu'en payant à son maitre ce qu'il lui coute.

A peine descendu à Venise, après avoir fini la quarantaine, je suis allé chez madame Orio; mais j'ai trouvé la maison vide. Un voisin me dit que le procureur Rosa l'avoit epousée, et qu'elle etoit allée demeurer avec lui. J'y suis allé sur le champ, et

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

j'y fus très bien reçu. Elle me dit que Nanette étoit devenue comtesse R., et qu'elle étoit allée à Ajaccio avec son mari. Vingt quatre ans après, j'ai vu son fils officier distingué au service de l'infant duc de Parme. Pour ce qui regardoit Marton, elle s'étoit faite religieuse à Murano. Deux ans après elle m'écrivit une lettre, dans laquelle elle me conjuroit au nom de J. C., et de la sainte vierge de ne pas aller me présenter à ses yeux. Elle m'y dit qu'elle devoit me pardonner le crime que j'avois commis la séduisant, puisqu'en conséquence de ce même crime elle étoit sûre de faire son salut eternel pourvu qu'elle ne cessera jamais de prier Dieu pour ma conversion. Je ne l'ai plus vue; mais elle m'a vu l'an 1754. Nous en parlerons quand nous serons là.

J'ai trouvé madame Manzoni toujours la même. Elle m'avoit prédit avant mon départ pour le Levant que je ne resterai pas non plus dans l'état militaire, et elle vit quand je lui ai dit que j'étois déja déterminé à y renoncer ne pouvant pas souffrir l'injustice avec la quelle on m'avoit préferé un autre contre la parole qu'on m'avoit donnée. Elle me demanda quel état j'embrasserai après avoir renoncé au metier de la guerre, et je lui ai répondu que j'exercerai le metier d'avocat. Elle se mit à rire, et elle me dit que c'étoit trop tard. Je n'avois que vingt ans. Quand je me suis présenté à M. Guimard, je fus très bien reçu; mais ma surprise fut grande quand lui ayant demandé où demeuroit mon frere François, il me dit qu'il le tenoit dans le fort S. André la même où il m'avoit fait mettre avant l'arrivée de l'évêque de Mariorano. Dans ce fort, me dit il, il travaille pour le Major: il copie des batailles de Simonetti que le Major lui paye: ainsi il vit, et il devient bon peintre. — Mais il n'est pas aux arrets? — C'est comme s'il y étoit, car il n'est pas le maitre de sortir du fort. Le Major qui s'appelle Spiridion

est un bon ami de Razetta, qui n'a pas eu de difficulté à lui faire le plaisir d'avoir soin de votre frere.

Trouvant cela bizarre, et fatal que a Razetta dût être le bourreau de toute ma famille, je lui demande, si ma sœur étoit toujours chez lui, et il me dit qu'elle étoit allée à Treide pour demeurer avec sa mere.

Sortant de chez M. Guimani je vais à Fort S. Andre où je trouve mon frere le pinceau à la main et bonne contenance, ni content ni mecontent de son sort. Quel crime a-t-il commis, lui dis-je, pour être condamné à demeurer ici? — Demande cela au Major que voila.

Le Major entre, mon frere lui dit qui je suis, je lui fais la reverence, et je lui demande de quelle autorité il tenoit mon frere aux arrets. Il me repond qu'il n'avoit pas de comptes à me rendre. Je dis à mon frere de prendre son chapeau, et son manteau, et de venir dîner avec moi, et le Major se met à rire me disant que si la sentinelle le laissoit passer il pourroit y aller. Je dissimule alors, et je pars tout seul determiné à aller parler au Sage à l'ecriture.

Ce fut le Lendemain que je me suis presenté à son bureau, où j'ai trouvé mon chez Major Selodoro, qui étoit passé au fort de Chiozza. Je l'ai informé de la plainte que je voulois porter au Sage pour ce qui regardoit mon frere, et en même tems de ma resolution à me demettre de mon emploi au service. Il me répondit que d'abord que j'aurois obtenu l'agrement du Sage il me feroit rendre ma commission pour le même prix qu'elle m'avoit coutè. Le Sage arriva, et dans une demie Lieue tout fut fait. Il me promit son agrement à ma demission d'abord qu'il auroit reconnu pour capable la personne qui se presenteroit, et le Major Spiridion s'étant laissé voir dans ce moment là le Sage lui ordonna de laisser mon frere en liberté après lui avoir donné à ma presence une tres forte reprimande. Je suis allé le tirer de là

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

106 dans l'après dîner, et je l'ai conduit se loger avec moi à S. Luc en chambre garnie dans la rue du charbon.

Peu de jours après je reçus ma démission, et cet acquis, et j'ai dû quitter mon uniforme.

Devant penser à entreprendre quelque métier pour gagner de quoi vivre j'ai pensé à devenir joueur de profession ; mais la fortune n'approuva pas mon projet. En moins de huit jours je me suis trouvé sans le sou ; et pour lors j'ai pris le parti de devenir joueur de violon. Le docteur Rossi m'avoit assez appris pour aller racler dans l'orchestre d'un théâtre. J'ai demandé cet emploi à M. Guinard qui m'installa d'abord dans l'orchestre de son théâtre de S. Samuel, où gagnant un écu par jour, je pouvois suffire à moi-même. Me rendant justice je me suis abstenu moi-même de toutes les compagnies de bon ton, et de toutes les maisons que je fréquentois avant de me donner à ce vil métier. Je savois qu'on devoit m'appeller confrère ment, et je n'en rougissois. On devoit me mépriser ; mais je me consolois sachant que je n'étois pas méprisable. Me voyant réduit à cela après tant de beaux titres, j'en étois honteux, mais sur cela je me gardois le secret. Je me sentois humilié ; mais pas avili. N'ayant pas renoncé à la fortune, je croyois de pouvoir encore compter sur elle. Je savois qu'elle exerce son pouvoir sur tous les mortels sans les consulter pour voir qu'ils soyent jeunes ; et j'étois jeune.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

1746

DVII

Chap. VII

(Chap. VI de l'ouvrage)

BnF
MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Je devient un vrai garnement. Un grand bonheur me tira d'un état avilissant. Je devins seigneur riche.

à 1748 Après une éducation faite pour m'acheminer à un état honorable, et convenable à un jeune homme qui unissoit à un bon fond de littérature les heureuses qualités de l'esprit, et les accidentelles de la personne qui en imposent toujours et par tout, me voilà malgré cela, à l'age de vingt ans, devenu vil rejet d'un art sublime, dans lequel si on admire l'homme qui excelle, on méprise à juste titre le médiocre. Je me suis fait membre de l'orchestre d'un théatre, où je ne pouvois exiger ni estime, ni consideration, et où même je devois m'attendre aux rixes de ceux qui m'avoient connu docteur, puis ecclesiastique, puis militaire, et m'avoient accueilli, et fêté dans les belles, et nobles assemblées.

Tout cela m'étoit connu; mais le mepris, auquel je m'avois par peu maintenir indifferent, ne se laissoit pas voir. Je le defiois, parceque je savois qu'il n'étoit dû qu'à la lacheté, et je ne pouvois m'en reprocher aucune. Pour ce qui regardoit l'estime, je laissois dormir mon ambition. Contente de n'appartenir à personne, j'allois en avant sans m'embarasser de l'avenir. Obligé à devenir ecclesiastique, et dans l'impuissance de parvenir par un chemin different de celui de l'hypocrisie, je me savois mepris; et poursuivant dans le metier des armes j'avois dû avoir une ingratitude, dont je me connoissois peu susceptible. Il me semblait que l'état qu'on embrassoit devoit produire un gain suffisant aux besoins de la vie, et les appointements que j'avois reçu servant dans les troupes de la republique n'avoient pas pu me suffire, car mes besoins étoient, à cause de mon education plus grands que ceux d'un autre. En jouant du violon je gagnois assez pour pouvoir m'entretenir sans avoir besoin de personne. Heureux ceux qui peuvent se vanter de se suffire. Mon emploi n'étoit pas noble; mais je m'en moquois. En traitant tout de préjugé, j'ai pris en peu de tems toutes les habitudes de mes chers camarades. J'allois après le spectacle

au cabaret avec eux, d'où nous ne sortions qu'ivres pour aller pas-
ser la nuit dans des mauvais lieux. Lorsque nous les trouvions oc-
cupés, nous obligions les occupans à decamper, et nous fustions
du pauvre salaire que la loi leur assigne les malheureux qui s'é-
toient soumis à notre brutalité. Par ces violences nous nous expo-
sions souvent aux risques les plus evidens.

Nous passions souvent les nuits en parcourant les differens quar-
tiers de la ville inventant, et executant toutes les impertinen-
ces imaginables. Nous nous divertissions à delier des rivages de
maisons particulieres les gondoles, qui après allaient toutes
seules au gré du courant de l'eau d'un coté, ou de l'au-
tre du grand canal, nous faisant un sujet de joye des male-
dictions que les pauvres gondoliers devoient nous donner le matin se
trouvant par leur gondole là où ils les avoient attachées.

Nous allions souvent reveiller des sages femmes les forçant habil-
les, et sortir pour aller accoucher des femmes qui à leur arri-
vée les traitoient de folles. Nous en faisions de même vis à vis des
plus fameux medecins, dont nous troublions le repos pour les
faire aller chez des seigneurs que nous leur annoncions frappés
d'apoplexie; et nous faisions sortir de leur lit des prêtres pour
les faire aller recommander l'ame de personnes qui se portoient
bien, et que nous leur annoncions mourantes.

Par toutes les rues où nous passions nous coupions impito-
yablement toutes les cordes des sonnettes qui pendoient
aux portes des maisons; et lorsque par hazard nous trouvions
une porte ouverte par où on avoit oublié de la fermer,
nous montions les escaliers à tâton, et nous ouvrions
tous aux portes de leur appartement tous les domestiques
pour les avertir que la porte de la rue de leur maison
etoit ouverte. Après cela nous partions vite en laissant
la porte ouverte comme nous l'avions trouvée

Dans une nuit très sombre nous nous determinames
à abbattre une grande table de marbre qui étoit une espece

de monument. Cette table étoit placée presqu'au milieu de la place de S.t Ange. On disoit qu'au tems de la guerre que la République avoit soutenu contre la ligue de Cambrai, les commissaires payoient sur cette grande table l'argent aux recrues qui s'enroloient pour le service de S.t Marc.

Lorsque nous pouvions entrer dans les clochers, c'étoit pour nous un grand plaisir que celui d'alarmer toute la province par le tocsin qui annonçoit le feu, ou par l'autre de ces: par toutes les cordes des clochers. Quand nous allions de l'autre côté du canal, au lieu d'aller tous dans une gondole, cha: cun de nous en prenoit une, et lorsque nous descendions de l'autre côté nous nous savions pour nous faire suivre par les barcarols que nous n'avions pas payés.

Toute la ville se plaignoit de ces impertinences nocturnes, et nous nous moquions des perquisitions qu'on feroit pour de: couvrir les perturbateurs du repos public. Nous devions gar: der le secret avec grand soin, car si on nous eut découvert, on auroit pu s'armer à nous condamner pour quelque tems tous à la galere du conseil de dix, qui est vis à vis des deux grandes colonnes à la petite place de S. Marc.

Nous étions sept, et quelque fois huit, car comme j'avois beau: coup d'amitié pour mon frere François, je le mettois souvent de nos parties. Mais voila ce qui est arrivé pour que la peur mette un frein, et même une fin à nos folies.

Dans chacune des soixante et douze paroisses de la ville de Venise il y a un grand cabaret qu'on appelle magasin, où l'on vend du vin en detail, qui est vis à vis des deux nuit, et où l'on va boire à meilleur marché qu'aux autres cabarets de la ville, où l'on donne aussi à manger: On peut aussi manger au magasin, en faisant venir ce qu'on veut de la

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

boutique du charcutier qu'on trouve aussi par institution dans cha=
que paroisse ouverte presque toute la nuit. C'est un gargotier qui
apprete fort mal à manger; mais comme il donne tout à bon mar=
ché, cet etablissement est tres utile aux pauvres. Dans le magas=
zin même on ne voit jamais ni robbeine, ni des bourgeois à leur
aise, car on n'y voit pas la propreté. Ces lieux ne sont fre=
quentés que par le menu peuple. Il y a des petites chambres
ou il n'y a qu'une table entourée de traiteaux, au lieu de
chaises.

C'étoit en carnaval, minuit etoit sonné, nous étions
huit tous masqués rodant par la ville pensant tous à
nous faire honneur avec nos camarades par l'inven=
tion de quelque impertinence de nouvelle espece. Non
loin de quelque importance de nouvelle espece. Non
faillant par devant la maison de la paroisse appellée
la croix, il nous vient envie d'aller boire. Nous entrons,
nous rodons, et nous ne voyons personne que trois hommes paisible
dans une chambre qui buvoient avec une assez jolie femme. No=
tre chef, qui étoit un noble vénitien d'une famille Balbi nous dit
que l'operation seroit belle, et nouvelle d'enlever ces pauvres bu=
veurs separament de la femme pour nous servir après d'elle à tou=
te notre comodité. Il nous dit son projet en detail, nous l'aprou=
vons, il nous concerte, et bien couverts de nos masques nous en=
trons dans la chambre lui le premier, qui étant un mas=
que, sûr de n'être pas pour cela connu, il dit aux trois hommes
fort surpris ces paroles Sous peine de la vie, et par ordre des
chefs du conseil de dix venez d'abord avec nous, sans faire
le moindre bruit; et vous la bonne ne craignez rien. On
vous conduira chez vous. A peine ces paroles prononcées deux
de la bande prenent la femme qu'ils conduisent d'abord où
notre chef leur avoit dit d'aller nous attendre, et nous nous
emparons des trois hommes tous tremblant, qui pensent à
tout l'horreur qu'à nous veiller. Le garçon du magazin acourt

pour être payé, et notre chef le paye lui imposant silence pen=
jours sous peine de la vie. Nous conduisons ces trois hommes dans
un grand bateau : notre chef monte en poupe, ordonnant au ba=
telier de voguer à proue. Le batelier doit obéir sans savoir où
il ira ; la route dépend du prisonnier. Aucun de nous ne savoit où
notre chef alloit conduire ces pauvres diables.

Il prend le chemin pour sortir du canal, il sort, et il arrive
dans un quart d'heure à S. George où il fait descendre les trois
prisonniers, qui se trouvent heureux de se voir laissés là, car
il devoient craindre d'être assassinés. Après cela notre chef
se trouvant fatigué fait monter en poupe le batelier, et lui
ordonne de nous mettre à S. Geremie, où après l'avoir bien
payé il [illegible] dans son bateau.

De S. Geremie nous allames à la petite place du marché à
S. Marcuola, où mon frere avec un autre de notre bande
nous attendoient dans un coin arrêté par terre avec la jolie fem=
me qui pleuroit. Ne pleurez pas notre belle, dis notre
chef, car on ne vous fera pas de mal. Nous allons boire un
coup à Rialto, et après nous vous conduirons chez vous. — Où
est mon mari ? — Vous le verrez chez vous demain matin.

Consolée par cette réponse, et souriante comme un mouton,
elle vint avec nous à l'hotellerie des deux frères, où nous fimes
faire bon feu dans une chambre en haut, et où, après a=
près avoir fait porter à boire, et à manger, nous renvoya=
mes le valet. Pour lors nous ôtames nos masques, et nous
eumes l'entrevue devenir toute humaine à la vue de nos
figures, et à la façon de nos procedés. Après l'avoir bien
encouragée par des paroles, et des verres de vin il lui arriva
ce à quoi elle devoit s'attendre. Notre chef, comme de raison,
fut le premier à lui rendre ses devoirs amoureux après a=
voir vaincu avec beaucoup de politesse toute la répugnance
qu'elle avoit à lui être complaisante en présence de toute la

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

~~Allé~~
HR

borde. elle prit le bon parti d'en rire, et de se laisser faire.

Mais je l'ai vue surprise, lorsque je me suis presenté pour être le second: elle crut de devoir me marquer de la reconnoissance; et lorsqu'elle vit après moi le troisième elle ne douta plus de son heureuse destinée qui lui promettoit ~~toute la borde~~ tous les membres de la société. elle ne se trompa pas. Mon frere fut le seul qui fit semblant d'être malade. Il n'avoit point d'autre parti à prendre, car la loi qui existoit entre nous etoit irrevocable en ceci que chacun devoit faire ce qu'un autre feroit. [redacted]

Après ce bel exploit, nous nous rendîmes maicaret, nous payames l'hote, et nous conduisimes cette heureuse femme à S. Bb, où elle demeuroit, ne la laissant que lorsque nous la vimes ouvrir sa porte. Nous dumes rire tout de ce qu'elle nous remercia de la plus vraie, et de la meilleure foi du monde. Après cela nous nous debardames pour aller tous chez nous.

Ce ne fut que le surlendemain que cette aventure commença à faire du bruit. Le mari de cette jeune femme étoit un tireur comme les deux autres amis. Il s'unit à eux, et il presenta aux chefs du conseil de dix une plainte, dans laquelle il leur communiquoit le fait dans la pure vérité, dont l'atrocité etoit cependant divertie par une circonstance qui dut faire rire les trois juges, comme elle a fait rire toute la ville. L'ecriture disoit que les huit masques n'avoient d'aucune façon la femme. Les deux mauvais traité qui l'avoient enlevée l'avoient conduite dans la telle place, où une heure après les six autres etant arrivés, ils etoient allés aux epées où ils avoient passé une heure à boire. Il l'avoient après conduite chez elle, la priant d'excuser s'ils avoient voulu jouer un tour à son mari. Les trois tireurs n'avoient pas voulu partir de l'ile de St. George qu'à la pointe du jour, et le mari retournant chez lui avoit trouvé la femme dans son lit [illegible] dor-

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

mant profondement, qui à son reveil lui avoit conté tout
le fait dans la plus exacte verité le grand chagrin ou
etoit la femme. Elle ne se plaignoit que de la grande peur
qu'elle avoit eu, et sur cela elle demandoit justice, et punition
exemplaire. Tout étoit comique dans cette plainte, car le mari
disoit que les huit marques ne les auroient pas trouvés si fa-
cile si leur chef n'avoit pas prononcé le respectable nom du
Tribunal.

Cette plainte fit trois effets. Le premier fut de faire rire tou-
te la ville. Le second, de faire aller tous les oisifs à S. Job pour en-
tendre l'heroïne même à conter l'histoire. Le troisième de faire
sortir du tribunal une sentence qui mettoit cinq cent ducats à
celui qui decouvriroit les coupables, fut ce quelqu'un même d'en-
tre eux excepté le chef. Cette feuille nous auroit fait trembler,
si notre chef, qui seul étoit d'un caractere à pouvoir devenir de-
lateur, n'avoit été noble venitien. Cette qualité de notre
chef me rendoit sûr que quand même quelqu'un de nous
auroit été capable d'aller declarer le fait pour gagner
les cinq cent ducats, le tribunal n'auroit rien fait, puisqu'
il auroit été obligé de punir un patricien. Ce traitre ne se
trouva pas parmi nous, malgré que nous fussions tous pauvres.
Mais nous fumes epouvantés que nous devinmes tous sa-
ges, et nos conseils nocturnes finirent.

Trois ou quatre mois après, le chevalier Nicolas Tron, étant
inquisiteur d'état, m'etonna en me disant toute l'his-
toire de cette affaire, et me nommant un à un tous mes
camarades.

1746 A la moitié du printems de l'année suivante 1746 Monsieur Girolamo Cornaro
aîné de la maison Cornaro de la Reine epousa une fille
de la famille Lorango de S. Pol. Et je fus un des joueurs de
violon qui composoient un entre plusieurs Orkestres dans les bals qu'on

~~200~~
114 "Jonra pour trois jours consecutifs dans le palais Sonrzo a l'
occasion de ce mariage.

Le troisieme jour, vers la fin de la fete, une heure avant
jour, je laisse l'orchestre, pour aller chez moi et en descendant l'escalier, je re=
marque un senateur en robe rouge qui alloit monter dans
sa gondole. Je vois une lettre qui tombe pres de lui dans
le moment qu'il tiroit son mouchoir de sa poche. Je vais
ramasser la lettre, et rejoignant ce Seig.r seigneur dans le mo=
ment qu'il descendoit les degrés, je la lui remets ~~la lettre~~
Il me remercie; il me demande ou je demeure, je le lui
dis, il veut absolument me mettre chez moi, je accepte la
grace qu'il vouloit bien me faire, et je me mets sur la bon=
quette pres de lui. Trois minutes après, il me prie de lui
secouer le bras gauche: j'ai, me dit il, un engourdisse=
ment si fort qu'il me semble absolument de n'avoir pas
ce bras. Je le secoue de toute ma force, et je l'en=
tens me dire avec des mots mal articulés qu'il lui paroissoit de moins
perdre toute la jambe aussi; ~~Je remercie~~.

Mort en alarme, j'etire le rideau, je mets la tan=
tete, je regarde la figure, et je reste effraye d'obser=
vant la bouche qui s'etoit retirée vers son oreille gau=
che, et les yeux mouvans.

Je crie aux barcarols d'arreter, et de me chercher
pour qu'il
rendre pour aller chercher un chirurgien qui vienne
d'abord soigner S. Ex: qui venoit certainement d'etre
frappé d'apoplexie.

Je descends. C'etoit au pont de la rue Bernard, ou
j'avois donné trois ans avant ce tems la des coups de
baton à Rosetta. Je cours au caffé, on m'indique la

maison où demeuroit un chirurgien. Je frappe fort, je crie, on vient, on reveille l'homme, je le presse, je ne permets pas qu'il s'habille, il prend son etui, et il vient avec moi dans la gondole, où il saigne le moribond, et je déchire ma chemise pour lui faire un bandage.

Nous arrivons d'abord après chez lui à Ste Marine; on reveille les domestiques, on le tire hors de la gondole, on le porte au premier dans son appartement, on le déshabille, et on le met au lit presque mort. Je dis à un domestique d'aller vite chercher un medecin, il va, le medecin arrive, il le fait saigner de nouveau. Je me mets près de son lit, me croyant en devoir de ne plus m'en eloigner.

Une heure après, un patricien de ses amis arrive, puis j'en vois un autre, ils vont au desespoir, ils s'informent aux bonzes, qui leur disent que je pouvois les informer beaucoup mieux qu'eux. Ils m'interrogent, je leur dis tout ce que je savois, ils ne savent pas qui je suis, ils n'osent pas me le demander, et je ne leur dis rien. Le malade étoit là immobile, ne donnant autre signe de vie que par la respiration. On lui feroit des fomentations, et le [chirurgien] que l'on étoit allé chercher s'attendoit à la mort. Aucune ne reçoit pas des visites, les deux patriciens et moi étions les seuls qui ne s'eloignoient pas de lui. Je fais avec eux un petit dîner à mi-di sans sortir de la chambre. Vers le soir le plus âgé des deux patriciens me dit que s'il avoit des affaires je pouvois m'en aller, car ils resteroient eux mêmes toute la nuit près du malade couchant sur des matelats qu'ils feroient porter. Je leur reponds que je dormirois sur le même fauteuil où j'étois, puisque j'étois sûr que si je portois le malade mourroit, comme j'étois certain qu'il ne pouvoit pas mourir tandis que je resterois là. Je les voyois tous les deux étonnés de cette reponse s'entregarder.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

~~Acte~~
7
116

J'apprens d'eux mêmes en sortant que ce seigneur ainsi mourant
etoit M. de Brayadin frere unique du procurateur de ce nom.

Ce Monsieur de Brayadin etoit illustre dans Venise tant à cause
de son eloquence, et de ses talens en qualité d'homme d'etat, comme
a cause des galanteries qui l'avoient signalé dans sa Bruyante jeunesse.
Il avoit fait des folies pour des femmes qui en avoit faites aussi à
cause de lui; il avoit beaucoup joué, et perdu, et le procurateur
son frere etoit son plus cruel ennemi parcequ'il l'etoit mis dans
la tete qu'il avoit tenté de l'empoisonner. Il l'avoit accusé de ce
crime au conseil de dix, qui huit mois après l'avoit declaré innocent avec tout
les suffrages; mais le procurateur n'avoit pas pour cela changé
d'avis. Cet innocent opprimé par son injuste frere, qui lui usurpoit
la moitié de son revenu, vivoit cependant bien en aimable philo-
sophe dans le sein de l'amitié. Il avoit deux amis qui l'etoient ceux
que je voyois là: un etoit de la famille Dondolo, l'autre de celle
de Barbaro tous les deux Venetes, et aimables comme lui. Il
etoit beau, savant, facetieux, et du caractere le plus doux. Il
age qu'il avoit alors etoit celui de cinquante ans.

Le medecin qui s'etoit mis à l'entreprise de le guerir, qui s'ap-
pelloit Zeno s'imagina par un raisonnement tout particulier
de pouvoir lui faire recouvrer la santé moyennant une onction
de mercure sur la poitrine; et on le lui fit faire. L'effet rapide
de ce remede pris en bonne part par les deux amis m'epouvanta.
Cette rapidité paroissoit dans ce qu'en moins de vingt quatre heure le
malade se trouva tourmenté par une grande effervescence à la tête. Le
medecin dit qu'il savoit que l'onction devoit faire cet effet mais que le
cerveau sa force à la tete diminuiroit pour proceder dans les au-
tres parties du corps qui avoient besoin d'etre vivifiées par l'art, et
par l'equilibre de la circulation des fluides.

A minuit M. de Brayadin etoit tout en feu, et dans une agita-
tion mortelle: je me leve, et je le vois avec des yeux mourans pouvant
à peine respirer. Je fais lever de leurs matelats les deux amis, leur di-
sant qu'il falloit delivrer le patient de ce qui alloit le faire mourir. Sans
attendre alors leur reponse, je lui decouvre la poitrine, je lui leve l'em-
platre, je le lave en suite avec de l'eau tiede, et le voila en trois, ou
quatre minutes soulagé, tranquille, et en proye du plus doux sommeil. Nous
nous reconchames

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Le medecin vient de tres grand matin, et se rejouit en voyant son malade en bon etat. Monsieur Dandolo lui dit ce qu'on avoit fait, et en consequence de quoi le malade lui paroissoit moins mal. Le medecin se plaint de la liberté qu'on a prise, et demande qui étoit celui qui avoit detruit sa cure. M. de Brayadin lui dit que celui qui l'avoit delivré du Mercure qui alloit le tuer etoit un medecin qui en savoit plus que lui; et en disant cela il lui montre ma personne.

Je ne sais pas le quel de nous deux fut pour lors le plus surpris, si le medecin de voir un jeune homme qu'il n'avoit jamais vu qui lui annonce pour plus savant que lui, ou moi qui ne savois pas de l'être. Je me tenois dans une modeste silence gene par l'envie de rire que je retenois, tandis que le medecin me regardoit, et me prenoit avec raison pour un hardi charlatan qui avoit osé le supplanter. Il dit froidement au malade qu'il me cedoit donc sa place, et il fut pris au mot. Il part: et me voila devenu le medecin d'un des plus illustres membres du Senat de Venise. Dans le fond j'en fus enchanté. J'ai alors dit au malade qu'il ne falloit que du regime, et que la nature feroit tout le reste dans la belle saison à la quelle nous nous acheminions.

Le medecin Zorzo congedié fut conter cette histoire par toute la ville, et comme le malade se portoit tous les jours mieux, un de ses pareils qui vint lui faire une visite lui dit que tout le monde s'etonnoit qu'il eut choisi pour son medecin un violon de l'orkestre d'un theatre. M. de Brayadin lui repondit en riant qu'un joueur de violon pouvoit en savoir plus que tous les medecins de Venise.

Le seigneur m'ecoutoit comme un oracle. Ses deux amis étoient pres me pretoient la même attention. Cette subordination m'ayant augmenté le courage, je parlois en physicien, je dogmatisois, et je citois des auteurs que je n'avois jamais lus. Monsieur de Brayadin, qui avoit la foiblesse de donner dans les sciences abstraites, me dit un jour que pour un jeune homme il me trouvoit trop savant, et que je devois par consequent poser quelque chose de surnaturel. Il me pria de lui dire la verité.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Ce fut dans ce moment là que pour ne pas choquer sa vanité Lui dirait qu'il se trompoit, j'ai pris l'étrange expedient de Lui faire en presence de ses deux amis la fausse et folle confidence que je possedois un calcul numerique par le quel moyennant une question que j'ecrivois, et que je chargeois en nombres, je recevois egalement en nombres une reponse qui m'instruisoit de tout ce que je voulois savoir, et dont personne au monde n'auroit pu m'informer. Monsieur de Brayadin dit que c'étoit la clavicule de Salomon, que le vulgaire appellait cabale. Il me demanda de qui j'avois appris cette science, et m'entendant Lui repondre que celui qui me l'avoit apprise etoit un Hermite qui demeuroit sur la montagne de Carpegna dans le tems que j'etois aux arrets à l'armée d'Espagne, il me dit que l'hermite n'avoit lié au calcul une intelligence invisible, car les nombres ne pouvoient par avoir la faculté de raisonner. Vous n'avez, me dit il, un tresor, et il ne tient qu'à toi d'en tirer le plus grand parti. Je Lui ai dit, que je ne savois pas par quel chemin je pourois en tirer ce grand parti d'autant plus que les reponses que mon calcul me donnoit etant obscures, je m'en étois degouté tellement depuis quelque tems que je ne ferois des question presque jamais. Il ait cependant vrai, Lui ajoutai-je, que si je n'avois pas fait ma pyramide il y a trois semaines je n'aurois pas eu le bonheur de connoître V. Ex.:

— Comment cela? — Ayant demandé à mon oracle le second jour des fetes dans la maison Soranzo, si je rencontrerai quelqu'un à ce bal que je n'aurois pas voulu rencontrer, il me repondit que je devois quitter la fete à dix heures precises. C'étoit une heure avant jour. J'ai obéi, et j'ai rencontré V. E.

M. de Brayadin egalement que ses deux amis restèrent comme petrifiés. Monsieur Dandolo me pria alors de repondre à une

question qu'il alloit me faire lui même, et dont l'interpretation n'appar=
tiendroit qu'à lui, la chose n'étoit convenue que de lui. Il écrit la question,
il me la donne, je la lis, je ne comprens rien à la chose, rien à la ma=
tiere, mais cela ne fait rien, il faut que je reponde. Si la demande m'est
obscure au point que je ne pusse rien comprendre, je devois ne rien comprendre
non plus dans la reponse. Je repons donc en chiffres ordinaires quatre
vers, dont lui seul pouvoit etre l'interprete, me montrant fort indiffe=
rant sur l'interpretation. M. Dandolo les lit, les relit, il se montre sur=
pris, il entend tout, c'est divin, c'est unique, c'est un tresor du ciel.
Les nombres ne sont que le vehicule, dit-il, mais la reponse ne peut être
que d'une intelligence immortelle. Après M. Dandolo, M. Barbaro,
et M. de Brayadin aussi font des questions sur toutes les matieres mes
reponses leur paroissent toutes divines, je leur fais compliment, et je
me felicite de posseder une chose, dont je n'avois par fait de cas jusqu'
à ce moment là, mais dont j'en ferois dans la suite voyant que je pou=
vois par là me rendre utile à Leurs Excellences.

Ils me demanderent alors tous les trois d'accord en combien de tems
je pourois leur apprendre la reste de ce calcul. Je leur ai repondu que ç
étoit l'affaire de fort peu de tems, et que je m'y prêterois malgré que l'her=
mite m'eut dit que si je l'apprenois à quelqu'un avant que je fusse parvenu
à l'age de cinquante ans je mourois de mort subite trois jours après. Je
ne crois pas, leur dis-je, à cette menace. M. de Brayadin alors me dit d'
un ton très serieux que je devois y croire, et aucun des trois depuis ce mo=
ment là ne s'est plus avisé de me prier de leur apprendre à faire la
cabale. Ils penserent que d'abord qu'ils pourroient s'attacher à eux
c'étoit egal comme s'ils la possedoient eux mêmes. De cette façon je
suis devenu le Hierophante de ces trois hommes tres Lonnêtes, et ai=
mables au possible, mais non pas sages puisqu'ils donnoient tous les
trois dans ce qu'on appelle les chimeres des sciences: ils croyoient pos=
sible le moralement impossible. Ils se croyoient en possession, m'ayant
à leur ordre, de la pierre philosophale, de la medecine universelle, du co=
que avec les esprits elementaires, et toutes les intelligences celestes, et
du secret de tous les cabinets de l'Europe. Ils croyoient aussi à la
magie leur donnant le nom specieux de physique occulte.

Après s'être assurés de la divinité de ma cabale par des ques=
tions sur du passé, ils s'établirent de se la rendre utile la consultant tou=
jours sur le present, et sur le futur, et il ne m'étoit pas difficile de deviner
puisque je ne donnois jamais de reponse qui n'eut deux sens, dont l'un

cependant, qui n'étoit connu que de moi, ne se laissoit appercevoir qu'après l'evenement. Ma cabale n'avoit jamais fort. J'ai alors connu combien il avoit été facile aux anciens maîtres du paganisme d'en imposer à l'univers ignorant, et credule. Mais ce qui m'a toujours étonné fut que les saints peres chretiens, qui n'étoient pas simples, et ignorans comme nos ecclesiastes, croyant de ne pouvoir pas nier la divinité des oracles, les avoient attribués au diable. Ils n'avoient pas pensé ainsi, s'ils avoient su faire la cabale. Mes trois amis ressembloient aux saints peres: voyant la divinité de mes reponses, et n'étant pas assez mechans pour me croire un diable, ils croyoient mon oracle animé par un ange.

Ces trois seigneurs étoient non seulement chretiens tres fideles à leur religion; mais devots, et scrupuleux: ils étoient tous les trois celibataires, et tous les trois devenus ennemis irreconciliables de femmes après y avoir renoncé. C'étoit selon eux la condition principale que les esprits elementaires exigeoient de tous ceux qui vouloient avoir un commerce avec eux. L'un excluoit l'autre.

Ce qui me parut fort singulier au commencement de ma connoissance avec ces trois fanatiques fut qu'ils avoient foncierement ce qu'on appelle de l'esprit. Mais l'esprit preoccupé raisonne mal, et il y a pis de raisonner bien. Souvent en moi même les entendant parler des mysteres de notre religion en se moquant de ceux qui étoient bornés dans leurs facultés intellectuelles au point de trouver ces mêmes mysteres incomprehensibles. L'incarnation du verbe étoit une petite bagatelle pour Dieu; et la resurrection étoit si peu de chose qu'elle ne leur paroissoit pas prodigieuse, car la chair étant l'accessoire, et Dieu ne pouvant pas etre mort, N. S. devoit naturellement ressusciter. Pour ce qui regarde l'Eucaristie, la presence reelle, la transubstantiation (preuves concernés) de plus étoient pour eux tout ce qu'il y avoit de plus evident. Ils alloient tous les huit jours à confesse sans être nullement embarrassés vis à vis de leurs confesseurs, dont ils plaignoient l'ignorance. Ils ne se croyoient obligés de leur rendre compte que de ce

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

qu'ils croyoient être un peché; et encore ils raisonnoient très juste.
Avec ces trois originaux respectables par leur probité, par leur naissance
par leur credit, et par leur age je me plaisois infiniment, malgré qu'
inexcusable de savoir ils me tinrent souvent occupé huit à dix heures
par jour enfermé tous les quatre, et inaccessible à tout le monde.
Je leur ai rendus mes amis intimes leur contant l'histoire de tout ce
qui m'étoit arrivé jusqu'alors dans ma vie; et assez sincèrement
quoique non pas avec toutes les circonstances comme je viens
de l'écrire pour ne pas leur faire faire des pechés mortels.
Je sais que je les ai trompés, et que par conséquent je n'en
ai pas agi avec eux en honnête homme dans toute la signifi-
cation du terme; mais si mon Lecteur a l'esprit du monde je
le prie de faire quelques reflexions avant de me refuser indigne
de son indulgence.

Ayant Voulant avoir une morale bien pure, j'aurois dû, me
dit on, ou ne point me lier avec eux ou les desabuser. Les
desabuser, non, je reponds, car je ne me croyois pas assez fort
pour y reussir. Je les aurois fait rire; ils m'auroient traité
d'ignorant, et ils m'auroient donné congé. Il ne m'étoit
pas payé pour cela, et je n'avois aucune mission pour me
exiger en apotre. Pour ce qui regarde la resolution heroique que
j'aurois pu prendre de les laisser là d'abord que je les aie connus
visionnaires; je repondrai que pour la prendre j'aurois eu be-
soin d'une morale faite pour un misantrope, ennemi de
l'homme, de la nature, de la politesse, et de soi meme. En
qualité de jeune homme qui avoit besoin de bien vivre, et
de jouir des plaisirs que la constitution de l'age exige, auroi-
je dû risquer de laisser mourir Mr de Bragadin, et aurois-je
dû avoir la barbarie de laisser exposés ces trois honnêtes person-
nes aux tromperies de quelque fripon mal honête qui auroit pu
s'introduire dans leur société, et les mener en leur faisant en-
treprendre l'operation chimerique du grand oeuvre? Outre
cela un amour propre invincible m'empechoit de me declarer in-
digne de leur amitié par mon ignorance, ou par mon orgueil, ou
par mon impolitesse, dont je leur aurois donné des marques

evidentes en mepprisant leur société.

J'ai pris le parti le plus beau, le plus noble, le seul naturel. Celui de me mettre en état de ne plus manquer de mon nécessaire: et de ce nécessaire personne ne pouvait être le juge plus que moi. Avec l'assistance de ces trois personnages je devenois homme qui devoit avoir dans sa même patrie de la considération, et du crédit. Outre cela je devois avoir un plaisir très flatteur à devenir le sujet des discours, et des speculations de ceux qui dans leur oisiveté veulent deviner les causes de tous les phenomenes moraux qu'ils voyent. On ne pouvoit pas comprendre à Venise comment ma liaison pouvoit exister avec trois hommes de ce caractere, aux tous ciel, et mis tout monde: aux Frères servans en leurs mœurs; moi adonné au plus grand libertinage.

Au commencement de l'été M. de Bragadin se trouva en état de reparoître au senat. Voici le discours qu'il me tint la veille du jour dans le quel il sortit pour la première fois.

Quiconque tu sois, je te dois la vie. Tes protecteurs qui voulurent te faire prêtre, docteur, avocat, soldat, virtuose, joueur de violons ne furent que des sots qui ne te connurent pas. Dieu ordonna à ton ange de te conduire entre mes mains. Je t'ai connu: tu veux être mon fils, tu n'as qu'à me reconnoître pour pere, et dorenavant dans ma maison je te traiterai comme tel jusqu'à ma mort. Ton appartement est prêt, fais y porter tes hardes, tu auras un domestique, et ta gondole payée, notre table, et dix ecquins par mois. A ton age je ne recevois pas de mon pere une plus grosse pension. Il n'est pas nécessaire que tu t'occupes de l'avenir; pense à t'amuser, et prens moi pour ton conseil dans tout ce qui peut t'arriver, ou que tu veux entreprendre, et tu me trouveras toujours ton bon ami.

Je me mis d'abord à ses pieds pour l'assurer de ma reconnoissance, et pour lui donner le doux nom de pere. Je lui ai juré obéissance en qualité de fils. Les deux autres amis qui demeuroient dans le palais m'embrasserent, et nous nous jurames une fraternité éternelle.

C'est, mon cher Lecteur, toute l'histoire de ma metamorphose, et l'heureuse époque qui me fit sortir du vil metier de joueur de violon à celui de seigneur

DW II

1746

Chap. VIII

(Chap. VII de l'originale)

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Chapitre VII

1746 Vie dereglée. Zavoiski, Rinaldi, l'Abadie. La jeune comtesse D. Steffani capucin. Ancilla. La Ramon. Je monte dans une gondole à S.t Job pour aller à Mestre.

La même fortune, qui se plut à me donner un essai de son despotisme me rendant heureux par un chemin tout à fait inconnu à la sagesse, n'eut pas le pouvoir de me faire embrasser un système fait pour me mettre en état de n'avoir plus besoin de personne dans ma vie à venir. J'ai commencé à vivre en moi indépendant de tout ce qui pouvoit mettre des bornes à mes inclinations. D'abord que je respectoi les loix il me sembloit de pouvoir mepriser les préjugés. Je croyoi de pouvoir vivre parfaitement libre dans un pays sujet à un gouvernement arbitraire. Je me serois trompé quand même la Torture m'auroit fait devenir membre du gouvernement. La republique de Venise, connoissant que son premier devoir est celui de se conserver, se trouve elle même esclave de l'immense raison d'état. Elle doit dans l'occasion sacrifier tout à ce devoir vis à vis duquel les loix mêmes cessent d'être inviolables. Mais quitons cette matiere desormais trop connue. Tout le genre humain sait que la vraie liberté n'existe ni ne peut exister nulle part. Je n'ai tout ce que pour donner au Lecteur une idée de ma conduite dans ma patrie, où j'ai commencé cette même année à Gotter un sentier qui devoit finir à une prison d'état impenetrable, precisement parce qu'inconstitutionnelle. Adolescent, pauvre par la nature d'un exterieur

ignorant, joueur determiné, grand parleur toujours tranchant, point modeste, intrepide, courant les jolies femmes, supplantant de rivaux, ne connoissant pour bonne que la compagnie qui m'amusoit je ne pouvois être que haï. Etant prêt à payer de ma personne je me croyois tout permis, car l'abus qui me seroit me paroissoit fait pour être bravé.

Cette conduite de ma part ne pouvoit que deplaire aux trois juges dont j'étois devenu l'oracle; mais ils n'osoient me rien dire. M. de Bragadin me disoit en riant que je mettois devant les yeux la folle vie qu'il menoit quand il avoit mon age; mais que je devois me disposer et en payer les amendes, et à me voir puni comme lui quand je me trouverois parvenu au sien. Sans marquer au vieillard que je lui devois, je tournois en plaisanterie ses redoutables propheties, et j'allois mon train. Mais voici le premier essai qu'il me donna de son caractere la troisieme ou quatrieme semaine de notre connoissance.

J'ai connu au casin de madame Averoldo, femme d'esprit, et aimable en dépit de ses soixante ans, un gentilhomme polonois fort jeune appellé Gaëtan Zavoiski. Il attendoit de l'argent de son pays, et en attendant les femmes venitiennes lui en fournissoient en chantées pour sa jolie figure, et par ses manieres polonaises. Nous devinmes bons amis: je lui ai ouvert ma bourse; et il m'ouvrit plus amplement la sienne vingt ans après à Munick. C'étoit un honnete homme qui n'avoit qu'une petite dose d'esprit; mais suffisante à son bien être. Il mourut il y a cinq à six ans à Dresde ministre de l'electeur de Treves. Je parlerai de lui à sa place.

Cet aimable garçon que tout le monde aimoit, et qu'on croyoit esprit fort parcequ'on le voyoit avec M. Angelo Querini, et M. Lunardo Venier me presenta dans un jardin de la Zuecca à une belle comtesse etrangere qui me plut. Nous allames le même

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

1746 soir chez elle à La Lozande du Chatelet, où après m'avoir pre-
senté son mari comte Rinaldi elle nous engagea à rester à
souper. Le mari fit une banque de Pharaon où pontant de
moitié avec madame j'ai gagné une cinquantaine de ceguins.
Charmé d'avoir fait cette belle connoissance, je fus la voir le
lendemain matin tout seul; son mari après m'avoir demandé excuse
si elle étoit encore au lit me fit entrer. Elle eut l'air dans
le tête à tête de me faire espérer tout ne m'accordant rien,
et quand elle me vit partir, elle m'invita à souper. J'y fus, j'ai
gagné, comme la veille, toujours de moitié avec elle, et je
suis retourné chez moi amoureux. Je croyois qu'elle se-
roit bonne le lendemain matin; mais quand j'y fus on me
dit qu'elle étoit sortie. J'y suis retourné le soir, et après m'
avoir fait des excuses nous jouames, et j'ai perdu tout l'or-
gent que j'avois toujours de moitié avec elle.

Après souper les étrangers partirent, et je suis resté là seul
avec Zanowitki parceque le comte Rinaldi voulut me don-
ner la revanche. J'ai joué sur ma parole, et il me fit bas les
carter quand il trouva que je lui devois cinq cent
ceguins. Je suis retourné chez moi fort triste. L'honneur
m'obligeoit à payer ma dette le lendemain, et je n'avois
pas le sou. L'amour augmentoit mon desespoir; je me vo-
yois dans le moment de faire la figure d'un miserable gueux.
L'état de mon ame peint sur ma physionomie n'è-
chappa pas à M. de Bragadin le lendemain. Il me sonda,
et il m'encouragea si bien que je lui ai conté toute l'histoire:
je l'ai finie par lui dire que je me voyois deshonoré, et que
j'en mourois. Il me consola me disant qu'il m'acquitteroit de
ma dette dans le même jour si je voulois lui promettre de
ne plus jouer sur ma parole. Je lui en ai fait serment, je lui ai

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Laissé la moitié, et je suis allé me promener très content. J'étois sûr que cet homme divin me donneroit cinq cent sequins dans l'après dîner, et je me complaisois de l'honneur que mon exactitude me feroit vis à vis de la Dame, qui ne differeroit plus à m'accorder ses faveurs. C'étoit la seule raison qui m'empechoit de regretter la somme; mais très penetré par la grande generosité de mon cher maître je me trouvois parfaitement determiné à ne plus jouer sur ma parole.

J'ai dîné fort gayement avec lui, et les deux autres amis sans jamais parler de l'affaire. Un moment après nous être levés de table, un homme vint remettre à M. de Bragadin une lettre, et un paquet. Il lut la lettre: c'est bon: l'homme partit; et il me dit d'aller avec lui dans la chambre. Voilà, me dit il, un paquet qui t'appartient: je l'ouvre, et je trouve trente à quarante sequins. Me voyant surpris, il dit, et il me donne à lire la lettre » J'assure m. de Casanova » que notre jeu de la nuit passée sur sa parole ne fut qu'un ba: » dinage: il ne me doit rien. Ma femme lui envoye la moitié » de l'or qu'il a perdu comptant. Le comte Rinaldi

Je regarde M. de Bragadin qui se pamoit de rire voyant mon étonnement. Je comprens tout. Je le remercie. Je l'embrasse; et je lui promets d'être plus sage à l'avenir. Mon ame se dessille; je me trouve guéri de l'amour, et je devien honteux d'avoir été la dupe du mari, et de la femme. Ce soir, me dit ce savant homme: dîne, tu souperas fort gayement avec la charmante comtesse — Ce soir je souperai avec vous. Vous m'avez donné une leçon en grand maître — La premiere fois que tu perdras sur ta parole tu feras fort bien, il ne te pagera pas — Je me deshonorerai — N'importe. Plus tu te hâteras à te deshonorer, plus tu gagneras, car tu seras obligé à te deshonorer quand tu te trouveras dans l'impos:

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

sibilité positive de payer. Il vaut donc mieux ne pas attendre ce fatal moment immanquable — Mais il vaut encore mieux l'éviter ne jouant plus qu'argent comptant — Sûrement, car tu sauveras l'honneur, et l'argent; mais puisque tu aimes le jeu de hazard, je te conseille de ne jamais ponter. Maille. Tu auras de l'avantage — Petit — Petit tant que tu voudras; mais tu l'auras. Le ponte est fou: Le banquier sonne. Je gage, dit il, que vous ne devinez pas. Le ponte sonne. Je gage que je devine. Qui est le fou? — Le ponte — Au nom de Dieu. Sois donc sage. Et s'il t'arrive de ponter, et de commencer par gagner, sache que tu n'as qu'un tort si tu finis par perdre — Comment tort? La fortune change — Quitte d'abord que tu la vois changer quand tu ne gagnerois qu'un obole. Tu auras toujours gagné.

J'avois lu Platon, et je m'étonnois d'avoir trouvé un homme qui raisonnoit comme Socrate.

Le Lendemain Zavoriki vint me voir de très bonne heure pour me dire qu'on m'avoit attendu à souper, et qu'on avoit fait l'éloge de l'exactitude avec laquelle j'avois payé la somme perdue. J'ai laissé qu'il le croye, et je n'ai plus vu le comte, et la comtesse que seize ans après à Milan. Zavoriki m'a su de ma propre bouche toute cette histoire que quarante ans après à Carlsbath. Je l'ai trouvé sourd.

Trois ou quatre semaines après ce trait, M. de Bragadin me donna un second echantillon de son caractere encore plus fort. Zavoriki m'avoit fait connoitre un françois nommé l'Abbadie, qui demandoit au gouvernement la place d'inspecteur de toutes les troupes de terre de la republique. Son election appartenoit au Senat. Je l'ai presenté à mon

maitre qui lui promit son suffrage ; mais voila ce qui est
arrivé pour l'empecher de tenir sa parole. — Je l'ai prié de me les donner
Ayant besoin de cent ecus pour payer des dettes, [illegible] :
il me demanda pourquoi je ne demandois ce plaisir à M. de l'Abadie — Je
n'osevois — Ose : je suis sûr qu'il te le prêtera — Je en fis :
Je fort ; mais j'essayerai.

Je vais le voir le lendemain, et après un court preambule
pour la
allez poli je lui demande, en effet ; et allez poliment aussi il
s'excuse me disant tout ce qu'on dit quand on ne veut, ou on
ne peut pas faire des plaisirs de cette espece. J'avois ri :
vois rendre
rie, je les quitte, et je compte à mon bienfaisant ra :
tion de l'inutilité de ma demarche. Il sourit, et il me dit
que ce françois marquoit d'esprit.

1746 C'étoit precisement dans ce jour là que le decret pour le
faire inspecteur des armées venitiennes devoit être porté au
Senat. Je vais à mes habitudes ordinaires, je rentre à mi :
nuit, et ayant vu que M. de Brayadin n'étoit pas encore
rentré, je vais me coucher. Le lendemain je vais lui donner
le bon jour, et je lui dis que j'allois faire mon compliment
au nouvel inspecteur. Il me repond de m'épargner cette peine,
puisque le senat avoit refeté la proposition — Comment cela ?
Il y a trois jours qu'il étoit sûr du contraire — Il me le trou :
me
voit pas, car le decret auroit été approuvé si je n'eusse parlé :
mené à parler contre. J'ai demontré au senat qu'une bonne
politique ne nous permettoit pas de donner cet emploi à un
etranger — J'en fus surpris, car votre Ex : ne pensoit pas ainsi
avant hyer — Je ne le connoissois pas bien. Je me suis apperçu
hyer que cet homme n'avoit pas assez de tête pour l'emploi qui

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

il demandoit. Sçut il posseder un bon jugement, et de 130 119
refuser cent ecquins. Ce refus lui a fait perdre un revenu de trois
mille ecus qu'il auroit actuellement.

Je sors, et je rencontre Zanovitki avec l'Abadie qui étoit furieux. Si vous m'aviez averti, me dit il, que les cent ecquins servoient à faire faire M. de Bragadin j'aurois trouvé le moyen de vous les faire toucher — Ayant la tete d'un inspecteur vous l'auriez deviné.

Cet homme me fut utile contant ce fait à tout le monde. Ceux qui eurent besoin dans la suite du suffrage de ce seigneur apprirent le chemin de se le procurer. J'ai payé toutes mes dettes.

Mon frere Jean vint dans ce tems là à Venise avec l'exjuif Guarienti grand connoisseur en tableaux, qui voyageoit aux frais du roi de Pologne electeur de Saxe. C'étoit lui qui lui avoit procuré l'acquisition de la galerie du Duc de Modene pour $\frac{m}{100}$ ecquins. Il allerent à Rome ensemble, ou mon frere resta à l'école du celebre Mengs. Je parlerai de lui dans quatorze ans d'ici. Je dois actuellement en fidele Historien la narration d'un evenement, dont dependit le bonheur d'une des plus aimables femmes de l'Italie, qui seroit devenue malheureuse si j'avois été sage.

1746 Au commencement du mois d'Octobre, les theatres etant ouverts, je sortois en masque de la poste de Rome allant mon chemin, quand j'ai vu une figure de fille, ayant la tête enveloppée dans le capuchon de son mantelet sortir de la carrosse lorsque courriere de Ferrare qui etoit arrivée dans le même moment. La voyant seule, et observant sa demarche incertaine, je me sens poussé par une force occulte à l'approcher, et à lui

offrir mes services, si elle étoit dans le cas d'en avoir besoin. Elle me repond d'une voix tintde qu'elle auroit besoin d'une information. Je lui dis que le quai sur le quel nous étions n'étoit pas un endroit convenable pour s'y arrêter. Je ~~voulois la persuader~~ l'incitte à entrer avec moi dans une Malvoisie où elle pourroit me parler en liberté. Elle hesite, j'insiste, et elle se rend. La magazin étoit à vingt pas de là; nous y entrons, et nous voila seuls assis l'un devant l'autre. Je me dépouille, et la politesse l'oblige à ouvrir son capuçon. Une ample coiffe qui lui couvre toute la tête ne me laissa voir que ses yeux, son nez, sa bouche, et son menton; mais il ne me faut pas d'avantage pour distinguer avec evidence jeunesse, beauté, tristesse, noblesse, et candeur. Cette puissante lettre de recommandation m'interesse au supreme degré. Après avoir essuyé quelques larmes, elle me dit qu'elle étoit fille de condition, et qu'elle s'étoit echappée de la maison paternelle toute seule pour rejoindre un venitien qui l'ayant se-duite, et trompée l'avoit rendue malheureuse — Vous espérez donc de le rappeller à son devoir. J'imagine qu'il vous a promis sa main — Il m'a donné sa foi par écrit. La grace que je vous demande est de me conduire chez lui, de me laisser là, et d'être discret. — Compter, madame, sur les sentimens d'un homme d'honneur. Je le suis, et je m'interesse deja à tout ce qui vous regarde. Qui est cet homme? — Helas! Je me livre à ma destinée.

Disant ces paroles, elle tire de son sein un papier, et elle me le donne à lire. Je vois une écriture de Zanetto Steffani, dont je connoissois la main, de tres fraiche date. Il promettoit à la demoiselle comtesse A.S. de l'epouser à Venise dans l'huitaine. Je la lui rens, je lui dis que je le connoissois tres bien, qu'il étoit du corps de la chancellerie, grand libertin, qui sera riche à la mort de sa mere, mais dans ce moment là tres decrié, et chargé de dettes — Conduisez moi chez lui — Je ferai tout ce que vous m'ordonnerez; mais

ecouter moi, et ayez en moi toute la confiance. Je vous conseille de
ne pas aller chez lui. S'il vous a déjà manqué vous ne pouvez
pas vous attendre à un gracieux accueil supposant que vous le
trouviez; et s'il n'est pas chez lui vous ne pouvez vous attendre
qu'à être maltraitée par la mere, il vous vous faites connoître.
Fiez vous à moi; et croyez que c'est Dieu qui m'a envoyé à votre
secours. Je vous promets que par plus tard que demain vous sau=
rez, si Steffani est à Venise, ce qu'il pense faire de vous, et ce qu'
on pourra l'obliger à faire. Avant cette demarche vous ne devez
ni
pas lui faire savoir que vous êtes à Venise, ni le lieu où vous êtes
— Où irai-je cette nuit? — Dans un endroit non suspect —
Chez vous, il vous êtes marié — Je suis garçon.
Je me détermine à la conduire chez une veuve, dont je connoissois
les mœurs, qui avoit deux chambres meublées, et qui demeuroit
dans une rue sans issue. Elle se laisse persuader, et elle monte
avec moi dans une gondole. J'ordonne au gondolier de me met=
tre là où je voulois aller. Elle me dit chemin faisant qu'il y avoit
un mois que Steffani s'étoit arraché dans sa patrie pour faire sa=
conquête; qu'il étoit caché, et que dans le même jour
il l'avoit connue dans une maison où elle étoit allée avec sa
mere pour complimenter une nouvelle mariée. Ce fut dans
ce jour là me dit elle, que j'eus le malheur de lui inspirer
de l'amour. Il ne pensa plus à partir. Il resta
à Ce quatre semaines ne sortant jamais pendant le jour de
son auberge, et passant toutes les nuits dans la rue sous ma
fenêtre d'où je lui parlois. Me disant toujours qu'il m'aimoit
et que ses intentions étoient pures, je lui disois de se faire
connoître à mes parens, et de me demander en mariage;
mais il me alleguoit des raisons bonnes, ou mauvaises, que j'en=

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

roient à me demontrer que je ne pouvois le rendre heureux qu'ayant
dans lui une confiance sans bornes. Je devois me decider à sor-
tir avec lui à l'insu de tout le monde: mon honneur me disoit il
n'en souffriroit pas, puisque trois jours après mon evasion toute
la ville sauroit que j'étois sa femme, et il me promettoit de
m'y reconduire publiquement. Helas! l'amour m'a aveu-
glée; je lui ai cru, j'y ai consenti. Il me donna l'écriture
que vous avez vu, et dans la nuit suivante, je lui ai permis
d'entrer dans ma chambre par la fenêtre même d'où je
lui parlois. J'ai consenti à un crime qui trois jours après
devoit être effacé. Il me laissa m'assurant que dans la
nuit suivante il viendroit sous la même fenetre pour me
recevoir entre ses bras. C'est il semblable que j'en dou-
taisse après la grande faute que j'avois commise. J'ai fait
mon paquet, et je l'ai attendu; mais en vain. Le lendemain
j'ai su que le monstre étoit parti dans sa voiture avec son
domestique une heure après que sortant par ma fenêtre
il me renouvella l'assurance qu'il viendroit m'enlever à
minuit. Imaginez vous mon desespoir. J'ai pris le parti qu'il
me suggera. Il ne pouvoit être que mauvais. J'ai quitté toute
seule une heure avant minuit ma maison achevant ainsi de
me deshonorer; mais determinée à mourir, si le cruel vain-
sent de ce que je possedois de plus cher, et que je me sentois sûre
de trouver ici, ne m'eut tenu sa parole. J'ai marché à pied
toute la nuit, et presque tout le jour suivant sans prendre
la moindre nourriture qu'un quart d'heure avant de mon-
ter dans la barque commune, qui me transporta ici en vingt-
quatre heures. Cinq hommes, et deux femmes qui étoient
dans la barque n'ont ni vu ma figure, ni entendu le son de ma
voix. Je me suis tenue toujours assise, toujours assoupie, et

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

et Renaut toujours entre mes mains ce livre de prieres.
On m'a laissée tranquille. Personne ne m'a jamais parlé, et j'en
ai remercié Dieu. A peine descendue sur le quai, vous ne m'a-
vez pas laissé le temps de penser comment je me mettrai sur le
chemin qui devoit me conduire à la maison de Steffani à S.
Samuel dans la rue Gavroni. Figurez vous l'effet qui dut faire
en moi la presence d'un homme masqué qui, comme s'il m'
avoit attendu là, et s'il eut été informé de ma détresse, me
dit de me servir de lui s'il me falloit quelque chose. Non seule-
ment je n'ai senti aucune repugnance à vous rejoindre, mais
je me suis crue en devoir de me montrer digne de votre rela
me confiant à vous, malgré la maxime de prudence qui de-
voit me rendre sourde à votre langage, et à l'invitation d'en-
trer avec vous dans l'endroit où vous m'avez conduite. Je
vous ai tout dit. Je vous prie de ne pas vouloir, en consequence
de ma faiblesse, porter sur mon esprit un jugement sinistre. Je
n'ai cessé d'être vierge que depuis un mois, et l'education, et
la lecture m'ont instruite dans la science du monde. L'amour
m'a fait succomber, et le defaut d'experience. Je me suis entre
vos mains, et je ne me repens pas de m'y être mise.
J'avois besoin de ce discours pour me confirmer dans l'inte-
rêt qu'elle m'avoit inspiré. Je lui ai ensuite dit que
Steffani l'avoit seduite, et trompée de volonté determinée,
et qu'elle ne devoit plus penser à lui que pour se venger. Elle
frissonna mettant la tête entre ses mains. Nous arrivames à
la maison de la veuve. Je lui ai fait donner une bonne chambre,
je lui ai ordonné un petit souper, et j'ai recommandé à la bonne
maitresse d'avoir pour elle toutes les attention, et de ne la lais-
ser manquer de rien. Je l'ai quittée l'assurant qu'elle me
verroit le lendemain matin.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

La premiere demarche que j'ai fait en la quittant fut d'aller chez Steffani. J'ai su d'un de ses gondoliers de sa mere qu'il y avoit trois jours qu'il étoit arrivé, et que vingt quatre heures après il étoit re= parti tout seul, et que personne ne savoit où il étoit allé, pas même sa mere. Le même soir à la comedie, je me suis informé de la famille de la malheureuse d'un abbé bolognois qui par hazard la connoissoit par= ticulierement. Elle ~~n'étoit pas riche, mais à mon avis, elle était~~ ~~par la du passé de la malheureuse qui était militaire au service~~ ~~du Pape~~ avoit un frere qui servoit dans les troupes du Pape.

Le lendemain de grand matin je fus chez elle. Elle dormoit en= core. La servante me dit qu'elle avoit assez bien soupé sans jamais lui dire un seul mot, et qu'après elle s'étoit en= fermée. Quand elle se fit entendre, je me suis presenté, et criant sur toutes les excuses qu'elle me demandoit, je lui ai communiqué tout ce que j'avois su. Je l'ai trouvée avec des bel= les couleurs, triste; mais moins inquiete. J'ai admiré son juge= ment quand je l'ai entendu me dire qu'il n'étoit pas vraisembla= ble que Steffani fût reparti pour retourner à C. Je me suis offert à y aller ~~d'abord~~, et à faire toutes les demarches neces= saires pour la faire retourner d'abord chez elle; et je l'ai enchantée quand je lui ai dit tout ce que j'avois appris de sa ver= table famille. Elle ne s'opposa pas à l'offre que je lui ai fait d'aller d'abord à C; mais elle me pria de differer. Elle crut que Steffani retourneroit bientôt, et où elle pouvoit prendre de sang froid un bon parti. Je l'ai confirmée dans son idée. Je l'ai priée de me permettre que nous déjeunassions ensemble ~~de déjeuner avec elle~~, et lui ayant de= mandé à quoi elle s'amusoit chez elle, elle me dit qu'elle lisoit, et qu'aimant la musique son clavecin étoit ses délices. Je suis retourné chez elle vers le soir avec un petit panier plein de livres, un clavecin, et plusieurs airs tous nouveaux. Je l'ai vu surprise; mais bien plus quand j'ai tiré de ma poche trois

paires de pantoufles de differente grandeur. Elle me remercia 135
devenant toute en feu. Sa longue marche à pieds devoit avoir
dechiré ses souliers : par cette raison elle laissa que je les misse sur
la commode sans essayer la paire qui lui iroit bien. La voyant pe=
netrée de reconnoissance, et n'ayant sur elle le moindre dessein
fait pour alarmer sa vertu je jouissois des sentimens que mes
procedés devoient lui inspirer à mon avantage. Je n'avois au=
tre but que celui de rassurer son coeur, et de la detromper de
l'opinion que l'infame action de Steffani pouvoit lui avoir fait
concevoir des hommes. Je n'avois pas la moindre pensée de lui
inspirer de l'amour, et j'étois tres loin de croire que je pourrois moi
même devenir amoureux d'elle. Je me flattois qu'elle ne m'occu=
perait jamais qu'en qualité de malheureuse qui meritoit toute l'
amitié d'un homme qui sans être connu se voyoit honoré de
toute la confiance. D'ailleurs, je ne pouvois pas la croire suscep=
tible d'un nouvel amour dans son affreuse situation, et l'idée
de la reduire par mes attentions à me la rendre complaisante
m'auroit fait horreur, si elle m'étoit venue.

Je ne fus reste avec elle qu'un quart d'heure. Je l'acquitée
pour la soulager de l'embarras où je la voyois. Elle ne savoit
positivement de quelle parole ~~elle~~ il se servir pour m'
expliquer sa reconnoissance.

Je me voyois dans un engagement delicat, dont je ne pouvois pas
prevoir la fin ; mais cela m'étoit egal. N'étant pas embarassé
à l'entretenir je n'en desirois pas la fin. Cette intrigue hero=
que dont la fortune m'honoroit pour la premiere fois me flat=
toit au supreme degré. Je faisois une experience sur moi même
persuadé de ne pas me connoitre ~~me connoissois pas~~, assez bien. J'en étois curieux.

Ce fut le troisieme jour qu'après l'être aventurée en remercî=
mens elle me dit qu'elle ne comprenoit pas comment je pou=
vois avoir d'elle une si bonne opinion ~~que~~ l'ayant trouvée si fa=
cile à entrer avec moi dans une malhonnête. Je l'ai une sourire

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

quand je lui ai reponda que je ne comprenois pas non plus comment j'avois pu, malgré le masque, lui paroitre homme ami d'une vertu à laquelle l'apparence devoit plutôt me faire supposer ennemi. Mais dans vous, madame, poursuivi-je à lui dire, et principalement sur votre belle physionomie j'ai vu la noblesse, les sentimens, et la vertu malheureuse. Le divin caractere de la verité dans vos premieres paroles m'a fait voir que ce qui vous a reduite est l'amour, et que ce fut l'honneur qui vous a forcée à quitter votre famille, et votre patrie. Votre faute fut d'un coeur reduit sur lequel votre raison avoit perdu tout empire, et votre fuite vint d'une ame grande qui criant vengeance vous justifie entierement. Steffani doit expier son crime avec la vie, et non pas vous effrayant. Il n'est pas digne de parvenir à vous posseder après ce qu'il a fait, et en l'y forçant, au lieu de le punir de son crime, vous lui accorderiez une recompense —

Tout ce que vous dites est vrai: je hais le monstre; et j'ai un frere qui le tuera en duel — Vous vous trompez. C'est un poltron qui ne se rendra jamais digne d'une mort honorable.

Dans ce moment elle mit la main dans sa poche, et après y avoir un peu pensé, elle tira un stylet de dix pouces, et elle le mit sur la table — Qu'est ce que cela? — C'est un arme sur laquelle j'ai compté jusqu'à ce moment pour m'en servir contre moi même. Vous m'avez eclairée. Je vous prie de l'emporter; et je compte sur votre amitié. Je me rens sûre que je vous devrai l'honneur, et la vie.

Ce fut dans ce moment là qu'elle m'a frappé. J'ai pris le stylet, et je l'ai quitée avec un trouble qui m'annonçoit la foiblesse d'un heroïne que j'ai manqué de juger ridicule. Je l'ai cependant soutenu jusqu'au septieme jour.

Voici un fait, qui me donnant matiere à former un soupçon injurieux sur le compte de cette dame, m'enragoit, car étant fondé il m'auroit obligé à me reconnoitre pour dupe. C'eut été humiliant. M'ayant dit qu'elle étoit musicienne, je lui avois donné dans

le même jour un clavecin, et depuis trois elle ne l'avoit pas
seulement ouvert. La vieille femme me l'assura. Il me sembloit
qu'elle me devoit le cadeau d'un echantillon de son savoir. M'au=
soit elle dit un mensonge? Elle le devoit perdre. Different à pro=
noncer sentence, j'ai cependant decidé de me tirer de doute.

Ce fut le lendemain que je fus allé la voir après dîner contre
mon ordinaire decidé à la prier de me donner un essai de son talent.
Je l'ai surprise dans la chambre assise devant un miroir ayant
derriere elle la vieille Lolette qui lui debrouilloit des cheveux fort longs
d'un blond clair d'une finesse au dessus de toute expression. Elle s'
excusa me disant qu'elle ne m'attendoit pas, et elle poursuivit. J'en
avois, me dit elle, un besoin indispensable. Je vois pour la premiere
fois toute la figure, son cou, et la moitié de ses bras, et j'admire
sans parler. Je loue l'excellente odeur de la pomade, et la
vieille dit qu'entre la pomade, la poudre, et les peignes elle
avoit dépensé toutes les trois livres que madame lui avoit données.
La confusion m'accable. Elle m'avoit déjà dit qu'elle étoit pour=
fie de C. n'ayant que dix paules; j'aurois dû penser à cela;
mais je me concentre dans le silence.

Après l'avoir peignée, la vieille va nous faire du caffé. Je
prens un portrait en bague qui étoit encore sur la toilette, je le
regarde, et je vis du caprice qu'elle avoit eu de se faire peindre
en homme avec des cheveux noirs. Elle me dit que c'étoit le
portrait de son frere qui lui ressembloit ainsi. Il étoit de deux
ans plus agé qu'elle, et il étoit officier militaire au service du Roi
saint pere; comme on me l'avoit dit.

Je montre alors de vouloir lui passer au doigt la bague, elle s'al=
longe, et après la lui avoir mise, je veux par une galanterie
d'habitude lui baiser la main; mais elle la retire vîte rougissant.
Je lui demande alors de tres bonne foi pardon, si je lui avois donné
sujet de croire que je pusse lui manquer de respect. Elle me repond que dans la
situation elle devoit penser plus à se defendre d'elle que de moi.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Le compliment me parut si fin, et à mon avantage que j'ai cru devoir le laisser tomber. Elle dut voir dans mes yeux qu'il ne pouvoit jamais lui arriver vis à vis de moi, ni d'avoir des vains desirs, ni de me trouver ingrat. Mais mon amour dans ce moment sortit de l'enfance, et je n'ai plus pu me le dissimuler.

Me remerciant des livres que je lui avois portés devinant son goût, car elle n'aimoit pas les romans, elle me demanda excuse, si sachant que j'aimois la musique, elle ne l'étoit jamais offerte à me chanter un air comme elle savoit. J'ai respiré. Elle se mit jouant cela au clavecin, et elle joua excellamment bien plusieurs morceaux par coeur; puis après s'être fait un peu prier, elle s'accompagna un air à livre ouvert d'une façon que l'amour mis sur le champ eleve à son ciel. Je lui ai alors demandé avec des yeux mourants sa main à baiser, et elle ne me l'a pas donnée; mais elle me l'a livrée. Malgré cela j'ai su m'abstenir de la devorer. Je l'ai quittée amoureux, et presque déterminé à me declarer. La contrainte devient Letive quand l'homme parvient à connoitre que l'objet qu'il aime partage sa sensibilité. Mais j'avois besoin d'en être convaincu. Tous ceux qui connoissoient Steffani raisonnoient dans tous le la ville sur son evasion. J'entendois tout, et je ne disois rien. On s'accordoit à dire que la mere qui ne vouloit pas payer les dettes en étoit la cause. C'étoit vraisemblable. Mais ou qu'il retournat, ou qu'il ne retournat pas, je vis pour voir pas renoncer mon ame à la perte du tresor que j'avois entre mes mains. Ne sachant cependant ni à quel titre, ni de quelle façon je pourrois m'en faciliter la jouissance, je me trouvois dans un vrai labyrinthe. Quand l'idée me venoit de consulter la dessus M. de Bragadin, je la rejetois avec horreur. Je l'avois connu trop empyrique dans l'affaire de Rinaldi, et encore plus dans celle de l'Abadie. Je craignois tant les remedes que j'aimois mieux être malade, me guerir en servant.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

J'eus la bêtise un matin de demander à la cuisine, si 1739
madame lui avoit demandé qui j'étois. J'ai reconnu la faute
que j'avois commise d'abord qu'au lieu de me répondre elle me
dit et ce qu'elle ne sait pas qui vous êtes ? — Répondez donc,
et n'interrogez pas. Mais elle avoit raison. La voila devenue
invinciblement curieuse de l'aventure; et voila le caquet
qui infailliblement doit naître, et par ma seule faute.
Il ne faut jamais être fort sur sa garde comme lorsqu'on
fait des questions aux dernis lots. Depuis douze jours qu'elle étoit
entre mes mains, elle ne s'étoit jamais montrée curieuse de
savoir qui j'étois; mais devois-je pour cela croire qu'elle ne
le fût pas ? Point du tout. Procédant bien j'aurois dû lui dire qui
j'étois dès le premier jour. Je l'ai informée de moi le soir
mieux que toute autre personne n'auroit pu le faire, lui
demandant excuse si je ne m'étois pas plus tôt acquitée de ce
devoir. Elle me remercia m'avouant qu'en certains moments
elle en étoit fort curieuse; mais m'avouant qu'elle n'avoit
jamais été aller lotte pour s'informer de moi à l'hôtesse.
Notre conversation roulant sur l'incompréhensibilité de
la longue absence de Steffani, elle me dit qu'il étoit impossible
que son père ne crût qu'il se tint caché avec elle quelque
part. Il doit avoir su, me disoit elle, que je lui parlois tou-
tes les nuits de la fenetre; et il n'est pas difficile qu'il soit
parvenu à savoir que je me suis embarquée dans la courière
de Ferrare. Je le crois à Venise lui même, et je suis sûre
qu'il fait toutes les diligences pour me trouver, quoique très
secrettement. Il va ordinairement se loger chez Boncousin.
Tacher de savoir s'il y est.

Elle ne nommoit plus Steffani qu'avec des sentimens de
haine, et elle ne pensoit qu'à aller s'enfermer dans un couvent
loin de la patrie, où son honteuse histoire seroit de tout le monde
ignorée

140 Je n'ai pas eu besoin de m'informer. M. Barbaro en sor-
tant prononça ces paroles: on me recommande un gentil-
homme sujet du pape pour que je l'aide de mon credit dans
une affaire delicate, et epineuse. Un de nos citoyens a en-
levé sa fille, et depuis quinze jours il doit être avec elle
quelque part; personne ne sait où. Il faudroit forcer l'affaire
au conseil de dix. La mere du ravisseur pretend d'être
ma parente: je compte de ne pas m'en mêler.
J'ai fait semblant de ne prendre aucun interêt à ce fait.
Le lendemain de tres bonne heure je suis allé chez la jeune
comtesse pour lui communiquer cette interessante nouvelle.
Elle dormoit encore; mais étant prevenue j'ai envoyé dire
à mon lui dire que je n'avois besoin que de deux minutes
pour lui faire savoir quelque chose d'important. Elle me
reçut couchée ayant la couverture jusqu'au menton.
D'abord qu'elle entendit tout ce que j'avois à lui dire, elle
me pria d'engager M. Barbaro à devenir mediateur entre
son pere, et elle, car elle preferoit la mort, à l'horreur
de le voir devenir la femme du monstre. Elle veut cepen-
dant me remettre la promesse de mariage, dont il s'étoit
servi pour la seduire, pourque je puisse faire voir à son pere
la perfidie du ravisseur. Pour la prendre de sa poche elle
dut exposer à ma vue son bras tout nu. Ce qui la fit rougir
ne put être que la honte de m'avoir fait connoître qu'elle
étoit sans chemise. Je lui ai promis de la revoir avec le soir.
Pour engager M. Barbaro à ce qu'elle desiroit j'avois eu be-
soin de lui dire qu'elle étoit entre mes mains, et il me semblait
que cette confidence lui feroit du tort. Je me suis determiné
à rien. Je me voyois au moment de la perdre, et j'avois de la
repugnance à le hâter.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Après dîner on annonça à M. Barbaro le comte A.S.
Je l'ai vu avec son fils en uniforme portrait vivant de sa sœur.
Ils passèrent avec lui dans sa chambre pour parler de l'affaire,
et une heure après ils partirent. Après leur départ, il me
pria, comme je m'y attendois, d'interroger mon ange pour sa-
voir s'il lui convenoit de s'intéresser à faveur du comte A.S. Il
écrivit lui même la question. Avec la plus grande indifféren-
ce je lui ai répondu en nombres qu'il devoit uniquement
se mêler de cette affaire pour persuader le comte à pardon-
ner à la fille abandonnant l'idée de la faire devenir femme
du scélérat, car dieu l'avoit condamné à mort.

On trouva cette réponse étonnante, étant moi même
étonné d'avoir osé la donner. J'avois un pressentiment que
Stefani devoit périr par les mains de quelqu'un. C'étoit l'a-
mour qui me faisoit penser ainsi. M. de Bragadin, qui croyoit
mon oracle infaillible, dit qu'il n'avoit jamais parlé si claire-
ment, et que Stefani étoit certainement mort à l'heure même
que l'oracle nous l'avoit annoncé. Il dit à M. Barbaro qu'
il devoit inviter à dîner pour le lendemain le père et le fils.
Il falloit aller doucement, car avant de ~~lui~~ les persuader à par-
donner à la demoiselle il falloit savoir où elle étoit. M. Barbaro
me fit presque rire quand il me dit que si je voulois je pouvois le
leur faire savoir d'abord. Je lui ai promis de faire la question qu'
il désiroit dans le jour suivant. J'ai pris ainsi du tems pour en-
tendre auparavant de quelle opinion étoient le père, et le fils.
Je voyois en moi même me voyant dans le cas de faire aller
dîner Stefani pour ne pas compromettre mon oracle.
J'ai passé toute la soirée chez la jeune comtesse qui ne doit
la plus ni de la bonté que son père avoit pour elle, ni de la
pleine confiance qu'elle devoit avoir en moi.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Quel plaisir pour elle d'apprendre que je dinerois le lendemain avec son pere, et son frere, et que j'irois lui repeter le soir tous leurs propos quand ils parleroient d'elle! Mais quel plaisir pour moi aussi de la voir convaincue qu'elle devoit me chercher, et que sans moi elle se seroit infailliblement perdue dans une ville où la politique du gouvernement laisse moins que le libertinage soit une esquisse de la liberté qui devroit y regner. Nous trouvions tous les deux tres heureuse la combinaison de notre rencontre sur le quai de la poste de Rome, et prodigieuse la conformité de nos volontés. Nous etions enchantés de ne pas pouvoir attribuer à l'attraction de nos physionomies, elle la convoit à se rendre à mon invitation, moi mon empressement à la persuader à me suivre, et à l'abandonner à mes conseils. J'etois marqué, et son cajolement feroit le même effet. Trouvant tout cela prodigieux, nous imaginions sans nous le dire, que tout cela n'etoit qu'un ouvrage immediat de la providence eternelle, de la divinité de nos bons anges gardien, et nous devenions ainsi amoureux l'un de l'autre. Je voudrois bien savoir s'il y a au monde un Lecteur assez hardi pour trouver qu'un pareil raisonnement tenoit à la superstition. Sa base reposoit sur la plus profonde philosophie malgré qu'il ne fût plausible que par rapport à nous mêmes. Avouez, lui dis-je, dans un moment d'enthousiasme, coulant mes levres sur ses belles mains, que si vous me decouvriez à moi vous me craindriez — Helas! Je ne crains que de vous perdre.

Cette réponse accompagnée d'un régard qui m'engageoit la verité me fit ouvrir les bras pour serrer contre mon sein le tel objet qui me l'avoit donnée, et pour baiser la bouche qui

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

l'avoit prononcée. Je voyant dans ses yeux ni l'orgueilleuse indignation, ni une froide complaisance dependante d'une indigne crainte de me perdre, je me suis abandonné à ma tendresse. Je n'ai vu que l'amour, et une reconnoissance qui bien loin de diminuer sa pureté augmentoit son triomphe.

Mais à peine detournée, elle baisse ses yeux, et j'entens un fort soupir. Je soupçonne ce que je crains, et me mettant à genoux je la conjure de me pardonner. Quelle offense, me dit elle, faut il que je vous pardonne? Vous avez mal deviné ma pensée. Vous voyant tendre je reflechissois à mon bonheur, et un cruel souvenir survint pour m'arracher un soupir. Levez vous. Minuit étoit sonné. Je lui dis que son honneur m'obligeoit à la quitter. Je me remarque, et je pars. Je me suis trouvé si saisi par la peur d'obtenir ce qu'il me semblait de n'avoir pas encore bien merité que mon depart dut lui paroitre brusque.

Je n'ai pas bien dormi. J'ai passé une de ces nuits qu'un jeune homme amoureux ne peut rendre heureuses qu'obligeant l'imagination à jouer le role de la realité. C'est une besogne; mais l'amour l'exige, et s'y plait. Dans la certitude où j'étois de mon bonheur imminent l'esperance ne jouoit plus dans ma belle piece qu'un personage muet. L'esperance, dont on dit tant de bien, n'est dans le fond qu'un etre adulateur que la raison ne chérit que parcequ'elle a besoin de paliatifs. Heureux les hommes qui pour jouir de la vie n'ont besoin ni d'esperer, ni de prevoir.

A mon reveil, ce qui m'embarassa un peu fut la sentence de mort que j'avois lancée contre Steffani. J'aurois bien voulu trouver le moyen de la revoquer et pour l'honneur de mon oracle que je voyois en danger, et même pour Steffani, que je ne pouvois pas entierement haïr quand je pensois qu'il étoit pour ainsi dire la cause efficiente du bonheur dont dans ces momens là mon ame jouissoit.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Le comte, et son fils vinrent dîner. Le père étoit un homme tout uni, et sans nul apprêt. On le voyoit affligé par cette aventure, et embarrassé à en venir à bout. Le fils, joli comme l'amour, avoit de l'esprit, et les manieres nobles. Son air libre me plut. Dans la vue de me gagner son amitié, je ne me mis occupé que de lui.

Au dessert, M. Barbaro sut si bien assurer le comte père que nous étions quatre personnes et un seul esprit qu'il parla sans réserve. Après nous avoir fait l'éloge de sa fille à tous egards, il nous dit que Steffani n'avoit jamais mis les pieds dans sa maison, et qu'on ne pouvoit pas concevoir par quel sortilege, ne lui par: lant que dans la nuit de la rue à une fenêtre il l'avoit seduite au point de la faire partir à pieds toute seule deux jours après qu'il étoit parti en poste. On ne peut donc pas affirmer, lui objecta M. Barbaro, qu'elle ait été enlevée, ni prouver qu'elle ait été se: duite par Steffani — Quoiqu'on ne puisse pas le prouver, ce n'est pas moins certain. C'est si vrai qu'actuellement que per: sonne ne sait où il est, il ne peut être qu'avec elle. Tout ce que je demande est qu'il l'épouse — Il me semble qu'il voudroit mieux de ne pas solliciter un mariage forcé qui la rendroit mal: heureuse, car Steffani est à tous egards un des plus mauvais sujets que nous ayons dans l'ordre des secretaires.

Si j'étois à votre place, dit M. de Bragadin, je me laisserois at: tendrir par le repentir de la fille, et je lui pardonnerois — Où est elle? Je suis prêt à la recevoir entre mes bras; mais je ne peux pas la supposer repentie, puisque, je le repete, elle ne peut être qu'avec lui — C'est il sûr que partant de Cisterne elle vint ici? — Le fait du maître même de la Courriere, d'où elle descendit au vi: sage ordinaire à vingt pas de la poste de Rome. Un personage masqué qui l'attendoit s'unit d'abord à elle, et personne ne sait où ils sont allés — C'étoit, peut être, Steffani — Non, car il est parti; et le masque étoit grand. Outre cela j'ai vu que Steffani étoit parti deux jours avant l'arrivée de ma fille. Le masque avec lequel elle

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

est allée doit être un ami de Steffani, qui sera allé la rejoindre avec elle — Ce ne sont que des conjectures — Quatre personnes qui ont vu le masque prétendent de savoir qui c'est; mais ils ne s'accordent pas le nommant. Voici la note. Je dénoncerai cependant tous ces quatre noms aux chefs du conseil de dix, si Steffani nie d'avoir ma fille en son pouvoir.

Il tira alors de son portefeuille un papier sur le quel il y avoit non seulement les noms différens qu'on avoit donné au masque; mais ceux aussi des personnes qui les lui avoient donnés. M. Barbaro lit, et le dernier nom qu'il lit est le mien. En entendant mon nom j'ai fait un mouvement de tête qui fit éclater de rire mes trois amis. M. de Bragadin qui voyoit le comte surpris de ce rire crut devoir lui en dire la raison dans ces termes. Casanova que voilà est mon fils, et je vous donne ma foi que si ma demoiselle vôtre fille est entre ses mains elle est en lieu de sureté, malgré qu'il ne semble pas fait pour qu'on lui confie des filles.

L'étonnement, la surprise, l'embarras du père, et du fils fixent alors tableau. Ce bon, et tendre père me demanda excuse les larmes aux yeux me conjurant de me mettre à la place. Je l'ai apaisé l'embrassant à regret. Celui qui m'avoit connu étoit un mac....., que j'avois connu il y avoit quelques semaines pour m'avoir trompé me faisant attendre en vain une douzeur qu'il devoit m'amener. Si j'avois tardé un seul moment à parler à la malheureuse comme il l'auroit conduite dans sa terre, il i en auroit emparé lui même, et il l'auroit conduite dans quelque b.....

La conclusion fut que le comte suspendroit son recours au conseil de dix jusqu'au moment qu'on sut où Steffani étoit. Il y a six mois, lui dis-je, que je ne le vois; mais je vous promets de le tuer en duel d'abord qu'il paroitra. Le jeune comte

me dit alors d'un air froid, qui me plut à l'excès; ~~je~~ vous ne le tuerez qu'après qu'il m'aura tué. Mais M. de Bragadin ne put alors se tenir de dire: vous ne vous battrez avec Steffani ni l'un ni l'autre puisqu'il est mort. Mort! dit le comte. Il ne faut pas, ajouta le prudent Barbaro, prendre la signification de ce mot à la lettre. Le malheureux est certainement mort à l'honneur.

Après cette rare scene où j'ai vu que l'affaire étoit presque découverte, je suis allé chez l'ange que j'avois sous ma garde chargeant trois fois de gondole. Dans la grande ville de Venise, c'est le vrai moyen de rendre vaines les diligences des espions qui se mettent aux trousses de quelqu'un pour savoir où il va.

J'ai repeté mot à mot tout ce que je viens d'écrire à la curieuse comtesse qui m'attendoit avec le coeur palpitant. Elle pleura de joye apprenant que son pere desiroit de l'avoir entre ses bras, et elle se jetta à genoux pour adorer Dieu quand je l'ai assurée que personne ne savoit que le scelerat avoit été dans sa chambre.

Mais quand je lui ai repeté les paroles vous ne le tuerez qu'après qu'il m'aura tué que son frere me dit d'un ton tres tendre, elle ne put s'empecher de m'embrasser fondant en pleurs, et m'appellant son ange, son sauveur. Je lui ai promis de lui presenter ce cher frere tout au plus tard le lendemain. Nous soupames joyeusement sans parler de Steffani ni de vengeance. Après le petit souper l'Amour fit de nous tout ce qu'il voulut. Deux heures nous passerent sans que nous les vissions parceque les jouissances ne nous laissent pas le terme d'enfanter des desirs. Je l'ai quitée à minuit l'assurant qu'elle me reverroit sept ou huit heures après. Je n'y ai pas passé la nuit parce que j'ai voulu que ce fut car l'hotesse pût jurer que je n'en avois jamais passée aucune.

Mais je me serois bien repenti si je n'en avois pas agi ainsi. J'ai trouvé mes trois nobles amis encore debout qui m'attendoient avec impatience pour me donner une nouvelle surprenante.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

M. de Bragadin l'avoit apprise au senat. Steffani, me dit il, est mort, comme notre ange Paralis nous l'a dit en langage d'ange. Il est mort au monde prenant l'habit de Capucin; et tout le senat, comme de raison, en est informé. Nous savons cependant que c'est une punition. Adorons Dieu, et ses hierarchies qui nous rendent dignes de savoir ce que personne ne sait. Il faut actuellement achever l'ouvrage, et conoître ce bon pere. Il faut demander à Paralis où est cette fille, qui pour le coup ne peut pas être avec Steffani, car elle n'est pas condamnée à se faire capucine.

Je ne consulterai pas mon ange, lui repondis-je, car c'est pour lui obéir que j'ai dû jusqu'à ce moment faire un mystere de l'endroit où la jeune comtesse se trouve. ~~Après ce court preambule~~ Après ce court preambule, je leur ai conté toute l'histoire dans la plus exacte verité, excepté ce qu'il ne falloit pas leur dire, car dans la tête de ces trois excellens hommes, aux quels les femmes avoient fait faire une grande quantité de folies, les crimes d'amour étoient devenus epouvantables. Messieurs Dandolo, et Barbaro se montrerent tres surpris apprenant qu'il y avoit deja quinze jours que cette fille étoit entre mes mains; mais M. de Bragadin dit en fin d'adepte que ce n'étoit pas surprenant, que c'étoit dans l'ordre cabalistique, et que, qui plus étoit, il le savoit. Il faut seulement, ajouta-t-il, en faire un mystere au comte jusqu'à ce que nous soyons sûrs qu'il lui pardonnera, et qu'il la conduira à sa patrie, ou où bon lui semblera. Il faut bien qu'il lui pardonne, repartis-je, puisque l'excellente fille ne savoit jamais partie de C., si le seducteur ne fut parti après lui avoir donné la promesse de mariage que voici. Elle alla à pieds jusqu'à la courriere, elle s'embarqua, et elle descendit dans le moment que je sortois de la porte de Rome. Une inspiration m'ordonna de l'approcher, et de lui dire de venir avec moi. Elle obéit, et je l'ai conduite dans un endroit impenetrable chez une femme qui craint Dieu.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

1448
Mes trois amis m'écoutoient si attentifs qu'ils avoient l'air de statues.
Je leur ai dit d'inviter à dîner les comtes pour le surlendemain, parce
que je devois avoir le tems de consulter Paralis de modo ferendi.
J'ai dit à M. Barbaro de faire savoir au comte de quelle façon il
devoit regarder Steffani comme mort. Après avoir dormi quatre
ou cinq heures je suis allé chez la veuve l'avertissant de ne nous
porter du caffé que quand nous appellerions ayant besoin de nous
occuper trois ou quatre heures à écrire.

J'entre, je la vois au lit, et je me réjouis de trouver encore une
physionomie que pour dix jours de suite je n'avois vue que triste.
Nous débutâmes en amoureux heureux. L'amour avoit si bien
épuré son ame qu'elle n'étoit plus offusquée par le moindre sen=
timent fils de préjugé. Quand l'objet qu'on aime est nouveau,
toutes les beautés sont nouvelles à la cupidité d'un amant.
Mais tout ne pouvoit paroître que très nouveau à la comtesse,
qui n'avoit que mal goûté une seule fois dans sa vie les ple=
nebres les plaisirs de l'amour avec un fourd d'homme,
qui ne ressembloit pas fait pour inspirer de l'amour à
une femme.

Ce ne fut qu'après de longs débats avec l'esprit han=
guille que je lui ai rendu compte de toute la conversa=
tion que j'avois eue avec mes trois amis avant d'aller
me coucher. L'amour avoit fait devenir la comtesse
telle que son affaire principale étoit devenue accessoire.
La nouvelle de Steffani qui à la place de se tuer è=
toit devenu capucin l'a rendue comme stupéfaite.
Elle fit sur cet evenement des réflexions très philoso=
phiques. Elle parvint à le plaindre. Quand on plaint,
on ne hait plus; mais cela n'arrive qu'aux grandes ames.
Elle fut bien aise que j'eusse confié à mes bons amis
qu'elle étoit en mon pouvoir, s'abandonnant à moi

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

sur le moyen de la presenter à son pere.
Mais lorsque nous pensions que le tems de nous separer aproc-
prochoit, nôtre consternation paroissoit. La comtesse étoit
bien sûre que si ma condition eut été egale à la sienne,
elle ne seroit plus sortie de mes mains. Elle me disoit que
ce n'étoit pas la connoissance de Steffani qui l'avoit ren-
due malheureuse; mais la mienne. Après une union
qui rend deux coeurs heureux, peuvent ils ne pas se trou-
ver malheureux au moment de la dernière?
A table, M. Barbaro me dit qu'il avoit fait une visite
a Madame Steffani la pretendue parente, et qu'il ne l'a-
voit pas trouvée fachée du parti que son fils unique avoit pris.
Elle lui avoit dit qu'il devoit opter entre le tuer, et se faire
capucin, et que par consequent il avoit choisi en sage. Elle
parloit en bonne chretienne; mais si elle n'avoit pas été a-
veugle, il ne se seroit ni tué ni fait capucin. Il y a au mon-
de une grande quantité de meres cruelles de cette espece.
Elles ne se croyent braves que quand elles foulent aux pieds
la nature. Ce sont des mechantes femmes.
La derniere raison cependant du desespoir de Steffani, qui
vit encore, fut ignorée de tout le monde. Mes memoires
la rendront publique quand elle n'interessera plus personne.
Le comte, et son fils etrangement surpris de cet evenement
se trouverent en état de ne desirer plus autre chose que le re-
couvrement de la jeune comtesse pour la reconduire
avec eux à C.
Pour savoir où elle pouvoit être, le pere étoit decidé à
faire citer devant les trois chefs du conseil de dix les per-
sonnes qu'on lui avoit indiqué, moi exceptè. Il falloit donc
nous determiner à lui donner la nouvelle qu'elle étoit entre
mes mains, et M. de Bragadin fut celui qui s'en chargea.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Ce devoit être le lendemain. Nous étions tous invités à sou=
per chez le comte; mais M. de Brazadin s'étoit dispensé. Ce
souper fut la cause que je ne fus pas allé chez la comtesse;
mais je n'y fus pas manqué le lendemain à la pointe du
jour, et ayant décidé de declarer le même jour à souper qui
elle étoit entre mes mains nous ne nous quittâmes qu'à midi.
Nous n'espérions pas de pouvoir nous trouver de nouveau
ensemble. Je lui ai promis de retourner chez elle l'après
dîner avec le comte son frere.

Quelle surprise pour le pere, et pour le fils quand M. de
Brazadin nous devant de table leur dit que la demoiselle
étoit retrouvée! Il tira de sa poche l'écriture de mori=
age que Steffani lui avoit faite, et la mettant sous
leurs yeux, voila, leur dit il, ce qui lui a causé un trou=
ble au cerveau quand elle sut qu'il étoit parti de C
sans elle. Elle partit à pied toute seule, et à peine
arrivée ici elle a rencontré par un pur hazard ce grand
jeune homme que vous voyez là, qui l'a persuadée à se
laisser conduire dans une maison très honête d'où elle
n'eut jamais sortie, et d'où elle ne sortira que pour se
remettre entre vos bras d'abord qu'elle sera sûre que
vous lui pardonnez la faute qu'elle a commise. Qu'elle
ne doute pas de ce pardon, repondit le pere, et se tour=
nant à moi il me pria de ne pas differer à lui donner une
satisfaction dont dependoit le bonheur de sa vie. Je lui ai
dit en l'embrassant qu'il la verra le lendemain, mais que
je conduirois chez elle son fils dans l'instant même qui
disposera son esprit à cette chere entrevue que cependant
elle craignoit. M. Barbaro voulut être de la partie, et
le jeune comte enchanté de cet arrangement me jura

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

une amitié eternelle.

Nous montames dans l'instant dans une gondole, qui nous transporta à un trajet où j'en ai pris une autre dans laquelle nous allames où je tenois sous bonne garde ce tresor. Je mis descendre les priant d'attendre. Quand j'ai dit à la comtesse que j'allois lui presenter son frere avec M. Barbaro, et elle me qu'elle ne savoit son pere que le lendemain: nous pourrons donc, me répondit elle, passer encore quelques heures ensemble. Va vite, et remonte avec eux.

Quel coup de théâtre! L'amitié fraternelle qui s'explique sur deux physionomies angeliques fondues au même moule. Une joye pure qui brille dans les plus tendres embrassemens suivie d'un eloquent silence qui se termine par quelques larmes. Un retour de politesse qui rend la demoiselle confuse d'avoir negligé ses devoirs envers le seigneur d'une presence remarquable qu'elle n'avoit jamais vu. Mon personage principal directeur de l'architecture du noble edifice spectateur muet, laissé là, et entierement oublié.

On se place à la fin sur un canapé, la demoiselle entre M. Barbaro, et son frere, et moi sur un tabouret devant elle. A qui donc, lui dit son frere, devons nous le bonheur de t'avoir recouvrée? A mon ange, lui repondit elle, me tendant la main, à cet homme qui m'attendoit sans la voir de m'attendre, qui m'a sauvée, qui m'a garantie de cent opprobre, dont je n'avois aucune idée, et qui, comme vous voyez, baise cette main pour la premiere fois.

Elle mit alors son mouchoir à ses yeux pour recueillir ses larmes qui furent accompagnées des nôtres. Et voila la

vertu veritable, toujours vertu même dans l'actualité d'un mensonge. Mais la jeune comtesse ne savoit pas dans ce moment là qu'elle mentoit. Celle qui parloit étoit son ame pure, et vertueuse, et elle la laissoit agir. Sa vertu l'obligeoit à en faire le portrait, comme si elle avoit voulu lui dire que malgré ses egarements elle ne s'étoit jamais separée d'elle. Une fille qui se rend à l'amour allié au sentiment ne peut pas avoir commis un crime, car elle ne peut pas ressentir des remords.

A la fin de cette tendre visite, elle dit qu'il lui tardoit de se voir aux pieds de son pere; mais qu'elle desiroit que cela ne fut qu'à l'entrée de la nuit pour ne pas donner matiere au caquet des voisins. L'entrevue donc qui devoit faire le denouement de la piece fut établie au lendemain.

Nous allames souper à la Locande avec le comte pere qui ne reconnoissant redevable de son honneur à tout ce que j'avois fait pour sa fille me regardoit avec admiration. Il étoit cependant bien aise d'avoir su avant que j'en connusse que c'étoit moi qui lui avois parlé le premier à la sortie de la comedie. Monsieur Barbaro les pria de nouveau à dîner pour le lendemain.

Il y avoit du risque à passer tout le matin tête à tête avec l'ange qui alloit me quitter; mais que seroit l'amour s'il ne savoit les risquer! La certitude où nous étions que ces heures dernieres nous firent faire des efforts pour les rendre veritablement les dernieres de nôtre vie; mais l'amour heureux n'est jamais devenu suicide. Elle m'a vu l'arme d'itillée en rang, et elle voulut croire qu'elle étoit mêlée avec une partie de la sienne

Après s'être habillée elle mit ses souliers, et elle baisa ses

pantoufles qu'elle étoit sûre de conserver pour toute la
reste de ses jours. Je lui ai demandé des cheveux pour me faire
faire une tresse pareille à celle que je conservois encore pour
ne pas perdre le souvenir de M. G.

Elle me revit sur la scène avec son père, son frère, et Mrs
Dandolo, et Barbaro. qui voulurent être présens à cette belle
entrevue. A l'apparition du père la fille se jetta à genoux à
ses pieds. Il la releva, il l'embrassa, et il la traita avec toute
la bonté qu'elle pouvoit désirer. Une heure après nous par-
tîmes tous, et nous rentrâmes à la Locande de Boncouin,
où, après avoir souhaité un heureux voyage aux trois
nobles étrangers je fus retourné avec mes deux amis chez
M. de Bragadin.

Le lendemain nous les vîmes arriver au palais dans
une péote à six rames. Ils voulurent faire leurs derniers
remercimens à M. Barbaro, à moi, et à M. de Bragadin,
qui sans cela n'auroit pas vu, et admiré la prodigieu-
se ressemblance des deux charmantes créatures.
Après avoir pris une tasse de caffé ils prirent congé;
et nous les vîmes remonter dans leur péote qui en vingt
quatre heures les débarqua au pont de Lac obscur
endroit sur le fleuve Po confin de l'état du pape avec
celui de la république de Venise. Je n'ai pas dit que les
yeux à la comtesse tout ce que je sentois à cette cruelle
séparation, et j'ai lu tout ce que son amour me disoit dans
ses yeux. J'avois recommandation n'avoit été plus efficace
que celle que le comte avoit portée à M. Barbaro. Elle
servit à sauver l'honneur de sa famille, et à m'éviter
les désagrémens que j'aurois eus en conséquence du complot

j'aurois dû rendre de ce que la demoiselle étoit devenue après qu'on m'auroit convaincu que je l'avois conduite avec moi.

Nous partimes alors tous les quatre pour Padoue pour y rester jusqu'à la fin de l'automne. Le docteur Gozzi n'y étoit plus. Il étoit devenu curé dans un village, où il vivoit avec la sœur Bettine qui n'avoit pas pu vivre avec le coquin qui ne l'avoit épousée que pour la dépouiller de tout ce qu'elle lui avoit porté en dot.

Dans la tranquille oisiveté de cette grande ville je suis devenu amoureux de la plus célebre de toutes les courtisanes, ses rivales de ce tems là. Elle s'appelloit Ancilla, la même que le danseur Campioni épouva, et conduisit avec lui à Londres, où elle fut la cause de la mort d'un très aimable Anglois. Dans quatre ans d'ici je parlerai d'elle plus au long. Actuellement je ne dois rendre compte au lecteur que d'un petit événement qui fut la cause que mon amour ne dura que trois ou quatre semaines.

Celui qui me présenta à cette fille fut le comte Alexandre jeune étourdi comme moi, et ayant mes mêmes inclinations; mais joueur déterminé ennemi déclaré de la fortune. On jouoit chez Ancilla, dont il étoit amant aimé, et il ne me procura sa connoissance que pour me rendre la dupe les cartes à la main. Ne m'étant jamais aperçu de rien, je le fus jusqu'au moment fatal que me voyant triché avec la plus grande évidence, je lui dis lui présentant un pistolet à la poitrine. Ancilla s'évanouit, il me rendit mon argent, et il me défia à sortir avec lui pour mesurer mon épée avec la

sienne. J'ai accepté son invitation, et je l'ai suivi après avoir laissé mes pistolets sur la table. Nous allames dans le prato della valle, où au clair de la lune j'eus le bonheur de le blesser à l'epaule. Il dut me demander quartier ne pouvant plus étendre son bras. Je suis allé me coucher; mais le matin j'ai cru devoir suivre le conseil de M. de Bragadin de quitter d'abord Padoue, et d'aller l'attendre à Venise. Le comte Medini fut dans tout le reste de la vie mon ennemi, et il m'arrivera de devoir parler de lui quand le lecteur me verra à Naples.

J'ai passé tout le reste de l'année dans mes vieilles habitudes, tantôt content, et tantôt mécontent de la fortune. Le ridotto étoit ouvert, j'y passois la plus grande partie de la nuit jouant, et courant les aventures.

1747 Vers la fin de Janvier j'ai reçu une lettre de la jeune comtesse A.S., qui me portoit bien ce nom. Elle m'écrivoit d'une des plus belles villes de l'Italie où elle étoit devenue marquise x x x. Elle me prioit de faire semblant de ne pas la connoître si le hazard feroit que je m'arrêtasse dans la ville où elle vivoit heureuse avec un époux qui avoit gagné son coeur après qu'elle lui avoit accordé sa main. J'avois déjà vu de son frere qu'à peine arrivée à sa patrie, sa mere l'avoit conduite dans la ville d'où elle m'écrivoit chez un de ses parens, où elle avoit connu l'homme qui devoit la rendre heureuse. Ce fut dans l'année suivante 1748 que je l'ai vue. Sans la lettre par laquelle elle m'avoit prevenu, je me serois fait presenter à son mari. La douceur de la paix est preferable aux chagrins de l'amour; mais on ne pense pas ainsi quand on est amoureux.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Dans ce même tems une jeune vénitienne très jolie, que son
père Ramon exposa à l'admiration du public la faisant
figurer dans les ballets, me mit pour une quinzaine de jours dans
ses fers: j'y serois restè d'avantage, si l'hymen ne les eut brisés.
Madame Cicilia Valmorana la protectrice lui trouva un mari de
sa compétence dans le danseur français nommé Binet, qui d'à=
bord voulu s'appeller Binetti. Sur là sa femme ne se vit pas o=
bligée à changer en français son caractère vénitien qui la mit
à même de déployer sa force dans plusieurs aventures qui lui don=
nèrent de la célebrité. Elle fut la cause d'un bon nombre
des miennes que mon lecteur trouvera bien circonstanciées à
leur place. La Binetti fut privilegiée par la nature du plus ra=
re de tous les dons. L'age ne parut jamais sur sa figure avec
une indiscretion, dont les femmes ne connoissent pas la pleu=
vre. Elle paroit toujours jeune à tous les ans, et aux
plus fins connoisseurs des traits mouvés. Les hommes se de=
mandent par d'avantage; et ils ont raison de ne pas vouloir se
fatiguer à faire des recherches et des calculs pour reconnaitre
qu'ils sont dupes de l'apparence; mais les femmes qui vieillissent à
vue d'oeil ont aussi raison de crier contre une autre qui ne vieillit
pas. La Binetti se moqua toujours de cette espece de médisance
allant soixante, et feignant des ans. Le dernier qu'elle fit mou=
rir à force de jouissances amoureuses fut le polonois Morzinski que
sa destinée fit aller à Venise il y a huit ans. La Binetti en
avoit alors soixante trois.

La vie que je menois à Venise auroit pu me paroitre heu=
reuse, si j'avois pu m'abstenir de ponter à la Banque. Il
n'étoit permis de fortifier au ridotto qu'aux seuls nobles non
par en masque, mais vêtus avec la robe patricienne, portant

La grande perruque devenue constitutionnelle au commencement 1577
de ce siecle. Je jouois, et j'avois grand tort, car je n'avois ni la force de
quiter quand la fortune m'étoit contraire ni celle de ne pas courir après
après mon argent. Ce qui me forçoit à jouer étoit un sentiment
d'avarice: j'aimois la depense, et je regrettois, quand ce n'é-
toit pas le jeu qui m'avoit fourni l'argent pour la faire. Il
me semblait que l'argent gagné au jeu ne m'avoit rien coûté.
A la fin du même mois de Janvier, me trouvant dans la
necessité de deux cent cequins, Mad: Manzoni me fit prêter
par une autre dame un brillant qui en valoit cinq cent. Je
me suis déterminé d'aller le mettre en gage à Mestre, où la
ville tient un Mont de piété qui prête sur gages au 5 p. 100.
Mestre est à quinze milles de Venise. Ce bel etablissement
manque à Venise parceque les juifs ont la force de l'empecher.
Je me leve donc d'aller bonne heure; et je mets dans ma
poche ma boëte parceque dans ce jour là il étoit defendu
d'aller en masque. C'étoit la veille de la purification de
la sainte vierge qu'on appelle la Chandeleur
Je vais à pied jusqu'au bout du Canalregio avec intention
de prendre une gondole pour Mestre, où j'avois pris une
voiture de poste qui m'auroit mis en moins de deux heures
à Treviso, d'où je serois parti le meme jour ~~pour retourner~~
pour retourner à Venise.
~~à Venise~~ après avoir mis mon brillant en gage à
Marchant sur le quai vers S.t Job, je vois dans une gondole
à deux rames une figure de fille coiffée à la villageoise;
mais très richement. Son minois me plait tellement que
je m'arrête pour l'examiner avec plus d'attention. Le
hazard de proue, voyant que j'avois suspendu ma marche, par-
le que je veuille profiter de l'occasion pour aller à Mestre

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

à meilleur marché, et dit au pourvier d'approcher du rivage. Je n'
Laisse pas un seul moment. Je monte dans la barque, et je lui
donne trois livres pour m'assurer qu'il n'y entreroit plus personne.
Un vieux prêtre, qui occupoit la première place près de la Belle, veut
me la céder; mais je l'oblige à ne pas bouger.

Bd II

1747

(Tome III biffé!)

Chap. IX

(chap VIII de l'originale)

5 Pièces absentes.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Je devens amoureux de Christine, je lui trouve un mari digne d'elle. Ses noces

≈

1747 Ces bateliers, me dit le vieux prêtre, ont du bonheur. Ils nous ont mis à Rialte pour trente sous, sous condition qu'ils ~~prirent~~ prissent, chemin faisant prendre des passagers; et en voila un. Ils en trouveront encore — Quand je suis dans une gondole, mon reverend il n'y a plus de place à louer. ~~l'abbé, il n'y a plus personne à prendre~~.

En disant cela, je donne encore quarante sous aux bateliers, et les voila contents. Ils me remercient en me donnant ~~le titre d'Ex~~ l'excellence. L'abbé me demande excuse s'il ne m'a pas donné mon titre; je lui reponds que ~~je n'étois pas gentilhomme, et la fille dit~~ n'étoit pas gentilhomme; cela ne me convenoit pas, et la fille dit qu'elle en étoit bien aise — Pourquoi Mademoiselle — Parceque quand je vois près de moi un gentilhomme, je ne sais pas; j'ai peur. J'imagine que vous etes un Lustrissimo — Non plus: je suis clerc d'avocat — J'en suis encore plus aise, car j'aime de me voir en compagnie de personnes, qui ne se croyent pas plus que moi. Mon pere ~~etoit~~ étoit ~~un personnage distingué~~ fermier, frere de mon oncle que vous voyez ici, curé de St: où je suis née, et elevée, n'ayant ni frere, ni sœurs: Je suis heritiere de tout, et du bien de ma mere aussi qui est toujours malade, et qui ne peut par vivre encore long tems, dont bien me fache; mais c'est le medecin qui l'a dit. Ainsi pour revenir à propos je crois qu'il n'y a pas grande difference entre un clerc d'avocat, et la fille d'un riche fermier. Je dis cela par moyen d'acquit, car je sais bien qu'en voyage on est en compagnie de tout le monde, et toujours sans consequence: n'est ce pas mon cher oncle? — Oui, ma chere ~~niece~~ cousine. Preuve de cela, vous voyez monsieur, qui s'est mis avec nous sans savoir qui nous sommes. — Mais croyez vous, dis-je à ce bon curé, que je serois venu me mettre ici, si la beauté de votre niece ne m'eut pas surpris! A ces paroles le curé, et la niece se mirent à rire de toute leur force; et de mon coté ne trouvant pas ce que j'avois dit bien comique,

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

j'ai vu. — ~~Je n'aperçois~~ que mes compagnons de voyage étoient un peu bêtes; mais je n'en étois pas fâché.

Pourquoi n'ez vous tout, ma belle demoiselle? Est ce pour me faire voir vos dents? J'avoue que je n'en ai jamais vu de si belles à Venise — Oh! point du tout; ~~quoique~~ malgré qu'à Venise tout le monde m'ait fait ce compliment. Je vous assure qu'à Pr: toutes les filles ont des dents si belles que les miennes. N'est ce pas mon oncle? — Oui ma nièce — Je vois, poursuivit elle je ne dirai d'une chose que je ne vous dirai jamais — Ah! dites la moi, je vous prie — Oh! pour ça non. Jamais jamais — Je vous la dirai moi même, dit le curé — Je ne veux pas, dit la nièce, en fronçant les nois sourcils, ou en vérité je m'en vais — Je t'en défie, dit l'oncle. Savez vous ce qu'elle a dit, quand elle vous a vu sur le quai? Voila un beau garçon qui me regarde, et qui est bien fâché de ne pas être avec nous. Et quand elle vous a vu faire arrêter la gondole, elle s'est applaudie.

La nièce outrée de son indiscretion lui donnoit des coups sur l'épaule. Pourquoi, lui dis-je, êtes vous fâchée que j'apprenne que je vous ai plu, tandis que je suis ~~charmé~~ enchanté que vous sachiez que je vous ai trouvée charmante? — Enchanté pour un moment. Oh! Je connois à présent les vénitiens. Ils m'ont dit tous que je les ai enchantés; et aucun de ceux que j'aurois voulu ne s'est déclaré. — Quelle déclaration vouliez vous? — La déclaration qui me convient monsieur. Celle d'un bon mariage à l'église, et en présence de témoins. Nous sommes cependant restés à Venise quinze jours. N'est ce pas, mon oncle? — Cette fille, me dit l'oncle, telle que vous la voyez, est un bon parti, car elle a trois mille ecus. Elle ne veut pas se marier à Pr:, et elle a peut être raison. Elle a toujours dit qu'elle ne veut autre mari qu'un vénitien, et par cette raison je l'ai conduite à Venise pour la faire connoître. Une femme comme il faut nous a tenu chez elle quinze jours, elle l'a conduite dans plusieurs maisons, où des jeunes gens mariables l'ont vue; mais ~~aucun~~ tout ceux qui lui plurent ne voulurent pas entendre parler de mariage; et elle à son tour n'a pas trouvé de son goût ceux qui se sont offerts.

— Mais croyez vous, lui dis-je, qu'un mariage se fasse comme une omelette? Quinze jours à Venise ne sont rien. Il faut y passer au moins

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

six mois. Je trouve, par exemple, votre niece jolie comme l'amour, et je me croirois heureux, si la femme que Dieu me destine, lui ressemblat; mais quand elle me donneroit dans l'instant cinquante mille ecus pour l'epouser d'abord, je n'en voudrois pas. Un garçon sage avant que de prendre une femme doit connoître son caractere, car ce qui fait le bonheur n'est ni l'argent, ni la beauté: — Que voulez vous dire, me dit-elle, par caractere? et d'une belle écriture! — Non mon ange. Vous me faites rire. Il s'agit des qualités du coeur, et de l'esprit. Je dois me marier un jour, ou l'autre, et je cherche l'objet depuis trois ans; mais en vain. J'ai connu plusieurs filles presqu'aussi jolies que vous, et toutes avec une bonne dot; mais après leur avoir parlé deux ou trois mois j'ai vu qu'elles ne pouvoient pas me convenir — Que leur manquoit-il? — Je peux vous le dire; car vous ne les connoîtrez pas. Une, quoique certainement j'aurois epousée, car je l'aimois beaucoup, avoit une vanité insoutenable. J'ai decouvert cela en moins de deux mois. Elle m'auroit ruiné en habits, en modes, en luxe. Imaginez vous qu'elle donnoit un sequin par mois au frieur, et un autre sequin au moins elle depensoit en pomades, et eaux de senteur — C'étoit une folle. Je ne depense que dix sous par an en cire, que je mêle avec de la graisse de chevre, et je fais une pommade excellente, dont j'ai besoin pour soutenir mon toupet — Une autre que j'aurois epousé il y a deux ans avoit une indisposition qui m'auroit rendu malheureux. Je l'ai su le quatrieme mois, et je l'ai quitée — Quelle étoit cette indisposition? — Elle étoit telle que je n'aurois jamais eu d'enfans; et c'est affreux, car je ne veux me marier que pour avoir en — Pour cela Dieu est le maitre; mais pour moi je sais que je me porte bien. N'est ce pas mon oncle? — Une autre étoit trop devote, et je n'en veux pas. Scrupuleuse au point qu'elle alloit à confesse tous les trois ou quatre jours. Je la veux bonne chretienne comme moi. Sa confession durroit une heure au moins — C'étoit ou une grande pecheresse ou une sotte. Je n'y vais qu'une fois par mois, et je dis tout en deux minutes. N'est ce pas mon oncle? Si vous ne me faites des questions, je ne saurois que vous dire — Une autre avoit été plus savante que moi, une autre étoit triste, et je veux absolument qu'on soit gai —

~~156~~ 156 Voyez vous mon oncle? Vous qui d'accord avec ma mere me reprochez
toujours ma gayeté — Une autre, que j'ai d'abord quitée, avoit peur
de se trouver seule avec moi, et si je lui donnois un baiser elle alloit
d'abord le dire à la mere — C'étoit une bête. Je n'ai pas encore
ecouté un amoureux, car à Pr: il n'y a que des païsans incultes;
mais je sais bien que je n'irois pas conter à ma mere certaines cho=
ses — Une autre avoit l'haleine forte. ~~Qu'avez-je fait d'une pare=~~
~~reuse~~? Une autre enfin, dont je croyois les couleurs bien na=
turelles, se fardoit. Presque toutes les filles ont ce vilain penchant, et
par cette raison j'ai peur que je ne me marierai jamais: car, par ex=
emple, je veux absolument que celle qui sera ma femme ait les yeux
noirs, et aujourd'hui presque toutes les filles ont appris le secret de
se les teindre ~~noirs~~; mais je n'y serai pas attrapé, car je m'y
connois — Sont ils noirs les miens? — Ah ah — Vous riez? — Je
vis parceque'ils paroissent noirs; mais ils ne le sont pas. Vous etes
cependant tout de même fort aimable — Cela est drole. Vous cro=
yez que mes yeux sont teints, et vous dites que vous vous y connoissez.
Les yeux, Monsieur, beaux, ou laids, sont comme Dieu me les a
donnés. N'est ce pas mon oncle? — Je l'ai toujours cru au moins,
lui repondit l'oncle — Et vous ne le croyez pas? Me replique-t-
elle vivement — Non. Ils sont trop beaux pour que je les croye na=
turels — Par Dieu c'est drole — Excuses, ma belle demoiselle,
je suis sincere; mais je vois que je l'ai été trop.

Un silence succeda à cette dispute. La tante sentit de tems en
tems un sourire; mais la niece ne pouvoit pas devorer son chagrin.
De la longueur à la derobée, je la voyois prête à pleurer, et j'en
ressentois de la peine, car sa figure étoit des plus seduisantes.
Coiffée en riche païsanne elle avoit sur la tête pour la valeur de
tout au moins
cequins en epingles d'or qui lui tenoient en treffe ses cheveux plus
noirs que l'ebene. Ses longs pendans d'oreille d'or massif, et une
fine chaine d'or qui feroit plus de vingt fois le tour de son cou blanc com=
me du marbre de Carrare rendoient sur sa figure de lis, et de roses
un brillant éclat qui me frappoit. C'étoit pour la premiere fois de
ma vie que je voyois une beauté villageoise avec un tel appareil. Six
m'avoit frappé d'une façon tout à fait differente.
ans avant ce tems j'avois lu à Paris ~~ce qu'en a écrit un anglois sur l'Attique~~

Cette jeune fille, qui ne disoit plus le mot, devoit être au désespoir, car ses yeux étoient précisement ce qu'elle avoit de plus beau, et j'avois eu la barbarie de les lui arracher. Je savois qu'en elle même elle devoit me haïr mortellement, et qu'elle ne parloit plus parceque son ame devoit être en fureur; mais je n'avois garde de la démasquer, car cela devoit arriver par degrés.

A peine entré dans le long canal de Marghera, je demande au curé s'il avoit une voiture pour aller à Mestre, car pour aller à Pr: il devoit y penser. — J'irai à pieds, car mon benefice est pauvre, et pour Christine je lui trouverai facilement une place dans quelque voiture — Vous me ferez un véritable plaisir en venant tous les deux avec moi dans la mienne qui est à quatre places — Voilà un bonheur que nous n'espérions pas — Point du tout, dit Christine. Je ne veux pas aller avec ce monsieur — Pourquoi donc, ma chere niece? Avec moi. — Parceque je ne veux pas.

Voilà, dis-je alors sans la regarder, comme on récompense ordinairement la sincérité — Ce n'est pas, me dit elle brusquement, sin= cerité; mais présomption, et méchanceté. Il n'y a pas plus pour vous dans tout le monde de yeux noirs: mais puisque vous les aimez, j'en suis bien aise — Vous vous tromperez, belle Christine, car j'ai le moyen de savoir la vérité — Quel est ce moyen? — Les laver avec de l'eau de rose un peu tiede: et encore: si la demoiselle pleure toute la couleur artificielle doit pour lors s'en aller.

A ces mots j'ai joui d'un spectacle rempli de charmes. La physionomie de Christine qui affichoit la colere, et le dédain, se changea tout d'un coup pour me représenter la sérénité, et la sa= tisfaction. Elle fit un sourire qui plut au curé, car la voiture gra= tifiait à son cœur — Pleure donc, ma chere niece, et Monsieur te rendra justice à tes yeux.

Le fait est qu'elle pleura, mais à force de rire. La joye de mon ame, folle de preuves de cette espece devint pétillante. En mon= tant les degrés du rivage je lui ai fait pleine réparation, et elle accepta l'offre de la voiture. J'ai d'abord ordonné à un voiturier d'atteler tandis que nous déjeunerions; mais le curé me dit qu'il

devoit auparavant aller dire la messe — Allez vite, nous l'entendrons, et vous l'appliquerez à mon intention. Voila l'aumone que je donne toujours. C'etoit un ducat d'argent, qui l'etonna au point qu'il vouloit me baiser la main. Il s'achemine à l'eglise, et j'offre mon bras à Christine, qui ne savoit pas si elle devoit l'accepter ou non, elle me demanda si je croyois qu'elle ne pût aller toute seule — Je ne crois pas cela, mais le monde diroit ou que je suis impoli, ou qu'il y a une trop grande difference de vous à moi — Et actuellement que je le prens que dira-t-il! — Qu'il se pourroit que nous nous aimassions, et quelqu'un dira que nous paroissons faits l'un pour l'autre. — Et si quelqu'un va rapporter à votre maitresse qu'on vous a vu donnant le bras à une fille! — Je n'ai pas de maitresse, et je ne veux plus en avoir, car il n'y a pas à Venise une fille faite comme vous — J'en suis fachée pour vous. Pour moi il est certain que je ne retournerai pas à Venise, et quand même; comment faire à y rester six mois! d'abord que vous dites avoir besoin de six mois au moins pour bien connoitre une fille! — Je payerois volontiers toute la depense — Oui da! Dites le donc à mon oncle, et il y pensera, car je ne peux pas y aller toute seule — Et en six mois, vous me connoitrez aussi — Oh! pour moi! Je vous connois deja — Vous vous accomoderiez donc de ma personne — Pourquoi non! — Vous m'aimeriez — Aussi, quand vous seriez mon mari.

Je regardois cette fille avec etonnement; elle me ressembloit une princesse déguisée en paysanne. Son habit de gros de tours bleu galonné en or étoit du plus grand luxe puisqu'il devoit couter la double d'une robe de ville, et les bracelets de chaine d'or qu'elle avoit aux poignets à l'avenant du collier feroient une parure des plus riches. Sa taille que je n'avois pas pu examiner dans la gondole étoit de nimphe, et la mode des manteletts n'étant pas connue des paysannes, je voyois, au relief du devant de son habit boutonné jusqu'au cou, la beauté de son sein. Le bas de l'habit, pareillement galonné en or n'arrivant qu'aux chevilles me laissoit voir son pied mignon, et imaginer la finesse de sa jambe. Sa demarche juste, et point du tout étudiée me ravissoit. Sa physionomie paroissoit me dire avec douceur. je suis bien contente

que vous me trouvez jolie. Je ne pouvois concevoir comment cette fille avoit pu rester à Venise quinze jours sans trouver qui l'épousât, c'étoit l'étrompat. Un autre charme encore qui m'enivroit étoit son jargon, et sa vérité, que l'usage de la ville me feroit prendre pour bêtise: c'étoit un défaut d'appareil qui me représentoit tout le prix de la pièce. Lorsque dans la sensibilité de sa colère elle avoit prononcé ce par dieu mon bec: leur ne peut se figurer le plaisir qu'elle m'a fait.

Absorbé dans ces réflexions, et déterminé de mettre tout en œuvre pour rendre à ma manière toute la justice qu'on devoit à ce chef d'œuvre de la nature, j'attendois avec impatience la fin de la messe. Après avoir déjeuné, j'ai eu toutes les peines du monde à persuader le curé que la place que je devois prendre étoit la dernière; mais je n'ai pas eu de peine à le persuader de rester à dîner, d'abord que nous arrivames à Treviso et à souper avec moi dans une auberge où il n'y avoit presque jamais du monde. Il s'est rendu lorsque je lui ai promis qu'après souper il y auroit une voiture prête qui le conduiroit en moins d'une heure à Pr: avec le plus beau clair de lune. Ce qui le prouvoit étoit la solennité de la fête, et la nécessité absolue où il étoit de chanter la messe dans son église.

Nous descendons donc à cette auberge, où après avoir fait faire du feu, et avoir ordonné un bon dîner, je pense que le curé même pourroit aller m'engager le diamant, et que moyennant cela je resterois une heure seul avec la nièce Christine. Je le prie de me faire ce plaisir, lui disant que ne voulant pas être connu je ne pouvois pas y aller en personne; et il est charmé que je le mette à même de faire quelque chose pour mon service. Il va, et me voilà seul devant le feu avec cette charmante créature. J'ai parlé une heure avec elle dans des propos les plus faits pour me rendre voluptueux la rogueté, et pour lui inspirer à ma faveur le même goût décidé que je me sentois pour elle. J'ai eu la force de ne jamais lui prendre la main pour la baiser que je mourois d'envie de baiser BnF MSS

Le curé vint me rapporter ~~l'anneau~~ la bague ~~et la bague que je lui avois confiée~~ en me disant que je ne

pouvois mettre ~~effets~~ en gage, et en recevoir le billet que le surlendemain
160 à cause de la fête de la Vierge. Il me dit qu'il avoit parlé au cassier, qui
~~après avoir vu le effets~~ lui avoit dit que si je voulois on me donneroit le
double de la somme que je demandois. Je lui ai alors dit qu'il m'obli=
geroit beaucoup à revenir de lundi: pour me faire ce plaisir lui même,
puisqu'on pouvoit faire naître des soupçons, il après avoir presenté
le diamant lui même, on le croyoit porté par un autre commis.
Je lui ai dit que je lui payerois la voiture, et il m'assura qu'il re=
viendroit. J'espérois de faire en sorte qu'il retournat avec sa nièce.

Dans le courant du dîner trouvant Christine toujours plus digne
de mon attention, et craignant ~~que je risquois~~ de perdre sa confiance,
si je hasardois une jouissance imparfaite dans quelques moments que
j'aurois pu me procurer dans la journée, j'ai decidé que je devois
~~persuader le autre de la reconduire~~ à Venise pour qu'elle y de=
meurat cinq à six mois. C'étoit là que je me flattois de faire naî=
tre l'amour, et de lui donner la nourriture qui lui convient.
J'ai donc proposé au curé la chose, lui disant que je me char=
geois de toute la dépense, et que je trouverois une famille tre
Lonete, où l'honneur de Christine seroit aussi bien que dans un
couvent. Ce n'étoit qu'après l'avoir bien connue que je pouvois
l'éprouver; mais ce seroit inmanquable. Le curé me repondit
qu'il iroit la conduire en personne d'abord que je lui écrirois d'avoir trouvé la
maison où il devoit aller la consigner ~~en personne~~. Je voyois Chri=
tine ravie d'aise de cet arrangement, et je lui promettois, sûr
de lui tenir parole, qu'en huit jours tout au plus l'affaire se=
roit faite. Mais je fus un peu surpris lorsque lui ayant promis de
lui écrire, elle me repondit que son oncle repondroit pour elle, pour=
ce qu'elle n'avoit jamais voulu apprendre ~~à écrire~~, malgré qu'
elle lût très bien lire — Vous ne savez pas écrire? Comment vou=
le vous devenir femme d'un vénitien ne sachant pas écrire? Je
n'avois jamais vu une si étrange chose — Quelle merveille! Il
n'y a aucune fille chez nous qui sache écrire. N'est ce pas mon
oncle? — C'est vrai; lui repondit-il; mais aucune ne pense à
se marier à Venise. Monsieur a raison. Tu dois apprendre — Ter=
mena
tainement, lui dis-je, et avant de venir à Venise, car on se moque=
roit de moi. Vous deviendrez triste. Je suis fâché que cela vous déplaise —

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Cela me déplait, parcequ'il n'est pas possible d'apprendre en huit jours — Je m'engage, lui dit l'oncle, de te faire apprendre en quinze, si tu veux t'y mettre de toute ta force. Tu en saura assez pour te perfectionner dans la suite par toi même — C'est une grande besogne; mais qu'a cela ne tienne, je vous promets d'étudier jour, et nuit, et je veux commencer demain.

En dinant j'ai dit au curé qu'au lieu de partir après souper, il seroit très bien d'aller se coucher, et ne partir avec Christine qu'une heure avant jour. Il n'avoit pas besoin d'être à Pr: avant treize heures. Il en convint quand il dit que cela feroit plaisir à ma nièce, qui après avoir bien soupé avoit sommeil. J'ai donc d'abord ordonné la voiture, et dit au curé d'appeller l'hôtelle pour me faire donner une autre chambre, et y faire faire d'abord du feu — Cela n'est pas necessaire, dit le vieux, et saint curé à mon grand étonnement, il y a dans cette chambre deux grands lits, et nous n'avons pas besoin de faire mettre des draps dans un autre, car Christine couche avec moi. Nous ne nous déshabillerons pas; mais vous pouvez vous déshabiller en toute liberté, car ne partant pas avec nous vous pourrez rester au lit tant qu'il vous plaira — Oh! dit Christine, je dois me déshabiller, car sans cela je ne pourrois pas dormir; mais je ne vous ferai pas attendre, car il ne me faut qu'un quart d'heure pour être prête.

Je ne disois rien; mais je ne pouvois pas en revenir. Christine charmante, et faite pour faire prévariquer Zenocrate couchoit toute nue avec le curé son oncle, vieux, il est vrai, dévot, très éloigné de tout ce qui auroit pu rendre cette disposition illicite, tout-ce qu'on voit déjà; mais le curé étoit homme, et il devoit l'avoir été, et savoir qu'il l'exposoit au danger. Ma raison chancelle trouvoit cela inouï, la chose étoit innocente je n'en doutois pas, et si innocente que non seulement il ne l'en cachoient pas; mais ils ne supposoient pas que quelqu'un la sachant pourroit penser à mal. Je voyois tout cela; mais je n'en pouvois pas revenir. Dans la suite du tems j'ai trouvé cela commun chez les bonnes gens dans tous les pays où j'ai voyagé; mais, je le répete, chez les bonnes gens. Je ne me mets pas dans ce nombre

~~44~~
1644

Ayant mangé maigre, et allez mal, je descens pour parler à l'hôtesse, et lui dire que je ne me souciois pas de la depense, que je voulois un souper exquis, en maigre cela alloit sans dire, mais ayant du poisson excellent, des truffes, des huitres, et tout ce qu'il y avoit de meilleur au marché de Trevio, et sur tout du bon vin — Si la depense ne vous fait rien, laissez moi faire. Vous aurez du vin de la depense ne vous fait rien, Laissez moi faire. Vous aurez du vin de la Canea — Je veux souper à trois heures — Ca suffit.

Je remonte, et je trouve Christine qui caressoit un visage son vieux oncle qui avoit l'age de soixante et quinze ans. Il étoit. Sa=cez vous, me dit il, de quoi il s'agit? Ma nièce me prie de la lais=ser ici jusqu'à mon retour. Elle me dit que ce matin vous avez parlé l'heure que je vous ai laissé seul avec elle comme un frere ~~un epoux~~ ~~l'avoit parlé avec sa fille, ou sa soeur~~ l'avoit parlée avec sa soeur, et je le croi; mais elle ne songe pas qu'elle vous incommoderoit — Non. Au con=traire ~~je la renvoie~~: soyez sûr qu'elle me feroit plaisir, car je la trouve aimable au possible. Et pour ce qui regarde mon devoir, et le sien, je crois que vous pouvez vous reposer sur nous. — Je n'en doute pas. Je vous la laisse donc jusqu'après demain. Vous me verrez ici de retour à quatre heures pour aller faire votre affaire.

Je me suis trouvé si étonné de cet arrangement si inattendu, et fait avec tant de facilité que le sang m'est monté à la tête: j'ai saigné du nez copieusement un demi quart d'heure, de ma part ne craignant rien, car cela m'étoit arrivé autrefois; mais de la part du curé que craignoit une hémoragie. Il alla pour ses affaires nous disant qu'il reviendroit à l'entrée de la nuit.

D'abord que nous fumes seuls, j'ai remercié Christine de la confiance qu'elle avoit en moi — Je vous assure qu'il me tarde que vous me connoissiez bien. Vous verrez que je n'ai aucun des ~~dégoutterent~~ défauts qui vous dégoûtent. Il faut donc que vous alliez con=naître à Venise, et je vous promets d'apprendre d'abord à écrire. — Vous êtes une fille adorable, et pleine de bonne foi; mais je vous prie d'être discrete à fr. Personne ne doit savoir que vous

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

n imbi=
i par
uva
1 foible
; mais
ais de=
e doit
us n'ai=
: moi ce
lé; mais
ent on
eur de
ceront
moi
re Chri=
car je
Ayez
dui't di=
redole
là.
con=
veux
u'il
, et
Chris=
de di=
gne
avoir
rieur
l'Eternel
arne
Cela=

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

107

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

BnF
MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

BnF
MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

avez fait un traité avec moi. Vous vous reglerez comme
vôtre oncle vous instruira : ce sera à lui que j'écrirai tout —
Soyez certain que ma mere même n'en saura rien que quand
vous le permettrez.

J'ai passé ainsi avec elle toute la journée ne faisant autre
chose que tout ce qui m'étoit necessaire pour en devenir a=
moureux. Petites histoires amoureuses qui l'interessoient,
et dont je ne lui disois pas la fin. Elle ne la devinoit pas ; mais
elle en faisoit semblant, ne voulant pas s'en montrer cu=
rieuse de crainte de paroitre ignorante. Plaisanteries à
sa portée qui auroient deplu à une fille de ville gatée
par l'education ; mais qui devoient plaire à une pay=
sanne parce qu'elles ne lui feroient pas montrer le rang à la
tête. Quand son oncle arriva je faisois des arrangemens dans
ma tête pour l'epouser, ayant deja decidé de la mettre
là meme ou j'avois gardé la comtesse.

A trois heures d'Italie, nous nous mimes à table, et
notre souper fut exquis. Ce fut à moi à tenir tête à Chris=
tine qui n'avoit jamais de la vie mangé ni huitres, ni truffes.
Le vin de la Patta ne grise pas ; il egaye. On le boit sans eau ;
c'est un vin qui ne dure qu'à peine un an. Nous allames au lit un heure
avant minuit, et je ne me reveillai qu'au grand jour. Le curé
etoit parti si doucement que je ne l'ai pas attendu.

Je regarde le lit, et j'y vois que Christine qui dormoit.
Je lui dis bon jour, elle ouvre les yeux ; elle se reconnoit,
elle rit, elle se met sur le coude, elle regarde, et elle dit mon
oncle est parti, je lui dis qu'elle étoit belle comme un ange,
elle rougit, et elle couvre un peu mieux son sein. Je meurs
d'envie, ma chere Christine d'aller le donner un baiser —
Si tu as cette envie, mon cher ami, viens me le donner.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Je sors vite de mon lit, et la decence veut que je couvre au sien rapidement. Il feroit froid. Soit politesse ou timidité elle se retire; mais ne pouvant se retirer sans me faire place, il me semble d'être invitée à la prendre. Le froid, la nature, l'amour s'accordent à me mettre sous la couverture, et rien ne me fait penser à m'y opposer. Voila Christine entre mes bras, et me voila entre les siens: je vois sur son visage la surprise, l'innocence, et le contentement: elle ne pouvoit voir sur le mien que la tendre reconnoissance, et le feu d'un amour joyeux d'une victoire à laquelle il paroissoit sans avoir combattu.

Dans cette heureuse rencontre amenée par le pur hazard, et où rien n'ayant été premedité nous ne pouvions nous accuser de rien, nous passames quelques minutes dans l'impuissance de nous parler. En consequence de l'accord nos bouches ne s'occupoient qu'à donner, et à recevoir des baisers. Mais nous n'eumes non plus rien à nous dire quand après la fougue des baisers nous nous trouvames serieux, et dans une inaction qui nous auroit fait douter de notre propre existence si elle eut duré. Elle ne fut que momentanée. Sa nature, et l'amour dans un parfait accord briserent par une simple secousse le honteux equilibre, et nous nous trouvames à nous mêmes. Une heure après nous paroissions calmes, et nous entregardions. Christine rompit la premiere le silence, et me dit de l'air le plus tranquille, et le plus doux qu'avons nous fait? — Nous nous sommes mariés — Que dira demain mon oncle! — Il ne le saura que quand il nous aura lui même donné la benediction à l'eglise de sa paroisse — Quand nous aurons fait tous les preparatifs convenables — Quand nous aurons fait tous les preparatifs convenables à un mariage public — Combien de tems faut-il pour les faire! — Un mois à peu près — On ne peut pas se marier en quarême

— J'en aurai la permission — Tu ne me tromperas pas — Non; car je t'adore — Tu n'as donc plus besoin de me connoître? — Non; car je te connois entierement, et je suis sûr que tu feras mon bonheur — Et tu feras le mien. Levons nous, et allons à la messe. Qui l'auroit cru que pour me trouver un mari je ne devois pas aller à Vienne, mais partir pour retourner chez moi.

Nous nous levames, et après avoir dejeuné nous allames à la Messe. Puis nous dinames legerement. Regardant bien Christine, et la trouvant un air different de celui que je lui avois trouvé la veille je lui en ai demandé la raison: elle me repondit que la raison ne pouvoit être que la même qui me faisoit paroitre pensif. — Mon air pensif, ma chere Christine, est celui de l'Amour qui se trouve en conference avec l'honneur. L'affaire est devenue fort serieuse, et l'Amour tout etonné se voit obligé à penser. Il s'agit de nous marier devant l'eglise, et nous ne le pouvons pas avant quarême, car le tems du carnaval qui nous reste est trop court, et nous ne pouvons pas dif-fer jusqu'après Pâques, car le tems seroit trop long. Il nous faut une dispense juridique pour celebrer nos nôces en quarême. N'ai-je pas raison d'y penser?

Se lever, et venir m'embrasser tendre, et reconnoissante fut la reponse. Ce que je lui ai repondu etoit tout vrai, mais je ne pouvois pas lui dire tout ce qui me rendoit pensif. Je me voyois dans un engagement qui ne me deplaisoit pas; mais que j'aurois desiré qu'il ne fut pas si pressant. Je ne pouvois pas me dissimuler ce commencement de repentir qui serpentoit dans mon ame amoureuse, et honête, et j'en étois triste. J'étois cependant sûr qu'il n'arriveroit jamais que cette excellente creature fût devenu malheureuse à cause de moi.

Elle m'avoit dit qu'elle n'avoit jamais vu ni comedies ni the=
atres, et je me mis d'abord determiné à lui procurer ce plaisir.
L'hôte me fit venir un juif qui me fournit tout ce qui étoit neces=
saire pour la masquer, et nous y fumes. Un amant ne peut
pas avoir un plaisir plus grand que celui qui depend du plaisir
qu'il fait à l'objet qu'il aime. Après la comedie je l'ai con=
duite au casin, ou elle fut étonné voyant pour la premiere
fois une banque de Pharaon. Je n'avois pas assez d'argent pour
jouer moi même; mais assez pour qu'elle put s'amuser faisant
un petit jeu. Je lui ai donné dix cequins lui disant ce qu'elle
devoit faire malgré qu'elle ne connût pas les cartes. On la fit
asseoir, et en moins d'une heure elle se trouva maitresse de
presque cent. Je lui ai dit de quiter, et nous retournames à l'
auberge. Quand elle compta tout l'argent qu'elle avoit gagné,
et qu'elle sut qu'il lui appartenoit, elle crut que ce n'étoit qu'un
reve. Que dira mon oncle? Après avoir fait un leger repas,
nous allames passer la nuit entre les bras de l'Amour. Nous
nous separames au point du jour pour n'être pas surpris
par le curé qui devoit arriver.

Il nous trouva endormis chacun dans nôtre lit. ~~Christine~~ =
~~Christine~~. Christine poursuivit à dormir. Je lui ai donné la bague,
et deux heures après il me porta deux cent cequins, et le billet.

Il nous trouva habillés, et devant le feu.

Quelle surprise pour le bon homme quand Christine mis de=
vant ses yeux tout son or! Il remercia Dieu. Tout lui parut
miracle; et il conclut que nous étions nés l'un pour faire le
bonheur de l'autre

Au moment de son depart avec sa niece, je lui ai promis
d'aller le voir au commencement du careme; sous condition
cependant qu'à mon arrivée je ne trouverois personne infor=
mée ni de mon nom, ni de nos affaires. Il me remit l'extrait

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

baptistaire de sa nièce, et l'état de sa dot. Après les avoir vus partir je suis retourné à Venise amoureux, et fermement déterminé à ne pas manquer de foi à cette fille. Il ne devoit qu'à moi de convaincre à force d'oracles mes trois amis que mon mariage étoit écrit dans le grand livre de la destinée.

Non accoutumés à rester trois jours sans me voir, mon apparition les combla de joye. Ils craignoient qu'il ne me fut arrivé quelque malheur, M. de Bragadin excepté qui disoit qu'ayant parolii à ma garde rien ne pouvoit m'arriver de sinistre.

Pas plus tard que le lendemain je me mis décidé à faire le bonheur de Christine sans l'épouser. J'avois eu cette idée quand je l'aimois plus que moi même. Après la jouissance, la balance s'étoit telle-ment penchée de mon côté que mon amour propre se trouva supérieur à celui qu'elle m'avoit inspiré par ses charmes. Je m'apprêtois à me résoudre, me mariant, à renoncer aux espérances attachées à mon état exempt de tout engagement. Malgré cela je me mis trouvé invinciblement esclave du sentiment. Cette d'abandonner cette innocente fille étoit une noire action qui n'étoit pas en ma puissance: la seule idée me feroit frémir. Elle pouvoit être grosse, et je frissonnois me l'imaginant devenue l'opprobre de son village, me détestant, se haïssant, et ne pouvant plus espérer de trouver un mari digne d'elle étant devenue elle même indigne de le trouver. Je me mis à l'entreprise de lui chercher un mari qui à tous égards auroit valu mieux que moi. Un mari fait non seulement pour qu'elle me pardonne l'affront que je lui avois fait; mais pour qu'elle ~~pardonne~~ méritât à cherir ma tromperie, et m'en aimer d'avantage. L'affaire de le trouver ne pouvoit pas être difficile, car outre que Christine étoit une beauté parfaite, et jouissant d'une reputation sans tache à l'egard de ses mœurs, elle avoit en tout quatre mille ducats courans de Venise. Je me mis donc d'abord mis à l'ouvrage.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Enfermè avec les trois adorateurs de mon oracle, avec ma plume à la main je lui ai fait une question sur l'affaire qui me tenoit à coeur. Il m'a repondu que je devois l'appuyer à Sereno. C'étoit le nom cabalistique de M. de Bragadin. Il se souvint à tout ce que Paralis lui ordonneroit de faire. C'étoit à moi à l'informer. Je lui ai dit qu'il s'agissoit d'obtenir d'abord à Rome une permission du Saint Pere à faveur d'une tres honête fille pour qu'elle put se marier publiquement à l'eglise de sa paroisse dans le careme prochain. C'étoit une paysanne. Je lui ai donné l'extrait baptistaire; et je lui ai dit qu'on ne connoissoit pas encore l'epoux; mais que cela ne pouvoit causer aucun obstacle. Il me repondit qu'il écrivoit lui même dans le jour suivant à l'ambassadeur, et qu'il feroit que le Sage de semaine lui envoyat la lettre par un exprès. Laissa moi faire, me dit il, à donner à cette besogne l'air d'une affaire d'etat. Paralis sera obei. Je crois prevoir que l'epoux sera un de nous quatre, et il faut se disposer à l'obeissance.

L'effort que j'ai fait pour m'empecher de pouffer ne fut pas petit. Je me voyois le maitre de faire devenir Christine dame noble venitienne; mais en verité je n'y pensois pas. J'ai demandé à Paralis qui seroit l'epoux de cette fille, et il repondit que M. Dandolo devoit se charger de le trouver jeune, beau, sage, et citoyen capable de servir la republique dans le ministere soit interieur, soit exterieur; mais de ne s'engager qu'après qu'il avoit consulté. Il prit courage quand je lui ai dit que la fille lui porteroit en dot quatre mille ducats courants; et qu'il avoit quinze jours de tems pour faire ce choix. M. de Bragadin enchanté de n'etre pas chargé de ce soin se pamoit de rire.

Après ces deux demandes j'ai mis mon coeur en paix. J'étois moralement sûr qu'on trouveroit l'epoux tel que je le voulois. Je n'ai pensé qu'à bien finir le carnaval, et à si bien regler ma conduite que je ne dusse me trouver avec la bourse vide dans le moment que l'argent me seroit tres necessaire.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

La fortune favorable me fit entrer en careme maitre de presque mille ecquins apres avoir payé toutes mes dettes, et la dispense de Rome arriva dix jours apres que M. de Brozadin l'avoit demandée à l'ambassadeur. Je lui ai donné les cent ecus romains qu'on avoit déboursés à la dataerie romaine. Cette dispense ~~était plus ample qu'on ne l'avoit demandée~~ rendoit ~~dit~~ Christine maitresse de se marier dans toute eglise; mais on devoit la faire passer sous le sceau de la chancellerie episcopale diocesaine qui dispenseroit aussi des publications. Il ne manquoit à mon bonheur que l'epoux. M. Dandolo m'en avoit deja proposé trois ou quatre que par des bonnes raisons j'avois refusés; mais à la fin il trouva le convenable.

Devant retirer du mont de piété la bague, et ne voulant pas paroitre moi même, j'ai ecrit au curé de se trouver à Treviso à l'heure que je lui indiquois. Je ne fus pas surpris de le voir arriver avec Christine. Se sentant sûre que je n'étois allé à Treviso que pour conclure tout ce qui regardoit notre mariage, elle ne sera tendrement entre ses bras, et j'en ai fait de même. Adieu heroïsme. Si son oncle ne s'étoit pas trouvé là, je lui aurois donné des nouvelles certitudes qu'elle n'auroit jamais d'autre epoux que moi. J'ai vu briller sa joye quand j'ai mis entre les mains du curé la dispense qui lui donnoit la faculté de se marier à qui elle vouloit pendant le careme. Elle ne pouvoit pas se figurer que j'aurois pu travailler pour un autre, et n'étant pas encore sûr de rien je n'ai pas eu de devoir la desabuser dans ce moment là. Je lui ai promis d'aller à Tr. dans huit à dix jours où nous etablirions tout. Après avoir soupé allez gayement, j'ai donné au curé le billet, et l'argent pour retirer la bague, et nous allames nous coucher: heureusement la chambre où nous étions n'avoit qu'un lit. J'ai dû aller me coucher dans un autre.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Le lendemain je suis entré dans la chambre de Christine qu'elle étoit encore au lit. Son oncle étoit allé dire la messe, et à retirer du mont de piété mon solitaire. Ce fut à cette occasion que j'ai fait une découverte sur moi même. Christine étoit charmante, et je l'aimois ; mais la regardant comme un objet qui ne pouvoit plus m'appartenir, et que je devois disposer à donner son coeur à un autre il me sembloit de devoir commencer par m'abstenir de lui donner les marques de tendresse aux quelles elle avoit le droit de s'attendre. J'ai passé une heure avec elle la tenant entre mes bras, et devorant des yeux, et des lèvres toutes ses beautés sans jamais éteindre le feu qu'elles allumoient dans mon ame. Je la voyois émouvante, et surprise, et j'admirois sa vertu dans le sentiment qui ne lui permettoit pas de me faire des avances. Elle s'habilla cependant sans se montrer ni fachée, ni mortifiée. Elle auroit été l'un et l'autre si elle eut pu attribuer ma contrainte à mepris.

Son oncle rentra, me remit le diamant, et nous dinames. Après avoir dîné, il mit devant mes yeux une petite merveille. Christine avoit appris à écrire, et pour m'en convaincre elle écrivit sous ma dictée à ma presence. Je suis parti avant eux leur confirmant la parole que je leur avois donnée de les revoir dans peu de jours.

Ce fut le second dimanche du careme que M. Grandolo revenant du sermon me dit d'un air victorieux que l'heureux epoux ~~etoit~~ étoit trouvé, et qu'il étoit sûr qu'il auroit mon approbation. Il me nomma Charles XX que je connoissois de vue. C'étoit un très beau garçon qui avoit des moeurs, et le bel age de vingt deux ans. Il étoit clerc de Ragionato chez Xavier Cortantini, et il étoit

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

fillieul du comte Algarotti, dont une soeur etoit la femme du frere aîné de M. Dandolo. Ce garçon, poursuivit il à me dire, n'a plus ni pere ni mere, et je suis sûr que son parein se rendra caution de la dot qu'une épouse lui portera. Je l'ai sondé, et j'ai vu de lui même qu'il se marieroit volontiers avec une honete fille qui lui porteroit en dot allez d'argent pour acheter une charge qu'il occupoit deja; mais en qualité de commis — C'est excellent; mais je ne peux rien dire. Il faut qu'auparavant je l'entende parler — Il viendra demain diner avec nous.

Le lendemain j'ai trouvé le jeune homme tres digne de l'eloge que M. Dandolo en avoit fait. Nous dinames assis. Il avoit du gout pour la poesie: je lui ai fait voir du mien; je lui ai fait une visite le jour suivant, et il me fit voir du sien. Il me presenta à sa tante chez laquelle il demeuroit avec sa soeur, et je fus enchanté de leur caractere, et de l'accueil qu'elles me firent. Me trouvant seul avec lui dans sa chambre je lui ai demandé comment il traitoit l'amour, et après m'avoir repondu qu'il ne s'en soucioit pas, il me dit qu'il cherchoit à se marier me repetant tout ce que M. Dandolo m'avoit dit de lui. J'ai dit le même jour à M. Dandolo qu'il pouvoit traiter l'affaire, et il commença par traiter avec le comte Algarotti qui en parla d'abord à Charles. Celui ci lui avoit repondu qu'il ne diroit jamais ni oui ni non que quand il auroit vu la pretendue future, qu'il la regarderoit. M. Alga: il se seroit informé de tout ce qui la regardoit. M. Alga: rotti répondoit pour son filleul, et étoit prêt à assurer à l'epouse quatre mille ecus, si la dot le valoit. Après ces preliminaires mon tour vint.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Charles vint dans ma chambre avec M. Bandolo qui lui avoit deja dit que toute cette affaire pour ce qui regardoit l'é= pouse etoit entre mes mains. Il me demanda quand je pourois avoir la complaisance de la lui faire connoitre, et je lui ai dit le jour l'avertissant qu'il me le devoit tout entier, puisqu'elle de= meuroit à vingt deux milles de Venise. Je lui ai dit que nous dirions avec elle, et que nous serions de retour à Venise le même jour. Il me promit d'etre prêt à mes ordres au point du jour.

J'ai d'abord envoyé un exprès au curé pour l'avertir du mo= ment dans le quel j'arriverois chez lui avec un ami pour dinez avec lui, et Christine quatrieme.

Conduisant Charles à Pr:, je ne lui ai dit autre chose sinon que je l'avois connue par hazard allant à Mestre, il n'y avoit qu'un mois, et que je me serois offert moi même à devenir son mari, si j'avois eu un etat fait pour lui assurer quatre mille Ducats.

Nous arrivames à Pr: chez le curé deux heures avant midi, et un quart d'heure après Christine arriva d'un air fort libre don= nant le bon jour à son oncle, et me disant avec façon qu'elle etoit bien aise de me revoir. Elle fit à Charles qui une reverence de la tête me demandant s'il etoit comme moi clerc d'avocat. Il lui repondit lui même qu'il etoit clerc de Razionato. Elle fit sem= blant de savoir ce que c'etoit. Je veux vous faire voir, me dit elle, mes ecritures, et après nous irons chez ma mere s'il vous plait. Nous ne dinerons qu'à dix neuf heures; n'est ce pas mon cher oncle — Oui ma niece.

Enchantée de l'eloge que Charles en fit quand il sut qu'il n'y a= voit qu'un mois qu'elle apprenoit, elle nous dit de la mirre. Che= minsseant Charles lui demanda pourquoi elle avoit attendu jusqu'à l'age de dix neuf ans pour apprendre à ecrire — Qu'est ce que ça vous fait. Mais apprenez que je n'en ai que dix sept.

Charles lui demanda excuse; mais vivant de son ton burgne.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Elle était habillée dans le costume de son village ; mais très pro- 175
prement avec les cordons d'or au cou, et aux poignets.
Je lui ai dit de prendre nos bras, et elle le fit après m'avoir donné un coup d'oeil qui indiquait soumission. Nous trouvames la mere condamnée au lit par une sciatique. Un homme de bonne mine qui était assis à côté de la malade se leve, et va embrasser Charles. On me dit d'abord que c'était un medecin, et cela me fait plaisir.
Après les compliments de raison faits à cette bonne femme qui souloient tous sur le merite de sa fille qui se tenoit assise sur le même lit, le medecin demanda à Charles des nouvelles de la santé de sa soeur, et de sa tante. Parlant de sa soeur, qui avoit une maladie secrete, Charles le pria de lui dire quelque chose à part. Ils sortirent ; et me voila seul avec la mere et la fille.
Je commence par faire l'eloge de ce garçon ; je parle de sa sagesse, de son emploi, et du bonheur qu'aura celle que Dieu lui avoit destinée pour femme. Elles confirment à l'envie mes louanges me disant qu'il annonçoit sur sa figure toutes les qualités que je lui donnois. N'ayant point de tems à perdre, je dis à Christine qu'à table elle devoit se tenir sur ses gardes parcequ'il se pouvoit que ce garçon fût celui que Dieu lui avoit destiné — A moi ! — A vous. C'est un garçon unique. Vous seriez plus heureuse avec lui qu'avec moi, et puisque le medecin le connoit vous saurez de lui tout ce que je n'ai pas le tems de vous dire à present.
Qu'on s'imagine la peine que cette explication ex abrupto m'a coutée, et ma surprise voyant Christine tranquille, et nullement decontenancée. Ce phenomene arrete le sentiment qui alloit me faire verser des larmes. Après une minute de silence, elle me demande si j'étois sûr que ce beau garçon voudroit d'elle. Cette question qui me fait d'abord connoitre l'état de son coeur me rassure, et ma console. Je ne connoissois pas bien Christine. Je lui dis que telle qu'elle étoit elle ne pouvoit deplaire à personne, et je me reserve à lui parler plus en detail à ma seconde apparition à P[ontoise]. Ce sera à dîner, ma chere Christine, que mon ami vous étudiera, et il ne tiendra qu'à vous de faire briller toutes les qualités adorables que Dieu vous a donné. Faites qu'il ne puisse jamais deviner l'intimité de notre amitié — C'est fort singulier. Mon oncle est il informé de ce changement de scene ? —

 — Non — Et si je lui plais quand m'éprouvera-t-il ? — Dans huit à dix jours. J'aurai soin de tout. Vous me recevrez ici dans la semaine.

Charles rentra avec le médecin, et Christine quitta le lit de sa mère pour s'asseoir vis à vis de nous.

Elle soutint tous les propos que Charles lui tint avec un sens très juste, excitant souvent à rire par des naïvetés jamais par des bêtises. Charmante naïveté enfant de l'esprit, et de l'ignorance. Les grâces qui elle a sont enchanteresses. Elle est la seule qui a le privilège de tout dire sans que son expression puisse offenser. Mais qu'elle est laide quand elle n'est pas naturelle ! Aussi est ce le chef d'oeuvre de l'art quand elle est feinte, et paroit vraie.

A dîner je n'ai jamais parlé, et pour empêcher Christine de me regarder je n'ai jamais jété les yeux sur elle. Charles l'occupa toujours, et elle ne lui fit jamais faux bon. Le dernier mot qu'elle lui dit au moment de notre départ m'est allé à l'âme. Lui ayant dit qu'elle étoit faite pour faire le bonheur d'un prince, elle lui répondit qu'il lui suffisoit qu'il la trouvât faite pour faire le sien. A ces mots il devint tout en feu ; il m'embrassa, et nous partîmes. Christine étoit simple, mais sa simplicité n'étoit pas celle de l'esprit qui selon moi est bêtise : elle l'avoit dans le coeur, où elle est restée malgré qu'elle ne vienne que du temps : sûrement : elle étoit aussi simple dans ses manières, sincère en conséquence, exempte de toute mauvaise honte, incapable de fausse modestie, et n'ayant pas même l'ombre de ce qu'on appelle ostentation.

Nous retournâmes à Venise, et Charles pendant tout le voyage ne me parla que du bonheur de posséder une telle fille. Il m'a dit qu'il iroit le lendemain chez le comte Algarotti, et que je pouvois écrire au curé de venir à Venise avec tous les papiers nécessaires à un contrat de noces qu'il lui tardoit de signer. Il fit quand je lui ai dit que j'avois fait à Christine le cadeau d'une permission venue de Rome de se marier en carême ; il m'a dit qu'il falloit donc se dépêcher.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

La conclusion de la conference du Lendemain entre Messieurs Algarotti, Dandolo, et Charles fut qu'il falloit faire venir à Venise le curé avec la niece. Je m'en suis chargé, et je suis retourné à P: portant de Venise deux Lettres avant jour. Je lui ai dit que nous devions aller d'abord à Venise avec sa niece pour hater la conclusion de son mariage avec M. Charles et il ne me demanda que le tems d'aller dire sa messe. En at: tendant je suis allé informer de tout Christine qui fesant un fondant sentimental, et paternel, dont les preceptes ne ten: doient qu'à la rendre heureuse tout le reste de ses jours avec un mari qui se demontreroit tous les jours plus digne de son estime, et de sa tendresse. Je lui ai indiqué des regles de con: duite avec la famille, et la soeur de Charles faites pour ga: gner toute leur amitié. La fin de mon discours fut pathetique, et mortifiante pour moi, puisque lui insinuant le devoir de fidelité j'ai dû lui demander pardon de l'avoir seduite, et trompée. Elle m'interrompit alors pour me demander si grand je lui ai promis de l'epouser la premiere fois après la foiblesse que nous avions eu de nous rendre à l'amour j'a: vois eu intention de lui marquer de parole, et m'en fondant lui répondre que non, elle me dit que je ne l'avois donc pas trompée; mais qu'au contraire elle devoit m'être reconnoi: sante de ce qu'ayant de sang froid examiné mes affaires, et vu que notre mariage pouvoit être malheureux j'avois pen: sé à lui trouver un mari plus sûr, et j'avois si bien réussi.

Elle me demanda d'un air serein ce qu'elle pourra lui ré: pondre s'il lui demandera la premiere nuit quel étoit l'a: mant qui l'avoit rendue differente d'une vierge. Je lui ai répondu qu'il n'est pas vraisemblable que Charles poli, et discret lui fasse une si cruelle question; mais que s'il la lui fe: soit, elle devoit lui répondre qu'elle n'avoit jamais eu d'a: mant, et qu'elle ne se croyoit pas differente d'une autre fille.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

— Me croira-t-il ? — Oui, j'en suis sûr, puisque je le croirois aussi — Et s'il ne me croyoit pas — Il se rendroit digne de mon mepris ; et il en feroit lui même la penitence. Un homme d'esprit, ma chere Christine, et qui eut une bonne education ne risque jamais une telle demande puisque non seulement il est sur de deplaire ; mais de ne recevoir jamais en réponse la toute verité, car si cette verité nuit à la bonne opinion que toute femme doit desirer que son mari ait d'elle, il n'y a qu'une telle qui pourroit se determiner à la lui dire — J'entens parfaitement ce que tu me dis. Embrassons nous donc pour la derniere fois — Non, car nous sommes seuls, et ma vertu est foible. Helas ! Je t'aime encore — Ne pleure pas, mon cher ami, car en verité je ne m'en soucie pas.

Ce fut cette raison qui me faisant rire me fit cesser de pleurer. Elle s'habilla en princesse de son village, et apres avoir bien déjeuné nous partimes. Quatre heures apres nous arrivames à Venise : je les ai descendus à une bonne locande, et je suis allé chez Mr de Bragadin, où j'ai dit à M. Dandolo que le curé avec la niece étoient dans la telle locande, qu'il devoit s'unir à M. Charles le lendemain pour que je pusse les presenter à l'heure qu'il m'indiqueroit, et pour lui abandonner d'abord apres toute l'affaire parceque l'honneur des epoux, celui de leur parens, de leurs amis, et le mien ne me permettoit plus de m'en meler.

Il comprit toute la force de mes paroles, et il en agit en consequence. Il est allé trouver mon cher Charles, je les ai presentés tous les deux à Christine, et au curé, puis je leur ai donné une espece d'adieu. J'ai su qu'ils sont allés tous ensemble chez M. Algarotti, puis chez la tante de Charles, puis chez le notaire pour faire l'instrument du mariage, et de la dot ; et qu'enfin le curé, et la niece étoient partis

pour Pr: accompagné de Charles, qui établit le jour dans lequel il y retourneroit pour l'épouser dans l'église paroissiale. Retournant de Pr: Charles vint me faire une très obligeante visite. Il me dit que sa future avoit encharté par sa beauté et par son caractere sa taille, et la douceur, et son parrein Mr: Garetti qui s'étoit chargé de tous les frais de la nôce, qui devoit se faire à Pr: dans le jour qu'il me nomma. Moi y invité, et il fut me faire une si sage remontrance, quand il a vu que je voulois m'en dispenser que j'ai dû ceder. Ce qui me plut beaucoup fut la description de l'effet qu'fit sur sa tante le luxe villageois de Christine, son jargon, et son caractere naïf. Il ne me mia pas qu'il en étoit fait à fait amoureux, et vain des complimens qu'on lui feroit. Pour ce qui regardoit le jargon des paysans que Christine parloit, il étoit sûr qu'elle i'en deferoit, car à Venise l'on vie, et la mechanceté lui en feroit un crime. Tout cela étant mon ouvrage j'en ressentois un vrai plaisir; mais en secret j'étois jaloux de son bonheur. Je l'ai fort Loué du choix qu'il avoit fait de M. Agnosti pour son compere.

BnF MSS

Charles invita Messieurs Dandolo, et Barbaro, et ce fut avec eux que je fus allé à Pr: ~~dans le jour fixé dimanche~~. J'ai trouvé chez le curé une table dressée pour ~~trois~~ douze personnes par les officiers du comte qui y avoit envoyé son cuisinier, et tout ce qui étoit necessaire au repas. Quand j'ai vu Christine je fus allé dans un'autre chambre pour cacher à tout le monde mes larmes. Elle étoit belle comme un astre, et vetue en paysanne. Son époux, et même le comte ne purent jamais la persuader à aller à l'église vetue à la vénitienne, et avec ses noirs cheveux poudrés.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Elle dit à Charles qu'elle s'habilleroit à la venitienne d'abord qu'elle seroit avec lui à Venise ; mais qu'on ne la verroit jamais à Pr: qu'habillée comme elle l'avoit été toujours, et qu'elle empecheroit ainsi toutes les filles avec les quelles elle avoit été élevée de se moquer d'elle.

Christine paroissoit à Charles quelque chose de surnaturel. Elle me dit qu'il s'étoit informé d'elle à la femme chez la quelle elle avoit demeuré les quinze jours qu'elle avoit passés à Venise pour savoir qui étoient les deux qu'elle avoit voit refusé ; et qu'il en étoit surpris puisqu'ils savoient toutes les qualités faites pour les faire accepter. Cette fille, me disoit il, est un Lot que le ciel m'a destiné pour faire mon bonheur, et c'est à vous que j'en dois la belle acquisition. Sa reconnoissance me plaisoit, et certainement je ne pensois pas à en profiter : Je jouissois de voir que je pouvois à faire des heureux.

Entrant dans l'eglise, une heure avant midi, nous fumes surpris de la trouver pleine à ne pas savoir ou nous mettre. Une quantité de noblesse de Treviso étoit venue pour voir s'il étoit vrai qu'on celebroit solennellement le mariage d'une païsanne dans un tems que la discipline ecclesiastique defendoit d'en celebrer. C'étoit une merveille pour tout le monde, car on n'avoit qu'à attendre un mois pour n'avoir pas besoin de dispense : Une raison secrette devoit y être, et on étoit fâché de ne pas pouvoir la deviner. Mais quand Christine, et Charles parurent tout le monde convint que le charmant couple meritoit une distinction eclatante, et une exception à tous les regles.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Une comtesse Flor: de Trevise marreine de Christine l'ap:
procha après la Messe lorsqu'elle sortoit de l'eglise. Elle
l'embrassa comme une tendre amie se plaignant modes te
ment qu'elle ne lui eut pas communiqué etant passée par
Trevise cet heureux evenement. Christine dans la noi:
vetè de son esprit lui respondit avec modestie, et douceur
qu'elle devoit attribuer cette omission à une hâte op:
prouvée comme elle voyoit par le chef même de l'egli:
se chretienne. Cette sage réponse à peine donnée, elle lui
presenta son epoux, et elle mia le comte son compere d'orga:
ger madame la marreine à honorer le repas de nôce. Cela
fut d'abord fait. Cette tournure de proceder, qui auroit dû
etre le fruit d'une noble education, et d'un grand usage
du monde, n'étoit pourtant dans Christine que le simple effet
d'un esprit juste, et franc qui auroit moins brillé si on
avoit cherché à le rendre plus brillant par l'art.

A peine entrée dans la sale, la nouvelle mariée est allée
se mettre à genoux devant sa mere qui pleurant de joye
la benit avec son mari. Cette bonne mere reçut les compli:
mens de toute la compagnie sur un fauteuil d'où la ma:
ladie ne lui permettoit pas de bouger.

On se mit à table où l'ordre voulut que Christine, et l'époux
occupassent les premieres places. J'ai occupé la derniere a:
vec le plus grand plaisir. Malgré que tout fut exquis je n'
ai guere mangé, et jamais parlé. L'unique occupation de
Christine fut celle de se distribuer à chacun de la compagnie
soit en répondant soit en adressant la parole, cherchant à cha:
que trait son cher epoux comme pour decouvrir s'il approuvoit
ce qu'elle disoit. Elle dit deux ou trois fois des choses si gracieuses
à la tante, et à la soeur qu'elles ne purent s'empecher de se

168 lever pour aller la baiser, et son epoux ensuite qui elles appel-
lerent le plus heureux des hommes. J'entendois dans la joye
de mon ame M. Algarotti dire à Mad: Yor: qu'il n'avoit eu ja-
mais de la vie un plus grand plaisir.

A vingt deux heures Charles lui dit un mot à l'oreille, elle
fit alors une reverence de la tête à Mad: Yor: qui se leva. Après
les complimens d'usage la nouvelle mariée sortit, et distribua
à toutes les filles du village qui étoient dans la chambre voi-
sine tous les cornets remplis de dragées qui étoient dans une
grande corbeille. Elle prit congé d'elles, les embrassant tou-
tes sans la moindre ombre d'orgueil. Après le caffé la comte
Algarotti invita toute la compagnie à coucher à une maison
qu'il avoit à Treviso, et à dîner le lendemain des nôces.
Le curé s'en dispensa; et il n'y eut par exception de la mere,
qui depuis ce jour heureux se portant tous les jours plus mal
mourut deux ou trois mois après.

Christine donc quita sa maison, et son village pour tomber
entre les mains d'un epoux dont elle fit le bonheur. M.
Algarotti partit avec la comtesse Yor:, et mes deux no-
bles amis; Charles, et sa femme allerent seuls; et la tante,
et la soeur vinrent avec moi dans ma voiture.

Cette soeur étoit une veuve de vingt cinq ans qui ne man-
quoit pas de merite; mais je donnois la preference à la
tante. Elle me dit que la nouvelle niece étoit un vrai bi-
joux fait pour se faire adorer de tout le monde; mais qu'
elle ne l'exposera que quand elle aura appris à parler vene-
tien. Toute sa gayeté, et sa naïveté, m'ajouta-t-elle n'ôt
autre chose que de l'esprit qu'il faudra habiller à la mode
de nôtre patrie comme sa personne. Nous sommes fort con-
tentes du choix de mon neveu; il a contracté avec vous une

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

obligation eternelle; et personne ne doit y trouver à redire. J'espere qu'à l'avenir vous serez toujours de notre société.

J'ai fait tout le contraire; et on m'en sut gré. Mont fut heureux dans ce charmant mariage. Christine ne donna un garçon à son mari qu'au bout d'un an

A Treviso nous nous trouvames tous tres bien logés, et après avoir pris quelques carafes de limonade nous allames tous nous coucher.

J'étois le lendemain matin dans la sale avec M. Algarotti, et mes amis quand l'époux entra beau comme un ange, et avec l'air frais. Après avoir rapporté avec esprit à tous les compliments d'usage, il prit la tante, et la voeur d'aller souhaiter un bon jour à la femme. Elles disparurent dans l'instant. Je le regardois attentivement non sans inquiétude lorsqu'il m'embrassa avec amitié.

On s'étonne qu'il y ait des celebrants devots qui se recommandent à leurs saints, et qui les remercient après s'être trouvés heureux dans leurs celebrations. On a tort. C'est un sentiment qui ne peut être que bon car il fait la guerre à l'athéisme.

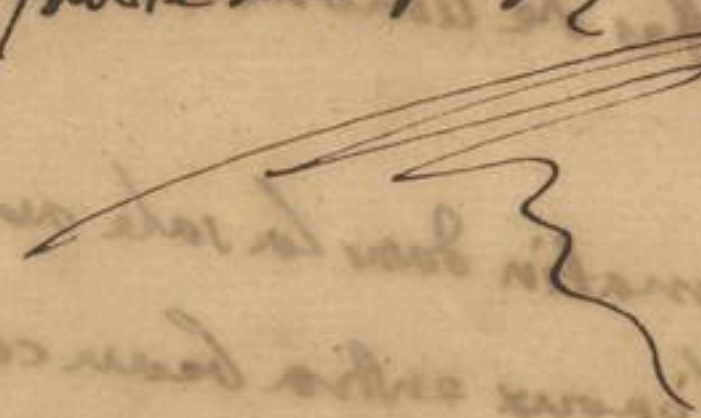
L'épouse belle, et brillante parut une heure après entre la nouvelle tante, et la belle soeur. M. Algarotti lui allant au devant lui demanda si elle avoit bien passé la nuit, et pour toute reponse elle alla embrasser son mari. Tournant après ses beaux yeux vers moi, elle me dit qu'elle étoit heureuse, et qu'elle m'en avoit l'obligation.

Les visites commencerent par celle de Mad:: Mos:, et durerent jusqu'au moment qu'on se mit à table.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

1784 Après dîner nous allames à Mestre, et de là à Venise dans une grande péote, d'où descendimes les époux chez eux, puis nous allames faire rire M. de Brazadin lui contant en detail notre belle expedition. Cet homme singulierement sa vant fit cent réflexions profondes, et absurdes sur ce mariage. Elles me parurent toutes comiques, car étant fondées sur le faux, elles devenoient un bizarre mélange de politique mon daine, et de fausse metaphysique.



1747

Bd II
24

Chap. X.

(Chap. IX de l'originale)

BnF
MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Chapitre IX

1747 Petits malheurs qui m'obligent à m'absenter de Venise. Ce qui m'arrive à [redacted] à Milan, et à Mantoue.

La seconde fête de Pâques Charles vint nous faire une visite avec sa femme qui à l'égard de toute sa personne me parut une autre. C'étoit l'effet de l'habillement, et de la coiffure. J'ai trouvé dans tous les deux l'apparence d'un contentement parfait. En devoir de correspondre aux honneurs reproches que me fit Charles de n'être jamais allé le voir, j'y fus le jour de S. Marc avec M. Dandolo; mais en attendant j'ai ressenti la plus grande satisfaction apprenant de lui même que Christine étoit l'idole de sa tante, et l'amie intime de sa sœur, qui la trouvait toujours complaisante, deférant à tout ce qu'elles lui insinuaient, et dont ce comme un mouton. Elle commençoit déjà à se défaire de son jargon.

Le jour de S. Marc nous la trouvames dans la chambre de sa tante; son mari n'étoit pas à la maison. D'un propos allant à l'autre, la tante se loua du profit qu'elle faisoit dans l'art d'écrire, et la pria en même tems de me faire voir son livre. Elle se leva alors, et je l'ai suivie. Elle me dit qu'elle étoit heureuse, et qu'elle découvroit tous les jours d'avantage dans son mari un caractere d'ange. Il lui avoit dit sans la moindre ombre de soupçon, ou de déplaisir qu'il savoit qu'elle avoit passé deux jours avec moi toute seule, et qu'il avoit vu au nez de la personne malintentionnée qui ne pouvoit lui avoir donné cette nouvelle que pour troubler sa paix.

Charles avoit toutes les vertus, et me donna vingt six ans après son mariage une grande marque d'amitié m'ouvrant sa

bourse. Je n'ai jamais frequenté sa maison, et il m'en sut gré. Il mourut quelque mois avant mon dernier départ de Venise, et laissa sa femme très à son aise, et trois garçons tous bien employés avec les quels elle vit peut être encore.

Dans le mois de Juin à la foire de S. Antoine à Padoue je me suis lié d'amitié avec un garçon de mon age qui etudioit les mathematiques sous le professeur Succi. S'appelloit Togniolo par son nom de famille, qu'il changea dans ce même temps en celui de Fabris. C'est le même comte Fabris qui mourut il y a huit ans en Transylvanie où il commandoit étant lieutenant general au service de l'empereur Joseph second. Cet homme qui dut sa fortune à ses talens seroit peut être mort dans l'obscurité s'il avoit gardé son ancien nom de Togniolo qui est positivement nom de paysan. Il étoit d'Uderzo gros bourg du Frioul venitien. L'abbé son frere, homme d'esprit, et grand joueur ayant pris le nom de Fabris fit que son frere cadet le prit aussi pour ne pas lui donner un démenti. C'étoit ce qu'il devoit faire quand il se vit sous le nom de comte Fabris décoré du titre de comte en conséquence d'un fief qu'il acheta du senat de Venise. Devenu comte, et citoyen il n'étoit plus paysan; devenu Fabris, il n'étoit plus Togniolo. Ce nom lui auroit fait du tort, car il n'auroit jamais pu le prononcer sans faire souvenir à ceux qui l'auroient entendu sa basse naissance, et le proverbe qui dit qu'un paysan est toujours paysan n'est que trop fondé sur l'experience. On croit un paysan insusceptible d'un portait usage de raison, de sentiment pur, de gentillesse, et de toute vertu heroïque. Le nouveau comte d'ailleurs feroit oublier aux autres ce qu'il étoit, il n'est pas dit qu'il dût l'oublier lui même, ni le desavouer. Il devoit au contraire s'en souvenir pour ne jamais être dans ses actions ce qu'il auroit été dans la metamorphose. Aussi dans tous ses

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

contracts publiques n'a-t-il jamais quitté son avantnom.

L'abbé son frere lui offrit deux nobles emplois, et lui dit de choisir. Mille cequins qu'il falloit debourser pour obtenir l'un ou l'autre étoient prets. Il s'agissoit d'opter entre Mars, et Minerve. Il étoit sûr par des voyes directes d'acheter à son frere une compagnie dans les trouppes de S.M.I.R.A., ou par des indirectes de lui procurer une chaire dans l'université de Padoue. En attendant il étudioit les mathematiques, car il avoit besoin de devenir savant quelque fut l'emploi qu'il embrasseroit. Il choisit le militaire imitant Achille qui preféra la gloire à la longue vie. Aussi grava-t-il de sa vie, il est vrai qu'il n'étoit plus jeune, et qu'il ne mourut pas en combattant, ce qu'on appelle sur le lit de l'honneur; mais sans la fievre pestilentielle qu'il gagna dans le pays ennemi de la nature, où son auguste maitre l'envoya on peut croire qu'il vivroit encore, car il n'étoit pas plus agé que moi.

L'air distingué, les sentimens, les lumieres, et les vertus de Fabris auroient fait vivre s'il eut poussé à s'appeller Fagnolo. Telle est la force d'un nom appellatif dans le plus bas de tous les mondes possibles. Ceux qui ont un nom malsonnant, ou qui presente une idée ridicule, doivent le quitter, et s'en donner un autre, s'ils aspirent aux honneurs, et aux fortunes de pardessus des sciences et des arts. Personne ne peut leur contester ce droit pourvu que le nom qu'ils se donneront n'appartienne pas à un autre. Je crois qu'ils doivent en être auteurs. L'Alphabet est public, et chacun est le maitre de s'en servir pour créer une parole, et la faire devenir son propre nom. Voltaire à l'
n'auroit pas pu aller ~~au~~ immortalité avec le nom d'Arouet. On lui auroit interdit l'entrée du temple lui fermant les portes au nez. Lui même se seroit vieilli s'entendant toujours appeller Arouet. D'Alembert ne seroit pas devenu illustre, et celebre sous le nom de Le rond; et Metastasio n'auroit pas brillé sous le nom de Trapasso. Melancton sous le nom de Terre-rouge

n'auroit pas osé parler de l'Eucaristie, et M. de Beaurhamois auroit fait rire, s'il avoit conseillé le nom de Beauvit quand même l'auteur de son ancienne famille auroit dû à ce nom sa fortune. Les Bourbeux voulurent être appellés Bourbon, et les Caraglio prenaient certainement un autre nom s'ils alloient s'établir en Portugal. Je plains le roi Poniatowski qui, je pense, renonçant à sa couronne, et au nom de roi, aura aussi renoncé au nom d'Auguste qu'il se donna montant sur le trone. Les seuls Coleoni de Bergame seroient embarassés à changer de nom, car ayant les glandes renoissent à la propagation sur l'ecusson de leur ancienne famille ils se voient obligés en même d'abdiquer leurs armoiries au detriment de la gloire des Leros Bartolomeo.

Vers la fin de l'Automne mon ami Fabris me presenta à une fa= mille faite pour nourrir le coeur, et l'esprit. C'étoit à la campagne vers Zero. On jouoit, on faisoit l'amour, et on s'amusoit à s'entrefaire des niches. On en faisoit de sanglantes, et la bravoure consistoit à en rire. On devoit ne s'offenser de rien. Il falloit entendre raillerie ou passer pour bête. On faisoit tomber de lits. On épouvantoit par des reve= rents: on donnoit à une demoiselle des drogées diuretiques, et à une autre de celles qui causoient de vents invincibles. Il falloit rire. Je n'étois pas moins brave qu'un autre tout en actif qu'en passif, mais voi= ci un tour qu'on me joua, et qui impetueusement me cria vengeance.

Nous allions ordinairement nous promener à une ferme qui étoit à une demie heure de distance; et on y alloit dans un grand pasrart un forêt sur une planche étroite qui en faisoit le pont. Je voulois tou= jours aller par ce chemin plus court, malgré les dames, qui devant passer sur l'etroite planche avoient peur, malgré que les precedant je les encourageasse à me suivre. Un beau jour, j'y marche le premier, et quand je fus à la moitié, voila le morceau de la planche où j'avois mis le pied qui cede, et tombe avec moi dans la foret, qui n'étoit pas plein d'eau, mais de fange sale, liquide, et puante. Me voila embourbé jusqu'au cou, et en devoir d'unir la mienne à la risée generale, qui ne dura cependant qu'une minute, car le tour

enfin étoit abominable, et toute la compagnie le trouva tel. On
appella des paysans qui me tirèrent de là à force pitié. Un habit
de raison tout neuf brodé en paillettes perdu, dentelles, bas; mais n'
importe. Je voii, quoique déterminé de me venger au rang, puisque le tour
étoit ravissant. Pour en connoitre l'auteur je n'avois besoin que de me mon-
trer calme. Le moineau tombé étoit visiblement scié. On me conduisit
à la maison, et on me prêta habit, et chemise, car ayant intention de
ne passer là que vingt quatre heures je n'avois rien.

Je partis effectivement le lendemain, et je retrouve le roi dans la
belle compagnie. Fabris qui savoit la chose comme moi même me
dit que l'auteur du tour se tenoit invinciblement inconnu. Un sequin
promis à une paysanne, si elle pouvoit me dire par qui la planche avoit
été sciée, fit tout. C'étoit un jeune homme que j'étois sûr de faire
parler moyennant un autre sequin. Mes menaces, plus encore que
mon sequin, le forcèrent à me vendre qui il avoit sciée la planche se-
duit par le seigneur Demetrio. C'étoit un grec marchand d'épiceries
âgé de quarante cinq à cinquante ans bon, et aimable homme au quel
je n'avois joué autre tour que celui de lui escamoter la femme de Mon-
sieur de Madame Lin, dont il étoit amoureux.

Je n'ai jamais mis tant à l'atlantic mon esprit, comme à cette oc-
casion là pour chercher le tour que je pouvois jouer à ce grec malin. Je
devois le trouver, il n'en plus fort, du moins égal au tien tant à l'
égard de l'invention que de la peine qu'il devoit lui faire. Plus
j y pensois moins je le trouvois, et j en étois au désespoir lorsque j'ai
vu enterrer un mort. Voici ce que j'ai projetté, et fait en contemplant
le cadavre.

Je suis allé après minuit dans le cimetière tout seul avec mon cou-
teau de chasse, j'ai découvert le mort, je lui ai coupé le bras jusqu'à
l'épaule non sans grande peine, et après avoir recouvert de terre le
cadavre je suis retourné dans ma chambre portant avec moi le
bras du défunt. Le lendemain portant le de table où j'avois coupé
avec tous les autres, je vais prendre mon bras, puis je vais me
placer sous le lit dans la chambre du Grec. Un quart d'heure après
il entre, se déshabille, éteint la lumière, se met au lit, et
lorsqu'il me semble qu'il commence à dormir je tire la couverture aux

~~7~~ 6 pieds aller pour qu'il reste decouvert jusqu'aux anches. Je l'entens
7 rire, et me dire : quiconque vous voyez aller vous en, et laissez moi dor=
190 mir ; je ne crois pas aux revenans. En disant cela il retire à lui ses
couvertures, et il tache de se rendormir.

Cinq à six minutes après je lui fais le même jeu, il me repete les
mêmes paroles ; mais lorqu'il veut retirer à lui la couverture je fais
qu'il trouve de la resistence. Le grec alors alonge ses bras pour sai=
sir les mains de l'homme, ou de la femme qui retenoit la cou=
verture ; mais au lieu de lui laisser trouver ma main je lui fait
trouver celle du mort dont je tenois avec force le bras. Le grec
ainsi tire avec force la main dont il etoit en possession croyant de
tirer la personne aussi ; mais tout d'un coup je lache le bras, et je
n'entens plus sortir de la bouche de mon homme le moindre mot.

Ma piece etant ainsi finie je vais me coucher dans ma chambre
sûr de lui avoir fait une grande peur, et pas autre mal.

Le lendemain matin je me vois reveillé par un bruit d'
aller, et venir dont je ne comprens pas la raison : je me leve
pour savoir ce que c'etoit, et la maitresse même de la maison
me dit que ce que j'avois fait etoit trop fort — Qu'ai je fait ? —
Monsieur demetrio est mourant — L'ai-je donc tué ?

Elle n'en va sans me répondre. Je m'habille un peu et=
tonné, et determiné en tout cas à faire bien l'ignorant je vais
à la chambre du grec, où je trouve toute la maison, l'archi=
prêtre, et le Medecin qui dispute avec lui parce qu'il ne veut
pas enterrer de nouveau le Turc que je voyois là. Tout le mon=
de me regarde avec surprise, et on se moque de moi quand je
~~entendois~~ sortions que je n'en savois rien, et que j'etois etonné qu'il portat=
tent ainsi un tel jugement temeraire. On me repond c'est
vous, il n'y a que vous ici qui ait pu oser cela, cela vous ressemble
c'etoit tout ce que tous d'accord me disoient. L'archiprêtre
me dit que j'avois commis un grand crime, et qu'il etoit obligé de
faire d'abord un procès verbal, je lui reponds que je le laissois mai=
tre de faire tout ce qu'il vouloit, et en lui disant que je ne com=

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

grois rien je n'en sais.

A table on m'a dit qu'on avoit saigné le grec qui avoit recouvré le mouvement des yeux; mais par la parole, ni la fermeté de ses membres. Le tendemain il parla, et apprenant de moi ce qu'il venoit de faire, il parut stupide, et paralytique. Il a passé tout le reste de sa vie dans ce même état. L'archiprêtre dans le même jour fit entourer le bras, fit procès verbal, et envoya à la chancellerie épiscopale de Trente la dénonciation du fortait.

Lorsque des reproches qu'on me feroit je suis retourné à Ve= nise, et ayant reçu quinze jours après une assignation au ma= 1747 gistrat contre le blasphème, j'ai prié M. Barbaro de s'informer de la raison, car c'est un magistrat à craindre. Je m'étonnois de ce qu'on procedoit contre moi comme si on étoit sûr que j'avois com= pé le bras du mort. Il me semblait qu'on devoit en douter. Mais ce n'étoit pas cela. M. Barbaro me rend compte le soir que c'étoit une femme qui demandoit justice contre moi parceque j'avois attiré sa fille à la Zuecca, où j'en avois abusé par force: c'étoit dit la plaignante si vrai que je l'avois violée qu'elle étoit dans un lit malade à cause des coups que je lui avois donnés, dont elle étoit toute meurtrie.

Cette affaire étoit une de celles faites pour causer des dégoûts et des embarras à ceux dont elles tomboient sur le corps étant même innocens. Je l'étois sur l'accusation de l'avoir violée; mais il étoit vrai que je l'avois battue. Voici ma défense que j'ai priée M. Bar= baro de remettre au rétablissement du magistrat.

Dans le tel jour, j'ai vu la telle femme avec sa fille. Une bou= || tique de Malvoisie se trouvant dans la même rue où je l'ai trou= || vée je les ai invitées à y entrer. La fille s'étant refusée à mes || caresses, la mere me dit qu'elle étoit pucelle, et qu'elle avoit rai= || son de ne pas se laisser aller sans en profiter. M'ayant permis de || m'en convaincre par ma main, j'ai connu que cela pouvoit être, et || je lui ai offert six sequins si elle vouloit me la conduire à la Zuecca dans || l'après dinée. Mon offre fut reçue, et cette mere me laissa sa fille || au bout du jardin de la croix. Elle reçut les six sequins, et elle s'en alla

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

" Le fait est que la fille lorsque j'ai voulu venir à l'affaire, commença
" à jouer d'escrime ne mettant pas là toujours à faux. Dans le com=
" mencement ce jeu me fit rire, puis me fatiguant, et m'ennuyant
" je lui ai sérieusement dit de finir. Elle me répondit avec douceur que
" si je ne pouvois pas ce n'étoit pas la faute. Connoisseur de cara=
" ngue, et ayant eu la bêtise de payer d'avance, je n'ai pas pu me
" déterminer à en être la dupe. Au bout d'une heure j'ai mis la
" fille dans une posture, où il lui étoit impossible d'exercer son jeu;
" et pour lors elle se dérangea — Pourquoi ne la tiens tu pas com=
" me je t'ai mis ma belle enfant? — Parceque de cette façon là je
" ne veux pas — Tu ne veux pas? — Non
" Pour lors sans faire le moindre bruit j'ai pris le marche à ba=
" lai qui étoit là, et je l'ai roulée de coups. Elle criait comme
" un cochon; mais nous étions sur la lagune où personne ne
" pouvoit accourir. Je vis cependant que je ne lui ai cassé ni bras
" ni jambes, et que les grandes marques des coups ne peuvent
" être que sur les fesses. Je l'ai forcée à s'habiller [redacted]=
" [redacted], je l'ai faite entrer dans un bateau qui passa par là=
" sard, et je [redacted] débarquée à la poissonnerie. [redacted]
" [redacted]. La mere de cette fille eut six sequins, la fille a
" conservé la détestable fleur. Si je suis coupable je ne peux l'être
" que d'avoir battu une fille infame et cruelle d'une mere encore
" plus infame.

Mon écriture ne fit point d'effet, car le magistrat étoit
sûr que la fille n'étoit pas pucelle, et la mere avoit d'avoir
reçu six sequins, et d'avoir même fait le marché. Les offices fu=
rent inutiles. On ma cité, je n'ai point paru, et j'allois être decreté
de prise de corps, lorsque la plainte contre moi consistante en ce
que j'avois déterré un mort avec toute la verte cire devant le
même magistrat. C'eut été moins mal pour moi si on l'avoit
porté au conseil de dix, car un tribunal m'auroit peut être
sauvé de l'autre. Le second crime, qui dans le fond n'étoit que
comique étoit grave en premier chef. Je fus ajourné personnel=

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Lement dans les vingt quatre heures, sûr d'être decrotté depuis
de corps tout de suite. Ce fut pour lors que M. de Brayadin me
dit que je devois faire place à l'orage. J'ai donc d'abord fait mon paquet
Je ne suis jamais parti de Venise avec un si grand regret, car
j'avois trois ou quatre engagements habituels tous chers à mon
coeur, et j'étois en fortune de jeu. Mes amis m'assurerent que
tout au plus dans un an mes deux affaires seroient etouffées.
Tant s'accomode à Venise lorsque le plaisir a oublié l'affaire.

Après avoir fait ma malle je suis parti à l'entrée de la
nuit; le lendemain j'ai couché à Verone, et deux
jours après je me suis à Milan, où j'ai logé à l'auberge du puits. J'étois seul, bien
equipé, bien en bijoux, sans lettres de recommandation; mais avec
quatre cent ecquins dans ma bourse, tout à fait neuveau dans
la belle, et grande ville de Milan, me portant fort bien, et ayant
l'heureux age de 23 ans. C'etoit en janvier de l'an 1746

Après avoir bien dîné, je sors tout seul, je vais au caffé puis à l'opera,
et après avoir admiré la premiere beauté de Milan dans ce genre:
comme ne prenoit garde à moi, je me rejouis de voir Marine dans:
le grotesque generalement applaudie, et meritant de l'être: je la vois
grandie, formée, et tout ce qu'une jolie fille de dix-sept ans pouvoit être:
je me dispose à causer avec elle, si elle n'étoit pas engagée. A la
fin de l'opera je me fais conduire à sa logement. Elle venoit de se mettre
à table avec quelqu'un; mais d'abord qu'elle me voit, elle jette
la serviette, et elle court entre mes bras avec une pluie de baisers que
je lui rens jusqu'à son convive tout à fait sans consequence. Le domes:
tique met un troisieme couvert sans attendre qu'on le lui dise, elle
me prie de souper avec elle; mais avant de m'asseoir je lui de:
mande qui étoit ce monsieur. S'il avoit été poli, j'aurois prié Marine
de me présenter; mais me retenant là sans songer, j'ai oublié
avant de m'asseoir je devois savoir qui c'étoit.

Ce Monsieur, me dit Marine, est le comte Celi Romain, et qui
plus est mon amant — Je te fais mon compliment. Monsieur, vous
ne prendrez pas en mauvaise part nos transports, car c'est ma fille
— C'est une Put... — C'est vrai, dit Marine, et tu peux le croire,

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

car c'eſt mon nacq.....

Le Gustal lui lance alors un couteau à la figure qu'elle evite en se sauvant: il veut lui courir après; mais je l'arrete lui mettant la pointe de mon epeé à la gorge. En même tems j'ordonne à Ma= rine de me faire eclaircir. Marine prend son mantelet, se prend à mon bras, je rengaine, et je la conduis volontiers avec moi vers l'el= calier. Le pretendu comte me deffie à aller ~~demain~~ le lendemain seul à la cassine de Pomi pour entendre ce qu'il avoit à me dire. Je lui reponi qu'il me verra à quatre heures de l'apres dinè. J'ai conduit Marine à mon auberge, où je lui ai fait d'abord donner la cham= bre prei de la mienne ordonnant à souper pour deux.

A table, Marine, me voyant un peu penſif, me demanda si j'e= tois faché qu'elle se fût avisée du Gustal venant avec moi. Après l'avoir assurée qu'elle m'avoit fait plaiſir, je l'ai priée de m'infor= mer en detail de la qualité de cet homme. C'eſt, me dit elle, un joueur de profession qui se fait appeller comte Celi. Je l'ai com= mici: il me fit des avances, il m'invita à souper, il fit une par= tie de jeu, et ayant gagné une somme à un anglois qu'il appella à souper l'assurant que j'y serois, il me donna cinquante guinées Le lendemain matin me disant qu'il m'avoit interessé à la bon= que. A peine devenu mon amant, il m'obligea à avoir des com= plaiſances pour tous ceux qu'il vouloit donner. Il vint se loger avec moi. L'accueil que je t'ai fait l'a apparemment choqué, il m'a appellée Put....., et tu sais tout le reste. Me voilà ici; je compte d'y loger jusqu'à mon depart pour Mantoue, où je suis engagée pour premiere danseuse. J'ai dit à mon domestique d'aller me prendre tout de ma carriere pour cette nuit, et demain je me ferai porter tout ce qui m'appartient. Je ne verrai plus ce fripon à qui je ne veux être qu'à toi, si tu me veux. A l'egard de celui que tu sais être par ici, dis moi si tu m'aimes encore — et j'ai= pere que tu me le pardonneras, mon cher Marine, et je crois que nous irons à Mantoue en= semble; mais tu dois être à moi toute entiere. ~~Je~~ Mon cher ami, tu feras mon bonheur. J'ai trois cent sequins, et je te les donnerai demain sans autre interet que celui de me voir en pos=

lerrion de ton coeur — Je n'ai pas besoin d'argent. Je ne veux de toi autre chose si non que tu m'aimes, et demain au soir nous serons plus tranquilles — Me crois, peut etre, de devoir te battre demain. N'en sois pas inquiet, mon ami, c'est un poltron, je le connois. J'entens très bien que tu dois y aller; mais tu le trouveras attrapé; et tant mieux

Elle me conta alors qu'elle s'étoit brouillée avec son protecteur, que Cecile chantoit à Genes, et que Bellino Theresa étoit toujours à Naples où elle devenoit riche en ruinant des ducs. Je suis la seule malheureuse — Comment malheureuse? Tu es devenue belle, et excellente danseuse. Sois moins prodigue de tes faveurs, et tu trouveras aussi le mortel qui te rendra heureuse. — Avare de mes faveurs c'est difficile, car quand j'aime il faut que je me donne, et quand je n'aime pas je n'ai pas de grace. Ci homme qui m'a donné cinquante sequins ne me sont plus. C'est toi que je voudrois — Je ne suis pas riche, ma chere amie; d'ailleurs Lorenzo..... — Tais toi. J'entens tout — Pourquoi au lieu d'un domestique ne tiens tu pas une ~~femme~~ femme de chambre? — Tu as raison: j'en imposerois mieux; mais ce vilain diable là me sert bien; il est de confiance même — Il est au moins marié..... — Oui: mais sous mes ordres. Crois moi qu'il est unique.

J'ai passé avec cette fille une nuit fort agreable. Le matin tout son equipage est venu. Nous avons dîné allegrement ensemble, et après dîné je l'ai laissée à la toilette du Théâtre. A trois heures, j'ai mis dans ma poche tout ce que j'avois de precieux, et j'ai dit à un fiacre de me mettre à la Cascine de pesmi, d'où je l'ai d'abord renvoyé. Je me sentois rien de mettre d'une façon ou de l'autre hors de combat ce fripon. Je voyois bien que je ferois une sotise, et que je pourois manquer de parole à une femme d'une maniere très reputation sans n'en risquer; mais j'avois envie d'un duel, et celui là me paroissoit fait à au mieux, car toute la raison étoit de mon coté. Une visite à une danseuse; un imprudent qui disoit femme à ma présence: après il veut la tuer: de condition l'appelle Put.... à ma présence: après il veut la tuer:

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

[illegible] je la lui enlève : il le souffre ; mais en me donnant un rendez-vous que
NAF 196 j'ai accepté. Il me paroissoit que si je n'y allois pas je lui accordois le
droit de dire à tout le monde que j'étois un lache.

Je suis entré dans un café pour attendre quatre heures, ~~qui sont~~ ~~bientôt passées~~ me mettant à causer avec un François qui me revenoit. Prenant plaisir à son propos, je l'avertis qu'à l'arrivée de quelqu'un qui devoit être seul mon homme vouloit qu'il me trouvat seul aussi, et qu'ainsi je le priois de dire à son apparition. Un quart d'heure après je le vois arriver en compagnie d'un autre : je dis au François qu'il me feroit plaisir à rester. Il entre, et je vois le gaillard qui étoit avec lui qui portoit au flanc une epée de quarante pouces, ayant positivement l'air d'un coupejarets. Je me lève, disant d'un ton fier au D. T. Vous m'avez dit que vous n'étiez seul — Mon ami n'est pas de trop, puisque je ne viens ici que pour vous parler — Si j'avois su cela je ne me serois pas incommodé. Mais ne faisons pas de bruit, et allons nous parler où nous ne soyons vus de personne. Suivez moi.

Je vois avec le François, qui connoissoit l'endroit me mener où il n'y avoit personne, et nous nous arrêtons pour attendre les deux qui venoient à pas lents, et comme ensemble. Quand je les vois à dix pas, je tire mon epée disant à celui de tirer vite la sienne, et le François dégaine aussi — Deux contre deux, dit celui — Faites partir votre ami, et Monsieur partira aussi. Votre ami d'ailleurs a une epée, ainsi nous sommes deux contre deux.

L'homme à la longue epée dit alors qu'il ne se battoit pas contre un danseur : mes second lui répond qu'un danseur vaut bien un P. D., et disant cela il l'approche, lui donne un coup de plat, et je fais le même compliment à celui qui recule avec l'autre me disant qu'il ne vouloit que me dire un mot, et qu'il se battroit après — Parlez — Vous me com-

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

noiller, A fe ne vous connois pas: Dites moi qui vous êtes. Il A
Ce fut alors que j'ai commencé à le trouver d'importance, com=
me mon brave Docteur l'autre; mais peut un moment, car ils
s'éloignerent à toutes jambes. Ainsi voila toute cette grande affai=
re belle, et finie. Mon brave recordant alter[illegible] du monde ainsi
je lui retournai à Milan tout seul après l'avoir remercié; et prié de
venir souper avec moi après l'opera au puits où j'étois logé.
Le
son nom que je m'étois donné à la consigne.
J'ai trouvé Marine dans le moment qu'elle étoit pour sortir,
qui après avoir entendu comme toute l'affaire s'étoit passée me
promit de conter la chose à tous ceux qu'elle verroit; mais ce
qui lui feroit grand plaisir étoit qu'elle se croyoit sûre que mon
recordant s'il est vrai qu'il étoit Docteur ne pouvoit être que
Balletti, qui devoit danser avec elle à Mantoue.
Après avoir remis dans ma mâle mes papiers, et mes bijoux
je lui allé au caffé, puis au theatre dans le parterre, où j'
ai vu Balletti qui me fesoit remarquer content cette bi:
toire bouffonne à toutes les connoissances. A la fin de l'opera
il m'a rejoint, et nous allames au Lui ensemble. Marine qui
étoit dans sa chambre vint dans la mienne d'abord qu'elle m'
a attendu parler, et j'ai joui de la surprise de Balletti en voyant
avec sa future Docteur à cause de la quelle il devoit se déguiser
à danser le demi caractere. Marine ne pouvoit absolument pas
à danser le demi caractere. Marine ne pouvoit absolument pas
i'exposera à danser le sérieux. Ces beaux sujets de Thespicore qui
ne l'étoient jamais trouvés ensemble se declarerent à table une guerre
amoureuse qui me fit faire un souper fort agreable, car en s'
agissant d'un Docteur Marine qui savoit son metier en fait d'a:
mour gardoit un maintien tout different de celui que son ca:
ractere lui ordonnoit de mettre en usage avec les gonzesses Ma:
rine d'ailleurs étoit de l'humeur la plus gaye à cause de la claque:
rie d'ailleurs étoit de l'humeur la plus agreable
mens de mains extraordinaires qu'on fit à son apparition au second
Ballet, lorsque l'histoire du comte Celi fut connue de tout le parterre.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Il n'y avoit plus que dix représentations, et Marine étoit
decidée à partir le lendemain de la dernière nous etablimes
de partir ensemble. En attendant j'allois à Balletti de venir
diner, et souper avec nous tous les jours. J'ai conçu pour ce
garçon une amitié tres forte qui influa sur une grande par-
tie de tout ce qui m'est arrivé dans ma vie, comme le lec-
teur verra à tems et lieu. Balletti avoit beaucoup de talent
dans son metier; mais ce n'étoit que la dernière de ses qua-
lités. Il étoit vertueux, il avoit l'ame grande, il avoit fait
ses etudes, et il avoit eu toute l'education qu'on pouvoit don-
ner en France à un homme de condition.

Pas plus tard que le troisieme jour je me suis apperçu que Marine de-
sirait de rendre amoureux Balletti, et connoissant combien
cela pouvoit lui devenir utile à Mantoue je me suis determiné
à l'aider. Elle avoit une chaise de poste à deux places je l'ai
facilement persuadée à prendre avec elle Balletti par une rai-
son que je ne pouvois pas lui dire, et qui m'obligeoit à ne pas ar-
river à Mantoue avec elle, car on avoit dit que j'en étois passion-
né, et on l'avoit su ce je ne voulois pas qu'on pût croire
le. Balletti y consentoit; mais il vouloit absolument pa-
yer la moitié des frais de poste, et Marine ne vouloit pas y
consentir. J'ai eu toutes les peines du monde à persuader
Balletti à accepter ce cadeau de Marine; car les raisons
qu'il m'alleguoit étoient fort bonnes. Je leur ai promis de
les attendre à diner et à souper, et en conséquence de
je suis parti dans le jour fixé une Lieue avant eux.
Etant arrivé à Crémone de bonne heure on nous devoit
souper, et coucher, au lieu de les attendre à l'auberge je
suis allé me promener en attendant. J'y ai trouvé un officier
français qui fit d'abord connoissance avec moi. Etant sortis en-
semble pour aller faire quatre pas il s'arreta pour parler
à une charmante femme qui fit arreter sa voiture d'
abord qu'elle le vit. Après lui avoir parlé il m'a rejoint, et lui

ayant demandé qui étoit cette belle dame, voici ce qu'il m'a répondu, et qui est digne, il je ne me trompe, de passer à l'histoire

Vous ne me croirez pas indiscret à la narration que je vais faire, car le fait que vous allez apprendre est connu de toute la ville. L'aimable dame que vous venez de voir a un esprit rare, et en voici un essai. Un jeune officier entre plusieurs qui lui faisoient leur cour, lorsque le maréchal de Richelieu commandoit à Genes, se flatta d'être avec elle mieux que tous les autres. Un jour dans ce même café il conseilla un de ses camarades de ne pas engager son temps à la courtiser, puisqu'il ne parviendroit jamais à rien. L'autre lui répondit de garder son conseil pour lui, puisqu'il avoit déjà obtenu d'elle tout ce qu'un amant pouvoit désirer. L'indiscret repliquant lui dit de sortir. A ces mots il lui répondit qu'il étoit sûr qu'il mentoit, d'aller se battre à cause d'un fait dont quoi bon, lui représenta-t-il, on ne peut pas dépendre d'un duel. Madame m'a fait entendre la vérité même. L'incrédule lui répartit qu'il parioit cinq cinq louis qu'il ne le lui feroit pas dire; et le prétendu heureux, ayant accepté la gageure, ils allerent sur le champ ensemble chez la dame que vous venez de voir, qui devoit déclarer lequel des deux avoit gagné les cinq cinq louis.

Ils la trouverent à sa toilette. Quel bon vent Messieurs vous conduit ici ensemble à cette heure? — Une gageure, Madame, lui dit l'incrédule, dont il n'y a que vous qui puissiez être arbitre. Monsieur se vante d'avoir obtenu de vous les plus grandes faveurs aux quelles un amant puisse aspirer, je lui ai dit qu'il ment, et pour éviter le duel il m'a dit que vous même me diriez qu'il n'a pas menti: je lui ai proposé une gageure de cinq cinq louis que vous n'en conviendriez pas, et il l'a acceptée. Ainsi, Madame, prononcez — Vous lui répondit elle, mais tous les deux avez perdu, actuellement je vous prie de vous en aller et je vous avertis que si vous remettez les pieds chez moi vous vous trouverez très mal reçus.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

~~sic~~
206
200

Les deux étourdis sortirent également mortifiés ; l'incredule
paya ; mais piqué au vif traita le vainqueur de façon que huit
jours après il ~~lui donna un bon coup d'epée dont il mourut~~
~~dut se battre plusieurs fois~~. Depuis
ce tems là la dame va au casin, et par tout ; mais elle n'a
plus voulu recevoir du monde dans sa maison où elle vit très
bien avec son mari — Comment ce mari a-t-il pris la chose ~~le mari~~.
— Il dit que si sa femme est donné gain de cause à l'un ni à l'autre
fut il se seroit divorcé, car personne au monde n'auroit
alors douté — Ce mari a de l'esprit. Il est certain que si la
dame avoit dit que celui qui l'avoit vaincu avoit menti, il auroit
payé la gageure ; mais en n'osant il auroit toujours poursuivi à
dire qu'il avoit eu ses faveurs, et tout le monde lui auroit cru.
En le déclarant vainqueur elle a coupé court, et elle a ren-
pechè ~~Ligitation~~ le jugement contraire qui l'auroit deshonorée.
L'effronté eut un double tort par l'evenement aussi, car il paya
de sa vie ; mais l'incredule eut aussi un très grand tort, car dans
des affaires de cette espece l'honneté ne permet pas des gageures ;
~~mais~~ Si celui qui parie qu'on a eu un imprudent, celui qui parie
que non est une grande dupe. ~~Mais~~ J'aime beaucoup la pre-
sence d'esprit de cette dame — Mais que croyez vous ? — Je
crois qu'elle est innocente — Je pense comme vous ; et telle
est l'opinion generale. Si vous restez ici demain, je vous
presenterai au casin, et vous la connoitrez.

J'ai engagé cet officier à souper avec nous, et il nous a
mis beaucoup. Après son depart Marine donna un trait d'
esprit qui me plut. Elle s'étoit ordonnée une chambre pour
coucher avec moi elle auroit cru d'offenser
elle seule, car, ~~elle croyoit de faire du tort~~ son respectable
camarade ~~coucher avec moi~~.

Ayant averti Marine, que je ne voulois la voir à Mantoue que
rarement, elle fut se loger dans le quartier que l'entrepreneur
lui avoit destiné, et Balletti alla dans le sien. Je m'y allai me

loger au S.t Marc auberge de la porte.

Dans le même jour, étant sorti [illegible] tard pour aller me promener hors de Mantoue, je mis entré dans la boutique d'un libraire pour voir ce qu'il pouvoit avoir de nouveau. La nuit étant survenue, et voyant que je ne m'en allois pas il me dit qu'il vouloit fermer la boutique. Je sors, et au bout de l'arcade je me vois arrêté par une patrouille. L'officier me dit que deux heures (d'Italie) étant sonnées, et n'ayant point de lanterne, il devoit me conduire à la garde. J'ai beau répondre qu'étant arrivé le même jour je n'étois pas informé des loix de la ville; il me dit que son devoir étoit de me mener aux arrêts, et je me rens. Il me présente au capitaine beau, et grand jeune homme, qui me voyant se réjouit. Je le prie de me faire conduire à mon auberge ayant besoin d'aller me coucher; et ma prière le fait rire. Il me répond qu'il me fera passer une nuit fort gaye, et en bonne compagnie, et il me fait rendre mon épée me disant qu'il ne vouloit me considérer que comme un ami qui alloit passer la nuit avec lui.

Il donne quelques ordres à un soldat lui parlant allemand, et une heure après on couvre une table pour quatre personnes, deux officiers arrivent, et nous soupons fort gayement. Au dessert trois ou quatre autres officiers arrivent, et un quart d'heure après deux filles de joye de contantes. Ce qui attire mon attention est une petite banque de Pharaon qu'un officier fait. Je ponte pour faire ce que les autres feroient, et après a[illegible] voir perdu quelque coquins je me leve pour aller prendre un peu d'air; ayant trop bu. Une des deux catins s'empare de moi, elle me fait rire, je la laisse faire, et je fais ~~de la laisser faire, je fais~~. Après le vilain exploit je retourne à la banque.

Un jeune officier très aimable qui avoit perdu quinze à vingt ducats jurroit comme un grenadier parceque le

banquier ramassoit son argent, et quittoit. Il avoit beaucoup d'or devant lui, et il disoit que le banquier devoit l'ouvrir que c'étoit la dernière taille. Je lui répondis qu'il avoit tort puisque le Pharaon étoit le plus libre de tous les jeux, lui demandant en même tems pourquoi il ne faisoit pas la banque lui même ayant tant d'or devant lui. Il me répond qu'il s'ennuyeroit, car tous ces messieurs ponctoient trop mesquinement; et il me dit en souriant que si cela m'amusoit je pourrois moi même faire une banque. Je demande à l'officier de garde s'il vouloit s'intéresser d'un quart, et y ayant consenti, je me déclare que je ne ferai que sixtailles. Je demande des cartes neuves, je compte trois cent sequins, et l'officier écrit sur le dernier d'une carte bon pour 100 sequins O. Neilan, et la place sur son or.

Le jeune officier tout content dit en plaisantant qu'il se pouvoit que ma banque expireroit avant que je puisse pouvoir la tenir à la sixième. Je ne lui ai rien répondu.

A la cinquième taille ma banque étoit à l'agonie; le jeune homme triomphoit. Je l'ai un peu étonné lui disant que j'étois enchanté de perdre, car quand il gagnoit je le trouvois beaucoup plus aimable. Il y a des politesses qui portent guignon à la personne à laquelle on les fait. Mon compliment lui fit perdre la tête. A la cinquième une masse de cartes contraires lui fit perdre tout ce qu'il gagnoit; et à la sixième il voulut forcer, et il perdit tout l'or qu'il avoit devant lui. Il me demanda sa revanche pour le lendemain, et je lui ai répondu que je ne jouois que quand j'étois aux arrêts.

Comptant mon argent, je me suis trouvé vainqueur de 250 sequins après avoir donné le quart au capitaine O. Neilan, qui prit pour son compte 50 sequins qu'un officier nommé de Laurent avoit perdu sur sa parole. Au point du jour il me laissa partir.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

A mon reveil j'ai vu devant moi ce même capitaine de Laurent qui avoit perdu à ma banque les cinquante ducats. Voyant qu'il étoit venu pour me les payer, je lui ai dit qu'il les devoit à M. O. Neilan. Il me répondit qu'il le savoit, et il finit par me prier de lui prêter six coquins sur son billet d'honneur dans lequel il s'engageroit de me les rendre dans l'espace de six semaines. J'y ai consenti, et il me fit le billet. Il me pria de n'en rien dire à personne, et je lui en ai donné ma parole sous condition qu'il ne manqueroit pas à la sienne.

Le lendemain je me suis trouvé malade en conséquence du mauvais quart d'heure que j'ai passé avec la coquine à la grande garde de la place S.t Pierre. Je me suis purgé fortement qui en six semaines par la seule boisson de l'eau nitre; mais devant me soumettre à un regime qui m'ennuyoit extrêmement.

Le quatrième jour le capitaine O. Neilan vint me faire une visite; et je fus surpris de le voir vivre quand je lui ai fait voir l'état dans lequel m'avoit mis une de ces filles qu'il avoit fait venir à la grande garde. Vous vous portiez donc bien, me dit il, arrivant à Mantoue? — A merveille — C'est un dommage que vous ayez perdu votre santé dans ce cloque. Si j'avois pu deviner cela, je vous aurois averti — Vous le saviez donc? — Je devois bien le savoir, car il n'y a que huit jours que j'ai fait avec elle la même folie, et je crois qu'alors elle se portoit bien — C'est donc à vous que je dois être reconnoissant du present qu'elle m'a fait? — C'est une bagatelle: et d'ailleurs vous pouvez guérir, si cela vous ennuie — Est ce que vous ne vous ennuyez pas à cela? — Non en vérité. Un regime m'ennuyeroit à la mort. Et encore: à quoi bon guérir d'une Ch....., dandis

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

qu'à peine quelqu'on en attrappe une autre ? J'ai eu dix fois cette patience ; mais il y a deux ans que j'ai pris mon parti — Je vous plains, car tel que vous êtes fait vous auriez en amour les plus grandes fortunes — Je ne m'en soucie pas. Les soins qu'elles coutent me sont plus à charge que la petite incommodité que j'endure — Je ne peux pas comprendre vous. Le plaisir de l'amour sans amour est insipide. Vous semble-t-il que cette laideur vaille la peine que je souffre actuellement ? — Ainsi en ai-je fâché. J'aurois pu vous faire connoître des filles qui en voudroient la peine — Il y en a par une au monde qui vaille ma santé ? Je ne peux la sacrifier qu'à l'amour — Vous voulez donc des femmes dignes d'être aimées, et nous en avons ici quelques unes. Restez ici, et quand vous serez guéri, vous pourrez aspirer à des conquêtes.

O-Neilan avoit vingt trois ans, son père étoit mort Général, la belle comtesse Borsati étoit sa sœur : il me fit voir une comtesse Zanardi Nerli encore plus belle ; mais je n'ai offert mon encens à aucune. L'état dans lequel j'étois me feroit dans l'humiliation : je croyois que personne ne l'ignoroit.

Je n'ai jamais trouvé jeune homme plus livré à la débauche qu'O-Neilan. Je passois les nuits avec lui courant les mauvais lieux ; et il m'étonnoit toujours partout ce qu'il feroit. Quand il trouvoit la place occupée par quelque bourgeois, il lui ordonnoit de se dépêcher, et s'il le faisoit attendre, il lui faisoit donner des coups de bâton par un domestique qu'il ne faisoit à ses gages que pour cette exécution de cette espèce. Il le servoit positivement comme un matin sert un assassin pour tuer l'homme qu'il veut assassiner. Le pauvre paillard que je voyois traité ainsi m'excitoit plus à rire qu'à pitié. Après cette exécution il

punissoit la catin profanant avec elle la plus essentielle de
toutes les actions de l'homme; et ensuite il s'en alloit sans la
payer vraie de ses pleurs.

Malgré cela O-Neilan étoit noble, genereux, brave, et plein
d'honneur. Pourquoi, lui disois-je, ne payez vous pas ces pauv-
vres malheureuses? — Parceque je voudrois les voir toutes mor-
tes de faim — Mais ce que vous leur faites doit les convaincre que
vous les aimez, et il est sûr qu'un bel homme comme vous ne peut
que leur faire plaisir — Plaisir! Je suis bien sûr que je ne leur en
fais pas. Voyez vous cette bague avec ce petit éperon? — Je le
vois. A quoi cela sert il? — A les faire cracher, le leur met-
tant entre leziste, et le rate. Croyez vous que cela les chatouille?

Il entre un jour dans la ville à cheval à bride abattue.
Une vieille femme qui traversoit la rue n'a pas le tems de l'éviter,
elle tombe, et elle reste là avec la tete fendue: il passa aux arrets,
mais il en sortit le lendemain ayant prouvé que ce fut un mal-
heur amené par le hazard

Nous allons un matin faire une visite à une dame, et nous nous
tenons dans l'antichambre pour attendre qu'elle sorte du Cit.
Il voit sur le dressoir un dix à douze dattes, et il les mange. La
dame sort, et une minute après elle demande à sa femme de
chambre où étoient les dattes; O-Neilan lui dit qu'il les avoit
mangés; elle en est fachée, elle le gronde. Il lui demande
s'il elle veut qu'il les lui rende, et elle lui dit qu'oui croyant
qu'il les avoit dans la poche. Le vilain impertinent fait alors
un petit mouvement de la bouche, et dans l'instant il lui
vomit devant les dattes. Elle s'est sauvée, et le coquin ne fit qu'
en rire. J'ai vu plusieurs autres exemples de ce talent
principalement en Angleterre.

L'officier au billet des six cequins n'étant pas venu le re-
tirer dans la huitaine, je lui ai dit le rencontrant dans la rue
que je ne me croyois plus obligé à lui garder le secret; il me repondit

Cruellement que cela lui étoit egal. Sa reponse me paroissant un affront je pensois au moyen d'en avoir satisfaction quand O. Neilan me dit, pour me conter quelque chose de nouveau que le capitaine de Lovenskiold étoit devenu fou, et qu'on l'avoit déjà enfermé. Il guerit dans la suite; mais en conséquence de sa mauvaise conduite il finit par etre cassé.

O. Neilan, le brave O. Neilan a peri quelques années après à la bataille de Prague. Tel qu'il étoit, cet homme devoit perir victime de Venus ou de Mars. Il vivroit peut être encore s'il eut eu le courage du renard; il avoit celui du lion. Dans un officier c'est un defaut; dans un soldat c'est une vertu. Ceux qui bravent le danger le connoissant peuvent être dignes d'eloge; mais ceux qui ne le connoissent pas c'est un miracle s'ils y echappent. Il faut cependant respecter ces grands guerriers, car leur courage indomptable derive d'une grandeur d'ame, et d'une vertu qui les met au dessus des mortels

Toutes les fois que je pense au prince Charles de Ligne je verse des larmes. Son courage étoit celui d'Achille; mais Achille savoit d'être invulnerable. Il vivroit encore si pour dans le combat il eut pu se souvenir d'être mortel. Qui sont ceux qui l'ont connu, et qui n'ont pas pleuré à sa mort! Il étoit beau, doux, poli, tres instruit, aimant les arts, gai, plaisant dans ses propos, et toujours egal. Fatale, et infame revolution! Un coup de canon l'a enlevé à son illustre famille, à ses amis, et à sa gloire future.

Le prince de Waldeck aussi à cause de son intrepidité perdit le bras gauche: on m'a dit qu'il se consoloit la perte d'un bras ne pouvant pas s'empecher de commander une armée. O vous qui meprisez la vie, dites moi si la meprisiez vous croyez de vous en rendre plus dignes

L'opera commença après Pâques. Je n'y manquois jamais.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

J'étois parfaitement guéri. J'étois charmé de voir que 107
Balletti feroit battre Marine. Je n'allois pas chez elle; mais
Balletti venoit presque tous les matins dejeuner avec moi.
Me parlant souvent du caractere d'une ancienne comedienne,
qui avoit été bonne amie de son pere, et qui depuis vingt ans
avoit quitté le theatre, j'ai voulu la connaître.

Sa parure ne me surprit pas tant que sa personne. Malgré
ses rides elle mettoit du blanc, et du rouge; et elle feignoit en nouer
ses sourcils. Elle laissoit voir la moitié de sa large gorge, qui
degoutoit precisement parce qu'elle montroit ce qu'elle avoit
pu être, et deux rateliers de dents visiblement postiches. Sa
coiffure n'étoit qu'une perruque qui coloit fort mal sur son
front, et sur ses tempes; et ses mains tremblantes finissent trem-
bler les miennes quand elle me les serra. Elle sentoit l'ambre
dre comme toute sa chambre, et les minauderies par les
quelles elle pretendoit me faire connoître que je lui plaisois
me firent quasi perdre la force que je me serois pour me de-
nir de rire. Ses atours tres recherchés étoient tous d'une
mode qui devoit être vieille vingt ans avant ce tems là.
J'ai vu avec frayeur les traces de l'hideuse vieillesse sur une
figure qui cependant avant que le tems l'eut flétrie avoit
dû faire des ravages. Ce qui me tenoit comme lors de moi
même étoit l'effronterie enfantine par la quelle ce reste
du tems mettoit en jeu ses pretendus appas.

Balletti qui craignoit que mon étonnement la choquat,
Lui dit que ce qui me ravissoit c'étoit que le tems n'eut pas eu
la force de diminuer la beauté de la fraise qui brilloit sur sa
poitrine. C'étoit une envie qui ressembloit à une fraise.
Cette fraise, dit la matrone en souriant est celle qui m'a
donné son nom. Je suis encore, et je serai toujours la Fragoletta.
A ce nom j'ai frémi. BnF MSS
J'avois devant moi le fatal simulacre cause de mon existence.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

108 Je voyois l'objet qui par ses prestiges avoit seduit mon pere trente
ans avant ce tems là, objet sans le quel il n'auroit jamais de=
serté la maison paternelle, et ne seroit jamais allé m'engendrer
dans une venitienne. Je n'ai jamais été de l'avis de l'ancien qui
a dit que nemo vitam vellet si daretur scientibus.

Me voyant distruit elle demanda poliment a Balletti mon nom,
et la voyant surprise quand elle entendit Casanova, oui ma=
dame, lui dis-je, et mon pere qui s'appelloit Gaetan etoit de
Parme — Qu'entens-je! Que vois-je! J'adorois votre pere.
Injustement jaloux il m'a abandonnée. Sans cela vous au=
riez été mon fils. Laissez que je vous embrasse en mere.
Je m'y attendois. De peur qu'elle tombe j'y suis allé au
devant, me livrant à son tendre souvenir. Toujours comedienne,
elle mit un mouchoir à ses yeux faisant semblant d'essuyer
ses larmes, me disant que je ne devois pas douter de ce qu'elle
m'avoit dit malgré qu'elle n'eut pas l'apparence d'être si vieille.
Elle me dit que le seul defaut de mon pere étoit l'ingratitude
et elle avoit trouvé le meme defaut dans le fils, puisque mal=
gré tous les offres obligeans qu'elle me fit, je n'ai plus mis les
pieds chez elle.

Etant maître d'une bourse pleine d'or ~~de quoi me procurer de grands agrémens~~ je me suis déterminé à
quiter Mantoue pour avoir le plaisir de revoir ma chere Therese,
D. Lucrezia, Palo pere, et fils, D. Antonio Casanova, et toutes mes
anciennes connoissances; mais mon Genie s'est opposé à mon
projet. Je serois parti trois jours après si l'envie ne me fut
venue d'aller à l'opera.

Dans les deux mois que j'ai passés à Mantoue je peux dire d'
avoir vecu en sage en conséquence de la folie que j'ai faite le
premier jour. Je n'ai joüé que cette seule fois, et heureuse=
ment; et la santé que j'ai perdu m'obligeant à un regime me
garantit peut être des malheurs que j'aurois eu si je ne me
fusse uniquement occupé à la recouvrer.

1748

Ms II
16

Chap. XI

(Chap. X de l'original)

à la fin :

Le fragment vient à la suite

" C'était dans la nuit etc: "

BnF
MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Chapitre X

Je vais à Corse pour m'emparer d'un trésor.

A l'opera je me suis vu abordé par un jeune
homme qui de bout en blanc me dit que j'avois
tort, étant étranger, de n'être pas allé voir le ca=
binet d'histoire naturelle de son pere Antonio de
Capitani commissaire, et président au canon. Je
lui réponds que s'il aura la bonté de venir me pren=
dre à l'auberge de S. Marc je reparerois ma faute,
et je finirois d'avoir tort. Dans ce commissaire du
canon j'ai trouvé un original des plus bizarres. Les
curiosités de son cabinet consistoient dans la genéa=
logie de sa famille, dans des livres de magie, dans des
reliques de saints, dans des monnoyes antidiluviennes,
dans un modelle de l'arche de Noé, dans plusieurs
medailles dont une étoit de Sesostris, et une autre de
Semiramis, et dans un vieux couteau d'une forme ba=
roque tout rongé par la rouille. Ce qui faisoit son clef
étoit l'attirail de la franmaçonerie. Dites moi, lui dis=je,
ce qu'il y a de commun entre l'histoire naturelle, et ce ca=
binet, car je ne vois rien de ce qui regarde les trois regnes.
— Vous ne voyez donc pas le regne antidiluvien, ce=
lui de Sesostris, et l'autre de Semiramis?
A cette reponse je l'embrasse, et pour lors il deploye
son erudition sur tout ce qu'il avoit, finissant par me
dire que le couteau rouillé étoit celui avec lequel S.t
Pierre avoit coupé l'oreille à Malck — Vous pouvez
dire ce couteau, et vous n'etes pas richissime? — Com=
ment pourois=je être riche moyennant ce couteau? —
De deux façons. La premiere, vous mettant en procession

a. 1748

de tous les treiors qui se trouvent cachés dans les terres qui appartiennent à l'eglise — C'est naturel, car S.t Pierre en a les clefs — Dieu soit loué. La seconde, le vendant au pape même, si vous avez les chirographes qui en attestent l'authenticité — Vous voulez dire la parchemin. Sans cela je ne l'aurois pas achetè. J'ai tout cela — Gantmieux. Le pape pour avoir ce couteau, il voudroit avoir, j'en suis sûr, votre fils cardinal; mais il voudroit aussi la gaine — Je ne l'ai pas; mais elle n'est pas necessaire. En tout cas j'en ferai faire une — Il faut avoir celle dont S. Pierre la quelle il mit lui même le couteau quand Dieu lui a dit mitte gladium tuum in vaginam. Elle existe: et elle est entre les mains de quelqu'un qui pourra vous la vendre à bon marché à moins que vous ne veuilez lui vendre le couteau, car la gaine sans le couteau ne lui sert à rien, comme le couteau à vous sans le fourreau. — Combien me couteroit cette gaine? — Mille ecquins — Et combien me donneroit il si je voulois lui vendre le couteau? — Mille ecquins aussi.

Le commissaire alors tout étonné regarde son fils, et lui demande s'il auroit jamais cru qu'on lui offrisoit mille ecquins de ce vieux couteau. Disant cela il ouvre un tiroir, et il déploya une paperolle écrite en hebreux où il y avoit le dessein du couteau. Je fais semblant d'admirer, et je le conseille d'acheter le fourreau. Il n'est necessaire, me dit il, ni que j'achète la gaine, ni que votre ami achete le couteau. Nous pouvons detenir les treiors de moitié — Point du tout. Le magistere exige, que le proprietaire du couteau in vaginam soit un seul. Si le pape l'avoit, il pourroit, par une operation magique que je connois, couper une

oreille à tout roi chretien qui voudroit empieter sur les droits de l'eglise — C'est curieux. effectivement l'evangile dit que S.t Pierre coupa une oreille à quelqu'un — A un roi — Oh! pas à un roi — A un roi, vous dis-je. Informez vous, si Malck ou Melck ne veut pas dire roi — Et si je me determinois à vendre mon couteau, qui me donneroit les mille cequins? — Moi. Cinq cent demain argent comptant, et les autres cinq cent dans une lettre de change payable à un mois de date. — Ca s'appelle parler. Faites moi l'honneur de venir demain manger avec nous un plat de macaroni, et nous parlerons sous le plus grand secret d'une grande affaire.

J'ai accepté l'invitation; et j'y fus. La premiere chose qu'il me dit fut qu'il savoit où il y avoit un tresor dans l'etat du pape, et que cela etant il se determineroit à acheter le fourneau. Etant sûr qu'il ne me prendroit pas au mot, j'ai tiré de ma poche une bourse où je lui ai fait voir cinq cent cequins; mais il me répondit que le tresor valoit des millions. Nous nous mimes à table — Vous ne serez pas servi, me dit il, en vaisselle d'argent; mais en plats de Raffael — Monsieur le commissaire, vous êtes un seigneur magnifique. Un sot croiroit que c'est de la villaine fayance.

Un Commissaire à son aise, me dit il après dîner, domicilié dans l'etat du pape, et maître de la maison de campagne où il habite avec toute sa famille, est sûr d'avoir un tresor dans sa cave. Il a écrit à mon fils qu'il seroit prêt à faire toutes les dépenses necessaires pour s'en mettre en possession s'il pouvoit lui trouver un habile magicien capable de le deterrer

Le fils alors tire de sa poche une lettre, dont il me lit

quelques articles, me demandant excuse, si ayant promis le secret, il ne me donnoit pas à lire toute la lettre; mais j'avois déjà vu, sans qu'il s'en apperçut, Cesene, qui étoit le nom de la ville d'où elle avoit été écrite.

Il s'agit donc, reprit le commissaire en carton, de me faire acheter à crédit le fourreau, car je n'ai pas d'argent comptant. Vous ne risquerez rien endossant mes lettres de change, car j'ai du bien; et si vous connoissez le magicien, vous pourrez être de moitié avec lui — Le magicien est tout prêt. C'est moi; mais, si vous ne commencez par par me compter cinq cent sequins, nous ne ferons rien — Je n'ai pas d'argent — Vendez moi donc le couteau — Non — Vous avez tort, car actuellement que je l'ai vu, je suis le maître de vous l'enlever. Je suis cependant assez honnête homme pour ne pas vouloir vous jouer ce tour — Vous êtes le maître de m'enlever mon couteau?, Je voudrois en être convaincu, car je n'en crois rien — Fort bien. Demain vous ne l'aurez plus; mais n'espérez pas que je vous le vende. Un esprit elementaire que j'ai à mes ordres me le portera à minuit dans ma chambre, et le même esprit me dira où est le trésor — Faites qu'il vous le dise; et par là vous me convaincrez.

J'ai alors demandé plume, et encre; j'ai interrogé à leur présence mon oracle, et je lui ai fait repondre qu'il étoit à côté du Rubicon; mais hors de la ville. Ils ne savoient pas ce que c'étoit Rubicon: je leur ai dit que c'étoit un torrent jadis fleuve: ils chercherent un dictionnaire, et trouvant qu'il étoit à Cesene, je les ai vus ébahis. Je les ai alors laissés libres pour leur donner le tems de mal raisonner: l'envie m'étoit venue, non pas de voler cinq cent sequins à ces pauvres fous; mais d'aller avec le jeune homme le déterrer à ses

frais chez l'autre sot à Cerene qui croyoit l'avoir dans la cave.
Il me tardoit de jouer le rôle de magicien.

A cette fin sortant de la maison de ce bon homme je suis allé à la bibliteque publique, ou à l'aide d'un dictionnaire j'ai écrit cette erudition bouffonne » Le tresor est dix sept toises, et demie
» sous terre depuis six siecles. Sa valeur monte à deux
» millions de ecquins, et la matiere est enfermée dans
» une caisse, qui est la même que Godefroid de Bouillon
» enleva à Mathilde comtesse de Toscane l'an 1081, quand
» il voulut aider l'empereur Henri IV à gagner la ba-
» taille contre cette princesse. Il enterra la caisse là
» où elle est actuellement avant d'aller assieger Rome.
» Gregoire VII, qui étoit grand magicien, ayant su où
» la caisse étoit enterrée, s'étoit determiné d'aller la
» reconnoitre en personne; mais la mort traversa son pro-
» jet. Après la mort de la comtesse Mathilde l'an 1116, le
» Genie qui preside aux tresors cachés donna à celui-ci sept
» gardiens. Dans une nuit de pleine-lune un philosophe
» savant pourra le faire elever sur la superficie de la
» terre se tenant dans le cercle maxime.

Le lendemain, comme je m'y attendois, je vois dans ma chambre le pere, et le fils. Je leur donne l'histoire du tresor que j'avois composée, et sur le plus beau de leur étonnement je leur dis que j'étois determiné à reconnoitre le tresor, dont je leur promettois la quatrieme partie s'ils vouloient acheter le fourneau. Suite de cela je leur repete la menace d'enfoncer le couteau. Le commissaire me dit qu'il se determinera quand il verra le fourneau, et je m'engage de le lui faire voir le lendemain.
Ils partirent fort contens.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

J'ai passé la journée à bâtir une gaine, dont il étoit difficile d'en voir une plus bouffonne. J'ai fait bouillir la grosse semèle d'une botte forte, et j'y ai pratiqué une ouverture, dans laquelle le couteau devoit infailliblement entrer. Puis la frottant avec du sable je lui ai donné l'air antique qu'elle devoit avoir. Le commissaire resta surpris quand le lendemain je suis allé chez lui, et je lui ai fait mettre le couteau dedans. Nous dinames ensemble, et nous conclumes après dîner que son fils m'accompagneroit pour me presenter au maître de la maison où étoit le tresor; que j'recevrois une lettre de change de mille ecus romains tirée sur Bologne à l'ordre de son fils; mais qu'il ne la passeroit au mien que lorsque j'aurois extrait le tresor, et que le couteau dans la gaine n'entreroit entre mes mains que lorsque j'en aurois besoin pour faire la grande operation. Jusqu'à ce moment là son fils l'auroit toujours dans sa poche.

Nous nous engageames à ces conditions par des écrits mutuelles, et nous fixames notre depart au surlendemain. Au moment de notre depart le pere donna la benediction au fils, me disant en même tems qu'il étoit comte palatin, et me montrant le diplome du pape regnant. Je l'ai alors embrassé, le qualifiant de comte, et j'ai reçu la lettre de change.

Après avoir dit adieu à Marine qui étoit devenue la bonne amie du comte Arconati, et à Balletti que j'étois sûr de revoir à Venise dans l'année suivante, je suis allé souper avec mon cher O-Heilan.

Le matin je me suis embarqué, et je suis allé à Ferrare, et de là à Bologne, et à Cesene, où nous nous logeames à la poste.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Le Lendemain de très bonne heure nous allames
nous promenant chez George Francia riche paysan,
maître du trésor qui demeuroit à un quart de mille
de la ville, et qui ne l'attendoit pas à une si heureuse
visite. Il embrassa Capitani qu'il connoissoit, et me
laissant avec sa famille, il est allé avec lui pour par=
ler de l'affaire

La première chose que j'ai observée, et que j'ai dans
l'instant reconnue pour mon trésor fut la fille
ainée de cet homme: j'ai vu la cadette Laide, un
fils benet, la femme maîtresse, et trois ou quatre
servantes.

La fille ainée qui m'a d'abord plue, et qui s'ap=
pelloit Genevieve, comme presque toutes les pay=
sannes de Cerene, quand elle m'a entendu dire qu'
elle devoit avoir dix huit ans, elle me dit d'un ton
très sérieux qu'elle n'en avoit que quatorze. La mai=
son étoit en bel air, et isolée quatre cent pas à la ronde.
J'ai vu avec plaisir que j'y serois bien logé, ce qui me fit
de la peine fut une exalaison puante qui devoit infecter
l'air. Je demande à la femme Francia d'où cette pu=
anteur venoit, et elle me dit que c'étoit l'odeur du
chanvre en macération — Pour combien d'argent
en avez vous? — Pour quarante ecus — Les voila.
Le chanvre est à moi, et je dirai à votre mari de le
porter loin d'ici.

Mon camarade m'ayant appellé, je suis descendu.
Francia me fit l'hommage qu'il avoit fait à un
grand magicien, malgré que je n'en eusse pas l'air.

Nous restames d'accord qu'il auroit un quart du
tresor, un autre quart appartiendroit à Capitani, et les
deux autres à moi. Je lui ai dit que j'avois besoin
d'une chambre pour moi seul avec deux lits, et d'une
antichambre où il y auroit un baignoir. Capitani
devoit loger au coté opposé au mien, et dans ma
chambre je devois avoir trois tables, deux petites, et
une grande. Outre cela je lui ai ordonné de me pour-
voir d'une couturiere pucelle, agée entre les quatorze,
et les dixhuit ans. Cette fille devoit être fidele au secret,
comme tous les gens de la maison, car si l'inquisition
parvenoit à savoir nos affaires tout seroit perdu.
Je lui ai dit que j'irois loger chez lui le lendemain, que
je ferois deux repas par jour, et que je ne boirois au=
tre vin que S.t Jevese. Pour dejeuner, je portois avec
moi mon chocolat. Je lui ai promis de lui payer tou=
te la depense qu'il feroit si je manquois mon en=
treprise. La derniere chose que je lui ai ordonné fut
de faire d'abord transporter ailleurs le charbon, et
de purger dans le même jour l'air avec de la
poudre à canon. Je lui ai dit de trouver un lon=
main qui allat le lendemain de bonne heure
prendre tout notre bagage à l'auberge de la porte.
Il devoit avoir dans la maison prêtes à mes ordres
~~Trois~~ cent bougies, et trois torches

Nous n'avions pas encore fait cent pas que voila
Francia qui me court après pour me rendre les qua=
rante ecus que j'avois donnés à la femme pour le chambre.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Je ne les ai pris que lorsqu'il m'assura qu'il étoit certain de le vendre pour la même prix dans la journée même. A ces procedés cet homme conçut pour moi la plus grande veneration; qui devint encore plus grande quand malgré" Capitani je n'ai pas voulu cent ecus qu'il vouloit me donner pour me payer mon voyage. Je l'ai vu enchanté quand je lui ai dit qu'à la veille de gagner un tresor on ne fait aucun cas de ces bagatelles. Le lendemain nous nous trouvames tres bien logés, et ayant avec nous tout notre equipage.

Le dîner ayant été trop abondant, je lui ai dit de faire economie, et de me donner à soyper de la bonne marée. Après soyper il vint me dire que pour ce qui regardoit la vierge, il avoit consulté sa femme, et que je pouvois être sûr de sa fille Javotte. Après lui avoir dit de revenir avec elle, je lui ai demandé quelle foi: dement il avoit pour croire de posseder un tresor dans sa maison. Premierement, me repondit il, la tradition orale de pere en fils depuis huit generations. En se: cond lieu, les grands coups qu'on frappe sous terre pendant toute la nuit. Troisiemement la porte de ma cave, qui s'ouvre, et se ferme toute seule à chaque trois ou quatre minutes, ouvrage des démons que nous voyons se promener toutes les nuits par la campagne sous la forme de flames pyramidales — Si cela est, il est evident, comme deux, et deux font quatre, que vous avez chez vous un tresor. Dieu vous garde de mettre une serrure à

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

la porte qui s'ouvre, et se ferme : vous auriez un frem=
blement de terre, qui formeroit dans cette même enceinte
un abime ; car les esprits veulent avoir l'entrée, et la sortie
libre pour aller vaquer à leurs affaires — Dieu soit
loué qu'un savant que mon pere fit venir il y a quarante
ans nous dit la même chose. Le grand homme n'avoit besoin
qu'encore de trois jours pour extraire le tresor, lorsque mon
pere sut que les gens de l'inquisition alloient s'emparer de lui :
Il le fit vite vite echaper. Dites moi de grace pourquoi la ma=
gie ne peut pas resister à l'inquisition — Parceque les moi=
nes ont à leur service un plus grand nombres de diables que nous.
Je suis sur que votre pere avoit deja beaucoup depensé avec ce
savant — Deux mille ecus à peu pres — D'avantage,
d'avantage. Fait suivre

Je me mis, et pour faire quelque chose de magique, j'ai
trempé une serviette dans l'eau, et prononçant des pa=
roles epouventables qui n'étoient d'aucune langue, je
leur ai lavé les yeux, les tempes, et la poitrine, que la=
vette ne m'auroit peut être pas livrée, si je n'avois com=
mencé par la vertue de son pere. Je les ai fait jurer sur
un portefeuille que j'ai tiré de ma poche qu'ils n'avoient
pas des maladies impures, et à lavette qu'elle avoit son
pucellage. Comme elle rougit beaucoup me faisant ce serment,
j'ai eu la cruauté de lui expliquer ce que le mot pucellage
signifioit, et j'ai ressenti le plus grand plaisir quand voulant
lui faire repeter le serment, elle me dit rougissant encore
plus qu'elle le savoit, et qu'il n'étoit donc pas necessaire
qu'elle jurat de nouveau. Je leur ai ordonné de me don=
ner un baiser, et ayant senti sortir de la bouche de ma chere
lavette une insoutenable puanteur d'ail, je l'ai d'abord de=
fendu à tous les trois. George m'assura qu'on n'en trouveroit plus dans la maison.

Javotte n'étoit pas une beauté complette pour ce qui re=
gardoit son minois, car elle étoit halée, et elle avoit la
bouche trop grande; mais ses dents étoient belles, et la levre
de dessous sortoit de façon qu'elle paroissoit être faite ainsi
pour cueillir le baiser. Elle m'étoit devenue interessante
quand devant sa poitrine j'ai trouvés ses seins d'une
resistence, dont je n'avois pas d'idée. Elle étoit aussi trop
blonde, et ses mains trop charnues n'avoient pas l'air doux
mais il falloit passer par dessus à tout cela. Mon dessein
n'étoit pas de la rendre amoureuse, car la besogne au=
roit été trop longue avec une paysanne, mais obéissante,
et soumise. J'ai decidé de la rendre honteuse de se
montrer malicieuse, et de m'assurer par là de ne
trouver la moindre opposition. Au defaut d'amour,
ce qui est le principal dans les expeditions de cette es=
pace est la soumission. On ne trouve ni grace, ni vis, ni
transports; mais l'on est assez dedomagé par l'exercice d'un empire absolu.

Je les ai avertis que chacun d'eux soupera avec moi à son
tour par ordre d'age, et que Javotte dormira toujours dans
mon antichambre, où il y aura un baignoir où je la=
verai mon convive une demie heure avant qu'il se mette
à table, et qu'il devra être à jeun.

J'ai donné à Francia par écrit tous les articles qu'il
devoit aller m'acheter à Cesena le lendemain, mais
sans marchander. Une piece de toile blanche de vingt
cinq à trente aunes de la valeur de huit à dix sequins, du
fil, des ciseaux, des aiguilles, du storax, de la myrhe, du
soufre, de l'huile d'olive, du camphre, une ramme de
papier, des plumes, de l'encre, douze feuilles de par=
chemin, des pinceaux, une branche d'olivier bonne à
faire un bâton d'un pied et demi.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Mres contens du rôle de magicien que j'allois jouer, et dont
ce que je ne me croyois pas si avant, je me suis mis au lit.
Le lendemain, j'ai ordonné à Capitani d'aller tous les jours
à Cesene au grand caffé pour entendre ce qu'on débitoit,
et pouvoir m'en rendre compte. Francia avant midi arriva
avec tout ce que je lui avois ordonné d'acheter. Il me dit qu'
il n'avoit pas marchandé; et que le marchand qui lui avoit
vendu la toile lui avoit dit qu'il étoit sûr que si je la lui
avoit payée au moins six ecus plus qu'elle ne valoit. Je
lui ai dit de m'envoyer sa fille, et de me laisser seul avec elle.
Je lui ai fait couper quatre morceaux de cinq pieds de long,
deux de deux pieds, et un septième de deux pieds, et dent
pour faire le capuchon du surplis qui m'étoit necessaire à
la grande conjuration. Je lui ai ordonné de commencer à
coudre s'asseyant près de mon lit. Vous dinerez ici, lui dis-je,
et vous y resterez jusqu'au soir. Quand votre pere arrivera
vous nous laisserez; mais vous reviendrez pour vous cou-
cher après son depart.

Elle dina donc près de mon lit où sa mere lui recit tout
ce que je lui ai envoyé, et ne buvant que du vin de S.t Leuce.
Vers le soir, à l'arrivée de son pere elle disparut.

J'ai eu la patience de laver ce bon homme dans le
bain, et de le tenir à table où il mangea comme un loup
m'assurant que c'étoit pour la premiere fois de la vie
qu'il avoit passé vingt-quatre heures sans manger.
Gui du vin de S.t Leuce, il dormit jusqu'à l'apparition
de la femme qui me porta mon chocolat. Sa fille vint
coudre jusqu'au soir, et elle disparut à l'arrivée de
Capitani que j'ai traité comme Francia. Le lende-
main vint le tour de Javotte. Je l'avois attendu avec
la plus grande impatience.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

A l'heure fixée je lui ai dit d'aller se mettre dans le bain, et de m'appeller quand elle y seroit parceque je devois la laver comme j'avois lavé son pere et Capitani. Elle partit d'abord sans me répondre, et elle m'appella un quart d'heure après. Je suis allé d'un air doux, et serieux me mettre au bout du baignoir. Elle étoit sur le côté: je lui ai dit de se mettre sur le dos, et de me regarder tandis que je prononcerois la formule pour le lavage. Elle obéit avec toute la soumission, et je lui ai fait une ablution generale dans toutes les postures. Dans le devoir où j'étois de bien jouer mon role j'ai plus souffert que joui, et elle dut se trouver dans mon même cas, se montrant indifferente, et dissimulant l'emotion que devoit lui causer ma main qui ne finissoit jamais de la laver où l'attouchement devoit lui être plus sensible que par tout ailleurs. Je l'ai faite sortir du bain pour l'essuyer; et ce fut pour lors que mon zele à m'en bien aquiter lui ordonna des postures qui manquerent de me forcer à trahir mon role. Un petit soulagement que je me suis procuré dans un moment où elle ne pouvoit pas me voir m'ayant calmé, je lui ai dit de s'habiller.

Etant à jeun, elle mangea d'un appetit devorant, et but du vin de S. Fevre qu'elle but comme elle auroit bu de l'eau l'enflamma tellement que je n'ai plus vu ses Dales. Je lui ai demandé d'abord que nous fussions seuls. si ce que je l'avois obligée à faire lui avoit deplu, et elle me repondit qu'au contraire je lui avois fait plaisir.

J'espere donc, lui dit-je, que demain vous ne serez pas fachée d'entrer dans le bain après moi, et de me faire les mêmes ablution que je vous ai faites — Volontiers; mais saurai-je faire ? — Je vous instruirai, et pour l'avenir vous coucherez toutes les nuits dans ma chambre, car je dois me rendre sûr que dans la nuit de la grande operation je vous trouverai encore vierge"

Après cet annonce, Javotte prit avec moi un maintien facile, elle me regardoit avec assurance, elle sourioit souvent, et elle n'étoit plus genée. Elle alla se coucher, et n'ayant plus rien que je puisse trouver nouveau, elle n'eut besoin de combattre contre aucun sentiment de pudeur. Pour se defendre de la chaleur, elle se mit parfaitement nue, et elle s'endormit. J'en ai fait de même; mais tres repenti de m'être engagé à ne faire le grand sacrifice que dans la nuit de l'extraction du tresor. L'operation devoit manquer, je le savois; mais je savois aussi qu'elle ne manqueroit pas par la raison que j'aurois manqué le jeune homme.

Javotte se leva de tres bonne heure, et se mit à son travail. Ayant fini le surplis, elle employa le reste de la journée à me faire une couronne de parchemin à sept pointes, sur laquelle j'ai peint des caracteres effroyables.

Une heure avant souper je suis allé me mettre dans le bain, elle y entra d'abord que je lui ai dit que c'etoit le tems, et elle me fit les mêmes ablutions que je lui avois faites la veille avec le même zele, et la même douceur, me donnant des marques de la plus tendre amitié. J'ai passé une heure charmante dans laquelle je n'ai respecté que le sanctuaire; [illegible]

Se voyant couverte de baisers, elle crut de devoir m'en faire autant d'abord que je ne le lui defendois pas. — Je me rejouis, lui dis-je, de ce que je voi que tu ressens du plaisir. Sache, ma chere enfant, que la perfection de nôtre operation ne depend que du plaisir que tu peux te procurer à ma presence sans la moindre contrainte.

A cet avertissement, elle se livra toute entiere à la nature, faisant des choses incroyables pour me convaincre que le plaisir qu'elle ressentoit étoit au dessus de toute expression. Malgré l'abstinence du fruit defendu, nous nous sommes allez nourris pour aller nous mettre à table tres contens l'un de l'autre. Ce fut elle que dans le moment d'aller se mettre au lit me demanda si con= chant ensemble nous goterions l'affaire. Elle vint en= bras mes bras toute joyeuse quand je lui ai dit que non, et nous nous en donnames jusqu'à ce que l'amour même eut envie de dormir. J'eus lieu d'admirer la richesse de son temperament dans la sublimité de ses inventions.

J'ai passé une bonne partie de la nuit suivante avec Francia, et Capitani pour voir de mes propres yeux les phenomenes, dont ce grossier me parloit. Me tenant sur le balcon qui donnoit sur la cour de la maison, j'ai entendu tous les trois ou quatre minutes le bruit de la porte qui s'ouvroit, et se fermoit par elle même, j'ai entendu les coups souterrains qui à intervalles egaux se succedoient trois ou quatre par minute. Le bruit de ces coups ressembloit à celui qu'auroit fait une grosse masse de bronze pousée dans un grand mortier du même metal. J'ai pris mes pistolets, et je me suis allé avec eux me mettre près de la porte mouvante tenant une Lanterne à la main. J'ai vu la porte s'ouvrir lentement, et trente secondes après se fermer avec violence. Je l'ai ouverte

et fermée moi même, et n'ayant trouvée aucune raison physique occulte à ce singulier phenomene, j'ai decidé en moi même qu'il y avoit quelque fripponerie. Je ne me mis pas soucié de le dire.

Etant de nouveau allé sur le balcon, j'ai vu dans la cour des ombres qui alloient, et venoient. Ce ne pouvoit être que des masses d'air humide, et épais; et pour ce qui regardoit les pyramides de flamme que je voyois planer par la campagne, c'étoit un phenomene que je connoissois. Je leur ai laissé croire que c'étoient les esprits gardiens du trésor. La campagne dans toute l'Italie meridionale est remplie de feux follets que le peuple prend pour des diables. C'est de là que vient le nom de Spirito folletto.

Le fragment vient à la suite.

C'étoit dans la nuit etc:

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Ad III

1748

Se ruonage

23

1749 (p. 93 orig)

Chap. I – V.

BnF
MSS

(Fragment du second tome
de mes mémoires")

Fourn

Jurien de la G

23.X.07

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Fragment du second tome
de mes memoires

à
1748
De mon age
23

C'étoit dans la nuit suivante que je devois faire la grande operation; car sans cela il auroit fallu attendre la pleine-lune du mois prochain. Je devois forcer les gnomes à porter le tresor sur la surface du terrein, où je leur ~~feroit~~ auroit fait mes conjurations. Je savois que l'operation marqueroit; mais qu'il me seroit aussi facile d'en dire les raisons: en attendant je devois bien jouer mon role de magicien que j'aimois à la folie. J'ai fait travailler toute la journée pour faire coudre en cercle trente feuilles de papier, sur les quels j'ai peint en noir des caracteres, et des figures effrayantes. Ce cercle que j'appellois maxime avoit un diametre de trois pas. Je m'étois fait une espece de registre de bois d'Olivier que George Francia m'avoit procuré-Ainsi ayant tout mon necessaire, j'ai averti Babette qu'à minuit sortant du cercle elle devoit se trouver prête à tout. Il lui tardoit de me donner cette marque d'obeissance; mais je ne me regardois pas moins comme son debiteur.

Après avoir donc averti son pere George et Capitani de se tenir sur le balcon tout pour être prêts à mes ordres il appellois, comme pour empêcher que les gens de la maison ne vinssent voir ce que j'allois faire, je me defais de tout habillement profane; je mets le grand surplis qui n'avoit été touché que par les mains pures de l'innocente Babette, puis je laisse tomber epars mes longs cheveux, je mets sur ma tête la couronne à regle pointes, sur mes épaules le cercle maxime, et empoignant d'une main

le sceptre, et de l'autre le même couteau avec le quel S.t Pierre coupa jadis une oreille à Malck, je descens dans la cour, et après avoir etendu par terre mon cercle, et en avoir fait trois fois le tour, j'y saute dedans.

Après m'y être tenu accroupi deux ou trois minutes, je me leve me tenant immobile à regarder un noir, et gros nuage qui se levoit à l'horizon de l'occident, tandit que le tonnere grondoit du meme coté avec force. Que j'aurois été admirable si j'avois osé le predire! Les eclairs augmentoient à mesure que le nuage s'elevoit pour ne laisser derriere lui sous la voute du ciel aucune lueur: elle des eclairs suffisoit à rendre l'obscurité plus claire que le jour.

Cela étoit fort naturel, je n'avois la moindre raison d'en être surpris; mais malgré cela un commencement de frayeur me feroit delirer d'être dans ma chambre, et j'ai commencé à frissonner quand j'ai entendu, et vu les foudres qui se succedoient avec la plus grande rapidité. Leurs sillons, dont je me voyois entouré me glaçoient le sang. Dans l'épouvante qui m'accabloit, je me suis persuadé que si les foudres que je voyois ne venoient pas m'écraser, c'étoit parceque'elles ne pouvoient pas entrer dans le cercle. Par cette raison je n'osois pas en sortir pour aller me sauver. Sans cette fausse croyance, qui cependant derivoit de la peur, je n'y serois pas resté une minute, et ma fuite auroit convaincu Capitani, et Francia que bien loin d'être magicien, je n'étois qu'un franc poltron. La violence du vent,

Les sifflemens affreux, la frayeur jointe au froid me faisoient trembler comme une feuille. Mon systeme que je croyois à l'epreuve de tout i étoit enallé. J'ai reconnu un Dieu vengeur qui m'avoit attendu là pour me punir de toutes mes scelerateses, et pour mettre ainsi fin à mon incredulité par la mort. Ce qui me rendoit convaincu de l'inutilité de mon repentir c'étoit que je me trouvois devenu positivement immobile.

Mais voila la pluye qui commence, je n'entens plus les foudres, je ne vois plus d'eclairs, et je sens renaitre mon ancien courage. Mais quelle pluye! C'étoit un torrent dans l'air qui tomboit du ciel, et qui auroit tout inondé s'il auroit duré plus qu'un quart d'heure. A la fin de cette pluye il n'y eut plus ni vent ni obscurité. Le ciel sans le moindre nuage me laissoit voir au milieu la Lune plus belle que jamais. J'ai ramassé le cercle, après avoir ordonné aux deux amis d'aller se coucher sans me parler, je suis entré dans ma chambre, où dans un seul coup d'oeil j'ai vu Javotte si jolie qu'elle me fit peur. J'ai cadré qu'elle m'eluye sans la regarder, et d'un ton pitoyable je lui ai dit d'aller se mettre dans son lit. Elle me dit le lendemain que me voyant trembler, malgré la chaleur de la saison, je lui ai fait peur.

Après un sommeil de huit heures je me suis trouvé degouté de cette comedie. A l'apparition de Javotte devant moi je me suis étonné qu'elle me parut une autre. Elle ne me paroissoit plus d'un sexe different du mien, puisque je ne trouvois plus le mien different du sien. Une puissante idée superstitieuse me fit croire dans ce moment-là que l'état d'innocence de cette fille étoit protegé, et

que je me trouverois frappé de mort si j'osois l'attaquer.
Je ne voyois dans ma resolution que son pere Francia moins
trompé, et elle moins malheureuse à moins qu'il ne lui
arrivat ce qui étoit arrivé à la pauvre Lucie de Lasean.
D'abord que Lavotte devint à mes yeux un objet de sainte
horreur je me suis determiné à partir sur l'heure. Ce qui
rendit ma resolution irrevocable fut une crainte pa=
nique mais tres raisonnable. Quelques payans pou=
voient m'avoir vu dans le cercle, et se trouvant con=
vaincus que l'orage avoit été un effet de mon operation
magique, ils pouvoient aller m'accuser à l'inquisi=
tion, qui sans perte de tems s'empareroit de ma per=
sonne. Frappé de la possibilité de cet incident qui m'
auroit perdu, j'ai fait venir dans ma chambre Francia,
et Capitani; et je leur ai dit en presence de Lavotte que
je devois differer l'operation en force d'un concordat
que j'avois conclu avec les sept Gnomes qui gardoient
le tresor, dont ils m'avoient rendu tout le compte que je
pouvois desirer. Je l'ai Cadix pag écrit à Francia conçu
en ces termes; egal à celui que j'avois donné à Capitani à Mantoue

|| Le tresor, qui gît ici à dix sept toises et demie sous
|| terre, y est depuis six siecles. Il consiste en diamans, en
|| rubis, et en emeraudes, et en cent mille livres de
|| poudre d'or. Tout ceci se trouve dans une seule
|| caille qui est la même que Godefroid de Bouillon
|| enleva à Mathilde comtesse de Toscane l'an 1081,
|| lorsqu'il voulut aider l'empereur Henri IV à gagner
|| la bataille contre cette princesse. Il enterra la caille
|| là où elle est à present avant d'aller assieger Rome.
|| Gregoire VII qui étoit grand magicien ayant vu où la
|| caille étoit enterrée, il l'étoit determiné d'aller la re=

» courser en personne ; mais il mourut avant qu'il pût
» executer son projet. L'an 1416, la comtesse Mathilde ayeine
» morte, le Genie gardien qui preside aux tresors cachés donna
» à celui ci legst gardiens.

Après lui avoir donné cet écrit je lui ai fait jurer de n'
attendre, on ne croire qu'à celui qui lui rendroit un com=
plet du tresor egal à celui que je lui laissois. J'ai fait brule
la couronne, et le casque, lui ordonnant de conserver le reste
jusqu'à mon retour, et j'ai envoyé sur le champ Capitani
à Cesena attendre à l'auberge de la poste l'homme que
Francia enverroit lui remettre tout nôtre equipage.

Voyant l'avotte inconsolable, je l'ai prise à part l'assurant
qu'elle me reverroit en peu de Tems. Ce fut par une
delicatesse de conscience que je me suis cru obligé de lui dire
que son innocence n'étant plus necessaire à l'extraction du
tresor, elle restoit libre, et maitresse de se marier si l'occasion
le presentoit.

Je suis allé à pieds a Cesena, et à l'auberge où j'ai trou=
vé Capitani disposé à retourner à Mantoue après avoir
été à la foire de Lugo. Il me dit devoir se Carmer que
son pere seroit au desespoir quand il le verroit retour=
ner sans le couteau de S. Pierre. Je le lui ai offert et
la gaine aussi s'il vouloit l'acheter pour Ces 300 ecus
romains que portoit la Lettre de change qu'il m'avoit
donné, et trouvant ce marché tres avantageux il y con=
sentit sur le champ, et je lui ai rendu la Lettre. Je lui
ai fait signer un écrit par lequel il s'engageoit à me
rendre ma gaine d'abord que je lui remettrois la
meme somme de 300 ecus romains.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Je ne savois que faire de cette guinée, et je n'avois pas
besoin d'argent ; mais il me semblait la lui donnant pour
rien de me deshonorer, et de lui donner un indice que je n'en
ferois aucun cas. Le hazard fit que nous ne nous sommes re-
vus que long temps après, et quand je ne me trouvois pas en
état de lui donner le 150 ecquins. Ainsi par l'evenement
ma folie me fit gagner cette somme sans que Capitani
s'avisa de se plaindre, ou de croire que je l'avois trompé
puisque possedant la guinée il se croyoit maître de tous
les tresors qui pouvoient se trouver cachés dans tous les
états du pape.

Capitani partit le lendemain, et j'allois à mon tour par-
tir pour Naples sans perdre le moindre tems s'il ne m'étoit
d'abord arrivé ce qui me fit differer l'execution de mon projet.
L'Hôte mit entre mes mains un papier imprimé qui
annonçoit au public quatre representations de la Di-
done de Metastasio sur le théâtre Spada. Je lis le
nom des actrices, et des acteurs, et voyant qu'aucun ne
m'étoit connu je me determine à rester pour voir
la premiere representation, et partir le lendemain au
point du jour prenant la poste. Une petite peur
de l'inquisition ne laissoit pas de me presser ; et il
me semblait deja d'avoir des marches à mes trousses.
Je vais avant que l'opera commence dans la sale où
je vois les actrices qui s'habillaient, et je trouve la
premiere assez revenante. Elle étoit bolognaise, et
on l'appelloit Navici. Après lui avoir fait la reverence,

je lui demande, si elle etoit sa maitresse: elle me repond qu'elle n'etoit engagée qu'avec les entrepreneurs Rocco, et Argenti. Je lui demande si elle a un amant, elle me dit que non; je m'offre par ton; elle me met en ridicule, et elle m'invite à prendre pour deux sequins quatre billets pour les quatre representations. Je lui donne deux sequins, je prens les quatre billets, et je les donne à la fille qui la peignoit, qui etoit plus jolie qu'elle. Après cela je m'en vais, elle me rappelle, et je ne m'en soucie pas. Je vais à la porte; je prens un billet du parterre, et je vais m'asseoir.

Après le premier ballet, ayant trouvé tout mauvais je pense de m'en aller, lorsque je vois dans la grande loge à mon grand etonnement le venitien Marzoni avec Juliette La Cavanacchia, dont le lecteur peut se souvenir. Me voyant inobservé, je demande à mon voisin qui etoit cette belle dame qui brilloit plus que ses diamans. Il me repond que c'etoit madame Querini, dame venitienne que le general comte Bonifacio Spada maitre du theatre, que je voyois pres d'elle, avoit conduit de Bologne, et de Fayence sa patrie. Charmé de savoir que Mr Querini l'ait enfin épousée, je ne pense pas à l'approcher. J'aurois dû lui donner le titre d'excellence, je ne voulois pas être connu, et encore je pouvois être mal reçu. Le lecteur peut se souvenir de nos griefs quand elle avoit voulu que je l'habillasse en abbé. Mardi dans le moment même que je m'en allois, elle me voit, et elle m'appelle de l'avantsail. Je l'approche, et lui dis tout bas que ne voulant pas être connu je m'appellois Farsetti. M. Marzoni me dit aussi tout bas que je parlois à madame Querini. Je lui reponds que je le savois par une lettre que j'avois reçu de Venise.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Juliette qui m'entend, me fait sur le champ baron,
et elle me presente au comte de Spada. Ce seigneur
me prie d'entrer dans sa loge, et apres m'avoir demandé
d'où je venois, où j'allois, il m'invite à souper.
Il y avoit dix ans qu'il avoit été ami de Juliette à Vienne,
lorsque l'Auguste Marie Therese, voyant la mauvaise
influence de ses charmes, l'avoit fait mettre dehors. Elle
avoit alors renouvellé connoissance avec lui à Venise, où
elle l'avoit engagé à la conduire se promener à Bo-
logne; M. Morosini son ancien gouverneur, qui me conta
tout cela, l'accompagnoit pour pouvoir rendre temoignage
à M. Querini de sa bonne conduite. A Venise elle vouloit
que tout le monde crût qu'il l'avoit epousée secretement;
mais à cinquante lieues de la patrie elle ne la croyoit plus
obligée au secret. Le general l'avoit deja annoncée
comme madame Querini Popotte à toute la noblesse de
Cesene. M. Querini d'ailleurs avoit eu tort d'être ja-
loux du General, car c'étoit une ancienne connoissance.
Les femmes pretendent que tout amant devient ennuyeux
qui se declare jaloux d'une ancienne connoissance doit être
bete au possible. Juliette m'avoit vite vite appellé
craignant mon indiscretion; mais voyant que je devois
egalement craindre la sienne, elle se trouvoit rassu-
rée. J'ai d'abord commencé à la traiter avec
tous les egards dus à sa qualité.
J'ai trouvé chez le General grande compagnie, et
des femmes assez jolies. Je cherche en vain Juliette: M.
Morosini me dit qu'elle étoit à la table de Pharaon où
elle perdoit son argent. J'en y achemine, et je la
vois assise à la gauche du banquier, qui me voyant polit.
C'étoit le pretendu comte Celi. Il me presente d'abord
un livret que je refuse avec politesse, acceptant en
même tems l'offre de Juliette d'être de moitié avec elle.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Elle avoit devant elle cinquante cequins, je lui en donne encore cinquante, et je me mets à son coté. A la fin de la taille elle me demande si je connoissois le banquier; et je m'apperçois qu'il l'avoit entendue: je lui réponds que non; et la dame qui étoit assise à ma gauche me dit que c'étoit le comte Alfani. Une demie heure après, madame Querini qui perdoit avoit un sept et le va de dix ce: quins; il étoit decisif. Je me leve, et je fixe des yeux les mains; mais c'est illegal: il file, et madame perd la carte. du banquier

Dans ce moment le General vient la prendre pour al: ler souper, et elle laissant là le reste de son or: quite
Au dessert, elle retourne au jeu, et elle perd tout.

Ces jolies historiettes avec les quelles j'ai animé ce souper me gagnerent l'amitié de toute la compa: gnie; mais principalement du General, qui m'ayant entendu lui dire que je m'allois à Naples que pour sa: tisfaire à un caprice amoureux, me conjura de passer un mois avec lui, lui sacrifiant ce caprice; mais en vain, car ayant le coeur vide, il me fardoit de me voir vis à vis de Mlle Lucrezia [redacted] dont depuis cinq ans je ne pouvois me rappeller les charmantes figures que confusement. J'ai cependant consenti à rester à Cesene pour lui faire ma cour tous les qua: tre jours qu'il avoit decidé d'y rester.

Le lendemain, dans le moment qu'on me peignoit, je vois le capon Alfani. Je le reçois en riant, et lui disant que je l'attendois. Il ne me repondit rien par: ce qu'il y avoit là le perruquier; mais, à peine parti, il me demanda quelles raisons je pouvois avoir pour l'attendre — Mes raisons étoient des probabilités que vous entendrez en detail après que vous m'aurez rendus dans ce même moment cent cequins — En

voila cinquante. Vous ne pouvez pas en exiger d'a=
vantage — Je les prens à compte; mais vous avertissant
par sentiment d'humanité de ne pas vous presenter ce
soir chez le General, car vous n'y serez pas reçu; et
ce sera à moi qu'on aura cette obligation — J'espere
qu'avant de faire cette mauvaise action vous y penserez
— J'y ai déja pensé. Vite; allez vous en.

Ce qui peut aussi l'avoir fait partir fut une visite
du premier castrat de l'opera, qui vint me prier à
diner chez la Norici. Cette invitation m'ayant fait
rire, j'ai accepté. Il s'appelloit Nicolas Peretti, il
pretendoit descendre d'un fils naturel de Sixte quint.
Nous parlerons de ce bouffon que j'ai trouvé à
Londres quinze ans après cette epoque quand nous
en serons là.

Arrivant chez la Norici pour y diner, je vois le
comte Alfani, qui certainement ne s'attendoit
pas à m'y voir. Il me prie d'abord d'ecouter un
mot à l'ecart — Si je vous donne encore cin=
quante sequins, me dit il, vous ne pouvez, en qua=
lité d'honnete homme les prendre que pour les
remettre à Mad: Querini, et vous ne pouvez les lui
remettre qu'en lui disant que vous m'avez obligé
à vous les rendre. Vous en voyez les consequences.
— Je les lui remettrai quand vous ne serez
plus ici; et en attendant je serai discret; mais pre=
nez garde à ne pas corriger la fortune à mon
presence, car je vous jouerai un mauvais tour.
— Doubler ma banque; et vous serez de moitié.
Cette proposition m'a fait rire. Il m'a donné
les cinquante sequins, et je lui ai promis de me taire.

La compagnie chez la Navici fut nombreuse en jeunes gens, qui après dîner perdirent tous leur ar= gent. Je n'ai pas joué. Elle ne m'avoit invité que me croyant de la trempe des autres. Me tenant pres= tement, j'ai vu combien Mahomet fut sage défen= dant dans son Koran les jeux de hazard.

Après l'opera, il fit la banque, et j'ai joué, et perdu deux cent sequins; mais ne pouvant me plain= dre que de la fortune. Madame Querini gagna. Le lendemain avant souper je l'ai presque debanqué; et après souper je suis allé me coucher.

Le lendemain matin, qui étoit le dernier jour, j'ai su chez le General que son adjudant lui avoit jetté les cartes au nez, et qu'il devoit aller vers midi lui porter quelque part pour recevoir, ou pour lui don= ner un coup d'epée. Je suis allé dans sa chambre pour lui offrir ma compagnie, l'assurant en mê= me tems qu'il n'y auroit pas de rang répondu. Il m'a remercié; et étant venu dîner il me dit en riant que j'avois deviné. Le comte Alfani étoit parti pour Rome. J'ai promis à la belle compagnie que je leur ferois une banque moi même. Mais voila ce que Mad= Querini m'a répondu quand, la prenant tête à tête, j'ai voulu lui donner les cinquante sequins qu'en conscience je lui devois; après lui avoir dit de quelle fa= con j'avois forcé le prison à me les rendre. Moyennant cette fable, me dit elle vous voulez me faire present de cinquante sequins; mais sachez que je

n'ai pas besoin de vôtre argent, et que d'ailleurs je ne
suis pas assez bête pour me laisser voler.
La philosophie defend au sage de se repentir d'avoir
fait une bonne action; mais il lui est permis d'en être
faché, lorsqu'une mechante interprétation lui donne
une vilaine apparence
Après l'opération dont on donna la dernière représenta-
tion j'ai taillé chez le général, comme je l'avois promis,
et j'ai perdu peu de chose; mais on m'a aimé. Cela
est plus doux que gagner, quand le besoin ne met pas
le joueur dans le cas de se tenir à l'affut d'argent.
Le comte Spada m'invita à aller avec lui à Brighella;
mais en vain, car il me tardoit d'aller à Naples. Je
lui ai promis de lui faire ma cour encore le lendemain
à dîner.
Le lendemain à la pointe du jour, je me reveille à
un tapage extraordinaire qu'on faisoit dans la sale, et
presqu'à la porte de ma chambre. Une minute
après, j'entens le bruit dans la chambre contigue
à la mienne. Je sors du lit, et j'ouvre vite ma porte
pour voir ce que c'étoit. Je vois une foule de
gens à la porte ouverte de la chambre, et je vois
dans la chambre un homme de bonne mine, sur
son séant qui crioit en latin contre cette canaille
là, et contre l'hôte, qui étoit là, et qui avoit osé
leur ouvrir la porte. Je demande à l'hôte de quoi
il s'agissoit. Ce monsieur, me répond il, qui appara-
ment ne parle que latin, est couché avec une fille, et
les archers de l'aveugle sont venus pour savoir si c'est
sa femme: c'est tout simple. Si elle l'est, il n'a qu'à
les convaincre par quelque certificat, et tout sera dit: mais,
si elle ne l'est pas, il faut bien qu'il se contente d'aller en
prison avec la fille; mais cela ne lui arrivera pas car je
m'engage d'accommoder l'affaire à l'amiable moyennant

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

deux ou trois cequins. Je parlerai à leur chef, et IB
tous ces gens là s'en iront. Si vous parlez latin, entrez,
et faites lui entendre raison — Qui a forcé la porte de
la chambre? — On ne l'a pas forcée: c'est moi qui l'a
ouverte: c'est mon devoir — C'est un devoir de vo:
leur de grand chemin

Surpris de cette infamie, je ne peux pas m'abstenir
de m'en mêler. J'entre, et je conte à l'homme en
bonnet de nuit toutes les circonstances de cette tra:
carserie. Il me regarde, en riant, que premièrement
on ne pouvoit pas savoir que la personne qui couchoit
avec lui étoit une fille, car on ne l'avoit vue qu'
habillée en homme, et qu'en second lieu il croyoit
que personne au monde n'avoit le droit de l'obli:
ger à rendre compte si c'étoit sa femme ou sa maitresse
supposant que l'être qui couchoit avec lui fut effecti:
vement une femme. D'ailleurs, me dit il, j'ai mis de ter:
miné à ne pas debourser un seul pouce pour finir cette
affaire, et à ne sortir du lit que lorsqu'on aura fermé la
porte. D'abord que je me serai habillé, je vous ferai
voir un joli dénouement de cette pièce. Je cherchai
tous ces mauvais à coups de sabre.

Je vois alors dans un coin de la chambre un sabre
et un habit long gris qui avoit l'apparence d'uniforme.
Je lui demande s'il étoit officier, et il me répond qu'
il avoit écrit son nom, et sa qualité sur le livre de
consigne de l'hôte. Tout étonné de l'extravagance
de ce fait, j'interroge l'hôte qui me répond que c'é:
toit vrai; mais que cela n'empêchoit pas que le for
ecclésiastique n'eut le droit de punir tout scandale.
L'affront que vous venez de faire, lui dis je, à cet officier,
vous coûtera cher. A cette menace, ils me rient au nez.
Mais piqué de me voir ainsi bafoué par cette canaille.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

je demande à l'officier s'il avoit le courage de me confier son passeport; il me dit qu'en ayant deux il pouvoit fort bien m'en confier un, et disant cela il tire d'un portefeuille, et me le donne à lire. Il étoit du cardinal Albani. Je vois le nom de l'officier, et sa qualité de capitaine dans un regiment hongrois de l'impératrice reine. Il me dit qu'il venoit de Rome, et qu'il alloit à Parme pour remettre à M. Dutillot premier ministre de l'infant duc de Parme un paquet que lui avoit confié le cardinal Albani Alexandre.

Dans le moment un homme entre dans la chambre me priant de dire en latin à ce monsieur qu'il vouloit partir dans l'instant, qu'il n'avoit pas le tems d'attendre: qu'il n'avoit donc qu'à s'accommoder bien vite avec les autres, ou le payer. C'étoit le voiturier.

Voyant alors le complot evident, j'ai prié l'officier de m'abandonner toute cette affaire, l'assurant que je l'en tirerois avec honneur. Il me dit de faire tout ce que je voulois. J'ai dit au voiturier qu'il n'avoit qu'à monter la mâle de monsieur, et qu'il recevroit son argent. Il monta la mâle, et il reçut huit ce- de mes maîtres quins, dont il fit quittance à l'officier qui ne parloit qu'allemand, hongrois, et latin. Le voiturier partit d'a- bord; et les sbires aussi tous consternés, excepté deux, qui restèrent dans la sale.

J'ai alors conseillé l'officier de ne pas sortir de son lit jusqu'à mon retour. Je lui ai dit que j'allois parler à l'evêque pour lui faire savoir qu'il lui devoit une très ample satisfaction, et il n'en doutoit pas quand je lui ai dit que le general Spada étoit à Cesena: il me répondit qu'il le connoissoit, et que s'il avoit su qu'il étoit là il auroit brulé la cervelle à l'hôte, qui avoit ouvert aux sbires la porte de la chambre.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Je me suis vite habillé en redingote, et sans defaire mes papillotes je suis allé à l'eveché, et faisant toyage je me suis fait conduire à la chambre de l'eveque. Un laquais me dit qu'il etoit encore au lit; mais n'ayant pas le tems d'attendre, j'entre, et je conte au prelat tout le l'histoire m'ecriant sur l'iniquité d'un pareil procedé, et trouvant une police qui violoit le droit des nations. Il ne me répond pas. J'appelle, et il ordonne qu'on me conduise à la chambre du chancelier.

Je répete à celuici le fait, lui parlant hors des dents, et me servant d'un style fait pour irriter, et non pas pour obtenir des graces. Je menace; je dis que si j'etois officier, j'exigerois une satisfaction eclatante. Le pretre sourit, et apres m'avoir demandé si j'avois la fievre chaude il me dit d'aller parler au chef des sbires.

Enchanté de l'avoir aigri, et d'avoir reduit l'affaire au point que la seule autorité du General Spada pouvoit et devoit la finir toute à l'honneur de l'officier insulté, et à la confusion de l'eveque, je vais chez le General. On me dit qu'il n'etoit visible qu'à huit heures, et je retourne à l'auberge.

Le feu avec lequel j'avois pris cette affaire paroissoit venir de l'honnetetè de mon ame qui ne pouvoit pas souffrir qu'on traita ainsi un étranger; mais ce qui me rendoit ardent etoit un motif beaucoup plus fort. Je m'imaginois fort aimable la fille qui etoit couchée près de lui; il me tardoit de voir sa figure. La honte ne lui avoit jamais permis de

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

mettre la tête dehors. Elle m'avoit entendu, et j'étois sûr de lui avoir plu.

La porte de la chambre étant toujours ouverte, j'entre, et je vais compte à l'officier de tout ce que j'avois fait, l'assurant que dans la journée même il sera le maitre de partir aux depens de l'eveque, après avoir reçu une pleine satisfaction que le General lui feroit donner. Je lui dis que je ne pouvois le voir qu'à huit heures. Il me temoigne sa reconnoissance: il me dit qu'il ne partiroit que le lendemain, et il me compte les huit sequins que j'avois donné au voiturier. Je lui demande de quel pays étoit son compagnon de voyage, et il me dit qu'il étoit françois, et qu'il n'entendoit autre langue que la sienne — Vous parlez donc françois? — Pas un mot — C'est plaisant. Vous ne parlez donc jamais ensemble que par gestes? — Precisement — Je vous plains. Puis-je esperer de sejourner avec vous? — Demander lui si cela lui feroit plaisir.

Je lui adresse alors ma priere, et je vois sortir de dessous la couverture une tete echevelée riante, fraiche, et seduisante qui ne me laisse pas douter de son sexe, malgré que sa coiffure fut d'homme.

Enchanté par cette belle apparition, je lui dis que m'étant interessé pour elle sans la voir ~~elle pou~~ ~~il était~~ ~~intéressé~~ sa vue ne pouvoit qu'avoir augmenté ~~son intérêt~~ le désir de lui être utile, et mon zele. Et l'empressement de lui être utile, et mon zele.

~~Zola~~. Elle me retourne l'argument le plus joliment du monde avec tout l'esprit de la nation. Je vois pour ordonner du caffè, et pour lui laisser le tems de se mettre sur son séant; car il étoit decidè que ni l'un, ni l'autre vouloit sortir du lit tant que la porte de leur chambre seroit ouverte.

Le garçon du caffè étant arrivè je rentre, et je vois cette françoise avec une redingotte bleue, et avec les cheveux mal peignè en homme. Je trouve sa beautè surprenante, songeant le moment de la voir debout. Elle prit du caffè avec nous sans jamais interrompre l'officier qui me parloit, et que je n'ecoutois pas dans l'etonnement où me tenoit la figure de cet être qui ne me regardoit pas, et au quel le pudor infans de mon cher Horace empechoit de prononcer un seul mot.

A huit heures, je vais chez le General, et je lui conte l'affaire l'amplifiant au possible. Je lui dis que s'il n'y remedie pas, l'officier se croyoit obligè d'expedier une estaffette au cardinal protecteur. Mais mon eloquence n'étoit pas necessaire. Le comte Spada, après avoir lu le passeport, me dit qu'il alloit donner à cette bouffonnerie l'ton de la plus grande importance. Il ordonna avant tout à son adjudant d'aller à l'auberge de la poste inviter à diner l'officier, et on comme personne ne pouvoit savoir si c'étoit une fille ou non; et tout de suite d'aller dire à l'eveque de la part que l'officier ne vouloit partir qu'après avoir ~~eu~~ obtenu la satisfaction qu'il lui plairoit de vouloir, et la somme d'argent qui lui conviendroit en dedommagement.

Quel plaisir pour moi de me trouver temoin de

cette belle scene, dont, plein d'une juste vanité je me regardois comme auteur!

L'adjudant, procede pour moi, se presente à l'officier hongrois, lui rend son passeport, et l'invite à diner avec son camarade chez le General; puis il lui dit de mettre par écrit quelle espece de satisfaction il vouloit, et quelle somme il demandoit en dedomagement du tems perdu. Je mis alle vite dans ma chambre pour lui donner encre, et papier; et l'écrit court, et en assez bon Latin pour un hongrois, fut d'abord fait. Les sbires etoient disparus. Ce bon capitaine ne voulut demander que trente ecquins, malgré tout ce que je lui ai dit pour le persuader à en demander cent. Pour la satisfaction il fut aussi trop moderé: Il n'exigea que de voir l'Hôte, et tous les sbires devant lui dans la sale lui demander pardon à genoux, et en presence de l'adjudant du General. Dans l'alternative, si cela ne se feroit pas dans l'espace de deux heures, il enverroit une estaffette à Rome au cardinal Alexandre, et il resteroit à Cesene jusqu'à la reponse aux frais de l'eveque à dix ecquins par jours.

L'adjudant partit d'abord pour aller porter à l'eveque cet écrit. Un moment après voila l'auberge qui entre disant à l'officier qu'il étoit libre; mais il s'en alla à toutes jambes quand l'officier lui dit qu'il lui devoit vingt coups de canne. ~~Je les~~ J'ai alors laissé pour aller dans ma chambre me faire peigner, et m'habiller devant dîner avec eux chez le general. Une heure après je les ai vus devant moi tres bien vetus en uniforme. Cette de la Dame ~~Demoiselle~~ étoit de caprice, et tres elegante.

Ce fut dans ce moment là que je me suis decidé
à partir pour Parme avec eux. La beauté de cette fille
me mit sur le champ dans l'esclavage. Son amoureux mon-
troit l'age de soixante ans; je trouvois cette union tres mal
assortie; et je me figurois de pouvoir faire tout à l'amiable.

L'adjudant retourna avec un prestre de l'eveché, qui
dit à l'officier qu'il auroit dans une demie heure toutes
les satisfactions qu'il vouloit; mais qu'il devoit se conten-
ter de quinze cequins, le voyage jusqu'à Parme n'etant
que de deux jours. L'officier repondit qu'il ne vouloit
rien rabattre, et il eut les trente, dont il ne voulut
pas signer quitance. Ce fut ainsi que cette affaire se
termina, et la belle victoire ayant été le fruit de
mes soins elle me gagna toute l'amitié du couple.
Pour s'appercevoir que cette fille n'étoit pas homme,
il suffisoit d'examiner sa taille. Toute femme qui
se croit belle parce qu'elle etant habillée en homme
tout le monde la prend pour homme, n'est pas
belle femme.

Lorsque vers l'heure de dîner nous entrames dans
la sale de compagnie où étoit le General, il ne mani-
qua pas de presenter les deux officiers aux dames
qui étoient là, qui virent d'abord qu'elles avoient le
masque; mais elles furent surprises, sachant deja
bien toute l'histoire, car elles ne s'attendoient
pas à l'agrement de dîner avec les heros de la piece.
Les femmes prirent le parti de traiter le jeune
officier comme s'il etoit homme, et les hommes
lui firent ~~le même traitement~~ les hommages
qu'ils lui auroient fait s'il s'étoit declaré fille. La
seule qui bouda fut madame Querini, car vo-
yant diminuées les attentions qu'on avoit pour elle

BnF MSS

elle se crut eclipsée. Elle ne lui parloit que pour faire parade de sa Langue françoise qu'elle parloit assez bien. Le seul qui ne parla jamais fut l'officier Hongrois, car personne ne se soucioit de parler Latin, et Le General n'avoit presque rien à lui dire en allemand.

Un vieux abbé qui étoit à table tacha de justifier l'aveugle assurant Le General que Les archers, et l'aubergiste n'en agissoit ainsi que par ordre du saint office de l'inquisition. Par cette raison, nous dit il, dans Les chambres des auberges il n'y avoit pas de verou, parceque on ne vouloit pas que Les etrangers pussent s'enfermer. On ne vouloit permettre que deux personnes de different sexe couchassent ensemble qu'étant mari, et femme.

Vingt ans après j'ai trouvé en Espagne toutes Les chambres des auberges avec un verou en dehors, de sorte que Les etrangers qui y couchoient pouvoient y être comme en prison.

Il est singulier, dit madame Querini au masque, que vous puissiez vivre ensemble sans jamais parler — Pourquoi singulier? madame. Nous ne nous entendons pas à cause de cela moins bien, car la parole n'est pas necessaire aux affaires que nous avons ensemble.

Cette reponse, que Le General traduisit en bon italien à toute La compagnie qui étoit à table, fit eclater de rire; mais madame Querini fit La begueule: elle la trouva trop demasquante. Je ne connois pas, dit elle au faux officier, des affaires aux quelles La parole, ou du moins l'ecriture ne soit necessaire — Vous m'excuserez madame. Est ce que Le jeu n'est pas une affaire? — Vous ne faites donc que jouer? — Pas autre chose. Nous jouons au Pharaon; et je tiens La banque.

On rit alors à perte d'haleine; et madame Querini dut en rire aussi. Mais La banque, dit Le General, gagne-t-elle

beaucoup ? — Oh ! pour cela. Le jeu est si petit qu'il ne vaut pas la peine de compter.

Personne ne se donna la peine de traduire cette réponse à l'honnête officier. Vers le soir la compagnie se sépara ; et chacun souhaita un bon voyage au Général qui alloit partir. Il me souhaita aussi un bon voyage pour Naples ; mais je lui ai dit qu'auparavant je voulois voir l'infant duc de Parme servant en même tems d'interprète à ces deux officiers qui ne pouvoient pas s'entendre : il me répondit qu'il étoit à ma place il en feroit autant. J'ai promis à Madame Querini de lui donner de mes nouvelles à Bologne avec intention de ne pas lui tenir parole.

Cette maîtresse de l'officier avoit commencé à m'intéresser toute cachée sous la couverture ; elle m'avoit plu quand elle avoit mis la tête dehors, et beaucoup d'avantage quand je l'ai vue debout ; mais elle couronna l'œuvre déployant à table une sorte d'esprit que j'aimois beaucoup, qu'on trouve rarement en Italie, et qu'on trouve souvent en France. Sa conquête ne me paroissant pas difficile, je pensois aux moyens que je pourois employer pour la faire. Mon Giovanni, sans la moindre fatuité, fait pour lui convenir plus que l'officier, je n'imaginois pas de trouver quelque obstacle de sa part. Il me semblait un de ces caractères, qui traitant l'amour de bagatelle vont facilement à la seconde des circonstances, et plient, et se prêtent aux compositions éventuelles que le hazard présente. La fortune ne pouvoit me fournir une occasion plus heureuse de pouvoir ma pointe que celle de me rendre

compagnon de voyage de ce couple. Il n'y avoit pas d'apparence qu'on pût me refuser : il me sembloit même que ma compagnie devoit leur être très chere.

D'abord que nous fumes de retour à l'auberge, j'ai demandé à l'officier s'il comptoit d'aller à Par= me en poste, ou par voiture. Il me repondit qu'ayant une voiture à lui il preferoit d'y aller en poste — J'en ai une, lui dis-je, fort comode, dont je vous offre la deux places du derriere, si ma so= ciété ne vous est pas desagréable — C'est un vrai bonheur. Je vous prie de proposer cette partie de plaisir à Henriette.

Voulez vous, madame Henriette, m'accorder l'honneur de vous accompagner jusqu'à Parme — J'en serais en= chantée, car nous parlerions ; mais vôtre berogne ne sera pas petite, puisque vous vous trouverez obli= gés dans la necessité de nous faire la chouette. — Je m'y prêterai avec un vrai plaisir, fâché seulement que notre voyage sera fort court. Nous en parlerons à souper. En attendant permettez que j'aille finir quelques affaires.

Il s'agissoit d'une voiture que je n'avois qu'en imagination. Ce fut au caffé de la noblesse que je fus d'abord allé pour demander où il y avoit une bonne voiture à vendre. On me dit d'abord qu'il y avoit une voiture angloise chez le comte Dan= dini qui étoit à vendre ; et que personne ne vouloit acheter parcequ'elle étoit trop chere. On en vou= loit deux cent cequins ; et elle n'étoit qu'à deux places avec un strapontin. C'étoit ce que je voulois. Je me fais conduire à la remise, j'e la

trouve à mon gré ; le comte étoit allé souper en ville, je promets de l'acheter le lendemain, et je retourne à l'auberge très content. Pendant le souper, je n'ai parlé à l'officier que pour établir que nous partirions le lendemain après dîner, et que nous payerions deux chevaux chacun. Les longs dialogues se firent entre Henriette et moi sur cent propos tous agréables, dans lesquels j'ai admiré dans elle un esprit tout à fait nouveau pour moi, qui n'avois jamais conversé avec une françoise. La trouvant toujours charmante, et ne pouvant la supposer qu'aventurière, je m'étonnois de lui trouver des sentimens qui me sembloient ne pouvoir être le fruit que d'une éducation très recherchée ; mais quand cette idée me venoit je la rejetois. Toutes les fois que je tentois de la faire parler de l'officier son amoureux, elle éludoit ma demande, mais de la meilleure grace du monde. La seule demande que je lui ai faite, et à laquelle elle se crut obligée à me repondre fut qu'il n'étoit ni son mari, ni son pere. Je n'avois pas besoin d'en savoir davantage. Le bon homme s'étoit endormi. Quand il se reveilla, je leur ai souhaité un bon sommeil, et je suis allé me coucher très amoureux, et très comblé de cette belle aventure, que je me figurois remplie de charmes, et à laquelle j'étois sûr de suffire me trouvant bien pourvu d'argent, et entierement maître de moi même. Ce qui mettoit le comble à ma joye étoit que j'étois certain de voir la fin de toute cette intrigue en deux ou trois jours.

Le lendemain de très bonne heure je suis allé chez le comte Dandini. En passant devant la boutique

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

d'un orfevre j'ai acheté des bracelets de chaine d'or à maille d'Espagne comme on les porte à Venise, dont chacun avoit cinq aunes de longueur d'une finesse tres rare. C'étoit un present que j'ai d'abord pensé de faire à Zaroste.

Quand le comte Dandini me vit il me reconnut. Il m'avoit vu à Padoue chez son pere, qui lorsque j'étois ecolier dans cette université occupoit la chaire des pandectes. J'ai acheté la voiture, qui devoit avoir coute le double, avec condition qu'il devoit d'abord envoyer querir un sellier qui me la meneroit à la porte de l'auberge toute en ordre une heure après midi.

De là je fus allé chez Francia, où j'ai comblé de joye l'innocente Zaroste en lui presentant des bracelets dont aucune fille de Cesene n'avoit les plus beaux. Moyennant ce present je payois dix fois plus que toute la depense que ce bon homme avoit faite dans les dix à douze jours que j'avois vecu chez lui. Mais un present beaucoup plus considerable que je lui ai fait fut de lui faire jurer de m'attendre, et de ne jamais se fier d'autres magiciens pour l'extraction du tresor, quand même il resteroit dix ans sans me revoir. Je l'ai assuré qu'à la premiere operation qu'un autre philosophe feroit, les Gnomes gardiens le feroit aller à une double profondeur, et que pour lors le trouvant à trente cinq toises, j'aurois moi même dix fois plus de difficultés à l'extraire. Je lui ai distinctement que je ne pouvois pas lui marquer au juste le tems dans lequel il me reverroit; mais qu'il devoit m'attendre, car le decret exiitoit que son tresor ne pouvoit être extrait que par moi. J'ai accompagné son serment avec des execrations qu'il le violoit, le rendoient fou de la rage de toute la

famille. De cette façon bien loin de pouvoir me reprocher d'avoir trompé ce bon homme, je suis devenu son bienfaiteur. Il ne m'a plus revu parcequ'il est mort; mais je suis sûr que ses descendans ne m'attendent, car mon nom de Masuri doit être resté immortel dans cette maison.

Sarotte vint m'accompagner jusqu'à trente pas de la ville de Cerone, et dans les embrassemens cordiaux que je lui ai donné en le quittant, j'ai senti que la peur des foudres n'avoit eu sur moi qu'une influence passagere; mais je me félicitois trop de n'avoir pas commis cette folie pour penser à y retourner. La present que je lui ai fait en vingt pardes fut plus important que les bouteilles. Je lui ai dit que si je differois à retourner au delà de trois mois, elle pouvoit hardiment penser à se trouver un mari sans craindre que son mariage pût préjudicier à l'acquisition du tresor que je ne pouvois extraire que lorsque la grande saison me le permettroit. Après avoir cessé quelques larmes, elle m'assura qu'elle se regleroit en conséquence de ce que je venois de lui dire.

Ainsi finit cette affaire du tresor de Cerone dont la quelle au lieu d'être trompeur je fus heureux; mais je n'ose pas m'en vanter quand je pense que si je ne m'étois pas trouvé maître d'une bourse pleine d'or j'aurois ruiné le pauvre Francia en riant; et je crois que tout jeune homme ayant un certain esprit auroit fait la

meme chose. Pour ce qui regarde Capitani au quel j'ai vendu la gaine du couteau de S.t Pierre un peu trop chere, je n'en ai jamais eu aucun remords, et je me croi= rois le plus sot de tous les hommes si je m'en repen= tois aujourd'hui; car Capitani même a cru de m' avoir trompé en l'acceptant comme gage de deux= cent cinquante ecquins qu'il me donna; et le commissaire du corps son pere l'a cherie jusqu'à la mort beau= coup plus qu'il n'auroit cheri un diamant qui au= roit valu cent mille ecus. Cet homme mort dans cette certitude est mort riche; et je mourai pauvre. Je laisse juger au Lecteur lequel de nous deux fut plus heureux.

De retour à l'auberge, j'ai tout arrangé pour le petit voyage, dont l'idée dans ce moment là faisoit mon bonheur. A chaque chose qu'Hen= riette me disoit je la trouvois toujours plus cha= rmante, et son esprit m'enchainoit plus encore que sa beauté. Il me semblait de voir l'officier bien aise que j'en devinsse amoureux; et je cro= yois de voir tres clair que la fille ne demandoit pas mieux que de changer d'amant. Je pouvois m'en flatter sans fatuité, car outre que j'avois dans le materiel tout ce qu'un digne amant pou= voit avoir pour aspirer à plaire, j'avois aussi l'air d'être fortune, malgré que je n'eusse pas de domestique. Je lui disois que pour avoir le plaisir de ne pas en avoir je dépensois le double, et que me servant moi même j'étois toujours sûr d'être bien servi: outre cela je me trouvois content de n'être pas volé, et de ne pas avoir un espion à mes trousses. Henriette entroit parfaitement

bien dans mon sens; et enfin mon futur bonheur
m'enivroit.

= L'honête officier voulut me donner l'argent que
les postes jusqu'à Parme lui auroient coutés pour sa
part. Nous dinames; nous fimes charger, et bien
vîte nos mâles, et nous partimes après une dis-
pute de politesse sur la place près d'Henriette qu'
il vouloit que j'occupasse. Il ne voyoit pas que la
place sur le strapontin étoit celle que mon amour
naissant devoit preferer à la sienne; mais je ne
doutois pas que Henriette ne vît cela à la perfection.
Ainsi devant elle mes yeux la voyoient sans que
j'eusse besoin de détourner ma tête pour leur procu-
rer ce plaisir, qui est certainement le plus grand qu'
un amant puisse avoir entre ceux qu'on ne peut
pas lui contester.

Dans un bonheur qui me paroissoit si grand, je
devois endurer une peine. Lorsqu'Henriette disoit
des choses plaisantes qui m'excitoient à rire, vo-
yant le Longrois affligé de ne pas pouvoir en rire
aussi, je me mettois en devoir de lui expliquer la
plaisanterie en Latin; mais il m'arrivoit souvent
de l'expliquer si mal qu'elle devenoit insipide.
L'officier n'en rioit pas, et je restois mortifié, car
Henriette devoit juger que je ne parlois pas si bien
Latin qu'elle françois; et cela étoit vrai. Dans tou-
tes les langues du monde ce qu'on apprend le der-
nier est leur esprit; et c'est très souvent le jar-
gon qui fait la plaisanterie. Je n'ai commencé
à rire à la lecture de Terence, de Plaute, et de
Martial qu'à l'age de trente ans.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Ayant besoin de faire accomoder quelque chose à ma voiture, nous nous arretames à Forli. Après avoir soupé fort gaiement, je me fis allé à toute force me coucher dans une autre chambre. Cette fille chez moi s'etant me parut si bizarre que j'eus peur qu'elle sorte du lit de son ami pour entrer dans le mien. Je ne savois pas comment l'horgnoir, qui me paroissoit plein d'honneur, auroit pu prendre la chose. J'aspirois à parvenir à la possession de Henriette en paix, et tranquillement, moyennant un arrangement fait à l'amiable, et en tout honneur. Cette fille n'avoit que l'habit d'homme qui la couvroit, pas la moindre nippe de femme; pas seulement une chemise. Elle en changeoit avec celles qui appartenoient à son ami. Cela me rendoit rouveur et enigmatique.

Ce fut à Bologne que dans la gayeté du souper je lui ai demandé par quelle aventure singuliere elle étoit devenue maitresse de ce Beau homme, qui auroit plus tot dû s'annoncer pour son pere que pour son mari. Elle me répondit en souriant de me faire conter par ~~de faire qu'il me raconte~~ lui même ce morceau d'histoire avec toutes les circonstances, et sans rien diminuer de la verité. Je lui ai dit d'abord que j'en etois curieux, et qu'elle y consentoit. Après s'etre assurée que cela ne lui feroit pas de peine, et s'etre fait repeter qu'il devoit me dire tout tout, c'est ainsi qu'il me parla

Un officier de mes amis à Vienne ayant eu une commission pour Rome, j'ai pris un congé de six mois, et j'y suis allé avec lui. J'avois

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

ainsi l'occasion de voir la grande ville comptant que la langue latine devoit y être pour le moins aussi commune qu'en Hongrie. Mais j'en me suis bien trompé, car entre les ecclesiastiques mêmes personne ne la parle que mal. Ceux qui la savent ne le vantent que de la savoir écrire; mais il est vrai qu'ils l'écrivent dans toute sa pureté.

Au bout d'un mois, le cardinal Alexandre Albani donna à mon ami des dépeches pour Naples; et nous nous sommes separés; mais avant son depart il me recomanda au cardinal, m'accreditant si bien que cette eminence me dit que dans peu de jours il me donneroit un paquet avec une lettre adressée à M. Dutillot ministre de l'infant nouveau duc de Parme, de Plaisance, et de Guastalle me poyant comme de raison le voyage. Ayant envie de voir le port que les anciens appelloient Centum cellæ, et qu'on appelle aujourd'hui Civita vecchia, j'ai pris ce tems, et j'y suis allé avec mon Ciceron qui parloit latin. BnF MSS

Etant au port, j'ai vu descendre d'une tartane un vieux officier avec cette fille habillée comme vous la voyez. Elle me frappa. Mais je n'y aurois plus pensé, si le même officier n'étoit venu avec elle se loger, non seulement à la même auberge où j'étois; mais dans une chambre placée de façon que des mes fenêtres j'en voyois tout l'interieur. J'ai vu le même soir cette fille souper avec lui sans jamais ses yeux de dessus moi. Les voir se dire le moindre mot. A la fin du souper, j'ai vu la fille se lever de table, et s'en aller, sans que l'officier detachat ses yeux d'une

Lettre qu'il lisoit. Un quart d'heure après il ferma ses fenêtres, et ayant vu la chambre obscure, j'ai vu qu'il étoit allé se coucher. Le lendemain matin je l'ai vu sortir; et la fille restée seule dans la chambre tenoit un livre à la main, telle que vous la voyez, m'a interrogé avec plus de force. Je suis sorti, et une heure après étant rentré, j'ai vu l'officier qui lui parloit, et elle qui ne lui répondoit que de temps en temps un mot ou deux d'un ton triste. L'officier sortit de nouveau. J'ai dit alors à mon Cicerone d'aller dire à cette fille habillée en officier que si elle pouvoit me donner un rendez-vous d'une seule heure, je lui donnerois dix ecquins. S'étant acquitté sur le champ de la commission, il vint me dire ~~qu'elle avoit accepté~~ qu'elle lui avoit répondu en françois qu'elle alloit partir pour Rome. après avoir mangé un petit morceau, et qu'à Rome il me seroit facile de savoir comment je pourrois m'y prendre pour lui parler. Mon Cicerone m'assura qu'il savoit du voiturier même qui la menoit où elle iroit loger: elle partit après avoir déjeuné avec le même officier; et je suis parti le lendemain.

Deux jours après mon retour à Rome, j'ai reçu du cardinal le paquet, la lettre pour M. Dutillot, et un passeport avec l'argent pour mon voyage sans nécessité de me presser. Ce fut en conséquence que j'ai pris une voiture de retour pour Parme pour huit ecquins.

En vérité je ne pensois plus à cette fille, lorsque l'avant-veille de mon départ mon Cicerone me dit qu'il savoit où elle logeoit avec le même officier. Je lui ai alors dit de tacher de lui faire la même proposition, l'avertissant que je partois le lendemain, et qu'il falloit donc hâter

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

la petite affaire. Il me regondit dans le même jour qu'elle lui avoit dit que sachant l'heure à laquelle je partois, et la porte par laquelle je sortois, elle se trouveroit sur mon chemin à deux cent pas de la ville, et que, si j'étois seul, elle pourroit monter dans ma voiture, où nous pourrions aller causer ensemble quelque part.

Ayant trouvé cet arrangement fort joli, je lui ai fait savoir l'heure, et le lieu hors de la porte du peuple vers porte molle.

Elle me tint très exactement sa parole. Dès qu'elle me vit, je l'ai approuvé, j'ai fait arrêter, et elle se mit près de moi ~~[illegible]~~ me disant que nous aurions tout le tems de nous parler, puisqu'elle avoit décidé de venir dîner avec moi. Vous ne sauriez croire combien il a fallu avant que je pusse l'entendre, et combien elle se donna de peine pour se faire comprendre. Ce fut à force de gestes. J'y ai consenti, et avec beaucoup de plaisir.

Nous dînames donc ensemble; et elle eut avec moi toutes les complaisances que je pouvois désirer; mais elle ne m'a pas peu surpris, lorsqu'elle refusa les dix sequins que je voulois lui donner, me faisant très bien comprendre qu'elle aimoit mieux aller avec moi à Parme, où elle avoit quelque chose à faire. Trouvant l'aventure très de mon goût, j'y ai consenti, fâché seulement de ne pas pouvoir lui représenter que si on l'eut suivie pour la forcer à retourner à Rome, je n'étois pas dans le cas de pouvoir la garantir de cette violence: j'étois aussi fâché que dans l'ignorance réciproque de nos langues, je ne puisse pas espérer de l'amuser avec des propos agréables, ni de m'amuser apprenant ses aventures.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

BR 1618

par cette raison je ne peux vous rendre aucun compte de ses affaires. Tout ce que je sais est qu'elle veut s'appeller Henriette, qu'elle ne peut être que françoise, qu'elle est douce comme un mouton, qu'elle semble avoir eu une très belle education, qu'elle se porte très bien; et qu'elle doit avoir de l'esprit, et du courage, comme on peut le juger par les echantillons qu'elle nous en a donnés à moi à Rome, et à vous à Cerene à la table du General. Si elle veut vous conter son histoire, et vous permettre de me la rendre en Latin, dites lui qu'elle me fera grand plaisir, car je me trouve devenu, dans ce peu de jours, son vrai ami. Je reconnois, en verité, une tres grande peine, lorsque nous devons nous separer à Parme. Dites lui, que je lui donnerai, au lieu des dix ecquins, que je lui dois, les trente que sans elle je n'aurois jamais reçu de l'eveque de Cerene. Dites lui que, si j'étois riche, je lui donnerois bien d'avantage. Je vous prie de lui expliquer cela bien dans sa Langue.

Après lui avoir demandé, si une grande fidelité dans la traduction de tout ce que je voyois d'entendre lui feroit plaisir, et l'avoir entendue me répondre qu'elle la desiroit tres fidele dans toutes les circonstances, je lui ai redit à la lettre tout ce que l'officier m'avoit raconté

Henriette avec une noble franchise, mêlée cependant d'une teinture de Honte, me confirma tout. Sur l'article de satisfaire à notre curiosité nous communiquant ses vicissitudes, elle me pria de lui dire qu'il devoit la dispenser. Dites lui, me dit elle, que la même loi qui me défend de mentir, ne me permet pas de dire la verité."

Sur l'article des trente ecquins qu'il avoit decidé

de lui donner en la quittant, elle me pria de lui dire qu'absolument elle ne recevroit pas le sou, et qu'il l'affligeroit s'il s'avisoit d'insister. Je desire, me dit elle, qu'il laisse que j'aille me loger toute seule, où bon me semblera, et qu'il m'oublie au point de ne pas s'informer à Pauline de ce que je suis devenue, et de montrer de ne pas me connoître, si par hazard il me rencontroit quelque part.

Après m'avoir dit ces terribles paroles d'un ton aussi serieux que doux, et sans nulle émotion, elle embrassa le vieillard d'une façon où le sentiment se laissoit voir beaucoup plus que la tendresse. L'officier, qui ne savoit pas quel propos amenoit cet embrassement, resta très mortifié quand je le lui ai rendu. Il me pria de lui dire que pour obéir volontier à son ordre, il avoit besoin de se savoir certain qu'elle devoit avoir à Pauline tout ce qui pouvoit lui être necessaire. Sans me répondre ni oui, ni non, elle me dit seulement de le prier de n'être nullement inquiet sur son sort.

Après cette explication, notre tristesse devint uniforme. Nous restames là un bon quart d'heure, non seulement sans nous parler, mais sans nous regarder. Le garçon de table pour m'enaller, leur souhaitant une bonne nuit, j'ai vu la figure d'Henriette toute en feu.

BnF MSS

En allant me coucher, j'ai commencé à me parler, comme je fais toujours quand quelque chose qui m'intéresse beaucoup m'agite. La pensée toute seule ne me suffit pas. Il faut que je parle; et il se peut que je croye d'avoir dans ce moment là un colloque avec mon demon. L'explication absolue d'Henriette me mettoit aux champs. Qui est donc cette fille, — disois-je à l'air, qui mêle le sentiment le plus élevé à l'apparence du grand libertinage? A Pauline elle veut

absolument devenir sa propre maitresse, et je n'ai aucune raison de me flatter qu'elle ne m'impose par la meme loi qu'elle a faite à l'officier au quel elle s'est deja donnée. Adieu mon espoir. Qui est elle donc? Ou elle est sûre de trouver son amant, ou elle a à prendre un mari, ou des parens respectables, ou par un esprit effrené d'un libertinage sans bornes, confiant dans son propre merite, elle veut defier la fortune à la plonger dans le plus affreux precipice dans l'alternative qu'elle ne l'eleve aux faites du bonheur lui faisant trouver un amant capable de mettre à ses pieds une couronne: ce seroit le projet d'une folle ou d'une desesperée. elle n'a rien, et comme n'elle n'avoit besoin de rien, elle ne veut rien accepter de ce même officier, du quel elle pourroit sans rougir recevoir une petite somme, qui d'une certaine façon il lui doit. Ne rougissant pas des complaisances qu'elle eut pour lui sans en etre amoureuse, quelle honte peut elle avoir de recevoir d'elle quelque? Croiroit elle qu'il y a moins de bassesse à se prodiguer au caprice passager d'un homme, qu'à elle ne connoit pas, qu'à recevoir un secours, dont elle doit avoir une necessité indispensable pour se garantir de la misere, et du danger où elle peut-se trouver à l'arme de se voir sur la rue? Elle croit peut être par un tel refus de justifier avec l'officier le faux pas qu'elle fit. Elle veut qu'il juge qu'elle ne l'a fait que pour sortir des mains de l'homme qui la possedoit à Rome; et l'officier ne pouvoit pas penser autrement, car il ne pouvoit pas s'imaginer de l'avoir rendue

irrimiblement amoureuse de lui l'ayant vu à
la fenêtre à Civita-vecchia. Elle pouvoit donc
avoir raison, et se croire justifiée vis à vis de lui;
mais non pas vis à vis de moi. Elle devoit savoir, avec
l'esprit qu'elle avoit, que si elle ne m'avoit pas rendu
amoureux, je ne serois pas parti avec elle; et elle
ne pouvoit pas ignorer qu'elle n'avoit qu'un seul
moyen pour meriter que je lui pardonnasse aussi.
Elle pouvoit avoir des vertus; mais non pas celle qui
auroit pu m'empecher de pretendre la recompense
ordinaire qu'une femme doit aux desirs d'un a-
mant. Si elle croyoit de pouvoir jouer la vertu
vis à vis de moi, et me rendre sa dupe, je devois
lui faire voir qu'elle se trompoit.

Après ce monologue je me suis determiné avant
de m'endormir de m'expliquer pas plus tard que
le lendemain matin avant de partir. Je lui de-
manderai, me suis-je dit, d'avoir pour moi les
mêmes complaisances qu'elle eut pour l'officier;
et si elle me refuse, je me vengerai lui donnant
des marques d'un mepris le plus humiliant pour
elle avant même que nous arrivions à Parme. Je
trouvois tres evident qu'elle ne pouvoit me refu-
ser des marques de tendresse vraies ou fausses qu'en
feignant-parade d'une vertu qu'elle n'avoit pas, et si
cette vertu étoit fausse je ne devois pas en devenir
la victime. Pour ce qui regardoit l'officier, j'étois
sûr après ce qu'il m'avoit dit, qu'il n'auroit pas
trouver mauvais, par aucune raison, ma declara-
tion. Ayant pris bon tout il ne pouvoit qu'être neutre.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Bb

Convaincu, et plein de ce raisonnement qui me semblait
filé, et dicté par la plus mure sagesse, je m'endors,
et Henriette dans un songe qui ne cedoit en rien aux
songes de la realité, paroit devant moi toute riante,
et, ce qui me surprend beaucoup plus, coiffée en femme
Me plaide sa cause, et elle me demontre mon tort
dans ces termes. » Pour abattre tous les insultes
» sophismes que tu as entassés je viens te dire que je
» t'aime, et te le prouver. Je ne connois personne
» à Parme, je ne suis ni folle, ni desesperée, et je
» ne veux être qu'à toi » Après avoir prononcé
ces paroles, elle se me plonge par; elle s'abandonne
à mes transports amoureux que les siens excitoient.
Suis les reves de cette espece, ordinairement le
reveur se reveille un moment avant la crise. La
nature, jalouse de la verité, ne souffre pas que l'il-
lusion aille tout en avant. Un homme qui dort n'est
pas tout à fait vivant, et il doit l'être dans un in-
stant dans lequel il peut donner à la vie un être
semblable à lui même. Mais, ô prodige! Je ne me suis
pas reveillé, et j'ai passé toute la nuit avec Henriette
entre mes bras. Mais quel long songe! Je n'ai pu le
reconnoitre pour songe que lorque mon reveil à la
pointe du jour l'a forcé à disparoitre. Je me suis
tenu un bon quart d'heure immobile, et stupefait
à en retourner les circonstances dans ma memoire e-
tonnée. Je me souvenois d'avoir plusieurs fois dit en
dormant non je ne reve pas: et j'avois encore eu
de n'avoir pas reve, si je n'avois pas trouvé la porte
de ma chambre fermée au verou par dedans. Sans
cela j'aurois cru qu'Henriette s'en fût enallée ~~après~~
~~avoir passé la nuit avec moi~~ avant que je me
reveillasse, après avoir passé la nuit avec moi.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Après cet heureux songe, je me mis bt
trouvé amoureux à la perdition, et cela ne pouvoit
pas être autrement. Moi qui ayant un grand besoin
de manger va se coucher sans souper, s'il passe toute
la nuit mangeant en songe, il doit se reveillant se
sentir devoré par une faim canine. Je me mis vite
l'habille déterminé à ne rendre sûr de la possession
d'Henriette avant de monter en voiture, ou de rester
à Bologne, la laissant cependant aller tout de même
à Parme avec l'officier dans ma voiture. Sans me
marquer en rien au bon procedé j'ai eu que je de-
vois, avant de m'expliquer avec elle, parler à coeur
ouvert avec le capitaine Hongrois.

Il me semble d'entendre un Lecteur, même sage,
s'écrier en riant peut on attacher tant d'importance
à une pareille bagatelle ? Un tel Lecteur, ne pou-
vant être, ni avoir jamais été amoureux, a rai-
son. Ce ne peut être pour lui qu'une bagatelle.

Après m'être vite habillé, je vais dans la cham-
bre de mes compagnons de voyage, et après leur
avoir dit bon jour, et m'être réjoui avec eux de voir
la bonne santé peinte sur leur figure, j'informe l'of-
ficier que j'étois devenu amoureux d'Henriette. Je lui
demande s'il trouveroit mauvais que je tacherai de
la persuader à devenir ma maitresse. Si ce qui l'obli-
ge, lui ai-je dit, à vous prier de la laisser d'abord que
nous serons à Parme, et à ne pas même vous infor-
mer d'elle, c'est un amant qu'elle peut avoir dans
cette ville là, je me flatte, si vous permettez que je
lui parle une dernière heure tête à tête, de la persua-
der à me sacrifier cet amant. Si elle me refuse je
reste ici. Vous irez à Parme avec elle, et vous lais-

lever ma voiture à la porte m'envoyant ici une qui=
fasse du maitre de poste avec laquelle je pourrai la retirer
à ma comodité — Après que nous aurons déjeuné il me répondit
j'irai voir l'institut; vous resterez seul avec elle; vous lui par=
lerez. Je souhaite qu'
d'avec vous puissiez me dire que vous l'ayez persuadée à faire tout ce que
vous desirez. Si elle persiste dans sa resolution, je trou=
verai facilement ici un voiturier; ainsi vous garderez
avec vous votre voiture. Je serois infiniment content
de la laisser entre vos mains.

Enchanté d'avoir fait la moitié de la demande, et
de ne pas me trouver bien eloigné du denouement
de la piece, je demande à Henriette, si elle étoit cu=
rieuse de voir à Bologne ce qui étoit digne d'être vu,
et elle me repond qu'elle le voudroit bien si elle étoit
habillée en femme; mais qu'elle ne se soucioit pas
d'aller se montrer habillée en homme à toute
la ville. Nous déjeunons, puis l'officier s'en va. Je dis à
Henriette qu'il ne falloit rien avec elle jusqu'à son re=
tour parceque je lui avois dit que j'avois besoin de
l'entretenir tête à tête.

L'ordre, lui dis je m'étant mis devant elle, que
vous avez donné hier au capitaine, de vous oublier,
de ne pas s'informer de vous, et de faire semblant
de ne pas vous connoitre, s'il vous voit quelque
part, d'abord après que vous l'aurez quitté à Parme,
me regarde-t-il aussi? — Ce ne fut pas un ordre,
mais une instance que je lui ai faite, un plaisir que
mes circonstances me forcerent à lui demander, et
que n'ayant nul droit de me le refuser, je n'ai pas
douté un seul instant qu'il pourroit avoir des difficul=
tés à me l'accorder. Pour ce qui vous regarde, il

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

est certain que je n'aurois pas manqué de de= 59
mander le même plaisir à vous aussi, si j'avois pu 165
penser que vous eussiez dans l'idée de faire sur moi
quelques perquisitions. Vous m'avez donné des mar=
ques d'amitié, et vous pouvez vous figurer, que si
à cause de mes circonstances, les soins que le capitaine
voudroit avoir de moi, après la priere, que je lui ai
faite, me feroient de la peine, parcequ'ils pour=
roient me nuire, les vôtres pourroient m'en faire
encore d'avantage. Ayant de l'amitié pour moi
vous auriez pu deviner tout ceci — Ayant de
l'amitié pour vous, vous devez aussi deviner, qu'il
ne m'est pas possible de vous laisser seule, sans argent,
et sans rien à vendre au milieu de la rue dans une ville,
où vous ne pouvez pas même parler. Trouvez vous
qu'un homme, qui auquel vous avez inspiré de l'a=
mitié, puisse vous abandonner après avoir connu et
vu de vous même votre situation? Si vous le croyez,
vous n'avez pas d'idée de l'amitié, et si cet homme
là vous accorde le plaisir que vous lui demandez, il
n'est pas votre ami — Je suis sûre que le capitaine
est mon ami, et vous l'avez entendu. Il m'oublieroit
sait ni de quelle espece, et!
— Je ne ~~connois~~ l'espece d'amitié que le capi=
taine peut avoir pour vous, ni quel fond il peut faire
sur son propre pouvoir; mais je sais que s'il peut vous
faire le plaisir que vous lui avez demandé avec
une si grande facilité, l'amitié que vous dites qu'il
ressent pour vous est d'une espece entierement dif=
férente de la mienne. Je me trouve en devoir de
vous dire que non seulement il ne m'est pas facile de
vous faire le singulier plaisir de vous abandonner
dans l'état que je vous vois; mais que l'exécution

de ce que vous desirez m'eſt impoſſible, ſi je viens à Par=
me; car non ſeulement j'ai de l'amitié pour vous, mais
je vous aime, et je vous aime d'une façon qu'il faut ab=
ſolument ou que l'entiere poſſeſſion de voſtre perſonne
me rende heureux, ou que je reſte ici, vous laiſſant aller
à Parme avec l'officier; car ſi je viens à Parme, je deve=
nois le plus malheureux des hommes ſoit que je
vous voye avec un amant, ~~ſoit~~ ou un mari, ou dans
le ſein d'une famille reſpectable, ſoit enfin que je
ne puiſſe ſavoir ce que vous etes devenue. Oublier moi
eſt bientôt dit. Sachez, madame, qu'il ne peut qu'un
françois ſoit le maitre d'oublier, mais qu'un italien,
ſi je le meritte par moi, n'a pas ce ſingulier pouvoir.
En un mot, je vous dirai, que vous devez vous expliquer
dans l'inſtant. Dois-je venir à Parme? Dois-je reſter ici?
Un des deux. Prononcez. Si je reſte ici, tout eſt dit.
Je pars demain pour Naples; et je ſuis ſûr de me
guerir de la paſſion que vous m'avez inſpirée. Mais
ſi vous me dites de vous accompagner à Parme, il
faut, madame, m'aſſurer que vous me rendrez heu=
reux par la poſſeſſion de voſtre coeur; par moi=même. Je
veux être voſtre amant unique, ſous condition ce=
pendant, ſi vous le voulez, que vous ne me rendrez
digne de vos faveurs que quand j'aurai merité par mes ſoins, et par mes attentions, et
par tout ce que je ferai pour vous avec une ſoumi=
ſſion à laquelle vous n'auriez jamais vu l'e=
gale. Choiſiſſez avant que ce brave homme,
trop heureux reſtre. Je lui ai deja tout dit — Que
vous a-t-il repondu? — Qu'il ſeroit charmé de
vous laiſſer entre mes mains. Que ſignifie ce

vire à demi bouche ? — Laissez-moi vivre, je vous
prie, car je n'ai jamais de ma vie eu l'idée d'une
déclaration d'amour furieuse. Comprenez vous
ce que c'est que de dire à une femme dans une dé-
claration d'amour, qui devroit être toute tendre,
madame un des deux, choisissez dans l'instant ?
— Je comprens très bien cela. Cela n'est ni doux,
ni pathétique, comme ce devroit être dans un
roman ; mais celle-ci est une histoire ; et des plus
pressées. Je ne me suis jamais trouvé si pressé.
Sentez vous à quelle dure condition est un homme
amoureux, qui a voit dans le moment de devoir
prendre un parti qui peut décider de la propre
vie ? Songez que malgré tout mon feu je ne vous
manque en rien ; que le parti que je vais prendre,
si vous persistez dans vôtre idée, n'est pas une
menace ; mais une action heroyque qui me rend
digne de toute vôtre estime. Songez aussi que
nous n'avons pas de tems à perdre. Le mot choi-
sissez ne peut pas vous paroître dur : au contraire
il vous honore, vous rendant arbitre de vôtre
sort, et du mien. Pour être persuadée que je vous
aime, auriez vous besoin que je vinsse comme un
imbecille ~~Lache~~ vous prier, en pleurant, d'avoir pitié de moi ?
Non madame : Sûr que je suis en état de mériter
votre coeur, je ne veux pas vous demander un sen-
timent de pitié. Allez où vous voulez ; mais lais-
sez moi partir. Si par un sentiment d'humani-
té vous désirez que je vous oublie, permettez
qu'allant loin de vous, je me rende moins difficile

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

l'acquisition d'un malheureux retour sur moi même. Si je viens
à Parme, j'enragerai. Reflechissez actuellement, je
vous le demande en grace, que vous auriez encore moi
un tort impardonnable, si vous me disiez dans ce mo=
ment: venez toujours à Parme
malgré que je vous prie de ne pas chercher à
me voir jamais à Parme. Concevez vous que pro=
cedant honnetement vous ne pouviez pas me
dire cela?— Sans doute je le conçois, s'il est
vrai que vous m'aimiez— Dieu voit l'ame. Soyez
sûre que je vous aime. Choisissez donc. Prononcez.—
Et toujours dans ce ton. Savez vous que vous avez
l'air d'être en colere?— Excusez. Je ne suis pas en
colere; mais dans un tel paroxisme, et dans un mo=
ment decisif je dois en vouloir à ma fortune trop
bizarre, et à ces maudits sbires de Cesene qui m'ont re=
veillé; car sans eux je ne vous aurois pas vue—
Vous êtes donc fachè de m'avoir connue?— N'ai=
je pas raison de l'être?— Point du tout, car je n'ai
pas encore choisi— Je commence à respirer. Je
gage que vous me direz de venir à Parme— Oui:
venez à Parme.

Ce fut dans ce moment là que la scene changea.
Je fus tombé à ses pieds; je lui ai serré les genoux
les lui baisant cent fois, plus de fureur, point
de ton d'invective, tendre, soumis, reconnoissant,
tout-ardent je lui jure de ne lui jamais demander
pas seulement la main à baiser que lorsque j'au=
rai su meriter son coeur. Cette femme divine,
qui toute étonnée me voyoit passé du ton du
desespoir à celui de la plus vive tendresse, me dit
d'un air encore plus tendre du mien de me lever.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Elle me dit qu'elle étoit sûre que je l'aimois, et qu'elle feroit tout ce qui dépendroit d'elle, pour me maintenir constant. Quand elle m'auroit dit qu'elle m'aimoit autant que je l'aimois elle ne m'auroit pas dit d'avantage. J'avois mes lèvres collées sur ses belles mains lorsque le capitaine entra. Il nous fit compliment. Je lui dit avec l'air d'un heureux que j'allois ordonner ces chevaux, et je l'ai laissé avec elle. Nous partimes tous les trois très contens.

A la moitié de la poste avant d'arriver à Reggio, il me remontra que nous devions le laisser aller à Parme tout seul. Il nous dit qu'arrivant avec nous il donneroit sujet à des propos, qu'on lui feroit des interrogations, et qu'on parleroit aussi beaucoup plus de nous, si nous arrivions avec lui. Nous trouvames sa remontrance fort sage. Nous nous déterminames sur le champ à passer la nuit à Reggio, et à le laisser aller seul à Parme dans un chariot de poste. Ce fut ce que nous fimes. Après avoir fait delier sa male, et l'avoir fait placer sur la petite voiture, il nous quita nous promettant de venir diner avec nous le lendemain.

Cette demarche de ce brave homme dut aussi plaire à Henriette autant qu'à moi à cause d'un sentiment de delicatesse dependant aussi un peu du prejugé de part et d'autre. A la suite du nouvel arrangement comment aurions nous pu nous loger à Reggio. Henriette en toute honneur auroit dû aller se mettre dans un lit toute seule, et n'auroit cependant pas pu s'empecher, ni nous empecher de relever tout le ridicule de cette reserve, et ce ridicule malheureusement étoit d'une espece à nous faire

rougir tous les trois. L'amour est un divin enfant, qui abhorre la honte à un tel degré, que s'il lui donne prise il se sent avili, et l'avilissement lui fait perdre au moins les trois quarts de sa dignité. Nous ne pouvions ni Henriette, ni moi nous trouver parfaitement heureux qu'éloignant de nous le souvenir de ce brave homme

J'ai d'abord ordonné à souper pour Henriette et moi, trouvant la grandeur de mon bonheur au dessus de toutes mes facultés; mais malgré cela j'avois l'air triste, et celui d'Henriette étant egal au mien elle ne pouvoit pas me le reprocher. Nous soupames fort peu, et nous ne parlames guere parceque nos propos nous paroissoient insipides: en vain nous sautions d'un à l'autre pour trouver l'interessant. Nous savions que nous allions nous coucher ensemble; mais nous aurions cru de devenir indiscrets nous le disant. Quelle nuit! Quelle femme que cette Henriette que j'ai tant aimée! qui m'a rendu si heureux!

Ce ne fut que trois ou quatre jours après notre union que je lui ai demandé ce qu'elle auroit fait sans le sou, et n'ayant aucune connoissance à Parme, si me declarant amoureux, je ne fusse allé lui dire que je m'étois decidé d'aller à Naples. Elle me repondit qu'elle se seroit vraisemblablement trouvée dans le plus affreux precipice; mais qu'étant sûre que je l'aimois, elle devoit aussi l'être que ne pouvant pas l'abandonner, je me serois expliqué. Elle ajouta qu'impatientée de se rendre certaine de ma façon de penser sur son compte, elle m'avoit fait interpreter sa resolution à l'officier, sachant qu'il n'étoit en etat ni de s'y opposer, ni de poursuivre à la garder avec lui. Elle me dit enfin que ne m'ayant pas compris dans le plaisir qu'elle avoit de mon-

de'à l'officier de ne plus penser à elle, elle trouvoit im=
possible que je ne lui demandasse si je pouvois lui être
utile seulement en conséquence d'un simple sentiment
d'amitié, et que pour lors elle se seroit déterminée en
conséquence des sentimens qu'elle m'auroit trouvés.
Elle conclut par me dire que si elle s'étoit perdue, son é=
poux, et son beau père en auroient été la cause. Elle
les nomma monstres

En entrant à Sarine j'ai poursuivi à garder le nom de
Morris: c'étoit le nom de famille de ma mere. Hen=
riette ecrivit elle même le nom qu'elle prit. Anne
d'Arci françoise. Dans le moment que nous répon=
dions aux commis que nous n'avions rien de nouveau,
un jeune françois à l'air leste s'offre à mon ser=
vice, et me dit qu'au lieu de descendre à la poste,
je ferois mieux me faisant conduire chez d'Andre=
mont où je trouverois appartement, cuisine, et
vin de France. Voyant que la proposition plaisoit
à Henriette, j'y consens, et nous allons descendre
chez cet Andremont où nous nous trouvames
fort bien logés. Après avoir accordé à journée le
laquais qui nous avoit fait aller là, et avoir fait
l'accord en détail sur tout avec le traitre de la
maison, je suis allé avec lui placer ma voiture
dans une remise

Après avoir dit à Henriette que nous nous re=
verrions à l'heure de dîner, et au laquais de lou=
er de m'attendre dans l'antichambre, je suis
sorti tout seul. Etant sûr que dans une ville su=
jette à un gouvernement nouveau les espions
devoient se trouver par tout j'ai voulu sortir seul;
malgré que cette ville patrie de mon pere me
fût entierement inconnue.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Il ne me sembloit pas d'être en Italie : tout avoit l'
air ultramontain. J'entendois les passans parler en=
semble françois, ou espagnol, ceux qui ne parloient l'un
l'une et l'autre de ces langues parloient tout bas.
Courant par tout au hazard, cherchant des yeux
une boutique où l'on vendit du linge sans vouloir
demander où je pourrois la trouver, j'en vois une
dans laquelle j'observe la grosse maitresse assise
au coin à son comptoir. Madame je voudrois a=
cheter toute sorte de linge — Monsieur j'entends
chercher quelqu'un qui parle françois — C'est
inutile puisque je suis italien. — Soit au nom de
Dieu. Rien n'est si rare aujourd'hui — Pourquoi
rare? — Vous ne savez donc pas que D. Philippe
est arrivé? Et que madame de France son épouse
est en chemin? — Je vous en fais mon compliment.
Beaucoup d'argent doit rouler, et on doit trou=
ver de tout — C'est vrai; mais tout est cher, et
nous ne pouvons pas nous faire à ces nouvelles
moeurs. C'est un mixte de liberté françoise, et
de jalousie espagnole qui nous fait tourner la
tête. Quel linge voulez vous? — Je vous avertis
avant tout que je ne marchande pas; ainsi pre=
nez garde à vous. Si vous me surfaites je ne vien=
drai plus chez vous. Il me faut de la fine toile pour
faire vingt quatre chemises à une femme, du ba=
sin pour faire des jupons, et des corsets, de la mous=
seline, des mouchoirs, et d'autres articles que je
voudrois bien que vous eussiez, car étant étranger,
Dieu sait dans quelles mains je vais tomber. ——

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

—Vous tomberez en bonnes mains si vous vous fiez à moi — Il me semble de devoir vous croire; je vous prie donc de m'assister. Il s'agit aussi de me trouver des couturières qui travailleront dans la chambre même de la dame qui a besoin de se faire rapidement faire tout ce qui lui est nécessaire. ~~Dans quelques jours~~ — Des robes aussi?

— Robes, bonnets, mantelets, tout enfin, car en qualité de femme vous pouvez vous la figurer toute femme — Si elle a de l'argent, je vous répons qu'il ne lui manquera rien. J'en fais mon affaire. Est-elle jeune? — Elle a quatre ans moins que moi, et elle est ma femme. — Ah! Que Dieu vous bénisse. Avez vous des enfans? — Pas encore, ma bonne dame — Que je suis contente! J'envoye d'abord chercher la perle des couturières, en attendant vous aller choisir.

Après avoir choisi tout ce qu'elle avoit de mieux dans les articles que je lui ai demandé, je lui en ai payé la valeur, et la couturière arrivée. J'ai dit à la marchande lingère que je demeurois chez d'Andresnon, et que si elle m'envoyoit un marchand avec des étoffes, elle me feroit plaisir — Dîner vous chez vous? — Oui — Ça suffit. Fiez vous à moi.

J'ai dit à la couturière qui étoit avec la fille de me suivre me portant mon linge. Je ne m'arrête que pour acheter des bas de soye, et de fil, et en entrant chez moi je fais monter le cordonnier qui étoit à ma porte. Voila le moment du vrai plaisir. Henriette, que je n'avois avertie de rien, regarde tout cela avec l'air de

la plus grande satisfaction, mais sans autre demon=
stration que celle du contentement qu'elle ne fait paroi=
tre que dans l'eloge qu'elle fait de la belle qualité des
articles que j'avois eu choisir. Point d'augmentation de
gayeté à cause de cela, point de bon remercimens,
ou d'expressions indiquantes reconnoissance.

Le valet de louage étoit entré avec moi dans l'ap=
partement à mon arrivée avec les couturieres, et
Henriette lui avoit dit avec douceur de retourner dans
l'antichambre prêt à entrer quand on l'appelleroit. On
deploye les toiles, la couturiere comence à couper pour
faire des chemises, le cordonnier lui prend mesure, je
lui dis de nous monter d'abord des pantoufles, et il s'
en va. Un quart d'heure après il remonte avec des
pantoufles pour Henriette, et pour moi, et voila
le valet de louage qui entre avec lui sans être appellé.
Le cordonnier, qui parloit françois feroit des contes
à Henriette faits pour faire rire. Elle l'interrompt
pour demander au valet de louage qui se feroit-là
avec nous, ce qu'il vouloit — Rien madame; je ne
suis ici que pour recevoir vos ordres — Ne vous
ai-je pas dit que quand on auroit besoin de vous on
vous appelleroit — Je voudrois savoir le quel de
deux est mon maître. — Aucun, lui dis-je en riant,
voila votre journée. Partez.

Henriette poursuit à vivre avec le cordonnier,
qui voyant qu'elle ne parloit que françois, lui
offre un maitre de langue. Elle lui demande de
quel pays il étoit — Flamand. Il est savant. Il a
cinquante ans. C'est un sage. Il loge chez Borsca.
Il prend trois livres de Parme par leçon, il elle dure

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

une heure, et six ii elle dure deux; et il veut être
payé toi par toi — Veux tu, me dit elle, que je prenne
ce maître? — Je te prie de le prendre: cela t'amusera.
Le cordonnier lui promit de le lui envoyer le len=
demain à neuf heures. Tandis que la couturiere
mere coupoit, la fille commençoit à coudre; mais
une seule ne pouvant pas faire beaucoup d'ouvrage,
j'ai dit à cette femme qu'elle nous feroit plaisir
elle nous en procurant encore un autre qui par=
loit françois. Elle me la promit dans le meme jour.
Le même tems elle m'offrit son fils pour valet de
louage, qui commençoit deja à s'expliquer en fran=
cois m'assurant qu'il n'étoit ni voleur, ni indiscret, ni
espion. Henriette m'ayant dit qu'il lui semblait que
je ferois bien à la prendre, elle ordonna d'abord à la
fille d'aller le faire venir, et de faire venir aussi la
couturiere qui parloit françois. Ainsi voila une com=
pagnie qui pouvoit amuser ma chere epouse.

Le fils de cette femme étoit un garçon de dix huit
ans, qui avoit été à l'école; il étoit modeste, et il avoit
l'air honete. Lui ayant demandé son nom, je fus
fort surpris de l'entendre me dire qu'il s'appelloit
Caudagna

Le lecteur sait que mon pere étoit parmesan, et
il peut se souvenir qu'une soeur de mon pere avoit
épousé un Caudagna. Ce nom étoit plaisant, me
disois-je, si cette couturiere étoit ma tante, et si
mon valet étoit mon cousin. Mais nous. Hen=
riette me demanda si je voulois que cette coutu=
riere dînât avec nous; mais je l'ai conjurée de ne

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

par vouloir pour l'avenir me mortifier s'etant dependre
de moi des ii petites choses. Elle rit; et elle me le promit.
J'ai alors mis dans une petite bourse cinquante ecus,
et je lui ai dit, la lui donnant, que, moyennant cela,
elle payera elle même toutes les petites choses dont
elle pourroit avoir besoin, et que je n'aurois pas pu
deviner. Elle l'accepta me disant que ce cadeau lui
feroit un tres grand plaisir.

Un moment avant de nous mettre à table nous
vimes arriver le capitaine Longrois. Henriette cour-
ut l'embrasser l'appellant papa; elle le pria de ve-
nir dîner avec nous tous les jours. Ce brave homme,
voyant toutes ces femmes qui travailloient, etoit
ravi de voir qu'il avoit si bien placé son aventurier,
et il fut au comble de la joye quand je lui ai dit l'em-
pressant que je lui devois mon bonheur.

Nous dinames tres delicatement. Le cuisinier d'Ar-
menonville etoit excellent. J'ai decouvert Henriette fri-
ande, et l'Longrois gourmet: je n'etois pas mal
l'un et l'autre. Ainsi voulant gouter plusieurs
sortes de vins de notre Lote nous finimes un tres joli
dîner. Mon jeune valet de louage me plut par le
respect avec lequel il servoit la mere egalement
que les autres. Jeneton la soeur travailloit avec la
françoise. Elles avoient deja dîné.

Au dessert j'ai vu arriver la marchande lingere
avec deux autres femmes, dont une qui etoit mar-
chande de mode parloit françois. L'autre avoit des
echantillons pour toutes sortes de robes. J'ai laissé qu'
Henriette ordonnat tout ce qu'elle vouloit en coiffes,
bonnets, et garnitures à la premiere; mais j'ai voulu

absolument m'en mêler pour le choix des robes, ac-
cordant cependant mon goût avec celui de mon adorée.
Je l'ai forcée à se choisir pour quatre robes, et c'est moi
qui lui fus reconnoissant de la complaisance qu'elle eut
de les accepter. Plus je lisois son coeur, plus il me
semblait de me rendre heureux. Nous passames ainsi
la première journée dans laquelle il n'étoit pos-
sible de faire plus de choses que nous n'avions fait.
Le soir à souper, me semblant qu'elle ne fût pas gaye
comme de coutume, je lui en ai demandée la raison.
— Mon cher ami, tu dépenses beaucoup d'argent pour
moi, et si tu le dépenses pour t'en faire aimer davan-
tage, il est jetté, car je ne t'aime pas plus qu'avant hyer.
Tout ce que tu fais ne sauroit me faire plaisir que par
ce que je connois toujours plus que tu es digne d'être ai-
mé; mais je n'ai pas besoin de cette conviction — Je
le crois, ma chere Henriette; et je me felicite, si tu sens
que ta tendresse ne peut pas devenir plus forte; mais
sache que je n'en agis ainsi que pour t'aimer d'a-
vantage; je desire de te voir briller dans les atours de
ton sexe, fâché seulement de ne pas pouvoir te
faire briller d'avantage. ~~Autrement~~ et si cela te fait plai-
sir, ne dois-je pas en être enchanté? — Certaine-
ment cela me fait plaisir; et d'une certaine façon
ayant dit que je suis ta femme, tu as raison; mais si
tu n'es pas fort riche tu sens le reproche que je dois
me faire — Ah! ma chere Henriette, laisse je t'en
conjure que je me croye riche, et crois qu'il est impos-
sible que tu puisses etre la cause de ma ruine: tu
n'es née que pour me rendre heureux. Reste-moi
toujours à ne jamais me quitter, et dis moi si je peux
l'espérer — Je le desire, mon tres cher ami; mais
qui peut être sûr de l'avenir. Si tu libre dispen-

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

tu ?— Je suis libre dans toute la force du mot, et je ne dépens de personne — Je te félicite, et mon ame en jouit: personne ne peut t'arracher à moi; mais helas! tu sais que je ne peux pas en dire autant. Je suis ici où on me cherche; et je sais que si on me trouve on aura facilement le moyen de m'avoir. Si on reussit à m'arracher de ces bras, je deviendrai malheureuse — Et je me tuerai. Tu me fais trembler. Peut tu craindre ce malheur ici? — ~~Cela~~ Je ne peux le craindre à moins que quelqu'un qui me connoit ne parvienne à me voir — Est il vraisemblable que ce quelqu'un soit à Parme? — Cela me paroit difficile — ~~Ne t'alarmons~~ N'allarmons donc pas nôtre tendresse par la crainte, je t'en prie: et surtout sois gaye comme tu l'étois à Cesene — Et mais j'étois malheureuse, et je suis gaye à présent; mais ne crain pas de me trouver triste, car la gayeté est dans mon caractere. — Je crois qu'à Cesene tu devois craindre d'être à tout moment rejointe par l'officier françois avec lequel tu vivois à Rome — Point du tout. C'étoit mon beau pere, qui, j'en suis sûre, n'a fait la moindre demarche pour savoir où je suis allée d'abord qu'il ne me vit plus paroitre à l'ou- vrage. Il ne peut qu'avoir été bien aise de se voir debarassé de moi. Ce qui me rendoit mal- heureuse étoit de me voir à charge d'un homme que je n'aimois pas, et avec lequel je ne pou- vois pas causer. Ajoute à cela que je ne pouvois pas avoir la consolation de penser que je faisois

le bonheur de l'homme avec lequel j'étois, car je
ne lui avois inspiré qu'un goût passager, qu'il avoit
apprecié dix ecquis, et que l'ayant satisfait, je
devois être persuadée de lui être devenue à charge,
car il c'étoit evident qu'il n'étoit pas riche. J'étois
encore malheureuse par une autre raison tres
pitoyable. Je me croyois en devoir de lui faire des
caresses, et de mon coté devant honnetement me
les rendre, j'avois peur qu'il ne sacrifiat la santé
au sentiment: cette idée me desoloit, car ne nous
aimant pas nous nous genions cruellement tous
les deux par simple politesse. Nous prodiguions
au compliment ce qui n'est dû qu'à l'amour.
Un autre egard me geroit encore plus. Je ne
voulois pas qu'on pût croire que cet honete hom:
me me fut pour son profit. Par cette raison je
ne peux pas m'être apperçu que tu m'aimois
abord que je t'ai vu — Comment! ce n'est pas
plutot par sentiment d'amour propre? —
Non en verité, car tu ne pouvois porter sur
moi que le jugement que je meritois. J'ai fait
la folie que tu sais, parceque mon beaupere
alloit me mettre dans un couvent. Mais je te
prie de ne pas être curieux de mon histoire —
Je ne t'importunerai pas, mon ange. Aimons
nous actuellement, sans que la crainte de l'a:
venir puisse troubler notre paix.

Nous allames nous coucher amoureux pour
sortir du lit le matin encore plus amoureux.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

J'ai passé trois mois avec elle toujours également amoureux, et me félicitant continuellement de l'être.

Le lendemain à neuf heures, j'ai vu le maître de langue. C'étoit un homme à figure respectable, poli, modeste, parlant peu, et bien, reservé dans ses réponses, et instruit dans l'ancien goût. Il commença par me faire rire, me disant à propos qu'un chrétien ne pouvoit admettre le système de Copernique que comme une savante hypothèse. Je lui ai répondu que ce ne pouvoit être que le système de Dieu puisque c'étoit celui de la nature, et que l'écriture sainte n'étoit pas le livre sur lequel les chrétiens pouvoient apprendre la physique. A son rire il me parut Tartuffe; mais il pouvoit m'assurer Henriette, et lui apprendre la langue italienne c'étoit tout ce que je voulois. Elle lui dit d'abord qu'elle lui donneroit tous les jours six livres, puisqu'elle vouloit une leçon de deux heures. Six livres de Parme valent trente sous de France. Après la leçon, elle lui donna deux sequins pourqu'il lui achetât des romans nouveaux, dont la reputation fût faite.

Pendant qu'elle prenoit ~~En attendant qu'elle prit~~ sa leçon, j'ai jasé avec Lacoudrière Coudagna pour m'assurer si nous étions parens. Je lui ai demandé quel métier faisoit son mari — Mon mari est maître d'hôtel chez le marquis Silla — Votre père vit il? — Non monsieur. Il est mort — Quel étoit son nom de famille? — Scotti — Et votre mari a-t-il père, et mère? — Son père est mort,

et la mere vit encore avec le chanoine Casanova son oncle.

Je n'ai pas eu besoin d'en savoir d'avantage. Cette femme étoit ma cousine à la mode de Bretagne, et ses enfans étoient mes neveux issus de cousin. Madame Suretton n'étant pas jolie, j'ai poursuivi à faire babiller la mere. Je lui ai demandé si les parmesans étoient contens d'être devenus sujets d'un espagnol — Contens ? Nous nous trouvons tous dans un vrai labyrynthe ; tout est bouleversé, nous ne savons plus où nous sommes. Heureux temps, où regnoit la maison Farnese, fut-il plus ! Je fus avant hyer à la comedie, on Arlequin faisoit rire à gorge deployée tout le monde ; mais devinez : D. Philippe, qui est notre nouveau duc se tenoit derriere tant qu'il pouvoit faisant des grimaces, et quand il n'en pouvoit plus il mettoit son chapeau devant son nez pour qu'on ne le vît pouffer. On m'a dit que la vive deconcerte la grave contenance d'un infant d'Espagne, et que s'il se laissoit voir on l'écrivoit à Madrid à sa mere, qui trouveroit cela abominable et indigne d'un grand prince. Qu'en dites vous ? Le duc Antoine, dieu veuille avoir son ame, étoit aussi un grand prince ; mais il voit de si bon coeur qu'on en entendoit les eclats dans la rue. Nous sommes reduits à une confusion incroyable. Depuis trois mois il n'y a plus personne à Parme qui sache l'heure qu'il est.

Depuis que Dieu a fait le monde, le Soleil s'est toujours couché à vingt trois heures et demie, et à vingt quatre on a toujours dit l'Angelus ; et tous

les Lorettes gens savoient qu'à cette heure là on allu=
moit la chandele. Actuellement; c'est inconcevable.
Le Soleil est devenu fou: il se couche tous les jours
à une heure differente. Nos paysans ne savent plus
à quelle heure ils doivent venir au marché. On
appelle cela un reglement: mais savez vous pour=
quoi? Parcequ'à present tout le monde sait qu'
on dine à douze heures. Beau reglement! Au
tems des Farnese on mangeoit quand on avoit faim
et cela valoit bien mieux.

Henriette n'avoit point de montre; je suis sorti
pour aller lui en acheter une. Je lui ai porté des
gants, un eventail, des boucles d'oreilles, et plu=
sieurs colifichets qui lui furent tous chers. Son
maitre étoit encore là; il me fit l'eloge de son
talent. J'aurois pu, me dit il, apprendre à ma=
dame l'Heraldique, la géographie, la cronologie,
la sphere; mais elle sait tout cela. Madame eut
une grande education.

Cet homme s'appelloit Valentin de la Haye. Il m'
a dit qu'il etoit ingenieur, et professeur en mate=
matiques. Je parlerai beaucoup de lui dans ces
memoires, et mon lecteur connoitra mieux son ca=
ractere par ses actions que par la peinture que
je pourrois lui en faire.

Nous dinames gayement avec notre Longrois. Il
me tardoit de voir ma chere Henriette habillée en
femme. On devoit lui porter une petite robe
le lendemain, et on lui avoit deja fait des jupons,
et quelques chemises

L'esprit d'Henriette étoit pétillant, et très fin. La marchande de modes, qui étoit Lionnoise, entra le matin dans notre chambre disant madame, et monsieur je suis votre servante — Pourquoi, lui dit Henriette, ne dites vous pas monsieur, et madame ? — répondit la marchande J'ai tous les jours vû qu'on fait les premiers honneurs aux dames. — Mais de qui ambitionnons nous que ces honneurs nous soient faits ? — Des hommes — Et vous ne voyez pas que les femmes deviennent ridicules si elles ne leur rendent pas les mêmes honneurs qu'ils ont la politesse de leur faire ?

Ceux qui croyent qu'une femme ne suffise pas à rendre un homme également heureux dans tous les vingt quatre heures d'un jour n'ont jamais connu une Henriette. La joye qui inondoit mon ame étoit bien plus grande quand je dialoguois avec elle pendant le jour que lorsque je la tenois entre mes bras pendant la nuit. Henriette ayant beaucoup lu, et un goût naturel, jugeoit bien de tout, et sans être savante elle raisonnoit comme un génie. N'ayant aucune prétention à l'esprit, elle ne disoit jamais rien d'important que l'accompagnant d'un rire qui, lui donnoit le vernis de la frivolité, le rendoit à portée de toute la compagnie. Elle donnoit par là de l'esprit à ceux qui ne savoient pas d'en avoir, qui en revenoit l'air moient à l'adoration. Une belle à la fin qui n'a pas l'esprit dégagé n'offre aucune ressource à l'amant après la jouissance matérielle de ses charmes. Une laide brillante par son esprit rend amoureux un homme si bien qu'elle ne lui laisse rien à desirer.

Que devoit-je donc être avec Henriette belle, spiritu=
elle, et cultivée ? Incapable de concevoir la gran=
deur de mon bonheur.

Qu'on demande à une femme belle qui a peu d'es=
prit, si elle voudroit donner quelque petite portion de
sa beauté pour en avoir un peu plus. Si elle est de
bonne foi elle répondra qu'elle est contente de ce=
lui qu'elle a. Pourquoi est elle contente ? Parceq'en
ayant peu elle ne peut pas connoître celui qui lui
manque. Qu'on demande à une laide spirituelle,
si elle voudroit troquer avec l'autre. Elle repondra
que non. Pourquoi ? Parceq'ayant beaucoup d'es=
prit elle reconnoit qu'il lui tient lieu de tout.

La femme d'esprit qui n'est pas faite pour faire
le bonheur d'un amant est la savante. Dans une
femme la science est deplacée ; elle fait du tort
à l'essentiel de son sexe, et encore, elle ne va ja=
mais au dela des bornes connues. Nulle decouverte
scientifique faite par des femmes. Pour aller plus
ultra il faut une vigueur que le sexe feminin
ne peut pas avoir. Mais dans le raisonnement sim=
ple, et dans la delicatesse des sentimens nous de=
vons ceder aux femmes. Vous lancez un sophisme
à la tête d'une femme d'esprit : elle ne peut pas
le developer ; mais elle n'en est pas la dupe ; elle
vous dit qu'elle ne donne pas là dedans, et elle le
rejette. L'homme qui le trouve insoluble le fait
devenir argent comptant, comme la femme savante.
Quel insupportable fardeau pour un homme qu'une
femme qui auroit par exemple l'esprit de madame
Dacier ! Dieu vous en preserve mes chers Lecteurs.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

A l'arrivée de la couturiere avec la robe, Henriette me dit que je ne devois pas être present à la metamorphose. Elle me dit d'aller me promener jusqu'au moment que retournant à la maison je ne la trouverois plus masquée.

C'est un grand plaisir que celui de faire tout ce que l'objet qu'on aime ordonne. Je suis allé dans la boutique du libraire françois, où j'ai trouvé un bossu qui avoit de l'esprit. Rien d'ailleurs n'est si rare qu'un bossu bête. Tous les gens d'esprit ne sont pas bossus, et tous les bossus etoient gens d'esprit, j'ai decidé depuis longtems que ce n'etoit pas l'esprit qui donne la rachitis; mais la rachitis qui donne l'esprit. Le bossu avec lequel j'ai fait d'abord connoissance s'appelloit Du bois Chatelereaux. Il etoit graveur de son metier, et directeur de la monnoye de l'infant duc, car on pensoit alors de faire une monnoye; mais on ne s'y est jamais determiné.

Après avoir passé une heure avec cet homme d'esprit qui me fit voir plusieurs de ses productions en gravure, je suis rentré chez moi, où j'ai trouvé le capitaine Longrois qui attendoit qu'on ouvrît la porte de la chambre d'Henriette. Elle n'avoit pas qu'elle alloit nous recevoir demasquée. La porte enfin s'ouvrit, et la voila. Elle nous reçoit en nous faisant une belle reverence d'un air d'aisance où on ne voyoit ni le ton imposant, ni la gayeté de la liberté militaire. C'etoient nous que la surprise, et un nouvel aspect avoient de-

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

de contenance. Elle nous fait asseoir à ses côtés; elle regarde avec ~~bonté~~ amitié le capitaine, et vis à vis de moi elle le montre tendre et amoureux; mais sans cet extérieur de familiarité qu'un jeune officier peut avoir sans avilir l'amour; ~~et~~ qui ne convient pas à une femme de condition. Le nouveau maintien me force de me mettre à l'unisson sans me démonter, car Henriette ne jouoit pas un rôle. Elle étoit positivement le personnage qu'elle représentoit.

Ravi pour l'admiration, je prens sa main pour la lui baiser; mais elle la retire me présentant ses lèvres, et me disant ne suis-je pas la même? — Non. Et c'est il est vrai que je ne peux plus vous tutoyer. Vous n'êtes plus l'officier qui répondit à madame Querini, que vous jouiez à Pharaon tenant la banque, et que le jeu étoit si peu de chose qu'il ne valoit pas la peine de compter — Il est certain qu'habillée ainsi je n'aurois pas osé dire quelque chose de semblable. Mais je ne suis pas moins Henriette qui a fait en sa vie trois folies, dont la dernière, sans toi, m'auroit perdue. Charmante folie, cause que je t'ai connue

Ces sentimens me pénétrèrent tellement, que je me mis un dans le moment de me jéter à ses pieds pour lui demander pardon si je ne l'avois pas respectée d'avantage, si je m'avois fait la chose trop facile, si je m'étois procuré la conquête trop sans façon.

Henriette charmante mit fin aux trop pathétique de cette scene secouant le capitaine qui sembloit pétrifié. L'air mortifié qu'on lui voyoit venoit de la honte qu'il avoit d'avoir traité en aventuriere une femme de cette espece, car il ne croyoit pas possible que son apparence fut fausse. Il la regardoit

étonné; il lui feroit des reverences; il avoit l'air de l'as=
surer de son respect, et de son repentir: il étoit interdit.
Pour elle, elle paroissoit lui dire, sans cependant La moin=
dre ombre de reproche: je suis bien aise que vous me con=
noissiez actuellement.

Elle commença ce jour là à faire les honneurs de la table comme une femme qui étoit habituée à les faire. Elle traita le capitaine en ami, et moi en favori. Elle paroissoit tantôt ma maitresse, et tantôt ma femme. Le capitaine me pria de lui dire que s'il l'avoit vue descendre de la fortune habituée ainsi, il n'auroit pas eu le courage de lui envoyer son Ciceron — Oh pour ça j'en suis sûre, lui repondit elle; mais c'est singulier qu'un uniforme soit moins respectable qu'une petite robe.

Je l'ai priée à ne pas en vouloir à son uniforme, car je lui devois mon bonheur. Comme moi me re= pondit elle aux sbirres de Cesene. C'est un fait que j'ai employé tout ce jour là à filer le parfait amour; et qu'il me parut d'aller me coucher avec elle pour la première fois.

BnF MSS

Madame de France epouse de l'infant étant arrivée, j'ai dit à Henriette que j'allois louer une loge pour tous les jours. Elle m'avoit dit plusieurs fois que sa passion predominante étoit la musique. N'ayant jamais vu d'opera italien, je fus surpris de l'entendre me repondre froidement Tu veux donc que nous allions à l'opera tous les jours? — Je crois même que nous donnerions sujet de discours, s'il n'y alloit pas; mais il faut n'y va pas avec plaisir, ma chere amie, tu sais que rien ne t'oblige à te gêner. Je preferre nos entretiens dans cette chambre à tou= tes les musiques de l'univers — Je suis folle de la

musique, mon cher ami ; mais je ne peux m'empecher de trembler à la seule idée de sortir — Si tu trembles, je frissonne ; mais il faut aller à l'opera, ou partir pour Londres, ou pour quelqu'autre part. Tu n'as qu'à or: donner — Prens une loge qui ne soit pas trop exposée.

J'ai loüé une loge au second rang ; mais le théatre etoit petit, une jolie femme ne pouvoit pas y être inobservée. Je le lui ai dit, et elle me répondit qu'elle ne se croyoit pas en danger d'être connue, puisque dans les mons que je lui avois fait lire des etrangers qui étoient alors à Paris, elle n'en connoissoit aucun.

Ainsi Henriette vint à l'opera ; mais au second rang, sans rouge, et sans bougie : C'étoit un opera buffa, dont la musique de Bussanello étoit aussi excellente que les acteurs. Elle ne s'est servie de sa lorgnette que pour voir ; sans jamais la tourner ni vers les loges, ni vers le parterre. Personne ne nous parut curieux de nous ; ainsi nous retournames à la maison tres contens au sein de la paix, et de l'amour. Le final du second acte lui ayant beaucoup plu, je le lui ai promis. Ce fut à M. du Bois, que je me mis adressé pour l'avoir ; et croyant qu'elle touchoit peut être le clavecin, je lui en ai offert un. Elle me repondit qu'elle n'avoit jamais appris à jouer de cet instrument.

La quatrieme ou cinquieme fois que nous allames à l'opera M. du Bois vint dans notre loge. Me dispensant de lui ceder ma place, puisque je ne voulois pas le presenter, je lui ai demandé en quoi je pouvois le servir. Il m'a alors presenté le spartito du final, dont je lui ai payé ce qu'il lui avoit coûté. Comme nous étions vis à vis derriere, je lui ai demandé s'il l'avoit gravé, et m'ayant repondu qu'il avoit déja fait deux me=

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Daillet, je l'ai prié de me les porter en or. Il me le promit, et il s'en alla. Henriette ne l'a pas reconduit; et c'étoit en regle, puisque je ne le lui avois pas presenté; mais on nous l'a annoncé le lendemain que nous étions encore à table. M. de la Haye qui dînoit avec nous, nous fit d'abord compliment sur la connoissance que nous avions fait d'un si célebre artiste. Ce fut lui qui prit la liberté de le presenter à son ecclaire, qui pour lors lui dit les choses honêtes qu'on a la coutume de dire à tout: le nouvelle connoissance. Après l'avoir remercié du spartito, elle le pria de lui faire avoir plusieurs autres airs. Il me dit qu'il avoit pris la liberté de venir chez moi pour me presenter les medailles, dont je m'étois montré curieux; et dit sont cela il tira de son portefeuille les deux qu'il avoit faites. Il y avoit sur l'une l'infant avec l'infante, et sur l'autre l'infant. Mont dans ces medailles étant beau, nous en fimes l'éloge. L'ouvrage est impayable, lui dit Henriette, mais on peut frogner l'or. Il lui repondit modestement qu'elles peloient seize ecquins, et elle les lui paya le remerciant, et le priant de venir une autre fois à l'heure de la soupe. On nous porta du caffé.

Henriette dans l'action de mettre du sucre dans la tasse de Dubois, ~~elle~~ lui demanda s'il l'aimoit bien doux; — Madame votre gout est le mien. — Vous etes donc informé que je l'aime sans sucre; et je suis bien aise que mon gout soit egal au vôtre;

En disant cela elle ne lui met pas de sucre, et après en avoir mis dans la tasse de La Haye, et dans la mienne, elle n'en met point du tout dans la sienne. J'avois envie de pouffer, car la matine, qui ordinairement l'aimoit fort doux, le buvoit amer ce jour là pour punir du Bois du fade compliment qu'il lui avoit fait, lui disant qu'il avoit son même gout. Le fin bonn cependant ne voulut pas en avoir le dementi. Il soutint le buvant avec l'apparence du plaisir, qu'il falloit le boire toujours amer.

Après leur depart, et avoir beaucoup ri avec Henriette de cette espieglerie, je lui ai dit qu'elle alloit en être la dupe se trouvant obligée à l'avenir de prendre toujours du caffé amer, lorsque du Bois se trouvera present. Elle me dit qu'elle feindra d'avoir reçu une ordonnance du medecin de le boire doux.

Henriette au bout d'un mois parloit italien. C'étoit l'effet de l'exercice avec Zaneton, qui lui tenoit de femme de chambre plus que de la Legon qu'elle recevoit de de La Haye. Les Legons ne tendent qu'à apprendre les regles des langues; pour les parler il faut l'exercice. Nous avions été à l'opera vingt fois sans avoir fait aucune connoissance. Nous vivions heureux dans toute la force de ce mot. Je ne sortois jamais qu'avec elle en voiture, et nous étions tous les deux inaccessibles. Je ne connoissois personne, et personne ne me connoissoit. Après le depart de l'Ongrois, le seul qui venoit dîner chez nous, quand nous ~~le prions~~ l'invitions, c'étoit

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Du Bois, car de la Haye y étoit tous les jours.

Ce Du Bois étoit fort curieux de nos personnes; mais il savoit dissimuler. Il nous parla un jour du brillant de la cour de D. Philippe après l'arrivée de Madame, et de l'affluence d'étrangers, et d'étrangères qu'il y avoit eu ce jour là. La plus grande partie des dames étrangères que nous y avions vu, dit il, en adressant le discours à Henriette, nous sont inconnues — Il se peut qu'elles soient inconnues elles ne se seroient pas montrées? — Cela se peut; mais je peux vous assurer, madame, que quand même leur pudeur, ou leur beauté les rendroient remarquables, le voeux des souverains est entièrement en faveur de la liberté. J'espere encore, madame, d'avoir l'honneur de vous y voir — Ce sera difficile, car vous ne saurez vous figurer combien me semble ridicule une femme qui va à la cour sans être presentée, surtout si elle est faite pour l'être.

Le bossu devint muet, et Henriette d'un air indifferent detourna le propos. Après son depart elle rit avec moi de cet homme qui croyoit de manquer sa curiosité. Je lui ai dit qu'en conscience elle devoit pardonner à tous ceux qu'elle rendoit curieux, et pour lors elle vint en riant me faire des caresses. Vivant ainsi ensemble, et goutant les delices du vrai bonheur, nous nous moquions de la philosophie qui en nie la perfection; parceque, dit elle, il n'est pas durable. Qu'entend on, me disoit un jour Henriette, par ce mot durable? Si on entend perpetuel, immortel, on a raison; mais l'homme ne l'étant pas, le bonheur ne peut pas l'être: sans cela tout bonheur est durable,

car pour l'être il n'a besoin que d'exister. Mais le bonheur parfait on entend une suite de plaisirs diversifiés, et jamais interrompus, on a encore tort, car en mettant entre les plaisirs le calme, qui doit succeder à chacun après la jouissance, nous nous procurons le tems de reconnoitre l'etat heureux dans leur realité. L'homme ne peut être heureux que quand il se reconnoit pour tel, et il ne peut se reconnoître que dans le calme. Donc sans le calme il ne seroit jamais heureux. Donc le plaisir pour être tel a besoin de finir. Que pretend on donc dire par le mot durable? Nous arrivons tous les jours au moment où desirant le sommeil nous le mettons au dessus de tout autre plaisir; et le sommeil est la veritable image de la mort. Nous ne savons être reconnoissans que quand il nous a quittés.

Ceux qui disent que personne ne peut être heureux pendant toute la vie parlent aussi au hazard. La philosophie enseigne le moyen de composer ce bonheur, si celui qui veut le faire soit exempt de maladie. Tel bonheur, qui duroit toute la vie, pourroit être comparé à un bouquet composé de plusieurs fleurs qui feroient un mixte si beau, et si d'accord qu'on le prendroit pour une seule fleur.

Quelle impossibilité y a-t-il que nous ne passions ici toute notre vie, comme nous avons passé un mois toujours sain, et sans que jamais rien nous manque? Pour couronner notre bonheur, nous pouvions engager tres avancé mourir ensemble, et pour lors notre bonheur auroit été parfait: mais dureroit-il? La mort pour lors ne l'interrompoit pas; mais elle le finiroit. Nous ne

pourions nous trouver malheureux que supposant la possibilité de notre existence après la fin de la même existence, ce qui me semble impliquant. Et tu de mon avis? C'est ainsi que la divine Henriette me donnoit des leçons de philosophie raisonnant mieux que Ciceron dans ses Tusculanes; mais elle convenoit que ce bonheur durable ne pouvoit se verifier dans deux individus qui vivroient ensemble qu'etant assemblés l'un de l'autre, tous les deux sains, eclairés, suffisamment riches, sans autres devoirs que ceux qui les regarderoient eux mêmes, et ayant les mêmes gouts, le même caractere à peu près, et le même temperament. Heureux les amans dont l'esprit peut remplacer les ans lorsqu'ils ont besoin de repos! Le doux sommeil vient ensuite qui ne finit que lorsqu'il a remis le tout dans la même vigueur. Au reveil, les premiers à se presenter vivans sont les sens empressés de ~~[illegible]~~ remettre l'esprit en haleine.

Les conditions entre l'homme, et l'univers sont egales. On pourroit dire qu'il n'y a pas de difference d'un à l'autre, puisque si nous abimons l'univers il n'y a plus d'homme, et si nous abimons l'homme il n'y a plus d'univers, car qui pourra en avoir une idée? Ainsi si nous faisons abstraction de l'espace nous ne pouvons plus nous figurer l'existence de la matiere, si faisant abstraction de celle ci nous figurons le premier

BnF MSS

Je fus heureux avec Henriette autant qu'elle le fut avec moi: jamais une colique d'une minute,

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

jamais un bâillement, jamais une feuille de rose pliée en deux ne vint troubler notre contentement.

Le lendemain de la clôture de l'Opera, du Bois, après avoir dîné avec nous, nous dit qu'il donnoit à dîner le jour suivant aux deux premiers acteurs lyriques, et femme, et qu'il ne tenoit qu'à nous d'entendre les plus beaux morceaux qu'ils avoient chanté sur le theatre dans une jolie voiture de sa maison de campagne, où la musique ne perdoit rien. Henriette lui répondit, le remerciant beaucoup, qu'elle avoit une petite santé que d'un jour à l'autre elle ne pouvoit s'engager à rien; elle tourna d'abord le propos sur d'autres matieres. D'abord que nous fumes seuls, je lui ai demandé pourquoi elle ne vouloit pas aller s'amuser chez du Bois — J'irois, mon cher ami, et bien avec plaisir; mais j'ai peur de trouver à ce dîner quelqu'un qui me reconnoissant pourroit interrompre notre bonheur — Si tu as quelque nouveau motif de crainte, tu as raison; mais si ce n'est qu'une crainte panique, mon ange, pourquoi veux tu te gener au point de te priver d'un plaisir réel? Si tu savois quelle joye je verrois quand je te vois vivre, et comme en extase lorsque tu entens quelque beau morceau de musique! — Eh bien! je ne veux pas que tu me croyes moins courageuse que toi. Nous irons chez du Bois d'abord après dîner. Les acteurs ne chanteront pas avant. Outre cela il y a apparence que ne comptant pas sur nous il n'aura pas invité quelque curieux de me parler. Nous irons sans

le lui dise, sans qu'il nous attende. Il nous a dit qu'il est à sa maison de campagne, et Caudagna sait où elle est.

En conséquence de son raisonnement qui étoit formé par la prudence, et l'amour qui s'accordent si rarement, le lendemain, à quatre heures de relevée, nous allames à sa maison. Nous fumes surpris de le trouver seul avec une jolie fille qu'il nous presenta nous disant que c'étoit sa niece, que des raisons particulieres l'empechoient de laisser voir à tout le monde. Se montrant ravi de nous voir, il nous dit que ne nous attendant pas il avoit changé le dîner en petit souper, qu'il esperoit que nous honorerions; et que les virtuosi alloient arriver. Ce fut ainsi que nous nous vimes engagés à souper. Je lui demande s'il avoit invité beaucoup de monde, et il me repond d'un air victorieux que nous nous trouverions dans une compagnie digne de nous, fâché seulement de ne pas avoir invité des dames. Henriette, lui faisant une petite reverence fit un sourire. Je l'ai vue rioste, et affichant l'air de la satisfaction; mais elle prenoit sur elle. Sa grande ame ne vouloit pas se montrer inquiete; mais d'ailleurs je ne croyois pas qu'elle eut un vrai motif de craindre. Je l'aurois cru si elle m'eut dit toute son histoire; et certainement je l'aurois conduite en Angleterre, et elle en auroit été enchantée.

Un quart d'heure après les deux acteurs arriverent: c'étoient Laschi, et la Baglioni dans ce tems là très jolie. La suite de tous les personages que Du Bois avoit invités arriverent. Ils étoient tous Espagnols, ou Français, tous d'un certain age. Il n'y a

pas en question de présentation, et j'ai rentré en cela
l'esprit du bossu; mais comme tous les convives avoient
le grand usage de la cour a marqué d'étiquette n'em:
pecha pas qu'on ne fit à Henriette tous les honneurs
de l'assemblée qu'elle reçut avec une aisance qu'on
ne connoit qu'en France, et même dans les compa:
gnies les plus nobles, à l'exception cependant de cer:
taines provinces où la morgue se laisse souvent trop
voir.

Le concert commença par une superbe symphonie;
puis les acteurs chantèrent le duo, puis un acolier de
Vandini donna un concerto de Violoncelle, qu'on ap:
plaudit beaucoup. Mais voila ce qui me causa la
plus grande surprise. Henriette se leve, et reconnut
le jeune homme qui avoit joüé l'à solo, elle lui
prend son violoncelle, lui disant d'un air modeste,
et serein qu'elle alloit le faire briller davantage.
Elle s'assied à la même place où il étoit, elle prend
l'instrument entre ses genoux, et elle prie l'orchestre
de recommencer le concerto. Voila la compagnie
dans le plus grand silence; et moi mourant de
peur; mais bien merci personne ne me regardoit.
Pour elle, elle ne l'osoit pas. Si elle avoit élevé sur
moi ses beaux yeux, elle auroit perdu courage. Mais
ne la voyant que se mettre en posture de vouloir jouer,
j'ai cru que ce n'étoit qu'un badinage pour faire
tableau, qui vraiment auroit des charmes; mais
quand je l'ai vu tirer le premier coup d'archet,
j'ai pour lors cru que la trop forte palpitation de mon
coeur alloit me faire tomber mort. Henriette ne
pouvoit prendre, me connoissant bien, autre parti
que celui de ne me jamais regarder.

Mais que devins-je quand je l'ai entendue jouer

l'asdo et lorsqu'après le premier morceau les claquemens de mains avoient fait devenir presque sourde l'orchestre? le passage de la crainte à une exubérance de contentement inattendu me causa un paroxisme dont la plus forte fièvre n'auroit pas pu dans son redoublement me causer le pareil. Cet applaudissement ne fit à Henriette la moindre sensation du moins en apparence. Sans détacher ses yeux de notes qu'elle ne connoissoit que pour avoir suivi des yeux tout le concert pendant que le professeur jouoit, elle ne se leva qu'après avoir joué seule six fois. Elle n'a pas remercié la compagnie de l'avoir applaudie, mais se tournant d'un air noble, et gracieux vers le professeur elle lui dit qu'elle n'avoit jamais joué sur un meilleur instrument. Après ce compliment elle dit d'un air riant aux assistans qu'ils devoient excuser la vanité qui l'avoit induite à rendre le concert plus long d'une demie heure.

Ce compliment ayant fini de me frapper, j'ai dit que pour aller pleurer dans le jardin, où personne ne pouvoit me voir. Qui ait donc Henriette? Quel ait ce trésor dont je suis devenu le maître? Il me paroissoit impossible d'être l'heureux mortel qui ~~possédoit~~ la possédoit ~~tout entier~~.

...Perdu dans ces réflexions, qui redoubloient la volupté de mes pleurs, je serois resté là encore long tems, si Du Bois lui même ne fût venu me chercher et me trouver malgré les ténèbres de la nuit. Il m'appella à souper. Sa l'activité d'inquiétude lui disant qu'un petit étourdissement m'avoit obligé

à sortir pour le dirijer prenant l'air.

Chemin faisant j'ai eu le tems de secher mes larmes; mais non pas de redonner au blanc de mes yeux leur couleur naturelle. Personne cependant ne m'observa. La seule Henriette, me voyant reparoitre, me dit par un doux sourire qu'elle savoit ce que j'étoi allé faire dans le jardin. A table, je me mis trouvé assis vis à vis d'elle.

Ce fut un Bon Bois Chatelerault directeur de la monnoye de l'infant avoit assemblé chez lui les plus agréables gueux de la cour, et le soupez qu'il leur donnoit sans profusion, mais avec choix étoit des plus fins. Henriette étant seule, il étoit naturel qu'on n'eut des attentions que pour elle; mais quand même il y auroit eu des dames elle étoit faite pour les eclipser toutes. Si elle avoit étonné toute l'assemblée par sa beauté, et par son talent, elle finit de la charmer à table par son esprit. M. Du Bois ne parloit jamais: tuit pa= voisant d'être auteur de la piece, il en etoit glorieux, et il lui semblait de devoir garder un modeste silence. Henriette sut l'adresse de gracieuser chacun egale= ment, et l'esprit de ne jamais rien dire de jôli que ne mettant de la partie. De mon coté j'avois beau af= fecter la soumission et le plus profond respect pour cette divinité: elle voulut que chacun devina que j'é= tois son oracle. On pouvoit croire ~~que~~ qu'elle fût ma femme; mais personne ne pouvoit la juger telle par l'espece des procedes que j'avois envers elle. Le propos étant tom= bé sur le merite des nation espagnole, et françoise, Du Bois fut assez étourdi pour lui demander à la quelle elle donnoit la preference. La question ne pou=

voit pas être plus indiscrete, car la moitié de con=
cives étoient espagnols, et l'autre moitié français;
mais malgré cela elle parla si bien que les espagnols
auroient voulu être français, et les français espagnols.
Du Bois invitable la pria de dire ce qu'elle pensoit
des italiens, et pour lors je me mis tout alarmé. Un
monsieur de la Combe qui étoit à ma droite fit un mou=
vement de tête qui improuva la demande; mais
Henriette ne la laissa pas tomber. Des italiens, lui
répondit elle d'un air d'incertitude je ne saurois rien
dire, car je n'en connois qu'un, et un seul exemple ne
suffit pas pour mettre une nation au dessus de tou=
tes les autres.

J'aurois été le plus sot des hommes, si j'avois don=
né le moindre indice d'avoir entendu à cette superbe
réponse d'Henriette, et encore plus sot si je n'avois da=
vantage tranché l'odieux propos tenant à M. de la Combe
une question banale sur le vin, dont nos verres se trou=
voient remplis. BnF MSS

On parla musique. Un espagnol demanda à Henriette,
si outre le violoncelle elle jouoit de quelqu'autre instru=
ment, et elle lui répondit qu'elle ne s'étoit travaillée in=
différemment qu'à celui là. J'ai appris au couvent, lui dit
elle, pour faire ma cour à ma mere qui en joue
assez bien; mais sans un ordre absolu de mon pere
d'accord avec l'eveque, la mere abbesse ne m'auroit ja=
mais permis d'apprendre — Et quelles raisons pouvoit
alleguer cette abbesse pour ne pas y consentir? —
Cette pieuse epouse de notre seigneur pretendoit, que
je ne pouvois employer l'instrument que me mettoit
dans une posture indecente.

A cette raison de l'abbaye j'ai vu les espagnols se mor-
dre les levres; mais les francois se parler de vive. Après
un silence de quelques minutes Henriette ayant fait un
petit mouvement qui semblait demander la permission
de se lever, tout le monde se leva, et un quart d'heure
après nous partimes. DuBois la servit jusqu'au mar-
chepied de la voiture lui firent des remerciemens sans fin.
Il me fut de serrer entre mes bras cette idole de mon
ame. Je ne lui laissois pas le tems de répondre à toutes
les questions que je lui faisois. Tu avois raison, lui disois-je,
de ne pas vouloir y aller, car tu étois sûre de me faire
des ennemis. On doit actuellement me haïr à la mort;
mais tu es mon univers. Cruelle Henriette! Tu as
manqué de me faire mourir avec ton violoncelle. Ne
pouvant pas trouver ta reserve naturelle, j'ai cru
que tu étois devenue folle, et d'abord que j'ai entre-
vue, j'ai dû sortir pour recueillir les larmes que tu
m'as arrachées du coeur. Si tu m'aimes actuellement, je
t'en conjure, quels sont les autres talens que tu me
caches, et dans les quels tu excelles, pourqu'en m'
annonçant nouveaux il ne me fassent mourir de crain-
te ou de surprise — Non, mon cher amour, je n'en
ai point d'autres, j'ai vidé mon sac, et maintenant tu
connois ton Henriette toute entiere. Si tu ne m'avois
dit, il y a un mois, que tu n'as aucun gout pour la
musique, je t'aurois dit que je suis maitresse de cet
instrument. Si je te l'avois dit, tu me l'aurois prouvé;
et je ne me soucie pas de m'amuser dans ce qui peut t'
ennuyer.

Par plus tard que le lendemain je suis allé lui chercher
un violoncello; et il l'en faut bien qu'elle m'ait ennuyé.
Il est impossible qu'un homme, qui n'a pas une passion

decidè pour la musique, n'en devienne passionnè, quand celui qui l'exerce à la perfection est l'objet qu'il aime. La voix humaine du violoncelle supérieure à celle de tout autre instrument, m'alloit au coeur lorqu'Henriette en jouoit, et elle en fut convaincue. Elle me procuroit ce plaisir tous les jours, et je lui ai proposè de donner des concerts; mais elle eut la prudence de ne vouloir jamais y consentir. Malgrè [redacted] la destinèe devoit avoir son cours. Fatal vicomte!

Le fatal DuBois vint le lendemain de son joli souper nous remercier, et en même tems recevoir les eloges que nous fimes de son concert, de son souper, et des personnages qu'il avoit invitès — Je pensois, madame, la peine que j'aurai à me défendre de l'empressement avec lequel on me prieroit de vous être presentè — Votre peine, monsieur, ne sera pas bien grande; puisque vous répondrez en deux mots. Vous savez que je ne reçois personne

Il n'est plus parlez de presentation. J'ai reçu dans ces jours là une Lettre du jeune Capitaine dans laquelle il me disoit qu'étant possesseur du couteau de S.t Pierre dans la gaine, il étoit allè chez Francia avec deux savans qui étoient sûrs d'extraire la Lettre sans; et qu'il étoit resté surpris de ce qu'il ne l'avoit pas reçu. Il me prioit de lui écrire, et d'y aller même en personne, si je voulois y avoir ma part. Je ne lui ai pas répondu. Je me suis réjoui de ce que ce bon garçon, n'oubliant pas ma leçon, retrouvoit à l'abri des rats, et des importeurs qui l'auroient ruinè

Après le souper de DuBois nous passames trois ou quatre semaines plongès dans le bonheur. Dans la douce union de nos coeurs, et de nos ames, un seul

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

instant vide ne venoit jamais nous presenter ce triste échan=
tillon de la misere qu'on appelle baillement. Notre seul di=
vertissement étranger étoit une promenade en voiture
hors de la ville quand la journée étoit belle. Ne descendant
jamais, n'allant jamais nulle part, personne ni de la ville,
ni de la cour avoit pu faire connoissance avec nous malgré
la grande curiosité qui existoit, et les desirs qu'Henriette a=
voit inspirés à tous ceux qui avoient été du souper de DuBois.
Elle étoit devenue plus courageuse, et moi plus sûr après
avoir vu que personne ne l'avoit reconnue ni au théatre,
ni au souper. Elle ne craignoit de trouver celui qui auroit
pu la demasquer qu'entre la noblesse.

Un jour que nous nous promenions hors la porte
de Colonne, nous rencontrames l'infant duc avec la
duchesse qui retournoient à Lavine. Cinquante pas après,
nous rencontrames une voiture où nous vimes un seigneur
avec DuBois. Dans le moment que nous les aurions
depassés, un de nos chevaux s'abattit. Le seigneur qui
étoit avec DuBois cria arrête pour faire aider notre
cocher qui pouvoit avoir besoin de secours. Noble, et
poli, il adressa d'abord le compliment de raison à Hen=
riette, et DuBois ne perdit pas un seul instant pour lui
dire madame c'est M. Dutillot. Le mouvement de cou=
rume fut la reponse d'Henriette. Le cheval se releva, et
dans une minute nous suivimes notre chemin. Cette
rencontre toute simple ne devoit avoir aucune
consequence; mais en voila une

Le lendemain DuBois vint dejeuner avec nous. Il de=
buta par nous dire tant le moindre detour que Mon=
sieur Dutillot enchanté que l'heureux hazard lui eut
procuré le plaisir de nous connoitre, l'avoit chargé
de nous demander la permission de venir nous voir
— Madame, ou moi, lui répondit-je sur le champ —

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

l'une, et l'autre — A la bonne heure, mais un à la fois, car madame, comme vous voyez a la charge comme moi la mienne. Je vous dirai donc que pour ce qui me regarde, c'est moi qui courrai chez ce ministre, s'il a quelque ordre a me donner, ou quelque chose à me communiquer; et je vous prie de le lui dire. Pour ce qui regarde madame, la voilà, parler avec elle. Je me suis, mon cher M. DuBois que son très humble serviteur.

Henriette alors d'un air serein et très poli dit à M. DuBois de remercier M. Dutillot, et de lui demander en même tems s'il la connoissoit — Je suis sûr ma: dame qu'il ne vous connoit pas — Voyez vous? Il ne me connoit pas, et il veut me faire une visite. Con: venez que si je le recevois, je me declarerois pour aventuriere. Dites lui, que quoique personne ne me connoisse, je ne le suis pas; et qu'ainsi je ne peux pas avoir le plaisir de le recevoir.

DuBois, s'appercevant du faux pas qu'il avoit fait, resta muet; et dans les jours suivans nous ne lui demandâ: mes pas comment le ministre avoit reçu notre re: ponce.

Deux ou trois autres semaines après, la cour étant à Colorno, on donna, je ne me souviens pas à quelle oc: casion, une superbe fête, où il étoit permis à tout le monde de se promener dans les jardins, qui devoient être illuminés pendant toute la nuit. DuBois nous ayant beaucoup parlé de cette fête qui étoit publique, l'envie d'y aller nous vint, et DuBois même nous y accompagna dans notre voiture. Nous y fumes la veille, et nous nous logeames à l'auberge.

Vers le soir nous fumes nous promener dans les

jardin où par hazard les souverains s'y trouvoient avec grande suite. Madame l'infante fut la premiere qui suivant l'usage de la cour de France fit la reverence à Henriette d'abord qu'elle l'apperçut allant toujours son chemin. J'ai alors observé un chevalier de S. Louis, qui se tenoit à coté de D. Philippe, regarder Henriette avec grande attention. Retournant sur nos pas, nous rencontrames à la moitié de l'allée ce meme chevalier, qui après nous avoir fait une reverence d'excuse, pria DuBois d'entendre un mot qu'il avoit à lui dire. Ils se parlerent pendant un quart d'heure toujours nous suivant. Nous allions sortir lorsque ce chevalier, allongeant le pas, après m'avoir très poliment demandé excuse, demanda à Henriette s'il avoit l'honneur d'etre connu d'elle — Monsieur je n'ai pas l'honneur de vous connoitre — Je me nomme pelle pas, monsieur, d'avoir jamais eu l'honneur de vous voir — Cela suffit, madame: je vous supplie de me pardonner.

DuBois nous dit que ce monsieur, qui n'avoit aucun emploi à la cour, n'étant que l'ami intime de l'infant, l'avoit prié de le presenter à Madame croyant de la connoitre. Il lui avoit dit qu'elle s'appelloit d'Ari, et que s'il la connoissoit, il n'avoit pas besoin de lui pour aller lui faire une visite. Mr. d'Antoine lui avoit repondu que le nom d'Ari ne lui étoit pas connu, il n'auroit pas voulu se tromper; et dans cette incertitude voulant s'eclaircir, il s'étoit presenté lui même. Ainsi, disoit DuBois, actuellement qu'il sait que madame ne le connoit pas, il doit être convaincu qu'il se trompoit.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Après souper, Henriette me semblant inquiète, — je lui ai demandé si elle avoit fait semblant de ne pas connaître M. d'Antoine — Point de semblant. Je connois son nom. C'est une famille illustre en Provence; mais sa personne m'est inconnue — Se peut-il qu'il te connoisse — Il se peut qu'il m'ait vu; mais certainement il ne m'a jamais parlé, car je l'aurois reconnu — Cette rencontre m'inquiete, et il me paroît que tout y a pas indifférente. Quitton Parme, s'il te veut, et allons à Genes; et quand mon affaire sera accomodée, nous irons à Venise — Oui, mon cher ami, nous serons alors plus tranquilles. Mais je crois qu'il n'est pas necessaire que nous nous pressions.

Le lendemain nous vimes les marcandes, et Leurs: Lendemain nous retournames à Parme. Deux ou trois jours après, le jeune valet Candagna me remit une Lettre me disant que la coureur qui l'avoit portée se tenoit dehors pour recevoir la reponse. Cette Lettre, dis-je à Henriette, m'inquiete.

Elle me la prend, et après l'avoir lue elle me la rend, me disant qu'elle croyoit M. d'Antoine homme d'honneur, et que par conséquent nous n'avions rien à craindre. Voici la Lettre || Ou chez vous, monsieur, ou chez moi, ou où vous voudrez, à telle heure || que vous me nommerez, je vous prie de me mettre || à portée de vous dire quelque chose, qui doit vous intéresser beaucoup. J'ai l'honneur d'être V. T. L. et T. O. etc: || d'Antoine. A Monsieur de Faverai

Je crois, dis-je à Henriette, que je dois l'entendre; Mais où? — Ni ici, ni chez lui; mais au jardin de la cour. La reponse ne doit contenir que l'heure que

Je veux lui donner.

En conséquence de cet avis, je lui ai écrit que je serai à onze heures et demie dans la première allée du jardin ducal, le priant de me donner une autre heure si celle que je lui marquois lui étoit incomode. Après m'être habillé, et avoir attendu l'heure, je suis allé à l'endroit du rendez vous. Nous voulions nous paroître intrépides; mais nous avions tous les deux la même pensement. Il nous tardoit de savoir de quoi il s'agissoit.

A onze heures et demie, j'ai trouvé sur l'allée indiquée M. d'Antoine tout seul. J'ai été forcé, me dit il, à me trouver l'honneur que vous me faites, parceque je n'ai pu trouver un autre moyen plus sûr de faire parvenir à madame d'Arci cette lettre. Je dois vous prier de la lui remettre, si de ne par trouver cet mauvais si je vous la donne cachetée. Si je me trompe, ce n'est rien; et ma Lettre ne vaudra pas même la peine d'une reponse; mais si je ne me trompe pas, la seule dame doit être la maitresse de vous la laisser lire. Par cette raison elle est cachetée. Ce qu'elle contient, si vous êtes vrai ami de Madame, doit vous interesser autant qu'elle. Puis-je être sûr que vous la lui remettrez?

— Monsieur je vous en donne ma parole d'honneur.

Après avoir redit à Henriette les mêmes paroles que M. d'Antoine m'avoit dites, je lui ai remis la Lettre qui remplissoit quatre pages. Elle me dit, après l'avoir lue, que l'honneur de deux fois ne lui permettoit pas de me la laisser lire, et qu'elle voyoit forcée à recevoir M. d'Antoine, qui n'étoit non parvenu comme elle venoit de l'apprendre — Ainsi, lui

dis-je, voila le commencement du dernier acte. Malheureux! Quelle catastrophe! Notre bonheur s'achemine à sa fin. Quel besoin avions nous de rester si long temps à Parme? Quel aveuglement de ma part! Dans les conjonctures presentes il n'y avoit pas dans toute l'Italie un endroit plus à craindre que celui ci, et je lui ai donné la preference sur tout le reste de la terre, car, la France exceptée, comme je le crois, personne ne l'auroit vraisemblablement connue sur ma faute, car tu n'avois autre volonté que la mienne, est-tu ne m'as jamais caché tes craintes. Mais pouvois-je commettre une faute plus grossiere que celle de permettre à Du Bois notre accès? Je devois prevoir que cet homme à la fin reussiroit à satisfaire sa curiosité, curiosité trop naturelle pour que je puisse lui en faire un crime, et que d'ailleurs n'auroit jamais existé, si je ne l'eusse fait naitre, et elevée après lui ayant accordé un plein accès. Mais à quoi sert penser à tout-ceci actuellement qu'il n'est plus temps? Je prevois tout ce que je peux imaginer de plus affligeant — Helas! Mon cher ami, je te prie de ne rien prevoir. Disposons nous seulement à être superieurs à tout evenement. Je ne repondrai pas à cette Lettre. C'est toi qui dois lui écrire de venir ici demain à trois heures dans son equipage, et te faisant annoncer. Tu seras avec moi quand je le recevrai; mais un quart d'heure après, tu te retireras dans ta chambre sous quelque pretexte. Monsieur d'Antoine sait toute mon histoire, et mes torts, mais aussi mes raisons, qui l'obligent en qualité d'honnete homme à me garantir de tout affront, et il ne fera rien que de concert avec moi, et s'il pensera à s'écarter des Lois que je lui dicterai, je n'irai pas en France: nous

ions passer ensemble où tu voudras tout le reste de nos jours.
Oui, mon cher ami. Mais songes que des circonstances fatales
peuvent nous faire envisager le meilleur parti dans no-
tre séparation, et que pour lors nous devons prendre ce
parti de façon à pouvoir espérer de ne pas devenir mal-
heureux. Fie toi à moi. Soyes sûr que je saurai me ma-
nager tout le bonheur, qu'on peut imaginer entre les
possibles, si je me vois reduite à devoir passer à vivre
sans toi. Mr aussi le même soin pour la vie à venir,
et je suis sûre que tu reussiras; mais en attendant
éloignons de nous, tant que nous pouvons, la triste-
Si nous fussions partis il y a trois jours, nous aurions peut
être mal fait; car M. d'Antoine se seroit peut être dé-
terminé à donner à ma famille une marque de son zele,
faisant sur ma demeure des perquisitions qui auroient
pu m'exposer à des violences que ta tendresse n'auroit
pas pu souffrir; et pour lors Dieu sait ce qui seroit arrivé.
J'ai fait tout ce qu'elle a voulu; mais dès ce moment
notre amour commença à devenir triste; et la tris-
tesse est une maladie qui le mene à la mort. Nous res-
tions souvent une heure entiere l'un vis à vis de l'au-
tre sans nous dire une seule parole

Le lendemain, à l'arrivée de M. d'Antoine j'ai
exactement suivi l'instruction qu'elle m'avoit don-
née. J'ai passé tout seul, faisant semblant d'écrire,
six Lettres tres ennuyeuses. Ma porte étant ouverte,
le même miroir moyennant lequel je les voyois,
pouvoit aussi faire qu'ils me virent. Ils employerent
ces six Lettres à écrire, interrompant souvent ce que
l'un ou l'autre ecrivoit par des discours, qui de-
voient être decisifs. Je ne pouvois rien prevoir que
de tres triste.

Après le depart de M. d'Antoine, Henriette vint

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

à ma table; et elle fit un sourire quand elle s'apperçut que j'observois ses yeux qui étoient gros. — Veux tu, me dit elle, que nous partions demain ? — Je le veux bien. Où irons nous ? — Où tu voudras; mais nous serons ici de retour dans quinze jours — Ici ? — Helas ! Oui. J'ai donné ma parole d'être ici au moment qui arrivera une reponse à la lettre que j'ai ecrite. Je peux t'assurer que nous n'avons aucune violence à craindre. Mais, mon cher ami, je ne peux plus me souffrir dans cette ville — Helas ! Je la deteste. Veux tu que nous allions à Milan ? — Fort bien à Milan — Et puisque nous devons retourner ici Candagna, et la soeur pourront venir avec nous — C'est fort bien — Laisse moi faire. Ils auront une voiture à eux, où ils porteront ton violoncello; mais il me semble que tu dois faire savoir à M. d'Antoine où tu vas — Il me semble au contraire que je ne dois lui en rendre aucun compte. Dans qui pour lui ? il pourra douter de mon retour. Ci est bien assez que je lui aie promis d'être ici.

Le lendemain matin j'ai acheté une mâle, où elle mit tout ce qu'elle jugea lui être necessaire, et nous partimes suivi par nos domestiques, après avoir dit à Andreanon de fermer notre appartement

BnF MSS

A Milan nous passames quatorze jours ne nous occupant que de nous mêmes sans jamais sortir, sans être vus de personne excepté de deux tailleurs, un d'homme qui me fit un habit, et un de femme qui lui fit deux robes d'hiver. Je lui ai aussi donné une pelice de loups cerviers qui lui fut très chere. Une delicatesse, qui me plut aussi très fort dans Henriette, c'est qu'elle ne m'a jamais fait la moindre question sur l'état de ma bourse. Je vis

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

celle de ne lui jamais donner motif de croire qu'elle fût
enviée. A notre retour à Parme j'avois encore trois ou
quatre cent ceguins.

Le lendemain de notre retour M. d'Antoine vint sans
façon dîner avec nous, et après le caffé je me suis
retiré comme la première fois. Leur conference
dura autant que celle où Henriette s'étoit de=
terminée, et après le départ du chevalier elle
vint me dire que c'en étoit fait, que sa destinée
ordonnoit que nous nous reparassions. Quand? lui
dis-je, la serrant entre mes bras, et mêlant mes
larmes aux siennes — D'abord que nous se=
rons arrivés à Geneve, où tu me conduiras. Je
penserai demain à me trouver une femme de
bonne mine, avec laquelle je me rendrai en Fran=
ce dans la ville où je dois aller — Nous vivrons
donc encore ensemble quelques jours! Mais je ne
connois que DuBois qui puisse le trouver une
femme de bonne apparence, et je suis fâché que
par cette même femme l'homme curieux pour=
ra peut être savoir ce que tu ne voudrois pas qu'il
sut — Il ne saura rien, car en France j'en trou=
verai une autre.

DuBois se crut beaucoup honoré par cette commis=
sion, et en trois ou quatre jours il vint présenter lui
même à Henriette une femme d'un certain age, et
allez bien mise, qui étant pauvre se croyoit heu=
reuse d'avoir trouvé une occasion de retourner en
France. C'étoit une veuve d'officier mort depuis
peu. Henriette lui dit de se tenir prête à partir

d'abord que M. DuBois le lui feroit savoir. La veille de nôtre depart M. d'Antoine après avoir dîné avec nous, donna à lire à Henriette une Lettre pour Geneve qu'il cacheta après, et qu'elle mit dans sa poche.

Nous partimes de Parme à l'entrée de la nuit, et ne nous arrêtames à Turin que deux heures pour prendre un domestique fait pour nous servir jusqu'à Geneve. Le lendemain nous montames Mr. mont Cenis en chaise à porteurs, et nous descendimes à la Novalaise nous ferant voiturer. Le cinquieme jour, nous arrivames à Geneve, et nous allames nous loger aux balances. Henriette le lendemain me donna une Lettre adressée au banquier Tronchin, qui à peine l'eut il lue me dit qu'il viendroit en personne aux balances me remettre mille Louis.

Nous étions encore à table quand il parut pour s'acquiter de ce devoir, et pour dire en même tems à Henriette qu'il lui donneroit deux hommes, dont il répondroit. Elle lui dit qu'elle partiroit d'abord qu'elle auroit qu'il les lui presenteroit; et la voiture dont elle avoit besoin, comme il devoit l'avoir appris par la Lettre que je lui avois remise. Après l'avoir assurée qu'elle auroit tout le lendemain il partit, et nous restames seuls l'un vis à vis de l'autre mornes et penits, comme l'on est quand la plus profonde triteste accable l'esprit.

J'ai rompu le silence par lui dire qu'il étoit impossible que la voiture que Tronchin lui fourniroit fût plus comode que la mienne, et que cela étant, elle me feroit plaisir la gardant pour elle, et me cedant celle que le banquier lui donneroit; et elle y

consentit. La même tems elle me donna cinq rouleaux de cent Louis chacun, les mettant elle même dans ma poche, foible consolation à mon coeur trop accablé par une si cruelle separation. Nous ne nous trouvames dans les dernieres cinq quatre heures riches d'autre eloquence que de celle que les soupirs, les larmes, et les plus tendres embrassemens fournissent à deux amans heureux qui se voyent parvenus à la fin de leur bonheur, et qui forcés par la raison severe doivent y consentir.

Henriette pour calmer ma douleur ne me flatta de rien. Elle me pria de ne pas m'informer d'elle, et de faire semblant de ne pas la connoitre si voya=geant jamais en France je la trouvois quelque part. Elle me donna une lettre à remettre à Paris à M. d'Antoine, oubliant de me demander si je com=ptois y retourner; mais je m'y mis determiné sur le champ. Elle me pria de ne partir de Geneve qu'après que j'aurois reçu une lettre qu'elle m'écriroit du premier endroit où elle s'arreteroit pour chan=ger de chevaux. Elle partit à la pointe du jour, ayant pris d'elle la femme de compagnie, un la=quais assis sur le siege du cocher, et un autre qui la precedoit à cheval. Je ne mis remonté dans notre chambre qu'après avoir suivi des yeux la voiture, et long tems après l'avoir perdue de vue.

Après avoir ordonné au sommelier de ne venir dans ma chambre que lorque les chevaux qui menoient Henriette seroient de retour, je me mis au lit esperant que le sommeil viendroit au secours de mon ame que la douleur accabloit, et que mes larmes ne pouvoient soulager.

Le postillon de retour de Chatillon ne revint

que Le Lendemain. Il me remit une Lettre d'Henriette dans Laquelle je n'ai trouvé que ce seul mot: adieu
Il me dit qu'il ne lui étoit arrivé aucun accident, et qu'elle avoit poursuivi son voyage prenant La route de Lyon. Ne pouvant partir que Le Lendemain, j'ai passé tout seul dans ma chambre une des plus tristes journées de ma vie. J'ai vu écrit sur un des vitres des deux fenetres qu'il y avoit Je oublierai aussi Henriette. Elle avoit écrit ces mots à La pointe d'un petit diamant en bague que je lui avois donnée. Cette prophetie n'étoit pas faite pour me consoler; mais quelle étendue donnoit elle au mot oublier? Pour dire vrai, elle ne pouvoit entendre si non que La playe se cicatriseroit, et cela étant naturel, ce n'étoit pas La peine de me faire une prediction affligeante. Non. Je ne l'ai pas oubliée, et je me mets du Louvre dans l'ame toutes Les fois que je m'en souviens. Quand je songe que ce qui me rend heureux dans ma vieillesse presente est La presence de ma memoire, je trouve que ma longue vie doit avoir été plus heureuse que malheureuse, et après en avoir remercié Dieu cause de toutes Les causes, et souverain directeur, on ne sait pas comment, de toutes Les combinaisons, je me felicite

Le Lendemain je suis parti pour l'Italie avec un domestique que M. Tronchin m'a donné. Malgré La mauvaise saison j'ai pris La route du S.t Bernard que j'ai passé en trois jours sur sept mulets necessaires pour nous pour ma male, et pour La voiture qui étoit destinée à ma chere amie. Un homme accablé par une grande douleur a l'avantage que rien ne Lui paroit penible. C'est une espece de desespoir; qui a aussi quelque douceur. Je ne sentois ni La faim,

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

ni la soif, ni le froid qui gelait la nature sur cette affreuse partie des alpes. Je fus arrivé à Parme en assez bonne santé allant exprès me loger dans une mauvaise auberge au pied du pont, où je fus fâché de trouver M. de la Haye logé dans une petite chambre contigue à celle que l'Hôte m'a donnée. Surpris de me voir là, il me fit un long compliment tendant à me faire parler; mais je me lui ai répondu autre chose si non que j'étois fatigué, et que nous nous verrions.

Le lendemain, je ne suis sorti que pour aller remettre à M. d'Antoine la Lettre d'Henriette. Ayant trouvé la decachetant une Lettre adressée à moi, il me la remit sans la lire. Mais cette Lettre étant decachetée, il songea que l'intention d'Henriette devoit être qu'il la lut, et il m'en demanda la permission après que je l'avois lue à voix basse. Il me dit, me la rendant que je pouvois disposer de lui, et de tout son crédit en toute occasion. Voici la copie de la Lettre qu'Henriette m'écrivoit.

» C'est moi, mon unique ami, qui a dû te delaisser.
» N'augmente pas ~~ta~~ douleur pensant à la mienne.
» Imaginons nous que nous avons fait un agreable songe,
» et ne nous plaignons pas de notre destin, car jamais
» un songe si agreable ne fut si long. Tâchons nous d'
» avoir su nous rendre parfaitement heureux trois mois
» de suite: il n'y a guere de mortels qui puissent en dire
» autant. Ne nous oublions donc jamais, et rapellons
» souvent à notre esprit nos années pour les renouveller
» dans nos ames, qui quoique separées en jouissent avec
» encore plus de vivacité. Ne t'informe pas de
» moi, et si le hazard te fait parvenir à savoir qui je
» suis, soit comme si tu l'ignorois. Sache, mon cher ami,

» que j'ai » bien mis ordre à mes affaires que je serai pour tout
» le reste de ma vie heureux tant que je pourrai l'être
» sans toi. Je ne sais pas qui tu es; mais je sais que per:
» sonne au monde ne te connoit mieux que moi. Je n'ai:
» ai plus d'amans dans toute ma vie à venir; mais je
» souhaite que tu ne penses pas d'en faire de même. Je
» desire que tu aimes encore, et même que tu trouves
» une autre Henriette. Adieu.

Le Lecteur verra où, et comment j'ai trouvé Henriette quinze ~~sept~~ ans après.

D'abord que je me suis vu seul dans ma chambre, je n'ai eu faire autre chose que me mettre au lit, a: près m'être enfermé, sans me soucier de m'ordonner à manger. Ci l'effet d'une grande tristesse. Elle allon: pit; elle ne donne pas envie à celui qu'elle accable de se tuer, car elle empeche la pensée; mais elle ne lui laisse la moindre faculté de faire quelque chose pour vivre. Je me suis trouvé dans un état pareil six ans après; mais non pas par cause d'a: mour, quand on m'a mis sous les plombs, et vingt l'année 1768 à Madrid, quand on m'a mis en pri: son à Buon Retiro

BnF MSS

Au bout de vingt quatre heures, je n'ai pas trouvé mon ennuiement désagréable; la pensée même que s'augmentant il pouvoit me couter la vie ne me pa: rut pas consolante; mais elle ne m'effraya pas. J'étois bien aise de voir que personne ne venoit m'importuner à ma chambre pour me demander si je voulois man: ger quelque chose. J'étois bien aise d'avoir congedié à peine arrivé le domestique qui m'avoit servi en pas: sant les alpes. Au bout d'une diete de quarante huit heures ma langueur étoit de conséquence.

Ce fut de la Haye qui dans cette detresse vint frapper

à ma porte. Je ne lui aurois pas repondu, si en frappant il ne m'eut dit qu'on avoit absolument besoin de me parler. Je vais lui ouvrir ma porte, et je me remets au lit. Un étranger, me dit il, qui a besoin d'une voiture vous doit acheter la vôtre — Je ne veux pas la vendre — Je vous prie donc d'excuser; mais vous me paroissez fort malade — Oui: j'ai besoin qu'on me laisse tranquille — Quelle est donc votre maladie!

Il m'approche, il a de la peine à trouver mon pouls, il s'inquiete, il me demande ce que j'avois mangé la veille; et d'abord qu'il apprend que rien n'étoit entré dans mon estomac depuis deux jours, il s'imagine la verité, et il s'alarme. Il me conjure de prendre un bouillon avec tant de douceur qu'il me persuade. Puis, sans jamais me parler d'Henriette, il me fait un sermon sur la vie à venir, et sur la vanité de la mortelle que ceper: dant nous devions nous conserver puisque nous n'étions pas les maitres de nous en priver. Je ne lui reponds rien; mais determiné à ne pas me guérir, il ordonne un petit dîner trois ou quatre heures après, et m'a: yant vu manger, il chanta victoire, et il m'amusa tout le reste de la journée avec les nouvelles du jour.

Le lendemain je l'ai prié de me tenir compagnie à dîner, et songeant que je lui devois la vie, je l'ai pris en amitié; mais un peu de tems mon affection pour: cist à son comble par l'evenement dont je vais in: former mon Lecteur en detail.

Deux ou trois jours après, DuBois, au quel de la Haye avoit tout dit, vint me voir, et j'ai commencé à sortir. Je fus allé à la comedie où j'ai fait connoissance avec des officiers corses, qui avoient servi dans le regiment royal italien au service de France, et avec un jeune sicilien qui s'appelloit Paterno, intrigue étourdi. Ce jeune homme étant amoureux

d'une actrice qui se moquoit de lui, me divertissoit me Il
faisant la description de ses qualités adorables, et en même
tems de ses cruels procedés avec lui qu'elle recevoit dans
sa maison; mais qu'elle repoussoit toutes les fois qu'il vou-
loit lui donner des marques de tendresse. Elle le ruinoit
lui faisant depenser beaucoup dans des dîners, et des soupers
en famille nombreuse sans cependant lui en tenir aucun
compte.

Après avoir bien examiné cette femme sur le théâtre,
et lui avoir trouvé quelque merite, j'en suis devenu en-
vieux, et Paterno me conduisit avec plaisir chez elle.
L'ayant trouvée d'un commerce aisé, et sachant qu'elle
étoit pauvre, j'en ai pas douté d'obtenir ses faveurs me-
yennant quinze ou vingt sequins. J'ai communiqué mon
projet à Paterno, qui me repondit en riant qu'elle ne
me recevroit plus chez elle, si j'osois lui faire cette pro-
position. Il me nomma des officiers qu'elle n'avoit plus
voulu voir après qu'ils lui eussent fait des propositions
pareilles; mais il me dit qu'il seroit enchanté que j'en
fisse l'essai, et qu'après je lui donnasse sincerement des
nouvelles de la chose. Je lui ai promis que je l'in-
formerois de tout.

Ce fut dans la Loge où elle s'habilloit pour jouer
la comedie, qu'étant seul avec elle, et l'entendant
louer ma montre je la lui ai offerte pour prix de
ses faveurs. Elle me repondit, me la rendant, con-
formement au catechisme de son métier. Un ho-
nête homme, me dit elle, ne peut faire des propo-
sitions pareilles qu'à des catins. Je l'ai quitté lui
disant qu'aux catins je ne proposois qu'un ducat.

Quand j'ai rendu compte à Paterno de cette petite fil-
loire, je l'ai vu triomphant; mais ses instances furent
vaines; je n'ai plus voulu être de ses soupers; soupers fres

ennuyeux, où toute la famille de l'actrice se moquoit en mangeant de la Letitia de la dupe qui les payoit.

Sept ou huit jours après, Paterno me dit que l'actrice lui avoit conté l'affaire precisement comme je la lui avois communiquée, et qu'elle avoit ajouté que je n'allois plus chez elle de peur qu'elle ne me prit au mot, si je lui ferois une autre fois la meme proposition. J'ai chargé l'étourdi de lui dire que j'irois encore chez elle non seulement afin de ne plus lui faire la meme proposition; mais certain de ne pas vouloir d'elle quand meme elle voudroit se donner à moi pour rien.

Ce jeune homme rapporta si bien mes paroles que l'actrice piquée le chargea de me deffier d'y aller. Bien determiné à la convaincre que je la mepriois, je me retrouvai dans sa loge à la fin du second acte d'une piece où elle avoit fini de jouer. Après avoir congedié quelqu'un qui étoit avec elle, elle me dit qu'elle avoit quelque chose à me dire.

Elle ferma la porte, puis s'allongeant sur mon genou, elle me demanda s'il étoit vrai que je la mepriasse si fort. Ma réponse fut courte. Je mis alle au fait, et sans penser à marchander, elle se rendit à discretion. C'étoit cependant, comme toujours, la dupe du sentiment, eternellement sous de raison quand un homme d'esprit a à faire à des femmes de cette espece, je lui ai donné vingt ecquins qu'elle aima beaucoup plus que ma montre. Nous rimes après ensemble de la Letitia de Paterno qui ignoroit comment les deffis de cette espece finissoient.

Je lui ai dit le lendemain que je m'étois ennuyé, et que je n'irois plus chez elle, et n'en étant plus curieux, telle étoit mon intention; mais la raison qui m'obligea

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

à lui tenir parole fut que trois jours après je me suis
trouvé regalé par la pauvre malheureuse comme na=
guerres je l'avois été par la prostituée chez d'Oeilan.
Bien loin de me trouver en droit de me plaindre,
je me suis trouvé justement puni de m'être si vilai=
nement perdu après avoir appartenu à une Henriette.

J'ai cru de devoir me confier à M. de La Haye,
qui dinoit avec moi tous les jours, ne me cachant pas
la pauvreté. Cet homme, respectable par son age,
et par son experience, me mit entre les mains d'un
chirurgien nommé Trenon, qui étoit aussi dentiste.
Certains symptomes à lui connus le determinerent à
me faire passer le grand remede. Cette cure à cause
de la saison m'obligea à passer six semaines dans ma
chambre.

1749 Mais dans ces six semaines j'ai gagné avec la com=
pagnie de de la Haye une maladie beaucoup plus
mauvaise que la v..... et dont je ne me croyois
pas susceptible. De la Haye, qui ne me quittoit qu'
une seule heure le matin pour aller faire ses devo=
tions à l'eglise, me fit devenir devot, et tellement
que je convenois avec lui que je devois me recon=
noitre pour heureux d'avoir gagné une maladie,
qui avoit porté le salut dans mon ame. Je reco=
BnF MSS
nois bien de bonne foi de l'être servi du Mercure
pour conduire mon esprit auparavant environné
de tenebres à la lumiere de la verité. Ce n'est pas
douteux que ce changement de système dans ma rai=
son vint du Mercure. Ce metal impur, et toujours
tres dangereux affoiblit tellement mon esprit que j'ai
eu d'avoir tres mal raisonné jusqu'à ce moment. Là
je me suis trouvé decidé à mener une toute autre
vie après ma guerison. De la Haye pleuvoit souvent

avec moi de consolation, me voyant pleurer par un vrai effet de la contrition qu'il avoit eu l'inconcevable adresse d'introduire dans ma pauvre ame malade. Il me parloit du paradis, et des affaires de l'autre monde, comme s'il y avoit été en personne, et je ne me moquois pas de lui. Il m'avoit accoutumé à renoncer à ma raison, ou pour y renoncer il ~~faut~~ fallait être fête. On ne savoit pas, me dit il un jour, si Dieu avoit créé le monde dans l'equinoxe du printemps ou dans celui d'Automne. La creation supposée, lui ai-je repondu, malgré le Mercure, la question devient possible, car on ne peut établir la raison que relativement à une partie de la Terre. De la Haye me persuadoit que je devois finir de raisonner ainsi, et je me rendois. Cet homme avoit été jesuite; mais non seulement il ne vouloit pas en convenir; mais il ne vouloit pas souffrir qu'on lui en parlât. Voici la dixon avec la quel il mit un jour le comble à la reduction:

Après avoir été eleve à l'ecole, avoir cultivé les sciences, et les arts avec quelque succès, et avoir passé vingt ans employé à l'université de Paris, j'ai servi à l'armée dans le genie, et j'ai donné des ouvrages au public sous ce mot: ce mon nom, dont on se sert aujourd'hui dans toutes les ecoles pour instruire la jeunesse. N'étant pas riche, j'ai entrepris l'education de plusieurs garçons, qui brillent aujourd'hui dans le monde plus encore par leurs mœurs que par leurs talents. Mon dernier eleve est le marquis Botta. Actuellement, n'ayant point d'emploi, je vis comme vous voyez confiant en Dieu. Il y a quatre ans que j'ai connu le baron de Bavois jeune Suisse, natif de Lausanne, fils du general de ce nom, qui avoit un regiment au service du duc de Modene; et qui en suite eut le malheur de faire trop parler de lui. Le jeune baron, caressé comme

son pere, n'aimant pas la vie oisive qu'il auroit pu passer
chez lui, me sollecita à lui donner les mêmes instructions
que j'avois données au marquis Botta pour l'adonner
au metier de la guerre. Enchanté de pouvoir cultiver
son noble penchant, je quitai toute autre occupation
pour être tout à lui. Dans les discours que je tenois avec
le jeune homme j'ai adroitement découvert qu'il manoit
que sur l'article de la religion il vivoit dans l'erreur.
Il ne s'y tenoit que par les egards qu'il devoit à sa
famille. Après lui avoir arraché son secret, je lui ai
facilement fait voir qu'il s'agissoit de sa principale
affaire, puisque le salut eternel en dependoit. Epris
par cette verité, il s'abandonna à ma tendresse.
Je l'ai conduit à Rome, et je l'ai presenté à Benoit
XIV, qui après son abjuration lui fit donner un em-
ploi dans les troupes du duc de Modene, où il est ac-
tuellement en qualité de lieutenant. Mais ce cher
proselite qui maintenant n'a que vingt cinq ans, n'a
point que lepst acquis par moi, n'a pas allez pour
vivre. Le changement de religion fait qu'il ne reçoit
rien de ses parens, aux quels son apostasie fait horreur.
Il se verroit forcé à retourner à Lausanne, si je ne
le soutenois. Mais helas! étant moi meme pauvre,
et sans emploi, je ne peux le soutenir que des aumones
que je lui procure en puisant dans les bourses des
bonnes ames que je connois. Mon eleve, ayant un
coeur reconnoissant, voudroit bien connoître ses bien-
faicteurs; mais ils ne veulent pas être connus, et ils ont
raison, car l'aumone cesse d'être un acte meritoire,
si celui qui la fait ne sait pas la rendre exempte de
toute vanité. Pour moi, Dieu merci, je n'ai pas motif
d'en avoir. Je suis trop heureux de pouvoir servir de

pere à un jeune predestiné, et d'avoir eu part, en qualité de foible instrument, au salut de son ame. Ce bon, et beau garçon n'a confiance qu'en moi. Il m'écrit deux fois par semaine. La discretion ne me permet pas de vous donner à lire ses lettres; mais vous pleureriez si vous les lisiez. Ce fut à lui que j'ai envoyé avant-hyer les trois louis que je vous ai pris.

De la Haye à la fin de ce discours j'ai été levé pour aller me moucher près de la fenetre, et essuyer vite mes larmes. Me restant ému, et admirateur de tant de vertu de de la Haye, comme de son eleve le baron, qui pour sauver son ame s'étoit vu réduit à l'aumone, j'ai pleuré aussi. Dans ma pieté naissante, j'ai dit à l'apôtre que non seulement je ne voulois pas que le baron sût que le secours lui venoit de moi; mais que je ne voulois pas même savoir combien je lui donnois: et que par conséquent je le priois de prendre de sa bourse ce qui pouvoit lui être necessaire sans m'en rendre aucun compte. De la Haye alors vint à moi ouvert à mon lit, et me dit en m'embrassant qu'en suivant ainsi l'evangile à la lettre, je me frayois le vrai chemin pour parvenir au royaume des cieux.

L'esprit suit le corps. A cet instant vide je suis devenu fanatique: le Mercure dût avoir fait un creux dans la region de mon cerveau où l'enthousiasme s'étoit logé. J'ai commencé à l'imiter de de la Haye à écrire des lettres à M. de Brayadin, et aux deux autres amis sur celui-ci: mes eleves qui leur communiquerent tout mon fanatisme. Le lecteur sait que cette maladie de l'esprit est epidemique. Le leur ai insinué que le grand bien de notre société dependoit de l'acquisition de ces deux personnages. Dieu, leur dis-je, veut que vous employez toutes vos forces à trouver à Venise ou ailleurs honorablement

M. de La Haye, et le jeune Barois dans la militaire.

M. de Brogadin m'écrivoit que de La Haye pouvoit loger avec nous dans son palais; et que Barois pouvoit écrire au pape son protecteur, le suppliant de le recommander à l'ambassadeur de Venise qui dans les circonstances actuelles écrivant au sénat le desir du Saint père, il pouvoit être sûr d'être placé. On traitoit alors l'affaire du patriarchat d'Aquilée, et la république, qui en étoit en possession, comme la maison d'Autriche qui reclamoit le jus eligendi en avoit fait arbitre Benoit XIV. C'étoit evident que le sénat auroit prêté la plus grande attention au desir du pontife, qui n'avoit pas encore prononcé.

Quand j'ai vu cette réponce decisive j'ai communiqué à de La Haye tout mon manege; et je l'ai vu étonné. Il saisit dans l'instant toute la verité, et la force du raisonnement du vieux senateur Brogadin, et il envoya à son cher Barois une superbe Lettre écrite en Latin pour qu'il la copiât, et l'adressât d'abord à sa saintetè, se tenant pour certain qu'il obtiendroit la grace qu'il demandoit. Il ne s'agissoit que d'une recommandation

BnF MSS

Dans le même tems qu'on traitoit cette affaire, et qu'on attendoit de Venise une Lettre par la quelle nous aurions appris l'effet de la recommandation du pontife, une petite aventure comique qui m'arriva, ne deplaira pas peut être à mon Lecteur.

Au commencement du mois d'avril, parfaitement gueri des blessures de Venus, et remis dans ma premiere vigueur, allant toute la journée avec mon conversateurs aux eglises, et aux sermons, j'allois aussi avec lui passer la soirée au caffè, où il y avoit assez bonne compagnie en officiers. Celui qui divertissoit l'assemblée par des fanfaronades

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

étoit un provençal portant uniforme qui contoit ses exploits militaires qui l'avoient distingué au service de plusieurs puissances, et principalement de l'Espagne. Pour le maintenir en haleine tout le monde feroit semblant de lui croire. Comme je le regardois attentivement, il me demanda si je le connoissois. Pardieu, lui dis-je, comment ne vous connoitrai-je pas tandis que nous nous trouvames ensemble à la bataille d'Arbella?

A ces mots toute la compagnie eclata de rire; mais le fanfaron dit avec vivacité qu'il n'y avoit pas de quoi rire puisqu'il y avoit été, et il lui paroissoit deja de me reconnoitre. Il me nomma alors le regiment où nous servions, et après nous être embrassés nous finimes par un compliment reciproque sur le bon heur que nous avions de nous revoir à Parme. Après cette plaisanterie je retournai à mon auberge avec de la Haye.

Le lendemain, j'étois encore à table avec lui dans ma chambre, lorsque j'ai vu entrer le fanfaron qui, sans ôter son chapeau, me dit moins d'Arbella j'ai quelque chose d'important à vous dire, ainsi depechez vous vite, et sortons ensemble; et si vous avez envie de me suivre avec vous qui vous voudrez: je suis bon pour une douzaine.

Je me leve vite, et empoignant un pistolet je lui dis que personne n'avoit le droit de venir interrompre ma paix dans ma chambre: je lui ordonne de s'en aller. Mon homme alors tire son epée me deffiant à l'aller; mais de la Haye, ayant frappé des pieds sur le sol, fit que l'hote monta menaçant l'officier d'envoyer chercher la garde s'il ne partoit pas. Il partit disant que je l'avois insulté en public, et qu'il auroit

99

soin que la satisfaction que je lui devois fût publique.

Après son depart, voyant que cette plaisanterie pouvoit avoir des conséquences tragiques, je raisonnois avec de La Haye sur les moyens d'y remedier, mais nous n'eumes pas besoin de raisonner long tems. Une demie heure après, un officier de D. Philippe vint m'ordonner de passer d'abord à la grande garde ou M. de Bertolan major de la place avoit à me parler. J'ai prié de La Haye de m'y accompagner en qualité de temoin tout de ce que j'avois dit au caffé, comme de la façon, dont l'homme étoit venu m'attaquer dans ma propre chambre.

J'ai trouvé le major de la place avec quatre ou cinq officiers entre les quels j'ai vu l'officier en question. M. de Bertolan, qui avoit de l'esprit, fit un petit sourire me voyant; puis dans le plus grand serieux il me dit, que m'étant moqué en public de l'officier que je voyois là, il avoit raison d'exiger une satisfaction publique, et que lui major de la place étoit en devoir de faire finir le tout à l'amiable — Il n'y a pas question, monsieur le major, de satisfaction, puisqu'il n'est pas vrai que je l'aie insulté en me moquant de lui. Je lui ai dit qu'il me sembloit de l'avoir vu à la journée d'Arbella, et je n'en ai plus doute, lorsqu'il me dit non seulement qu'il y étoit, mais qu'il me reconnoissoit — Oui, me dit l'officier, en m'interrompant; mais j'ai entendu Rodeka, et non pas Arbella, et tout le monde sait que j'y étois. Mais vous avez dit Arbella, et vous ne pouvez l'avoir dit que pour vous moquer de moi, car il y a plus de deux mille ans qu'on a donné cette bataille, tandis que la bataille de Rodella en Affrique est de notre tems; j'y ai servi sous les

ordres du duc de Montebar — Si vous le dites, je
vous le crois; et c'est moi qui prétens une satisfaction de
vous, si vous osez me nier que je n'étois pas à la bataille
d'Arbella. J'étois aide de camp de Lannes, et j'y fus
blessé. Je ne peux pas vous montrer la cicatrice, car j'ai
vois, comme vous pouvez vous la figurer, un autre corps.
Tel que vous me voyez, je n'ai que vingt trois ans — Tout
cela me paroit folie; mais en tout cas j'ai des témoins
que vous vous êtes moqué de moi, car vous m'avez dit de
m'avoir vu, et pardieu vous ne pouvez pas m'avoir vu,
car je n'y étois pas. Je veux une satisfaction — J'ai
aussi des témoins que vous m'avez dit de m'avoir vu à
Rodella, où je n'étois pas non plus; — Je peux m'être
trompé — Et moi aussi: ainsi nous n'avons rien à
prétendre l'un de l'autre.

Le major, qui ne pouvoit plus retenir de rire, voyant
l'air sérieux avec lequel j'avois voulu commencer l'affi-
chir de son tort, lui dit qu'il ne pouvoit prétendre la
moindre satisfaction, puisque je convenois que je pou-
vois m'être trompé — Mais, lui répondit-il, est-il croyable
qu'il se soit trouvé à Arbella? — Il vous laisse le mai-
tre de le croire, et de ne pas le croire; tout comme
il est le maître de dire qu'il y a été. Lui soutiendrez vous
l'épée à la main qu'il ment? — Dieu m'en préserve!
J'aime mieux declarer notre affaire finie.

Le major alors nous invita à nous embrasser, ce que
nous fîmes de très bonne grace; et le lendemain le
Radonnant vint me demander à dîner. Monsieur
de Bertolan nous invita aussi à dîner; mais n'ayant
pas envie de rire, je me suis dispensé.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Bd III

1749

1750 (page 117)

Chap. VI

BnF
MSS

3 Octobre abgeschrieben.

Journée du 23.X.07

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Dans ces jours là j'ai reçu la nouvelle de Venise que mes affaires étoient oubliées, et en même tems une Lettre de M. de Bragadin dans la quelle il me disoit que le Sage de semaine avoit écrit à l'ambassadeur qu'il pouvoit assurer le saint Pere que lorsque le baron de Bavois se presenteroit, on penseroit à lui donner un emploi dans les troupes de la Republique, moyennant lequel il pourroit vivre honorablement, et aspirer à tout par son propre merite.

Avec cette Lettre à la main j'ai porté la joye dans le coeur de la Haye; qui voyant en meme tems que mes affaires étant accomodées j'allois retourner à la patrie, se determina d'aller à Modene pour s'aboucher avec Bavois, et faire le plan de la nouvelle conduite qu'il devoit avoir à Venise pour s'acheminer à la fortune. Il ne pouvoit douter ni de ma sincerité de mon amitié, ni de ma constance: il me voyoit devenu fanatique, et il savoit qu'ordinairement c'est une maladie incurable, lorsque les causes qui l'ont engendrée se soutiennent, et venant lui meme à Venise, il esperoit de les tenir en force. Il écrivit donc à Bavois qu'il alloit le rejoindre; et deux jours après il prit congé de moi fondant en larmes, faisant l'eloge de mon ame, et de mes vertus, m'appellant son fils, et m'assurant qu'il ne l'étoit attaché à moi qu'après avoir vu sur ma physionomie le divin caractere de la predestination. Tel étoit son Langage

Deux ou trois jours après je fus allé à Ferrare, et de là à Venise par Rovigo, Padoue, et Fusine où j'ai laissé ma voiture. Après une année d'absence mes amis me reçurent comme un ange qui arrivoit du ciel pour les rendre heureux. Ils me marquerent

la plus grande impatience de voir arriver les deux élus que je leur avois promis dans mes Lettres. Le Logement pour de La Haye étoit deja tout prêt, et deux chambres garnies pour Bavois étoient aussi trouvées dans le voisinage, car la politique ne permettoit pas à M. de Brazadin de Loger dans son palais un étranger qui n'étoit pas encore installé au service de la republique.

Mais leur surprise fut extrême lorsque mon prodigieux changement dans la vie que je menois leur sauta aux yeux. Tous les jours à la messe, souvent aux sermons, moi empressement d'aller aux quarante heures, point de casin, caffé où la compagnie ne consistoit qu'en hommes d'une prudence reconnue, et une occupation continuelle à l'étude dans ma chambre lorsque leur devoir les retenoit hors de la maison. Mes nouvelles moeurs conformées à mes anciennes habitudes leur faisoient adorer la providence divine, et les voyes inconcevables. Ils rendissoient les crimes qui m'avoient obligé d'aller passer un an loin de la patrie. Ce qui les étonnoit encore étoit que j'ai commencé par payer toutes mes dettes sans demander un sou à M. de Brazadin, qui ne m'ayant fait depuis un an la moindre remise avoit eu soin de tout mon argent. Ils étoient enchantés de me voir devenu ennemi de tous les sortes de jeu.

Au commencement du mois de May, j'ai reçu la Lettre de de La Haye, dans laquelle il me disoit qu'il alloit s'embarquer avec le cher fils de son ame pour se rendre aux ordres des respectables personnages aux quels je l'avois annoncé.

Etant certains de l'heure à laquelle la barque conviere de Modene arriveroit, nous nous allâmes tous à sa rencontre, M. de Brazadin excepté qui dans ce jour là étoit

au senat. Il nous trouva tous les cinq chez lui, et il fit aux deux
étrangers tout l'accueil qu'ils pouvoient desirer. De la Haye
me dit d'abord cent choses; mais je ne l'ecoutois que des oreilles,
car Bavois m'occupoit tout entier; je voyois en lui une per-
sonne tout à fait differente de celle à laquelle je m'attendois
d'après la peinture qu'il m'en avoit faite. J'ai passé trois
jours à l'etudier avant de pouvoir me resoudre à un vrai
attachement, car voici le portrait de ce garçon dont l'age
étoit de vingt-cinq ans.

De la moyenne taille, joli de figure, tres bien fait, blond,
gai, egal dans tous les momens, parlant bien, avec
esprit, et s'enonçant avec modestie, et respect. Les traits
de la figure etoient agreables, et reguliers, il avoit des bel-
les dents, des long cheveux bien plantés, elegamment fri-
sés, et exalant l'odeur de l'excellente pomade avec
laquelle il les cultivoit. Cet individu qui ne ressem-
bloit ni en matiere, ni en forme à celui que de la Haye
m'avoit representé surpit aussi mes amis. Il ne lui
firent cependant pas à cause de cela moins de pro-
fitter, ni ne porterent aucun jugement fait pour
prejudicier à la belle idée qu'ils devoient avoir
de ses moeurs. BnF MSS

D'abord que j'ai eu fait de la Haye bien placé dans
sa chambre, ce fut à moi à conduire le baron de
Bavois à son appartement, par bien eloigné du palais
Brigadin, où j'avois deja fait porter son petit equi-
page. D'abord qu'il l'eut un logé au mieux chez des
bourgeois tres honêtes, qui, étant bien prevenus, com-
mencerent par lui marquer mille attentions, il m'
embrassa tendrement m'assurant de toute son a-
mitié, et de la reconnoissance dont il se sentoit prene-
tré pour tout ce que j'avois fait pour lui sans le connoître,

et dont M. de la Haye l'avoit très bien informé. Je lui ai répondu que je ne savois pas de quoi il me parloit; et j'ai fourné le propos sur le genre de vie qu'il vouloit mener à Venise jusqu'au moment qu'un emploi lui donneroit une occupation de devoir. Il me repondit qu'il espéroit que nous nous amuserions très bien, car il croyoit que les penchans ne différoient pas des miens. Ce que j'ai d'abord remarqué fut qu'il plut dans l'instant aux deux filles de l'hôtesse qui n'étoient ni jolies ni laides; mais qu'il gracieusa d'abord par une affabilité qui devoit leur faire penser qu'elles lui avoient plu. J'ai pris cela pour de la politesse courante. Pour le premier jour je ne l'ai conduit que dans la place S. Marc, et au caffé jusqu'à l'heure du souper. Il étoit dit qu'il iroit tous les jours dîner, et souper chez M. de Bragadin. A table il brilla par des jolis propos; et M. Dandolo fixa l'heure au lendemain matin à laquelle il l'iroit prendre pour le présenter au sage à la guerre. Après souper, je l'ai conduit chez lui, où je l'ai laissé entre les mains des deux filles de la maison qui se disent charmées que le jeune seigneur suisse que nous leur avions annoncé n'eut point de domestique comme elle craignoient, car elles se faisoient fort de le contenter qu'il pouvoit s'en passer.

Le lendemain je suis allé chez lui avec M. Dandolo, et M. Barbaro, qui devoient le présenter au Sage. Nous trouvames le jeune baron à sa toilette sous la main delicate de la fille aînée de la maison qui arrangeoit ses cheveux, et dont il louoit l'habileté. Sa chambre étoit odoriférante de pommade, et eaux

de lecteur. Mes amis ne furent scandalisés de rien; mais
j'ai remarqué leur surprise, car ils ne s'attendoient pas à
cette grande apparence de galanterie dans ce commencement.
Ce qui me fit presque pouffer un rire fut que M. Dan-
dolo ayant dit que l'on ne se hatoit on n'auroit pas
le tems d'aller à la messe, le baron lui demanda
si c'étoit un jour de fête. Il lui répondit que non, sans
lui faire aucun commentaire; mais dans les jours qui
vont il n'y eut plus question de messe. Je les ai laissés
aller, et nous nous revimes à dîner, où on parla de
l'accueil que le Sage lui avoit fait; et dans l'après
dîner mes amis le conduisirent chez les dames leurs
parentes qui virent toutes avec plaisir l'aimable
garçon. Ainsi en moins de huit jours il se trouva
familié, et sans danger de s'ennuyer; mais dans
ces mêmes huit jours j'ai parfaitement connu son
caractere, et la façon de penser, Je n'aurois pas eu
besoin d'un si long tems, si je ne mi fusse pas trouvé
prevenu du contraire. Bavois aimoit les femmes,
le jeu, et la depense, et étoit pauvre. Les femmes
étoient sa principale ressource. Pour ce qui regarde
la religion il n'en avoit aucune, et ayant la belle
qualité de n'être pas hypocrite, il ne m'en fit
pas un mystere. Comment, lui dis-je un jour, avez
vous pu, tel que vous êtes, en imposer à de la Haye?
— Rien ne garde d'en imposer. De la Haye sait
quel est mon système, et ma façon de penser, il me
connoit funditus. Dieux comme il est, il est devenu
amoureux de mon ame, et je l'ai laissé faire. Il m'
a fait du bien; je lui suis reconnoissant, et je l'aime

d'autant plus qu'il ne m'ennuye jamais me parlant de dog=
me, et du salut eternel. C'est arrangé entre nous.

Le plaisant de cette affaire c'est que Bavoi dans ces huit
jours, non seulement me remit l'esprit comme je l'avois
quand je me suis separé d'Henriette; mais il me fit rou=
gir d'avoir été la dupe de de la Haye, qui malgré qu'
il jouât à merveille le role de parfait chretien, ne
pouvoit cependant être qu'un parfait hypocrite.
Bavoi m'a fait voir clair, et j'ai rapidement repris
toutes mes habitudes. Mais retournons à de la Haye.

C'est homme qui dans le fond n'avoit rien que son
bien être, qui étoit avancé en age, et qui n'avoit aucun
penchant pour le sexe, étoit celui qui, tel qu'il étoit
fait devoit enchanter mes amis. Ne leur parlant
que Dieu, anges, et gloire eternelle, allant avec
eux toujours aux eglises, ils l'adoroient, et il leur
tardoit de voir arriver le moment dans le quel il se
decouvriroit, car ils s'imaginoient que c'étoit un Ro=
secroix, ou pour le moins l'Hermite de Carpegne,
qui m'apprenant la cabale m'avoit fait present
de l'immortel Paralis. Ils etoient affligés de ce
que je leur avois defendu par les paroles mêmes de
l'oracle de parler jamais de ma science en presence
de de la Haye. Cela me laissoit jouir de tout le
bien que j'aurois dû donner à leur pieuse curiosité;
et d'ailleurs je devois craindre de la Haye que tel qu'il
me semblait ne se revoit jamais prêté à cette baga=
telle; et il auroit même vraisemblablement en=
trepris de desabuser mes amis pour me supplanter.

J'ai vu cet homme dans le courte espace des

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

trois semaines devenu tellement maitre de leur esprit, qu'il eut la foiblesse de croire non seulement de n'avoir plus besoin de moi pour le soutenir en credit; mais d'en avoir assez pour me culbuter, si l'envie lui en venoit. Je vois cela par le style different avec le quel il me parloit, et par la difference de ses procedés. Il commencoit à avoir des secrets particuliers avec tous les trois; et il s'étoit fait presenter dans des maisons que je ne frequentois pas. Il commençoit à se donner des airs quoi qu'en n'ayant, et avec des paroles mieleuses, de trouver à redire quand je parlois la nuit on ne savoit pas où. Je commençois à m'impatienter de ce que, lorsqu'il me faisoit ses doux sermons à table, mes amis, et son proselite present, il avoit l'air de me traiter comme quelqu'un qui le seduisoit. Il s'y prenoit comme un homme qui veut badiner; mais je ne pouvois pas en être la dupe. J'ai mis fin à ce jeu allant lui faire une visite dans sa chambre, et lui disant sans detour qu'adorateur de l'evangile j'allois lui dire tête à tête quelque chose qu'une autre fois je lui dirois en public. — De quoi s'agit-il? mon cher ami — Garder vous de me lancer à l'avenir le moindre sarcasme sur la vie que je mene avec Barois en presence de mes trois amis. Tête à tête je vous ecouterai toujours avec plaisir — Vous avez tort de prendre au serieux certains badinages — Pourquoi ne tirez vous jamais sur le baron? Soyez prudent à l'avenir, ou craignez de ma part, en badinant aussi, une repartie que je vous ai epargné hyer; mais que je ne vous epargnerai pas à la premiere occasion.

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Dans ce mesme jours j'ai passé une heure avec mes trois amis pour leur donner des preceptes en oracles, de ne rien faire de ce que Valentin (c'estoit leur nom de baptesme que l'oracle le nommoit) pourroit leur insinuer sans auparavant me consulter. Je ne pouvois pas douter de leur deference à cet ordre.

De La Haye, qui ne manqua pas de voir quelque changement, devint plus sage. Bavois, auquel j'ai communiqué ma demarche, La Loua. S'estoit déjà trés persuadé que de La Haye ne lui avoit été utile que par foiblesse; c'est à dire qu'il n'auroit rien fait pour lui s'il n'avoit pas eu une jolie figure, malgré que Bavois n'ait jamais voulu en convenir. Il n'étoit pas allez aguerri pour en convenir. Le garçon, voyant qu'on differoit toujours à lui donner un emploi, ~~il~~ se mit au service de l'ambassadeur de France; ce qui l'obligea non seulement à cesser de venir chez M. de Bragadin; mais à ne plus frequenter de La Haye, parcequ'il etoit domicilié avec ce seigneur. C'est une loi des plus inviolables de la police souveraine de la republique. Les patriciens, ni leurs familiers ne peuvent avoir la moindre liaison avec les maisons des ministres etrangers. La partie cependant que Bavois prit n'empecha pas mes amis de solliciter pour lui; et ils y reussirent comme on verra dans la suite de ces memoires.

Charles mari de Christine, que je n'allois jamais voir, m'engagea à entrer au casin où sa femme alloit avec la sienne après ses couches. Je l'ai trouvée charmante, et parlant vénétien

comme son mari. A ce carin j'ai trouvé un chimiste qui me donna envie de faire un cours de chimie. Allant chez lui passer la soirée je fus devenu curieux d'une jeune fille, qui demeurant dans une maison contigue à la sienne, venoit tenir compagnie à la vieille femme. A une heure de nuit une servante venoit la prendre, et elle s'en alloit. Je me lui avois declaré le penchant qu'elle m'avoit inspiré qu'une seule fois en presence même de la vieille femme du chimiste, lorsque je me fus etonné de ne plus la voir. Elle me dit qu'apparemment son cousin l'abbé, avec lequel elle demeuroit, ayant vu que j'allois chez elle, en étoit devenu jaloux, et ne vouloit plus lui permettre de venir — Un cousin abbé, et jaloux? — Pourquoi pas! Il ne la laisse sortir que les jours de fête pour aller à la premiere messe à l'eglise de S.te Marie Mater Domini, qui n'est qu'à vingt pas de la maison. Il la laissoit venir chez moi parequ'il savoit que personne n'y venoit: ce fut apparemment la servante qui lui dit de vous avoir vu

BnF MSS

Ennemi des jaloux, et avant de mes caprices amoureux, j'écrivi à cette fille que si elle vouloit quitter son cousin pour moi, je lui mettrois une maison où elle devoit maitresse, et où vivant avec elle en qualité de son amant je lui ferois jouir d'une societé, et je lui procurerois tous les plaisirs qu'une jeune fille comme elle devoit avoir dans une ville comme Venise. Dans cette même lettre que je lui ai donnée dans l'eglise où elle alloit à la messe, je lui disois qu'elle me verroit

dans la fête suivante pour me donner une reponse.

Elle me répondit que l'abbé étant son tyran, elle se croi= soit heureuse de pouvoir sortir de ses mains; mais qu'elle ne pouvoit s'y resoudre que dans le cas que je voulusse l'epouser. Elle finissoit la lettre par me dire que si j'avois cette honete intention, je n'avois qu'à parler à Jeanne Marchetti sa mere qui demeuroit à Lucia. Cette ville est à trente milles de Venise.

Cette lettre m'a piqué parce que j'ai cru qu'elle me l'avoit écrite de concert avec l'abbé. Persuadé qu'on vouloit m'attraper, et trouvant d'ailleurs la proposition d'epouser ridicule, et effrontée, j'ai formé le projet de me venger; mais ayant besoin de savoir tout-je suis allé à Lucia faire une visite à cette veuve Jeanne Marchetti mere de cette fille.

Cette femme fut tres flattée, après avoir vu la lettre que la fille m'ecrivoit, de m'entendre lui dire que je me sentois disposé à l'epouser; mais que je ne pour= rois jamais m'y resoudre tant qu'elle demeureroit avec cet abbé.

L'abbé, me repondit elle, qui est un peu mon parent, avoit à Venise cette même maison, où il est actuellement avec ma fille, n'ayant avec lui personne. Il y a deux ans qu'il me dit qu'il avoit un besoin indispensable d'une gouvernante, et qu'il inclineroit à avoir ma fille; qui à Venise pourroit facilement trouver quelque bonne occa= sion de se marier. Il m'offrit une ecriture dans laquelle il s'engageoit de lui donner à son ma= riage ses meubles evalués à mille ducats courans;

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

et de l'instituer son heritiere d'un bien qu'il a ici qui lui
rend cent ducats par an. Le marché me paroissant bon, et
ma fille en étant contente, il me remit l'acte dressé par
devant notaire, et ma fille partit avec lui. Je sais qu'il la
tient comme une esclave; mais elle l'a voulu. Vous
pouvez bien vous figurer que tout ce que je desire au
monde c'est de la voir mariée — Venez donc avec moi
à Venise; retirez la des mains de l'abbé, et la recevant
de vous, je l'epouserai: jamais autrement. La recevant
de lui ce mariage me deshonoreroit — Point du tout,
car il est son cousin quoiqu'en quatrième degré; et qui plus
est prêtre, qui dit la messe tous les jours — Vous me
faites rire. Prenez la avec vous: sans cela vous ne la
verrez jamais mariée — Si je la prens avec moi, il ne
lui donnera jamais ses meubles; et il vendra peut être
son bien — J'en ferai mon affaire. Je la ferai sortir
de ses mains pour venir entre vos bras avec tous les
meubles, et quand elle sera ma femme j'aurai la terre.
Si vous me connoissez vous n'en douterez pas. Venez
à Venise; et je vous assure que vous serez de retour ici
en quatre ou cinq jours avec elle

Elle lit une autre fois la Lettre qu'elle m'avoit écrite, elle pensa un peu, puis elle me dit qu'elle étoit pauvre veuve, et qu'elle n'avoit d'argent ni pour faire le voyage ni pour vivre à Venise — A Venise il ne vous manquera rien; mais en tout cas voila dix sequins — Dix sequins? Je peux y venir avec ma belle mere — Venez avec qui vous voudrez. Allons d'abord dormir à Chiozza, et nous dinerons demain à Venise — ~~Nous partirons donc dans deux heures après~~

Nous couchames à Chiozza, et le lendemain à dix-sept Lieues nous arrivames à Venise. J'ai logé ces deux femmes à Castello dans une maison où le premier

IIR 348

étage étoit tout demeublé. Je les ai laissées là portant avec moi l'écriture du prêtre, et après avoir dîné avec mes amis, auxquels j'ai dit que j'avois passé la nuit à Chioggia pour terminer une affaire de conséquence, je suis allé chez le procureur Marco da Lezze, qui après avoir entendu toute l'affaire me dit que moyennant une écriture que la mere en personne présenteroit aux chefs du conseil de dix elle obtiendroit d'abord main forte pour aller retirer sa fille des mains du prêtre avec tous les meubles qui se trouvoient dans la maison, et qu'elle feroit transporter où bon lui semblerait. Je lui ai dit de préparer l'écriture que j'irois prendre le lendemain matin avec la mere qui la signeroit.

Elle vint donc avec moi chez le procureur, et de là nous allames à la Bouisle, où elle présenta l'écriture aux chefs des dix. Un quart d'heure après un sbire du tribunal eut ordre d'aller à la maison du prêtre avec cette femme, et de la rendre maîtresse de la fille qui sortiroit de la maison avec tous les meubles qu'il lui plairoit d'enlever.

La chose fut exécutée à la lettre. Je me suis trouvé avec la mere dans une gondole à la rive de la place voisine à la maison, et avec un grand bateaux, où j'ai vu les sbires charger tous les meubles de la maison, et à la fin j'ai vu la fille entrer dans la gondole qui fut fort surprise de m'y voir. Sa mere l'embrassant lui dit que j'allois devenir son mari le lendemain. Elle lui répondit qu'elle en étoit ravie, et qu'elle n'avoit laissé à son tyran qu'un lit, et ses habits.

Nous arrivames à Castello, où j'ai fait décharger tous les meubles, et où j'ai dîné avec ces trois femmes persuadant d'aller m'attendre à Fusia où

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

elles me reconnoissent d'abord que j'aurois mis ordre à mes affaires. J'ai passé toute l'après dinée avec ma future dans les propos les plus gais. Elle me dit que l'abbé son cousin s'habillait, lorsque la fante étoit entrée. Il lui montra l'écriture et d'abord qu'il l'eut reconnue pour sienne, il ~~l'ordonna~~ eut ordre sous peine de la vie de ne mettre aucune opposition ni à la sortie de la fille, ni à l'enlevement de tous les meubles. L'abbé est allé dire la messe, et le tout s'étoit executé à la lettre. La même fante lui avoit dit que la mere l'attendoit dans une gondole qui étoit à la rive; où elle avoit été tres surprise de me voir parceque elle ne pouvoit pas croire que ce coup vint de moi. Je lui ai dit que c'étoit le premier echantillon que je lui donnois de ma tendresse.

J'ai ordonné un souper fin pour quatre personnes, et du vin exquis, et après avoir passé à table deux heures dans la joye, et dans la paix, j'en ai passé quatre à vive avec ma future. ~~[illegible]~~

~~[illegible]~~.

Le matin après avoir dejeuné j'ai fait venir une poste où j'ai fait charger tous les meubles pour qu'on les fit portât à Turin, et après avoir donné à la mere dix sequins, je leur ai souhaité un bon voyage. Victorieux, glorieux, et triomphant je me suis retourné chez moi. Cette affaire avoit été faite avec trop d'eclat pour qu'elle pût être ignorée de mes bons amis, qui me voyant se montrerent tristes, et surpris. M. de la Haye m'embrassa avec l'air de la plus grande affliction: c'étoit un role qu'il jouoit merveilleusement bien. Le seul M. de Bragadin riait de tout son coeur, et disoit aux trois autres qu'ils n'y entendoient rien, et que toute cette aventure n'étoit qu'un ouvrage fait pour faire arriver quelque chose de grand qui n'étoit connu que des intelligences mysterieuses. Ignorant de mon coté les circonstances avec les quelles

ils croyoient de savoir toute cette histoire, et qu'ils ne pouvoient pas connoitre au juste, je rioit avec M. le Brigadier ; mais sans rien dire. Ne craignant rien, j'étois determiné à me divertir en ecoutant tout ce qu'on diroit. Nous nous mimes à table. M. Barbaro fut le premier à me dire d'un ton amical qu'il n'esperoit pas de me voir dans le lendemain de mes noces — On dit donc que je me suis marié ? — Tout le monde le dit, et par tout. Les chefs mêmes du conseil de dix le croyent, et ont raison de le croire — Ils se trompent tous. J'aime faire des bonnes actions au prix de mon argent ; mais non pas à celui de ma liberté. Quand vous voudrez savoir mes affaires, c'est de moi que vous devez les apprendre. La voix du public n'est faite que pour amuser les sots — Mais, me dit M. Dandolo, tu as passé la nuit avec la fille qu'on appelle l'épouse — Sans doute ; mais je n'ai des comptes à rendre à personne sur ce que j'ai fait cette nuit. N'etes vous pas de mon avis M. de la Haye ? — Je vous prie de ne pas me demander mon avis, car je n'en sais rien. Je vous dirai cependant qu'il ne faut pas tant mepriser la voix du public. La tendre affection que je ressens pour vous est la cause que ce qu'on dit me peine — D'on vient-que ce qu'on peut dire me peine ni M. le Brigadier ni moi ? — Je vous respecte : mais j'ai appris à mes depens à craindre la calomnie. On dit que pour vous emparer d'une fille qui vivoit avec son oncle digne prêtre, vous avez payé une femme pour qu'elle se dise la mere, et qu'elle aille ainsi demander la force des chefs du conseil de dix pour vous la faire obtenir. Le fantôme même du conseil de dix jure que vous étiez dans la gondole avec la pretendue mere lorsque la fille y est entrée. On dit que la donation en force de laquelle vous avez enlevé les meubles de ce bon prêtre est fausse ; et on vous plaint d'avoir fait servir la

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

w. J'ai
d'impa:
vit qu'
nsoit
ver —
me
gner
vec ce
onsi:
ns. Vous
l'épou:
ible car
'épouse
espere
, écrit
gement
ne fera
rsonne
goran:
ar les
à mes
n amou:
a celebri
l'hôtel
ne pou:
la ne de:
l'avoir en
ma femme;
tenté, je
pour mon
ur que le

BnF
MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

habitla
dans ma
. Huit
eille

stagi d'
e vent
que cela
abdu:
seule.
Cleur peut
it, et la
à se con:
Hon que
à avec
tout ce
une per:
ed qui
ur un
veil"
n ima:
te ime:
je mirror:
" Nous
min redou:
st une
je me mi
gren tout
berge, et je
Koste, et il
Cozer à Ci
dont un

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

BnF MSS

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

ublique,
ndeca :

à Grede
ayron de
Beaux,
le Sieur
ville ce :
e doit tout
ns un terme
fortune
Mantoue
de S. Hoyt
devoit
qu'il avoit
que j'avois
ller avec
à l'occasion
d'Espagne
j'ai donc pris
voyage en
Hollande
son ordre.
Felice
suite il

BnF
MSS

service des
Rhin comme

mois
quatre
ndu au
caleche

cond.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Tribunal d'instrument à ces crimes. On dit enfin que quand même vous auriez epousé la fille, ce qui doit être immanquable, les chefs de dix ne se taisent pas sur les moyens que vous avez osé employer pour parvenir à votre but.

Je lui ai répondu froidement qu'un homme sage qui a entendu conter une histoire où il y a des circonstances criminelles, il croit d'être sage s'il la répete à d'autres, car si elle est calomnieuse il devient complice du calomniateur.

Après ce precepte qui l'a fait rougir, et dont mes amis adsmirerent la sagesse, je l'ai prié d'être toujours tranquille sur mon compte, croire que je ne connoissois l'honneur que pour en suivre les loix, et laisser dire, comme je faisois moi même quand j'entendois des mechantes langues parler mal de lui.

Cette historiette fut celle qui amusa toute la ville pour cinq à six jours: puis elle tomba dans l'oubli.

Trois mois après cependant, n'étant jamais allé à Lucia, et n'ayant jamais donné réponse aux lettres que la demoiselle Manzetti m'écrivoit, ni payé aux porteurs l'argent qu'elle me demandoit, elle se détermina à une demarche qui pouvoit avoir des suites; mais qui n'en eut aucune. Ignazio Sarte du tribunal redoutable des inquisiteurs d'état se presenta à ma personne dans un moment que j'étois encore à table avec M. de Bragadin, mes deux autres amis, de La Haye, et deux étrangers. Il me dit posément que le ch.r Contarini dal Zaffo desiroit de me parler, et qu'il se trouveroit chez lui à la madonna de l'orto le lendemain à la telle heure. Je lui ai repondu me levant que je ne manquerois pas de me rendre aux ordres de S. E.. Il partit d'abord: je ne pouvois pas deviner ce

que ce grand personnage pouvoit vouloir de ma petite per=
sonne. Ce message cependant devoit nous mettre tous dans
une sorte de consternation, car celui qui me mandoit etoit
un inquisiteur d'état. M. de Bragadin qui l'avoit été dans
le tems qu'il étoit conseiller, et en connoissoit les usages, me
dit d'un ton calme que je n'avois rien à craindre. Ignazio,
me dit il, vetu en habit de campagne n'est pas venu comme
messager du tribunal, et M. Contarini même ne veut le pas=
Car que comme particulier, puisqu'il le fait dire d'aller l'en=
tendre à son palais, et non pas au sanctuaire. C'est un severe
vieillard, mais juste, et au quel tu dois parler clair, et surtout
convenir de la verité, si tu risques la moindre de rendre l'affaire
plus mauvaise. Cette instruction me plut, et elle m'étoit neces=
saire. Je me suis presenté à l'antichambre de ce seigneur
à l'heure indiquée.

On m'annonca, et on ne me fait pas attendre. J'entre, et
S. E. suis passe une minute à me regarder en long, et en
large sans me dire un seul mot. Il sonne, et il dit à un
valet de chambre qui se presente de faire entrer les deux
personnes qui étoient dans la chambre voisine. J'ai vu en=
trer sans la moindre surprise la Marchetti, et sa fille. Le
seigneur me demande si je les connoissois — Je dois les con=
noitre, monseigneur, puisque mademoiselle sera ma femme
d'abord que par sa conduite elle m'aura prouvé qu'elle est
digne de l'être — Elle se conduit bien: elle demeure avec sa
mere à Julia; vous l'avez trompée; pourquoi differez vous
à l'epouser; pourquoi n'allez vous pas la voir; vous ne rejon=
dez pas à ses lettres, et vous la laissez dans le besoin — Je ne
peux l'epouser qu'ayant de quoi vivre, et cela viendra dans
trois ou quatre ans d'ici moyennant un emploi que j'aurai
par la protection de M. de Bragadin mon seul soutien. Dans

17.

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

cet intervalle elle vivra en grace de Dieu. Je ne l'épouserai que lorsque j'en serai convaincu, et surtout elle ne verra pas l'abbé son cousin en quatrieme degré. Je ne vais pas chez elle, car mon confesseur, et ma conscience me défendent d'y aller — Elle veut que vous lui faites une promesse de mariage dans les formes, et que vous lui passiez de quoi vivre — Rien ne m'oblige à lui faire cette promesse, et n'ayant pas de quoi vivre moi même il est impossible que je lui en donne. Chez sa mere, elle ne peut pas mourir de faim — Quand elle étoit avec mon cousin il ne lui manquoit rien. Elle y retournera — Si elle y retourne, lui dis-je, je ne me donnerai plus la peine de l'en délivrer; ici S. E. verra alors que j'ai raison, si je differe à l'eprouver jusqu'à ce que je soye sûr qu'elle est devenue sage.

S. E. alors me dit que je pouvois m'en aller, et tout fut dit. Je n'ai plus entendu parler de cette affaire, et la narration du dialogue egaya le diner de M. de Bragadin.

1750 Au commencement du carneval j'ai gagné un terno qui m'a valu trois mille ducats courans. La fortune me fit ce cadeau dans un moment que je n'en avois pas besoin. J'avois passé l'automne jouant tous les jours, mais ferme sant la banque. C'étoit à un petit casin d'assocíés, où aucun noble venitien n'avoit le droit de paroitre un des associés étoit officier du duc de Montalegre ambassadeur d'Espagne. Les nobles gênent les particuliers dans un gouvernement aristocratique, où l'egalité n'existe qu'entre les membres du gouvernement. J'ai mis mille sequins entre les mains de M. de Bragadin ayant intention d'aller faire un voyage en France après la foire de l'Ascension. Dans cette idée j'eus la force de passer le carneval sans jamais risquer mon argent à

porter. Un patricien tres honete homme m'avoit interessé d'un quart dans la banque, et le premier jour de quarene nous nous trouvames vainqueurs d'une somme suffisante.

A la moitié de caveme Monami Balletti, qui pour la seconde fois avoit fait les ballets à Mantoue, vint à Venise engagé à les faire dans le theatre de S.t Moïse dans le tems de la foire. Je fus enchanté de le voir avec Marine, qui cependant ne se logea pas avec lui. Elle trouva d'abord un juif anglois nommé Mendex qui depensa pour elle beaucoup d'argent, ce juif, avec le quel elle me fit diner, me donna des nouvelles de ma chere Therese — Bellino, me disant qu'il en avoit été amoureux, et qu'il lui avoit laissé des bon souvenirs. Cette notice me fit plaisir. Je me mis felicité qu'Henriette m'ait empeché d'aller la voir quand j'en avois fait le projet, car j'en revis facilement redevenu amoureux, et Dieu sait ce qui seroit arrivé.

Dans ce même tems le baron de Bavois fut installé au service de la republique en qualité de capitaine, et il y fit sa fortune, comme je le dirai à sa place.

De la Haye se chargea de l'education d'un jeune homme nommé Felix Calvi, et une année après il le conduisit en Pologne avec lui, je dirai à sa place comment je l'ai trouvé à Vienne trois ans après.

Dans le même tems que je me disposois à partir pour aller à la foire de Reggio, puis à Turin ou à l'occasion du mariage du duc de Savoye avec une infante d'Espagne fille de Philippe V, toute l'Italie s'y trouvoit, puis à Paris où

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

madame la Dauphine étant grosse on preparoit des fêtes su=
perbes dans l'attente d'un prince, Balletti se disposoit aussi
à faire le même voyage. Son pere, et sa mere qui étoit (illus=
tre comedienne Sibilla le rappelloient dans le sein de sa famille.
Il alloit danser au theatre italien, et y jouer les premiers
rôles d'amoureux. Je ne pouvois choisir une compagnie plus
agréable, et plus faite pour me procurer à Paris mille avanta=
ges, et une grande quantité de belles connoissances.

J'ai donc pris congé de M. de Bragadin, et des deux autres amis
mon frere François à l'école du peintre de Bataille Simonetti
leur promettant de retourner au bout de deux ans. J'ai laissé
surnommé le Parmesan lui promettant de penser à lui quand
je me trouverois à Paris, où dans ce tems là le Genie étoit sûr d'
y faire fortune. Le Lecteur verra comment je lui ai tenu
parole.

J'ai laissé aussi à Venise mon frere Jean qui y étoit retourné
avec Guarienti après avoir fait le tour de l'Italie. Il alloit
partir pour Rome où il resta quatorze ans à l'école du
Chevalier Mengs. Il retourna à Dresde l'année 1764, et
il y mourut l'année 1795.

Je suis donc parti de Venise après Balletti qui étoit allé m'
attendre à Reggio. C'étoit le premier de Juin de l'an 1750.
Je suis parti fort bien equipé, aller en argent, et sûr de ne
pas en manquer ayant une bonne conduite.

Une poste à quatre rames me débarqua au Pont de Lac
obscur vingt quatre heures après mon embarquement. C'étoit à midi.
J'ai d'abord pris une caleche pour aller dîner à Ferrare.

Fin du fragment, et du tome second

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)

Source gallica.bnf.fr / NAF 28604 (2)